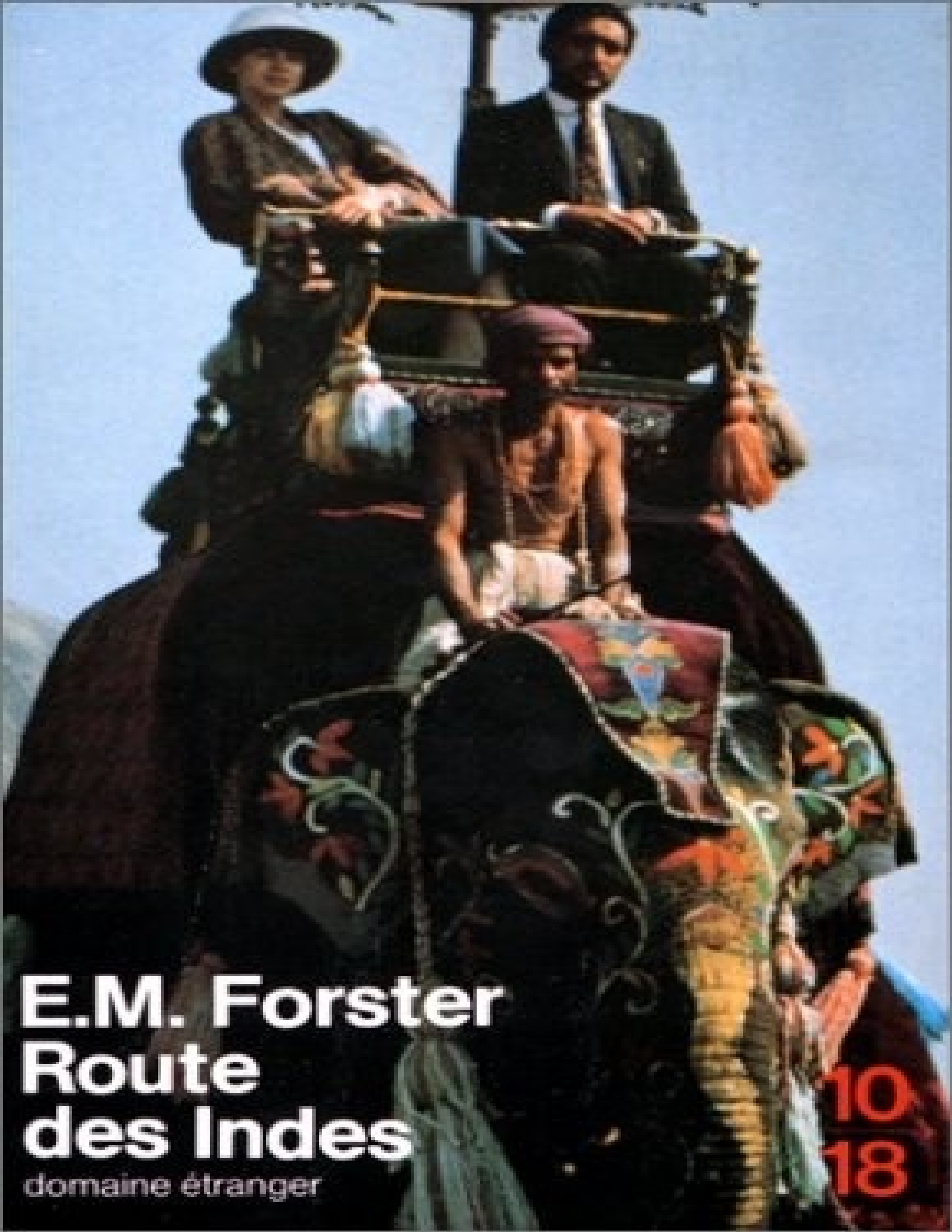


E.M. Forster

Route des Indes

domaine étranger

10
18

E.M. FORSTER

ROUTE DES INDES

Traduit de l'anglais
par Charles Mauron

10|18
« Domaine étranger »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original : *A Passage to India*

ISBN 2-2640-0422-3

ROUTE DES INDES

Passage to more than India !
O secret of the earth and sky.
O day and night, passage to you

Walt Whitman

À SYED ROOS MASSOD
et aux dix-sept années de notre amitié.

E. M. FORSTER

Edward Morgan Forster naquit le 1er janvier 1879, à Londres où son père était architecte. Il fit ses études dans une public-school, *Tonbridge, dont il ne garda pas un bon souvenir. Sawston School, décrite dans ses premiers romans, n'est autre que Tonbridge et la description est sévère. Forster n'admettait pas l'éducation bourgeoise et hors de la vie donnée à leurs élèves par les public-schools.*

*À Cambridge, il trouva plus de compréhension et de liberté, mais déjà il était non conformiste. Le libéralisme étant une tradition de sa famille, il fit partie, avec l'historien G. M. Trevelyan, du groupe de l'*Indépendant Review, *fondée pour combattre l'impérialisme et le protectionnisme de Joseph Chamberlain.*

Forster commença d'écrire à vingt-quatre ans. Ayant séjourné en Italie et en Grèce, il avait été très impressionné par le monde méditerranéen et la civilisation grecque. Les nouvelles qu'il écrivit à son retour sont toutes imprégnées des mythes grecs.

Son premier roman, Where Angels fear to tread, *parut en 1905. Forster avait vingt-six ans. Il y décrit les effets d'une civilisation étrangère sur les idées insulaires et provinciales de ses héros. Parurent ensuite trois romans :* The Longest Journey *(1907),* A Room with a View *(1908), qui débute à Florence, et* Howards End *(1910), où il fait le procès de l'autorité et prévoit l'évolution de l'Allemagne.*

Trois livres de nouvelles et quelques essais parurent ensuite et Forster semblait avoir renoncé au roman lorsque, en 1924, il publia A Passage to India *(Route des Indes), qui établit d'un coup et définitivement sa renommée littéraire.*

En 1912, il avait fait un premier voyage aux Indes et à son retour avait milité contre l'impérialisme britannique. Il y retourna après la guerre, en 1922, et le roman sur l'Inde, auquel il pensait depuis longtemps, prit corps.

Route des Indes *fut immédiatement un gros succès de vente et de critique. C'est de beaucoup le meilleur roman de l'auteur, qui a su, cette fois, faire abstraction de soi et laisser vivre ses personnages hors de lui-même. L'ouvrage provoqua en outre de furieuses discussions en posant d'une façon objective tout le problème anglais aux Indes. Les sympathies de l'auteur étaient acquises aux indigènes sans qu'il se dissimulât la difficulté de trouver une solution.*

PREMIÈRE PARTIE
LA MOSQUÉE

I

Hormis les grottes de Marabar – et elles sont à vingt milles de distance – la cité de Chandrapore n'offre rien d'extraordinaire. Bordée plutôt qu'arrosée par le Gange, elle s'étire pendant deux milles le long de la rive, à peine discernable des débris qu'elle y dépose si généreusement. On ne trouve pas là ces degrés aménagés sur les quais à l'usage des baigneurs ; c'est que, par hasard, le fleuve n'est pas ici toute sainteté ; à vrai dire, il n'existe pas de quai, et les bazars bouchent le large et multiple déploiement du fleuve. De pauvres rues, des temples insignifiants ; quelques belles maisons sans doute, mais cachées dans des jardins ou au fond de venelles dont les immondices rebutent tout autre qu'un ami invité. Chandrapore ne fut jamais vaste ni belle, mais, il y a deux cents ans, elle se trouvait sur la route conduisant de ce qui était alors l'empire des Hautes Indes à la mer, et les belles maisons datent de cette époque. Le goût de la décoration s'arrêta au XVIIIe siècle et n'y fut jamais populaire. On ne trouve dans les bazars aucune peinture, à peine quelques ornements sculptés. Le bois même semble fait de boue, et les naturels de boue mouvante. Si abject, si monotone est tout ce que l'œil rencontre qu'on s'attendrait, lorsque le Gange dévale, à voir se délayer et s'écrouler dans le sol toute cette excroissance. Des maisons tombent en effet, des hommes sont noyés et laissés pourrissant, mais le profil général de la ville persiste, poussant ici, se retirant de là, comme une forme de vie inférieure mais indestructible. À l'intérieur le paysage change. Il y a un Maidan ovale et un long hôpital livide. Des maisons appartenant aux Eurasiens se dressent sur une élévation à côté de la gare. Au-delà de la ligne de chemin de fer – qui court parallèlement au fleuve – le terrain s'affaisse puis s'élève de nouveau en pente rapide. À la seconde élévation on a installé un petit quartier européen ; vue de là Chandrapore apparaît toute différente : c'est une cité de jardins ; non pas une cité, mais une forêt parsemée de baraques. C'est un parc tropical arrosé par un noble fleuve. Les palmiers « toddy », les « neem-trees », les manguiers et les papals qui étaient cachés derrière les bazars deviennent alors visibles et cachent à leur tour les bazars. Ils émergent des jardins où des citernes anciennes les font croître ; ils éclatent hors des bas quartiers étouffants et des temples désertés. Recherchant l'air et la lumière et doués de plus de force que l'homme et que ses œuvres, ils planent au-dessus des couches inférieures pour se saluer l'un l'autre avec des gestes de branches et de

feuilles, et pour construire une cité d’oiseaux. Surtout après les pluies, ils masquent ce qui se passe au-dessous, mais en tout temps, même brûlés et sans feuilles, ils exaltent la cité pour les Anglais qui habitent la hauteur ; de sorte que les nouveaux venus ne peuvent la croire aussi misérable qu’on le dit, et qu’on doit les y emmener pour leur faire acquérir un peu de désenchantement. Quant au quartier européen lui-même, il n’éveille aucune émotion. Il n’attire ni ne repousse. Il est bourgeoisement compris, avec un club en briques rouges en avant, et plus loin, en arrière, une épicerie et un cimetière ; les bungalows sont disposés le long des routes s’entrecoupant à angle droit. Le quartier n’a rien de hideux, mais la vue seule y est belle ; il n’a rien de commun avec la Cité, si ce n’est la voûte du ciel.

Le ciel change aussi, mais ses variations sont moins accusées que celles de la végétation et du fleuve. Des nuages, parfois, y viennent dessiner des cartes, mais c’est normalement un dôme aux teintes mêlées où le bleu domine. Pendant le jour, le bleu pâlit jusqu’au blanc rencontrant le blanc de la terre ; après le coucher du soleil, l’horizon tourne à l’orange fondu vers le haut en un tendre violet. Mais, au cœur, le bleu persiste, et la nuit le garde. Les étoiles, alors, pendent comme des lampes de l’immense voûte. La distance entre elles et la voûte n’est rien si l’on considère celle qui s’étend au-delà, et cette profondeur qui dépasse toute couleur s’est seule, à la fin, délivrée du bleu.

Le ciel décide de tout, non seulement des climats et des saisons, mais encore des moments où la terre doit être belle. D’elle-même elle ne peut guère que faire surgir quelques faibles floraisons. Mais, lorsque le ciel le veut, il peut répandre une gloire sur les bazars de Chandrapore ou faire passer une bénédiction d’un horizon à l’autre. Le ciel peut faire cela : il est si fort et si énorme. La force lui vient du soleil, infusée jour par jour ; l’immensité, de la terre prosternée. Nulle montagne ne ronge le cercle. Lieue après lieue la terre s’étale, se soulève un peu, s’étale à nouveau. Ce n’est qu’au sud, où un ensemble de poings et de doigts est projeté à travers le sol, que s’interrompt cette étendue sans fin. Ces poings et ces doigts sont les collines de Marabar contenant les extraordinaires cavernes.

II

Lâchant sa bicyclette qui tomba avant qu'un serviteur eût pu s'en emparer, le jeune homme bondit jusqu'au seuil de la véranda. Il était tout en feu.

— Hamidullah, Hamidullah ! Suis-je en retard ? cria-t-il.

— Pas d'excuses, dit son hôte. Vous êtes toujours en retard.

— Je vous en prie, répondez à ma question. Suis-je en retard ? Mahmoud Ali a-t-il tout mangé ? Dans ce cas je vais ailleurs. Mr Mahmoud Ali, comment allez-vous ?

— Merci, docteur Aziz. Je me meurs.

— Avant le dîner ? Oh ! pauvre Mahmoud Ali !

— Hamidullah que voici est déjà mort. Il trépassait au moment de votre arrivée en bécane.

— C'est exact, dit l'autre. Supposez que nous vous parlons tous deux d'un autre monde – plus heureux.

— Existe-t-il, par hasard, quelque chose comme un houka dans cet heureux monde-là ?

— Aziz, pas d'enfantillage. Nous avons une triste conversation.

Le houka avait été trop bourré, comme à l'ordinaire chez son ami, et glougloutait méchamment. Il le flatta. Donnant à la fin, le tabac souffla dans ses poumons et ses narines, chassant la fumée de bouse de vache brûlée qui les avait emplis pendant qu'il traversait le bazar. C'était délicieux. Il gisait dans une extase sensuelle mais saine, au travers de laquelle la conversation des deux autres ne lui paraissait pas spécialement triste. Ils discutaient pour savoir s'il était possible, oui ou non, de lier amitié avec un Anglais. Mahmoud Ali soutenait que non. Hamidullah était d'un avis contraire mais avec tant de restrictions qu'ils ne s'échauffaient pas. Délicieux, en vérité, d'être allongé dans la vaste véranda, avec la lune se levant en face, derrière, les domestiques apprêtant le dîner, et rien qui trouble cette tranquillité.

— Eh bien ! voyez ma propre expérience de ce matin.

— Je soutiens seulement que c'est possible en Angleterre, répondit Hamidullah qui l'avait habitée autrefois, avant la grande poussée, et avait été cordialement accueilli à Cambridge.

— C'est impossible ici, Aziz ! Ce jeune Nez-Rouge m'a de nouveau insulté au tribunal. Je ne l'en blâme pas. On lui avait dit qu'il fallait m'insulter. Jusqu'à

ces derniers temps c’était un très bon garçon, mais les autres l’ont accaparé.

— En effet, il n’y a rien à faire ici pour eux, voilà mon avis. Ils arrivent avec l’intention d’être gentlemen, puis on leur dit que ça n’ira pas. Voyez Lesley, voyez Blakiston ; maintenant c’est au tour de votre Nez-Rouge, et Fielding suivra. Tenez, je me souviens de l’avènement de Turton, c’était dans une autre partie de la province. Vous autres vous n’allez pas me croire, mais j’ai roulé avec Turton dans sa voiture. Turton ! Oui, nous fûmes jadis très intimes. Il m’a montré sa collection de timbres.

— Il s’attendrait maintenant à ce que vous la lui voliez. Turton ! Mais Nez-Rouge sera bien pire que Turton !

— Je ne pense pas. Ils deviennent tous exactement les mêmes, ni meilleurs ni pires. Je donne deux ans à n’importe quel Anglais, qu’il soit Turton ou Burton. Il n’y a que la différence d’une lettre. À une Anglaise quelconque, je lui donne six mois. Elles sont toutes exactement semblables. N’êtes-vous pas de mon avis ?

— Oh ! non, répliqua Mahmoud Ali se livrant à son tour à ce jeu amer et éprouvant à la fois amusement et peine à chaque mot prononcé. Pour ma propre part, je trouve des différences si grandes entre nos gouvernants. Nez-Rouge marmotte, Turton parle distinctement, Mrs Turton accepte des pots-de-vin, Mrs Nez-Rouge ne le fait pas et ne peut pas le faire, parce qu’il n’existe pas, que je sache, de Mrs Nez-Rouge.

— Des pots-de-vin ?

— Ne savez-vous pas que lorsqu’on les passa à l’Inde centrale pour un projet de canal, quelque rajah ou autre lui donna une machine à coudre en or massif pour que l’eau traversât son État ?

— Et elle le traverse ?

— Non. C’est là que Mrs Turton montre son habileté. Quand nous autres, pauvres noirs, nous laissons corrompre, nous accomplissons ce pourquoi on nous a corrompus, et la loi nous découvre par cela même. Les Anglais prennent et ne font rien. Je les admire. Nous les admirons tous. Aziz, passez-moi le houka, s’il vous plaît ?

— Oh ! pas encore, il a tant d’entrain maintenant !

— Vous êtes un vieil égoïste.

Il éleva la voix brusquement et cria pour le dîner. Les domestiques crièrent en retour qu’il était prêt. Cela signifiait qu’ils désiraient le voir prêt et on ne s’y trompa point, car personne ne bougea. Alors Hamidullah reprit, mais dans un mode différent et avec une visible émotion :

— Mais prenez mon exemple, celui du jeune Hugh Bannister. Voilà le fils de mes chers amis, de mes amis disparus, le Révérend et Mrs Bannister, dont je ne pourrai jamais oublier ni dire les bontés qu’ils eurent pour moi en Angleterre. Ils

furent pour moi comme père et mère. Je leur parlais comme je le fais ici en ce moment. Pendant les congés, leur presbytère devenait ma maison. Ils me confiaient tous leurs enfants. J'emmenais souvent le petit Hugh un peu partout. Je le conduisis aux funérailles de la reine Victoria et le tins dans mes bras au-dessus de la foule.

— La reine Victoria était différente, murmura Mahmoud Ali.

— J'apprends maintenant que cet enfant fait des affaires comme marchand de cuir à Cawnpore. Imaginez avec quelle impatience je désire le voir et payer ma dette en faisant de cette maison sa maison. Mais c'est inutile ; les autres Anglo-Hindous l'auront agrippé depuis longtemps. Il va probablement penser que je demande quelque chose, et je ne peux pas affronter cela venant du fils de mes vieux amis. Oh ! qu'est-ce qui a tout gâté dans ce pays, Vakil Sahib, je vous le demande ?

Aziz intervint :

— Pourquoi parler des Anglais ? Brrr !… Pourquoi être amis avec ces gaillards ? ou ennemis ? Fermons-leur la porte au nez et vive la joie. La reine Victoria et Mrs Bannister étaient les seules exceptions et elles sont mortes.

— Non, non, je n'admets pas cela, j'en ai rencontré d'autres.

— Moi aussi, dit Mahmoud Ali donnant un coup de barre inattendu. Toutes les dames anglaises sont loin d'être absolument semblables.

Leurs façons avaient changé et ils rappelèrent de menues bontés et délicatesses. « Elle m'a dit grand merci de l'air le plus naturel. » « Elle m'offrit une pastille parce que la poussière m'avait irrité la gorge. » Hamidullah pouvait se souvenir d'exemples plus remarquables de ces pratiques angéliques, mais l'autre qui connaissait seulement l'Anglo-Inde devait mettre sa mémoire à sac pour des miettes, et il n'était pas étonnant qu'il revînt sur ses pas. « Mais naturellement tout ceci est exceptionnel. Les exceptions ne démontrent pas la règle. La moyenne des femmes est comme Mrs Turton, et, Aziz, vous savez ce qu'elle est. » Aziz n'en savait rien, mais il acquiesça. Lui aussi généralisait à partir de ses propres mésaventures – il est difficile aux membres d'une race sujette de procéder autrement. – Les exceptions accordées, il convint que toutes les Anglaises sont arrogantes et vénales. Toute lueur s'éteignit dans la conversation, qui se déroula et s'étendit interminable comme un ciel d'hiver.

Un domestique annonça le dîner. Ils n'y prêtèrent pas attention. Les deux plus âgés en étaient arrivés à leur éternelle politique. Aziz s'en alla flâner jusqu'au jardin. Les arbres avaient un doux parfum – des champaks aux fleurs vertes – et des bribes de poésie persane lui vinrent à l'esprit. Dîner, dîner, dîner. Mais quand il retourna dans ce but à la maison, Mahmoud Ali ayant à parler à son saïs s'en était allé lui aussi. « Venez donc voir ma femme un instant, dans ce cas », dit

Hamidullah, et ils passèrent vingt minutes derrière la purdah. Hamidullah Begum était une tante éloignée d'Aziz et la seule parente qu'il eût à Chandrapore ; elle avait fort à lui dire ce jour-là à propos d'une circoncision que leur famille avait célébrée sans un faste suffisant. Il était difficile de prendre congé, car, ne devant dîner qu'après eux, elle prolongeait la conversation de peur de paraître impatiente. La circoncision qu'elle blâmait l'amena, par une suite naturelle, à interroger Aziz sur la date de son mariage.

Respectueux mais irrité, il répondit :

— Il suffit d'une fois.

— Oui, il a fait son devoir, dit Hamidullah. Ne le tracassez pas ainsi. Il a transmis le flambeau, il a ses deux garçons et leur sœur.

— Tante, ils vivent très confortablement avec la mère de ma femme dans la maison où elle est morte. Je peux les avoir aussi souvent que je le veux. Ce sont de si, si petits enfants.

— Et il leur envoie son traitement entier, vit comme un petit employé et n'en dit la raison à personne. Que voulez-vous qu'il fasse de plus ?

Mais ce n'était pas là le fait d'Hamidullah Begum, et, après avoir courtoisement détourné la conversation pour quelques instants, elle revint à la charge. Elle dit :

— Que vont devenir toutes nos filles si les hommes refusent de se marier ? Elles vont faire des mariages inférieurs ou bien…

Et elle commença l'histoire souvent racontée d'une dame de lignée impériale qui ne put trouver de mari dans l'étroite société où son orgueil lui eût permis de s'allier, qui avait continué à vivre fille, avait atteint maintenant trente ans, et mourrait fille car personne n'en voudrait désormais. Tandis que l'histoire avançait, les deux hommes se convainquaient qu'une telle tragédie était une tache pour la communauté tout entière. Mieux valait presque la polygamie que voir une femme mourir sans les joies que le Créateur a voulu lui accorder. Le lien du mariage, la maternité, le pouvoir domestique, pour quoi d'autre est-elle née, et comment l'homme qui les lui refuse peut-il se présenter au dernier jour devant Celui qui les créa tous deux ?

Aziz prit congé, disant :

— Peut-être… mais plus tard… (son invariable réponse à ces sortes d'appels).

— Il ne faut pas remettre un acte que vous jugez bon, dit Hamidullah. Si l'Inde est dans un tel état, c'est que nous remettons toujours.

Mais voyant l'expression troublée de son jeune parent, il ajouta quelques paroles de douceur et effaça ainsi toute impression que sa femme aurait pu produire.

Durant leur absence Mahmoud Ali était parti dans sa voiture, laissant un mot

pour dire qu'il serait de retour dans cinq minutes mais qu'ils n'étaient en rien tenus de l'attendre. Ils se mirent à table avec un cousin éloigné, Mohammed Latif, qui vivait aux dépens d'Hamidullah, et dont la position n'était ni d'un domestique ni d'un pair. Il ne parlait que lorsqu'on lui adressait la parole, et comme personne ne la lui adressait, gardait un silence sans irritation. De temps à autre il rotait en louange à l'excellence des mets. Un doux, bienheureux et malhonnête vieillard. De toute sa vie il n'avait levé le bras pour travailler. Aussi longtemps qu'un de ses parents posséderait une maison, il était assuré d'un chez-soi, et il était peu probable qu'une si nombreuse famille fît tout entière banqueroute. Sa femme menait une existence analogue à quelques centaines de milles de là ; il n'allait pas la voir à cause du billet de chemin de fer.

Après quelques taquineries au vieil homme et aux domestiques, Aziz se mit à citer des vers, du persan, de l'urdu, un peu d'arabe. Sa mémoire était bonne, et, pour un si jeune homme, il avait beaucoup lu ; ses thèmes favoris étaient la décadence de l'Islam et la brièveté de l'amour. Ils l'écoutaient charmés, car ils avaient pour la poésie un intérêt social et non cet intérêt privé qu'on lui porte en Angleterre. Ils n'étaient jamais las d'entendre des mots, des mots ; ils les aspiraient avec l'air frais de la nuit, ne s'arrêtant jamais pour une analyse ; le nom du poète, Hafiz, Iqbal, leur était une garantie suffisante. L'Inde – une centaine d'Indes – murmurait au-dehors sous une lune indifférente, mais, pour l'instant, l'Inde leur paraissait une, et leur propre terre. Ils retrouvaient leur grandeur perdue en en écoutant pleurer la perte, et ils se sentaient de nouveau jeunes parce qu'on leur rappelait que la jeunesse doit s'envoler. Un domestique en livrée écarlate l'interrompit ; c'était le chuprassi du major. Il tendit un billet à Aziz.

— C'est le vieux Callendar qui m'appelle à son bungalow, dit-il sans se lever. Il pourrait avoir la politesse de me dire pourquoi.

— Un malade, je suppose.

— Je suppose que non ; je ne suppose rien. Il a découvert l'heure de notre dîner, voilà tout, et choisit chaque fois ce moment pour nous interrompre et montrer sa puissance.

— D'un côté, c'est son habitude ; de l'autre, cela peut être un cas sérieux et vous n'en pouvez rien savoir, dit Hamidullah, préparant avec sagesse la voie de l'obéissance. Ne vaudrait-il pas mieux vous laver les dents après ce pan ?

— S'il faut me laver les dents, je ne pars pas du tout. Je suis un Hindou, c'est une habitude hindoue de prendre du pan. Le major doit s'en accommoder. Mohammed Latif, ma bécane, je vous prie.

Le parent pauvre se leva. Presque absent des réalités de ce monde, il posa sa main sur la selle de la bicyclette, laissant à un domestique le terrestre soin de la

pousser. La machine passa entre eux sur un clou. Aziz présenta les mains à l'aiguière, se sécha, mit son chapeau de feutre vert, et avec une énergie inattendue fila en coup de vent hors de la cour d'Hamidullah.

— Aziz, Aziz, jeune imprudent…

Mais il était déjà très loin, au bout des bazars, pédalant avec fureur. Il n'avait pas de lanterne ni de timbre, pas plus que de frein, mais quels services peuvent rendre ces accessoires dans un pays où le seul espoir du cycliste est de rouler de visage en visage et de voir chacun s'évanouir au moment même où il va le heurter ? La ville était d'ailleurs à moitié vide à cette heure. Quand son pneu fut plat, il sauta à terre et appela une tonga.

Il n'en trouva pas tout de suite et il lui fallut aussi déposer sa bicyclette dans la maison d'un ami ; de plus il prit son temps pour se laver les dents. Mais à la fin il roula avec fracas vers le quartier européen avec un sens aigu de la vitesse. Lorsqu'il en aperçut la stricte sécheresse, un brusque abattement le saisit. Les rues portant les noms de généraux victorieux et se coupant à angles droits étaient symboliques du filet que la Grande-Bretagne avait jeté sur l'Inde. Il se sentit pris dans ses mailles. Lorsqu'il entra dans la cour du major Callendar, il ne s'empêcha que difficilement de descendre de la tonga pour approcher à pied du bungalow : ce n'est pas qu'il eût l'âme servile, mais sa sensibilité – la surface délicate de son moi – craignait une grossière rebuffade. Il y avait eu une « affaire » l'année précédente, – un gentleman hindou, arrivé en voiture jusqu'à la porte d'un officier, avait été renvoyé par les domestiques qui l'invitèrent à s'approcher de façon plus convenable, – une seule affaire entre les milliers de visites à des centaines d'officiels, mais elle fit tache d'huile. Le jeune homme se crispait à l'idée de la renouveler. Il prit un moyen terme et arrêta le cocher au ras du flot de lumière qui traversait la véranda.

Le major était sorti.

— Mais le Sahib a dû laisser un mot ?

Avec indifférence le domestique répondit : « Non. » Aziz fut au désespoir. Il avait oublié de lui donner un pourboire, et il ne pouvait rien faire à présent, car d'autres personnes se trouvaient dans le hall. Il était persuadé qu'il y avait une lettre et que l'homme la retenait en toute sécurité. Pendant leur discussion, les autres sortirent. C'étaient deux dames. Aziz souleva son chapeau. La première, en robe de soirée, jeta un coup d'œil à l'Hindou, et Instinctivement se détourna.

— Mrs Lesley, c'est bien une tonga, cria-t-elle.

— La nôtre ? demanda la seconde, apercevant à son tour Aziz et se détournant de même.

— Prenez les présents que les dieux vous envoient, d'où qu'ils viennent, glapit-elle, – et toutes deux sautèrent dans la voiture.

— O Tonga Wallah, au club, au club. Pourquoi cet imbécile ne part-il pas ?

— Allez, je vous paierai demain, dit Aziz au cocher, et comme la voiture s'ébranlait il s'inclina courtoisement :

— Vous êtes les bienvenues, mesdames.

Elles ne répondirent point, trop occupées de leurs propres affaires.

Ainsi, tout s'était passé comme à l'ordinaire, juste suivant les prédictions de Mahmoud Ali. L'inévitable rebuffade, son salut ignoré, sa voiture prise. Ç'aurait pu être pire, car il était réconforté de ce que Mmes Callendar et Lesley étaient grasses et surchargeaient l'arrière de la tonga. De femmes belles, il eût souffert. Il revint au domestique, lui donna deux roupies et lui demanda de nouveau s'il y avait une lettre. L'homme, devenu très poli, lui fit même réponse. Le major Callendar était parti en voiture depuis une demi-heure.

— Il n'a rien dit ?

En fait il avait dit : « Au diable Aziz. » Le domestique l'avait bien compris, mais il était trop poli pour le répéter.

— On peut donner un pourboire trop gros aussi bien que trop maigre, et il faut bien avouer que la pièce qui achète l'exacte vérité n'a pas encore été frappée.

— Je lui écrirai donc une lettre.

On lui offrit de le faire dans la maison même, mais sa dignité l'empêcha d'entrer. On apporta du papier et de l'encre dans la véranda. Il commença : « Cher monsieur, sur votre ordre exprès, je suis accouru comme devait le faire un subordonné », puis il s'arrêta :

— Faites-lui part de ma visite, cela suffit, dit-il, déchirant sa protestation. Voici ma carte. Appelez-moi une tonga.

— Huzoor, elles sont toutes au club.

— Alors, téléphonez à la gare pour en avoir une.

Et tandis que l'homme s'empressait :

— Assez, assez, dit-il, je préfère marcher.

Il se fit apporter une allumette et alluma une cigarette. Ces attentions, quoique achetées, le calmèrent. Elles dureraient aussi longtemps qu'il y aurait des roupies, ce qui est déjà quelque chose. Mais secouer la poussière de l'Anglo-Inde de ses pieds ! Se dégager du filet et se trouver de nouveau parmi les habitudes et les gestes bien connus ! Il se mit à marcher, exercice qui lui était peu familier.

C'était un petit homme athlétique, d'une architecture délicate, mais réellement très fort. La marche ne l'en fatiguait pas moins, comme tout le monde dans l'Inde, hormis les nouveaux venus. Il y a quelque chose d'hostile en cette terre. Tantôt elle cède et le pied s'enfonce dans un trou, tantôt elle étonne par sa rigidité et l'acuité de ses angles, repoussant la foulée de ses pierres et de ses

cristaux. Ce genre de surprises épuise à la longue ; de plus il portait des escarpins d'un pauvre secours sur n'importe quel terrain. À la sortie du quartier européen, il entra dans une mosquée pour se reposer.

Il avait toujours aimé cette mosquée. Elle était avenante et son ordonnance lui plaisait. Dans la cour intérieure, où l'on pénétrait par une grille branlante, se trouvait, pour les ablutions, un bassin d'eau claire, fraîche et toujours en mouvement, car elle n'était qu'une portion du canal qui alimentait la cité. La cour était pavée de dalles brisées. La partie couverte de la mosquée était plus profonde qu'à l'ordinaire ; elle offrait l'apparence d'une église de province anglaise dont le mur latéral eût été enlevé. En s'asseyant, il fouilla du regard trois arcades dont l'obscurité était éclairée par une petite lampe suspendue et par la lune. La façade – en plein clair de lune – paraissait de marbre ; les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu ressortaient noirs, et la frise ressortait blanche contre le ciel. L'opposition entre ce dualisme marqué et la mêlée des ombres intérieures plut à Aziz, et il essaya de faire de cet ensemble un symbole de quelque vérité religieuse ou amoureuse.

Une mosquée, en gagnant son assentiment, ouvrait le champ à son imagination. Un temple d'une autre croyance, hindouiste, chrétien ou grec, l'aurait lassé et n'aurait pu éveiller son sens de la beauté. C'était l'Islam, sa patrie à lui, plus qu'une fois, plus qu'un cri de guerre, plus, beaucoup plus… l'Islam, une attitude devant la vie, à la fois exquise et durable, où son corps comme ses pensées trouvaient une naturelle demeure.

Il était assis sur le mur bas qui bordait la cour, à gauche. En dessous de lui le sol s'affaissait vers la tache d'arbres que formait la ville ; de légers bruits lui parvenaient, nombreux dans cette paix.

À droite, là-bas, réunis dans le club, les Anglais avaient formé un orchestre d'amateurs. Par ailleurs quelques hindouistes battaient du tambour – il sut qu'ils étaient hindouistes parce que ce rythme lui était organiquement étranger, – d'autres poussaient des lamentations funèbres, et il sut pour qui, ayant fourni le certificat dans l'après-midi. Il y avait encore des hiboux, la malle du pundjab ; des fleurs répandaient un parfum délicieux dans le jardin du chef de gare.

Mais la mosquée seule avait un sens ; négligeant l'appel complexe de la nuit il revint à elle et l'orna de significations que le constructeur n'avait jamais voulu lui donner. Quelque jour, lui aussi bâtirait une mosquée, plus petite, mais d'un goût parfait, afin que tous les passants pussent éprouver le bonheur qu'il ressentait en ce moment. Et près d'elle, sous un dôme bas, serait sa tombe avec une inscription persane :

Hélas ! sans moi, pour mille

et mille années
La rose fleurira, fleurira le printemps.
Mais ceux par qui mon cœur fut compris en secret,
Ceux-là visiteront la tombe où je repose.

Il avait vu ce quatrain sur la tombe d'un roi du Deccan et le considérait comme d'une philosophie profonde – il tenait toujours le pathos pour profond. – La compréhension secrète du cœur ! Il répéta la phrase avec des larmes dans les yeux. À cet instant un des piliers de la mosquée parut trembler. Il se balança dans l'ombre et se détacha. La croyance aux fantômes courut dans ses veines, mais il demeura ferme. Un autre pilier bougea, un troisième, et une Anglaise s'avança dans la clarté de la lune. Il fut saisi d'une brusque colère et cria :

— Madame ! Madame ! Madame !

— Oh ! Oh ! fit la femme saisie.

— Madame, c'est ici une mosquée, vous n'avez aucun droit d'y être, vous devriez avoir ôté vos souliers ; ceci est un lieu saint pour les musulmans.

— Je les ai ôtés.

— Vraiment ?

— Je les ai laissés à la porte.

— Dans ce cas, je vous demande pardon.

Encore secouée, la femme s'avança, laissant le bassin entre eux deux. Il la salua :

— Je regrette vraiment de vous avoir parlé ainsi.

— Oui, j'étais dans mon droit, n'est-ce pas ? À condition d'ôter mes souliers, j'ai toute permission !

— Bien sûr, mais si peu de dames s'en donnent la peine, surtout lorsqu'elles pensent que personne ne peut les voir.

— Il est indifférent qu'on vous voie. Dieu est ici.

— Madame !

— Laissez-moi partir, je vous prie.

— Oh ! puis-je vous rendre quelque service, ici ou ailleurs ?

— Non, merci. Aucun vraiment. Bonsoir.

— Puis-je savoir votre nom ?

Elle était maintenant dans l'ombre de la grille, de sorte qu'il ne pouvait voir son visage, mais elle voyait le sien, et elle dit avec un changement dans la voix :

— Mrs Moore.

— Mrs…

S’avançant, il s’aperçut qu’elle était vieille. Un échafaudage plus gros que la mosquée s’écroula, et il ne put savoir s’il était joyeux ou triste. Elle était plus vieille qu’Hamidullah Begum, avec un visage rouge sous des cheveux blancs. Sa voix l’avait trompé.

— Mrs. Moore, j’ai peur de vous avoir effrayée. Je dirai aux miens – à nos amis – qui vous êtes. Dieu est ici ; cela est très bon, très beau, en vérité. Je pense que vous êtes nouvelle venue dans l’Inde.

— Oui. Comment pouvez-vous savoir ?

— Par vos manières à mon égard. Mais, voyons, puis-je vous amener une voiture ?

— Je suis venue seulement au club. Ils y jouent une pièce que j’ai vue à Londres, et il faisait si chaud !

— Quelle était cette pièce ?

— *Cousine Kate*.

— Vous ne devriez pas aller ainsi à pied, la nuit, toute seule, Mrs. Moore. Il y a de tristes personnages qui rôdent, et des léopards peuvent descendre des collines de Marabar. Des serpents aussi.

Elle poussa une exclamation. Elle avait oublié les serpents.

— Par exemple un scarabée à six taches, continua-t-il. On le ramasse, il mord, on meurt !

— Mais vous vous promenez bien vous-même.

— Oh ! j’en ai l’habitude.

— L’habitude des serpents ?

Tous deux se mirent à rire.

— Je suis médecin, dit-il, les serpents n’osent pas me mordre.

Ils s’assirent côte à côte à l’entrée et remirent leurs escarpins.

— Permettez-moi de vous poser une question, maintenant. Pourquoi arrivez-vous dans l’Inde à la fin de la saison froide ?

— J’avais l’intention de partir plus tôt, mais j’ai dû subir un contretemps forcé.

— Il fera bientôt si malsain pour vous !… Et pourquoi, au surplus, être venue à Chandrapore ?

— Pour voir mon fils. Il est le magistrat de la cité, ici.

— Ah ! non, pardon, c’est tout à fait impossible. Le nom de notre magistrat est Mr Heaslop. Je le connais très bien.

— Il n’en est pas moins mon fils, dit-elle en souriant.

— Mais, Mrs Moore, comment cela peut-il être ?

— Je me suis mariée deux fois.

— Oui, je vois maintenant, et votre premier mari est mort.

— Oui. Et mon second aussi.

— Alors nous sommes dans le même sac, dit-il mystérieusement. Notre magistrat compose donc toute votre famille, maintenant.

— Non. Mes deux plus jeunes, Ralph et Stella, sont en Angleterre.

— Et votre fils ici est le demi-frère de Ralph et de Stella.

— Justement.

— Mrs Moore, tout ceci est vraiment étrange ; comme vous j'ai deux fils et une fille. N'est-ce pas là ce qui s'appelle être dans le même sac ?

— Comment s'appellent-ils ? Pas Ronny, Ralph et Stella je pense ?

Cette idée l'amusa.

— Non, à coup sûr. Comme c'est drôle. Leurs noms sont tout à fait différents et vont vous étonner. Écoutez, je vous prie. Je vais vous dire le nom de mes enfants. Le premier est Ahmed, le second Karim, la troisième – l'aînée – s'appelle Jamila. C'est assez de trois. N'êtes-vous pas de mon avis !

— Oh ! oui.

Ils se turent un instant, chacun pensant à sa famille. Elle soupira et se leva pour partir.

— Vous plairait-il de visiter l'hôpital Minto un de ces matins ? demanda-t-il. Je n'ai rien d'autre à vous offrir à Chandrapore.

— Merci bien, je l'ai déjà vu, sans quoi j'aurais accepté avec plaisir de le voir avec vous.

— C'est sans doute le major qui vous y a accompagnée.

— Oui, avec Mrs Callendar.

Sa voix s'altéra :

— Ah ! une dame vraiment charmante !

— Elle avait certainement l'intention d'être aimable mais je ne l'ai pas trouvée précisément charmante.

Il éclata :

— Elle vient juste de me prendre ma tonga sans que je la lui offre – appelez-vous cela être charmante – et le major Callendar qui m'envoie chercher nuit par nuit là où je dîne avec mes amis ; j'y vais aussitôt, brisant l'entretien le plus agréable, et il n'est jamais là, et pas même un mot. Est-ce charmant, je vous le demande ? Mais que lui importe ? Je ne peux rien faire, et il le sait. Je ne suis qu'un subordonné, mon temps n'a aucune valeur, la véranda est assez bonne pour un Hindou. Oui, oui, laissez-le debout ! Et Mrs Callendar prend ma voiture et garde un silence insultant.

Elle écoutait.

Il était excité, en partie par les injustices subies, mais beaucoup plus par la

certitude que quelqu’un les comprenait. Voilà ce qui l’avait amené à répéter, exagérer, discuter. Elle lui avait prouvé sa sympathie en critiquant sa compatriote, mais il l’avait devinée bien auparavant. La flamme que la beauté même est impuissante à nourrir jaillissait en lui, et quoique ses paroles fussent acerbes, son cœur s’était pris à s’illuminer secrètement. Bientôt cette flamme fusait en discours.

— Vous me comprenez ; vous devinez ce que les autres ressentent. Oh ! si les autres vous ressemblaient !

Plutôt surprise, elle répondit :

— Je ne pense pas connaître si bien mes semblables ! Je sais seulement s’ils me plaisent ou non.

— Vous êtes donc Orientale ?

Elle accepta qu’il la raccompagnât au club et lui dit à la grille qu’elle aurait bien voulu en être membre pour pouvoir l’inviter.

— Les Hindous n’ont pas accès au club de Chandrapore, fût-ce comme hôtes, dit-il simplement.

Il ne s’étendit pas à ce moment sur les injustices lubies, parce qu’il était heureux.

En dévalant la colline sous la lune exquise et en apercevant de nouveau l’exquise mosquée, il eut l’illusion de posséder cette terre autant que tout autre possesseur. Qu’importait que quelques flasques hindouistes l’eussent précédé ici et que quelques Anglais gelés lui succédassent ?

III

Le troisième acte de *Cousine Kate* était bien avancé lorsque Mrs Moore pénétra de nouveau dans le club. On avait fermé les contrevents des fenêtres pour éviter que les domestiques ne vissent jouer leurs maîtres, et la chaleur était devenue étouffante. Un ventilateur électrique tournoyait comme un oiseau blessé, l'autre était hors d'usage. Peu désireuse de retourner au spectacle, elle entra dans la salle de billard. Accueillie par un : « Je veux voir l'Inde vraie ! » elle retrouva en une bouffée sa vie propre : revoici Adela Quested, cette étrange et circonspecte jeune fille que Ronny lui avait fait amener d'Angleterre ; Ronny, c'était son fils, circonspect lui aussi, que Miss Quested épouserait probablement, quoique rien ne fût sûr ; elle-même était une dame déjà vieille.

— Moi aussi je veux la voir : je souhaite seulement que nous le puissions. Apparemment, les Turton vont arranger quelque chose pour mardi prochain.

— Cela finira par une promenade à éléphant, c'est toujours la même chose. Voyez ce soir : *Cousine Kate !* Imaginez un peu : *Cousine Kate !* Mais où êtes-vous allée rôder ? Êtes-vous parvenue à attraper la lune dans le Gange ?

Toutes deux avaient vu par hasard, la nuit précédente, la lune se réfléchir dans un bras éloigné du fleuve. L'eau l'avait tant étirée qu'elle y paraissait plus grosse et plus brillante que la vraie, ce qui les avait amusées.

— Je suis allée à la mosquée, mais je n'ai pas attrapé la lune.

— Son inclinaison est changée : elle se lève plus tard.

— De plus en plus tard, bâilla Mrs Moore lassée par sa promenade. Voyons, nous n'apercevons pas l'autre côté de la lune, ici, non ?

— Allez, l'Inde n'est pas si mauvaise que cela, dit une voix agréable. L'autre côté de la terre, oui, mais nous restons attachés à la même vieille lune.

Ni l'une ni l'autre ne reconnurent celui qui parlait ainsi ; elles ne le revirent d'ailleurs jamais plus. Sur ce mot amical il disparut dans l'ombre, derrière des piliers de brique rouge.

— Nous ne voyons pas même l'autre côté du monde. Voilà le malheur, dit Adela.

Mrs Moore en convint : elle aussi était déçue par le peu d'éclat de leur nouvelle vie. Elles avaient fait un romantique voyage à travers la Méditerranée et les sables de l'Égypte jusqu'à la rade de Bombay, pour trouver seulement, à la fin, quelques bungalows en croix comme un gril. Mais elle prenait sa déception

plus à la légère que Miss Quested parce qu'elle avait quarante ans de plus et avait appris que la vie ne nous donne jamais ce que nous lui demandons au moment que nous jugeons opportun. Les aventures surviennent bien, mais pas à l'heure dite. Elle avait l'espoir, répéta-t-elle, de voir s'organiser quelque chose d'intéressant pour le mardi suivant.

— Buvez donc ! dit une autre voix agréable. Mrs Moore, Miss Quested, prenez un rafraîchissement, prenez deux rafraîchissements.

Elles savaient cette fois qui parlait, c'était le gouverneur, Mr Turton, avec qui elles avaient dîné. Comme elles, il avait trouvé trop chaude l'atmosphère de *Cousine Kate*. Ronny, leur dit-il, était metteur en scène à la place du major Callendar qu'un subordonné indigène, ou un autre, avait fait redescendre, et s'en acquittait très bien ; il en vint alors aux autres qualités de Ronny, et, à mots tranquilles et nets, dit force choses flatteuses. Ce n'était pas que le jeune homme excellât plus particulièrement dans les sports ou les dialectes indigènes, ni qu'il eût une connaissance particulière de la loi, mais – et c'était, paraît-il, un grand mais – Ronny était plein de dignité.

Mrs Moore fut surprise de l'apprendre, la dignité n'étant pas une qualité dont les mères gratifient ordinairement leurs fils. Miss Quested l'apprit avec anxiété, car elle n'avait pas encore décidé si les hommes pleins de dignité lui plaisaient. Elle essaya bien de discuter sur ce point avec Mr Turton, mais il lui imposa silence d'un signe de main amical et continua son discours : pour tout dire, Heaslop est un Sahib ; c'est notre homme, c'est l'un de nous, et un autre fonctionnaire, penché sur la table du billard, dit : « Parfaitement, parfaitement ! » La chose fut ainsi mise hors de doute et le gouverneur s'en fut répondre à d'autres devoirs.

Cependant le spectacle avait pris fin et l'orchestre d'amateurs se mit à jouer l'hymne national. Les conversations et les jeux s'arrêtèrent, les visages se durcirent, c'était l'hymne de l'armée d'occupation. Il rappelait à chaque membre du club, homme ou femme, qu'il était Anglais et en exil. Il faisait naître en tous un peu de sentimentalité et galvanisait utilement les volontés. Le maigre chant, la brève série des requêtes à Jéhovah s'exaltaient en une prière inconnue en Angleterre, et, bien que ce ne fût ni roi ni Dieu, ils percevaient cependant quelque chose et en étaient fortifiés pour une épreuve future. Puis ils s'évadèrent, s'offrant les uns aux autres des rafraîchissements.

— Adela, buvez donc quelque chose ; maman, vous aussi.

Elles refusèrent, fatiguées de se rafraîchir, et Miss Quested, qui disait toujours exactement ce qu'elle avait dans la tête, annonça de nouveau qu'elle avait envie de voir l'Inde vraie.

Ronny était de belle humeur, la chose lui apparut comique et il interpella un

des membres présents.

— Fielding, comment faire pour voir l'Inde vraie ?

— Essayez de voir les Hindous, dit l'homme, et il disparut.

— Qui était-ce ?

— Le directeur de notre collège.

— Comme si l'on pouvait éviter de les voir ! soupira Mrs Lesley.

— C'est pourtant ce que j'ai fait, dit Miss Quested. En dehors de mon propre domestique, c'est à peine si j'ai parlé à un Hindou depuis que nous sommes à terre.

— Oh ! quelle chance !

— Mais je désire les voir.

Elle devint le centre d'un groupe amusé de dames. L'une disait : « Elle veut voir des Hindous. Voilà bien une idée de « bleue » ! « Les indigènes ? Mais quelle histoire ! » Une troisième, plus grave, dit : « Laissez-moi vous expliquer. Les indigènes ne vous en respectent pas plus lorsqu'ils ont fait votre connaissance, voyez-vous ! »

— C'est ce qui arrive après bien des connaissances.

Mais la dame complètement stupide et bonne âme continua :

— Comprenez-moi. J'ai été infirmière avant mon mariage, et j'en ai beaucoup coudoyé : aussi je sais. Je vous assure, je sais vraiment ce que sont les Hindous. Un milieu peu convenable pour n'importe quelle Anglaise. J'étais infirmière dans un état indigène. On n'a qu'un recours, c'est de garder fermement ses distances.

— Même avec ses malades ?

— Oh ! la plus grande bonté qu'on puisse avoir pour un indigène est de le laisser mourir, dit Mrs Callendar.

— Et s'il va droit au ciel ? demanda Mrs Moore avec un sourire d'une douceur peu rassurante.

— Il peut aller où il lui plaira, pourvu que ce ne soit pas auprès de moi.

— En vérité, j'ai réfléchi à ce que vous venez de dire sur le ciel, et c'est pourquoi je suis contre les missionnaires, dit la dame qui avait été infirmière. Je suis tout à fait pour les aumôniers, mais tout à fait contre les missionnaires. Laissez-moi vous expliquer.

Mais avant qu'elle eût pu le faire, le gouverneur intervint :

— Avez-vous vraiment envie de rencontrer notre frère aryen, Miss Quested ? Il n'est pas difficile de vous procurer cela. Je ne supposais pas que cela pût vous amuser.

Il réfléchit un instant.

— En fait, vous pouvez voir tous les types qu'il vous plaira. Choisissez. Pour

ma part, je connais les fonctionnaires du gouvernement et les propriétaires. Heaslop que voici peut vous amener la bande des avocats, et, si vous désirez vous spécialiser dans l'enseignement, nous pouvons tomber sur Fielding.

— Je suis lasse de voir des personnages pittoresques défiler en frise devant moi, expliqua la jeune fille. C'était merveilleux à notre arrivée, mais cet enchantement tout superficiel s'évanouit bientôt.

Ses impressions n'intéressaient en rien le gouverneur. Il s'occupait uniquement de lui procurer de bons moments. Une « bridge-party » lui plairait-elle ? Il expliqua ce qu'il entendait par là, non pas le jeu, mais une réunion (party) pour jeter un pont (bridge) au-dessus de l'abîme qui sépare l'Orient de l'Occident ; l'expression était de son cru et amusait tous ceux qui l'entendaient.

— Je désire seulement rencontrer les Hindous avec lesquels vous êtes en bons termes, vos amis.

— Mais c'est que nous ne sommes pas en bons termes avec eux, dit-il en riant. Ils sont comblés, sans doute, de toutes les vertus, mais c'est un fait, nous ne sommes pas en bons termes. D'ailleurs, il est maintenant onze heures et demie, et bien trop tard pour aller au fond des choses.

— Miss Quested, quel drôle de nom ! faisait remarquer Mrs Turton à son mari dans leur voiture.

Elle ne s'était pas avancée vers la nouvelle venue, jugeant qu'elle n'était qu'une originale revêche. Elle était sûre qu'on ne l'avait pas amenée pour épouser ce charmant petit Heaslop en dépit des apparences. Son mari l'approuvait intérieurement, mais il ne disait jamais de mal d'une Anglaise tant qu'il pouvait l'éviter. Il dit seulement que Miss Quested commettait, naturellement, des fautes. Il ajouta :

— Le climat agit sur le jugement d'une façon étonnante, surtout pendant la saison chaude ; on l'a bien vu déjà avec Fielding.

Mrs Turton ferma les yeux à ce nom et fit remarquer que Mr Fielding, n'étant pas « pukka », aurait dû plutôt épouser Miss Quested qui ne l'était pas non plus. Ils arrivaient alors à leur bungalow bas et énorme, le plus vieux et le plus inconfortable bungalow du quartier européen, avec une pelouse comme une assiette creuse ; ils y burent une fois de plus, mais de la tisane d'orge, et se mirent au lit. Leur départ du club avait mis fin à la soirée, qui, comme toutes les réunions, avait une teinte officielle. Une société qui plie le genou devant un vice-roi et croit que la divinité enveloppant un souverain peut être transmise, doit montrer quelque révérence à l'égard de n'importe quel vice-royal représentant ! À Chandrapore, les Turton étaient de petits dieux ; bientôt ils se retireraient en quelque villa de banlieue et mourraient exilés de la gloire.

— C'est bien aimable au Burra Sahib, bavarda Ronny, très flatté des

amabilités adressées à ses hôtes ! Savez-vous bien qu'il n'a jamais donné une « bridge-party » avant ce jour ? Surtout venant après le dîner, par-dessus le marché ! J'aurais bien voulu organiser quelque chose moi-même, mais quand vous connaîtrez mieux les indigènes, vous verrez que c'était plus facile pour le Burra Sahib que pour moi. Ils le connaissent, ils savent qu'on ne peut pas se moquer de lui. Je suis encore neuf en comparaison. Personne ne peut même songer à penser qu'il connaît ce pays s'il n'y est pas resté vingt ans. Vestiaire ! Voici votre manteau. Tenez : un exemple des fautes qu'on commet. Peu de temps après mon arrivée, j'offris à un des avocats une cigarette, une seule cigarette, voyez un peu ! J'ai appris depuis qu'il avait envoyé des hommes lui faire de la réclame dans tous les bazars en annonçant la chose, et fait dire à tous les plaideurs : « Oh ! vous auriez mieux fait de vous adresser à mon vakil Mahmoud Ali, il est dans la manche du magistrat. » Depuis ce temps je suis toujours tombé sur lui à la Cour, aussi dur que je pouvais. Ça m'a été une leçon et pour lui aussi j'espère.

— La leçon n'était-elle pas que vous deviez inviter tous les avocats à venir fumer avec vous ?

— Peut-être, mais mon temps est limité et la chair est faible. Je préfère fumer au club au milieu des miens, je le crains.

— Pourquoi ne pas inviter les avocats au club ? insista Miss Quested.

— Défendu.

Il était aimable et patient et comprenait évidemment qu'elle ne comprît pas. Il savait qu'il avait été autrefois comme elle quoique pendant peu de temps. S'avançant vers la véranda il appela vigoureusement vers la lune. Son saïs lui ayant répondu, il ordonna, sans baisser la tête, que sa voiture lui fût amenée. Mrs Moore, dont le club avait alourdi les esprits, s'éveilla au-dehors. Elle considéra la lune dont l'éclat nuançait de jaune pâle autour d'elle le violet du ciel. En Angleterre la lune lui était apparue étrangère et morte ; elle était prise ici dans le châle de la nuit en même temps que la terre et tous les autres astres. Un sentiment subit d'unité, de parenté avec les corps célestes, traversa la vieille dame comme une eau traverse un bassin, laissant derrière elle une étrange fraîcheur. Elle ne détestait pas *Cousine Kate* non plus que l'hymne national, mais leur chant s'était métamorphosé en un chant nouveau, de même que les cocktails et les cigares en fleurs invisibles. Quand la mosquée, longue et plate, brilla au tournant de la route, elle s'écria :

— Oui, c'est là que je suis allée, c'est là que j'ai été.

— Là ? Mais quand donc ? demanda son fils.

— À l'entracte.

— Mais, maman, vous ne pouvez pas faire cela !

— Pourquoi : maman, vous ne pouvez pas ?

— Non, vraiment, pas dans ce pays. Cela ne se fait pas. Il y a le danger des serpents d'abord : ils aiment bien sortir le soir pour venir s'étendre à découvert.

— Ah ! oui, c'est ce que m'a dit le jeune homme.

— Tout ceci a un accent très romantique, dit Miss Quested, qui aimait beaucoup Mrs Moore et était heureuse qu'elle eût pu s'offrir cette petite escapade. Vous rencontrez un jeune homme dans une mosquée et vous n'en dites rien ?

— J'allais vous le dire, Adela, mais je ne sais quoi est venu détourner la conversation et j'ai oublié. Ma mémoire devient détestable.

— Est-il bien ?

Après une pause, elle dit d'un ton pénétré :

— Très bien.

— Qui était-ce ? demanda Ronny.

— Un médecin. J'ignore son nom.

— Un médecin ? Je ne vois pas de jeune médecin à Chandrapore. C'est bizarre. Comment était-il ?

— Plutôt petit, avec une fine moustache et des yeux vifs. Il m'a interpellée alors que j'étais dans la partie sombre de la mosquée à propos de mes souliers. C'est ainsi que nous avons lié conversation. Il craignait que je ne les eusse pas quittés, mais je m'en étais souvenue, par chance. Il m'a parlé de ses enfants et m'a raccompagnée au club. Il vous connaît bien.

— Vous auriez dû me le montrer. Je ne vois pas qui il peut être.

— Il n'est pas entré au club, parce que, dit-il, on ne l'y autorisait pas.

À ces mots la lumière se fit dans son esprit et il s'écria :

— Oh ! Seigneur ! N'est-il pas mahométan ? Pourquoi ne m'avoir pas dit que vous aviez parlé à un indigène ? Je n'y étais pas du tout !

— Un mahométan ! Mais c'est une vraie merveille ! s'écria Miss Quested. Ronny, n'est-ce pas là toute votre mère ? Pendant que nous parlons de voir l'Inde vraie, elle va la voir et oublie qu'elle la voit !

Mais Ronny s'était assombri. D'après la description de sa mère il avait pensé que ce devait être le jeune Muggins, venu de l'autre côté du Gange, et avait sorti toutes ses sympathies de camarade. Quelle confusion ! Pourquoi n'avait-elle pas montré par le ton de sa voix qu'elle parlait d'un Hindou ? Autoritaire et cassant, il commença un interrogatoire.

— Il vous a interpellée dans la mosquée, dites-vous ? De quelle façon ? Insolemment ? Que faisait-il là lui-même à cette heure de la nuit ? Non, ce n'est pas l'heure de la prière.

Ceci en réponse à une suggestion de Miss Quested qui montrait un intérêt

aigu.

— Ainsi il vous a interpellée à propos de vos souliers. Voilà bien de l'insolence ! C'est une vieille ficelle. Je voudrais bien que vous les eussiez gardés aux pieds.

— Je crois que c'était bien de l'insolence mais je ne vois pas la ficelle, dit Mrs Moore. Il avait les nerfs à fleur de peau, je l'ai compris à sa voix. Aussitôt que j'eus répondu il changea de manière.

— Vous n'auriez pas dû répondre.

— Là. Écoutez un peu, dit la jeune fille toujours logique. Ne penseriez-vous pas qu'un mahométan dût vous répondre si vous lui demandiez d'ôter son chapeau dans une église ?

— Ce n'est pas la même chose, ce n'est pas la même chose, vous ne comprenez pas.

— Je sais bien et je ne demande qu'à comprendre. Où est la différence, je vous prie ?

Cette intervention le fâchait. Avec sa mère, cela n'avait aucune importance, elle n'était qu'un globe-trotter, une compagne momentanée qui pouvait revenir en Angleterre avec les impressions qu'il lui plairait. Mais avec Adela qui méditait de passer sa vie dans ce pays, l'affaire devenait beaucoup plus sérieuse ; il serait lassant qu'elle s'accrochât ainsi à la question des indigènes.

Arrêtant la jument, il dit :

— Voilà notre Gange.

Leur attention se tourna d'un autre côté. Au-dessous d'eux une clarté était apparue brusquement. Elle n'avait les qualités ni de l'eau ni du clair de lune, mais se dressait comme une gerbe lumineuse au milieu de champs obscurs. Il leur dit que c'était là la nouvelle plage de sable en formation, que le lacis sombre tout en haut était le sable même et que les cadavres flottants venant de Bénarès descendaient par là, ou plutôt descendraient, si les crocodiles le leur permettaient. Il ne reste par grand-chose d'un cadavre lorsqu'il arrive à Chandrapore.

— Oui, là-dedans il y a aussi des crocodiles, quelle terrible chose ! murmura sa mère.

Les jeunes gens échangèrent un coup d'œil et sourirent ; la vieille dame les amusait lorsqu'elle avait de ces petits frissons ; ils se retrouvèrent d'accord. Elle continua : « Quel terrible fleuve, quel fleuve étonnant ! » et soupira. Déjà la clarté n'était plus la même, la lune ou le sable s'étant déplacé ; bientôt la gerbe brillante aurait disparu et un petit cercle, qui changerait à son tour, se serait poli à sa place sur la surface invisible du courant. Les femmes se demandaient si elles attendraient ou non que le changement fût accompli, cependant que le silence

s’étoilait de rumeurs. La jument frissonna. À cause d’elle ils n’attendirent pas, mais poursuivirent leur route vers le bungalow du magistrat. Là, Miss Quested se retira et Mrs Moore s’entretint quelques instant avec son fils.

Il désirait poursuivre son enquête au sujet du docteur mahométan de la mosquée. C’était son devoir de signaler les personnages douteux, et c’était là, probablement, quelque peu recommandable hakim sorti des bazars pour venir rôder jusque là-haut. Quand elle lui dit qu’il avait quelque rapport avec l’hôpital Minto il fut soulagé et dit que son nom devait être Aziz, que c’était un garçon loyal auquel on n’avait absolument rien à reprocher.

— Aziz ! Quel nom charmant !

— Ainsi vous avez causé. Avez-vous remarqué qu’il fût bien disposé ?

Ignorant l’importance de cette question, elle répondit :

— Oui, tout à fait, le premier moment passé.

— Je voulais dire en général. Avait-il l’air de nous supporter, nous les conquérants brutaux, les bureaucrates desséchés, toutes ces histoires ?

— Oui, je pense, bien, hormis les Callendar. Il goûte peu les Callendar.

— Oh ! Il vous a dit cela, vraiment ? Voilà qui intéressera beaucoup le major. Je me demande quel était le but de cette remarque.

— Ronny, Ronny ! Vous n’allez pourtant pas raconter cela au major Callendar ?

— Mais plutôt, oui. Je le dois, en fait.

— Mais mon cher enfant…

— Si le major apprenait qu’un de mes propres subordonnés indigènes me déteste, j’espère bien qu’il m’en ferait part.

— Mais mon cher enfant… une conversation privée !

— Rien n’est privé dans l’Inde. Aziz le savait bien lorsqu’il s’est exprimé ainsi, ne vous mettez donc pas en peine. Il y avait un motif à ses paroles. À mon avis, c’était un mensonge.

— Comment, un mensonge ?

— Il a médit du major pour vous faire impression.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, mon enfant.

— C’est le biais le plus récent des indigènes cultivés. Autrefois ils faisaient toujours des courbettes, mais la dernière génération croit qu’il faut faire montre d’une indépendance virile. Ils pensent que cela prendra mieux avec les députés en tournée d’information ; mais qu’un indigène bluffe ou fasse des courbettes, il y a toujours quelque chose derrière chacune de ses remarques, toujours quelque chose, n’essayerait-il que d’accroître son izzat, en bon anglais : marquer le point. Naturellement, il y a des exceptions.

— Vous ne jugiez pas les gens ainsi chez nous.

— L’Inde, ce n’est pas chez nous, répliqua-t-il presque avec rudesse.

Mais pour lui imposer silence, il s’était servi de phrases et d’arguments ramassés dans les discours de fonctionnaires plus anciens et ne se sentait pas tout à fait sûr de lui-même. Lorsqu’il disait : « Naturellement il y a des exceptions », il citait Mr Turton, tandis que « accroître son izzat » était du cru du major Callendar. Les phrases ne manquaient pas d’effet et étaient d’un usage courant au club, mais elle était assez habile à discerner l’original de l’emprunté et pouvait lui demander des exemples précis.

Elle dit seulement :

— Je ne puis nier que ce que vous me dites ait l’air très raisonnable, mais vous ne devez réellement rien dire au major Callendar de ce que je vous ai confié à propos du docteur Aziz.

Il se sentit félon envers sa caste, mais promit, ajoutant :

— En retour, je vous prie, ne parlez pas d’Aziz à Adela.

— Ne pas lui en parler ? Pourquoi ?

— Nous y voici de nouveau, mère, je ne peux vraiment pas tout expliquer. Je ne veux pas qu’Adela se tourmente, voilà tout ; elle va commencer à se demander si nous traitons convenablement les indigènes et tout ce genre d’idioties.

— Mais elle n’est venue que pour se tourmenter, c’est exactement dans ce but qu’elle est ici. Elle a discuté de tout cela sur le bateau. Nous en avons causé longuement lorsque nous avons débarqué à Aden. Elle vous connaît au jeu, selon son expression, mais non pas au travail, et elle a senti qu’elle devait venir tout examiner avant de prendre une décision, et avant que vous en preniez une vous-même. Elle a un esprit très, très sain.

— Je sais, dit-il avec abattement.

À l’accent d’anxiété de sa voix elle le sentit encore un petit garçon à qui on doit donner ce qui lui plaît ; elle promit d’agir comme il le désirait, et ils s’embrassèrent en se souhaitant bonne nuit. Il ne lui avait pas défendu toutefois de penser à Aziz, et c’est ce qu’elle fit lorsqu’elle se fut retirée dans sa chambre. À la lumière des commentaires de son fils elle considéra de nouveau la scène de la mosquée pour savoir qui avait eu, des deux, l’impression juste. Oui, on pouvait l’interpréter comme une scène tout à fait déplaisante. Le docteur l’avait d’abord bousculée, avait trouvé Mrs Callendar très bien, puis – sentant le terrain solide – s’était dédit. Il avait tour à tour pleurniché sur les torts qu’on lui faisait et joué au protecteur, avait changé douze fois de direction au cours d’une seule phrase, s’était montré peu digne de confiance, indiscret, vain. Oui, tout cela était vrai, mais combien faux si on le prenait comme résumé de l’homme. On avait brutalement tué le plus intime de sa vie.

En allant suspendre son manteau elle trouva, posée sur la tête de la patère, une petite guêpe. Elle avait fait connaissance dans le jour avec cette guêpe ou ses congénères ; elles ne ressemblaient pas aux guêpes d'Angleterre, mais avaient de longues pattes jaunes qui pendaient derrière elles pendant leur vol. Celle-ci avait pris, peut-être, la patère pour une branche, aucun animal de l'Inde n'ayant le sens d'un intérieur quelconque. Les chauves-souris, les rats, les oiseaux, les insectes y nichent aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur d'une maison ; ce n'est pour eux qu'un produit normal de l'éternelle jungle qui pousse alternativement des arbres, des maisons, des arbres, des maisons. Elle demeurait là, suspendue, endormie, tandis que les chacals dans la plaine mêlaient leurs aboiements de désir au rythme des tambours.

— Petite amie, dit Mrs Moore à la guêpe.

Elle ne s'éveilla pas, mais les paroles flottèrent jusqu'au-dehors, dans la nuit, pour en accroître l'inquiétude.

IV

Le gouverneur tint parole. Le lendemain il envoya des cartes d'invitation à de nombreux gentlemen hindous du voisinage, annonçant qu'il recevrait dans les jardins du club, entre 5 et 7 heures, le mardi suivant, et que de son côté Mrs Turton serait heureuse d'accueillir toute dame de leur famille qui pourrait passer sa purdah. Son acte souleva une grande émotion et on en discuta dans plusieurs mondes.

— On le doit à des ordres du lieutenant général, fut l'explication de Mahmoud Ali. Turton n'aurait jamais agi ainsi si on ne l'y avait pas forcé. Ces hauts fonctionnaires ne lui ressemblent pas, ils sont capables de sympathie, le vice-roi est capable de sympathie, ils désirent qu'on nous traite convenablement. Mais ils viennent trop rarement et vivent trop loin. Cependant…

— Il est facile d'avoir de la sympathie à distance, dit un vieux gentleman avec la barbe. J'estime plus un mot de bonté dit à mon oreille. C'est Mr Turton qui l'a dit, peu m'importe le motif. Il nous parle, nous l'entendons. Qu'avons-nous besoin de discuter plus avant ?

Suivaient des citations du Coran.

— Nous n'avons pas tous votre doux naturel, Nawab Bahadur, ni votre érudition.

— Je peux être en très bons termes avec le lieutenant général, je serai toujours le cadet de ses soucis. « Comment allez-vous, Nawab Bahadur ? – Très bien, sir Gilbert, je vous remercie, et vous-même ? » et c'est fini. Mais je peux être une épine plantée dans la chair de Mr Turton, et, s'il m'en prie, j'accepte son invitation. Je viendrai de Dilkusha spécialement, quoique cela m'oblige à remettre d'autres affaires.

— Vous vous donnez à bon *marché*, dit brusquement un petit homme noir.

Il y eut un mouvement de désapprobation. Qui donc était ce grossier parvenu pour venir critiquer le plus notable propriétaire mahométan du district ? Mahmoud Ali, encore qu'il partageât son opinion, se sentit obligé de la contredire.

— Mr Ram Chand ? dit-il avec raideur, les mains sur les hanches.

— Mr Mahmoud Ali ?

— Mr Ram Chand, le Nawab Bahadur peut bien évaluer sans nous ce qui est bon marché, j'espère ?

— Je ne pense pas me compter à si bon marché, dit le Nawab Bahadur à Mr Ram Chand avec beaucoup d'amabilité, car il avait bien senti l'impolitesse de l'homme et désirait lui en épargner les conséquences. L'idée lui avait traversé l'esprit de répondre : « Je pense, en effet, que je me compte à bon marché », mais il rejeta cette alternative comme la moins courtoise. « Je ne vois pas pourquoi nous nous compterions ainsi à bon marché. Je ne vois pas pourquoi. L'invitation est très gracieusement libellée. »

Sentant qu'il ne pouvait combler davantage l'abîme social qui le séparait de ses auditeurs, il envoya son élégant petit-fils, qui demeurait à l'attendre, lui chercher sa voiture. Lorsqu'elle arriva il répéta ce qu'il avait dit auparavant mais plus longuement, et termina par ces mots :

— À vous tous, gentlemen, j'exprime l'espoir de vous rencontrer mardi dans les jardins fleuris du club.

C'était une opinion d'un grand poids. Le Nawab Bahadur était un gros propriétaire et un philanthrope, un homme de bienveillance et de fermeté. Pour toutes les classes de la province, il était une figure dominante. C'était un ami ferme et un franc ennemi. Son hospitalité était proverbiale. « Donnez, ne prêtez pas, qui vous remerciera après la mort ? » était son adage favori. Il tenait pour honteux de mourir riche. Lorsqu'un tel homme s'était déterminé à rouler pendant vingt-cinq milles pour aller serrer la main du gouverneur, le divertissement prenait un autre aspect. Car il ne ressemblait pas à ces hommes éminents qui promettent de venir, puis font défaut au dernier moment, laissant se débattre le menu fretin. Ayant dit qu'il viendrait, il viendrait ; il ne décevait jamais ses fidèles. Maintenant les gentlemen qu'il avait harangués se pressaient mutuellement d'aller assister à la fête quoique persuadés intérieurement du peu de sens de cet avis.

Il avait parlé dans la petite pièce proche des salles d'audience où les avocats attendaient leurs clients ; des clients attendant leurs avocats étaient assis au-dehors dans la poussière. Ceux-ci n'avaient point reçu de carte de Mr Turton. Et il y avait encore des cercles au-dessous d'eux, – les hommes vêtus seulement d'un pagne, puis ceux qui n'en avaient même pas, et qui passaient leur vie à frapper l'un contre l'autre deux bâtons devant une poupée écarlate – une humanité s'abaissant par degrés et roulant au-delà de ce que peut imaginer un homme cultivé jusqu'à ce qu'aucune invitation terrestre ne puisse plus la comprendre.

Toute invitation doit peut-être venir du ciel ; peut-être est-il vain, pour les hommes, d'essayer d'établir une unité entre eux ; ils ne font par cette tentative qu'élargir les abîmes qui les séparent. C'est du moins ce que pensaient le vieux Mr Graysford et le jeune Mr Sorley, les dévoués missionnaires qui vivaient à

l’écart derrière les abattoirs, voyageaient toujours en troisième et ne montaient jamais au club. Où habite notre Père, nombreuses sont les demeures, enseignaient-ils ; là seulement les multitudes divisées de l’humanité trouveront bienvenue et apaisement. Nul ne sera renvoyé par des domestiques en cette véranda ; qu’il soit noir ou blanc, nul ne sera laissé debout qui s’approchera le cœur plein d’amour. Et pourquoi l’hospitalité divine s’arrêterait-elle ici ? Considérez en toute obligeance les singes. Ne peut-il y avoir une demeure pour les singes eux-mêmes ? Le vieux Mr Graysford disait non, mais le jeune Mr Sorley, qui était avancé, disait oui. Il ne voyait pas pourquoi les singes, nos cousins, n’auraient pas leur part de bénédiction, et s’en entretenait en pleine sympathie avec ses amis hindous. Et les chacals ? Les chacals étaient, en vérité, moins chers à l’esprit de Mr Sorley, mais il admettait que la bonté de Dieu étant infinie, elle pouvait s’étendre à tous les mammifères. Et les guêpes ? Il ne se sentit pas très bien au cours de la descente vers les guêpes et fut prêt à changer de conversation. Et les oranges ? les cactus, les cristaux, la boue ? et le microbe qui habite Mr Sorley ? Non, non, c’est aller trop loin. Nous devons exclure quelqu’un de notre choix, sans quoi nous serons laissés sans rien.

V

La « bridge-party » ne fut pas un succès, au moins elle ne fut pas ce que Mrs Moore et Miss Quested avaient l'habitude d'appeler un succès. Elles s'y rendirent de bonne heure puisque c'était en leur honneur qu'on donnait la réunion, mais la plupart des hôtes hindous y étaient arrivés encore de meilleure heure, et, massés au bout le plus éloigné du tennis, ils demeuraient debout à ne rien faire.

— Il est tout juste cinq heures, dit Mrs Turton. Mon mari va arriver de son bureau dans un moment et va mettre la chose en train. Je n'ai aucune idée de ce que nous devons faire. C'est la première fois que nous donnons une party de ce genre au club. Mr Heaslop, quand je serai morte et enterrée, donnerez-vous de ces sortes de réunions ? C'en serait assez pour faire se retourner dans sa tombe le vieux type de Burra Sahib.

Ronny se mit à rire avec déférence.

— Vous désiriez voir quelque chose qui ne fût pas pittoresque : nous vous l'offrons, fit-il remarquer à Miss Quested. Que pensez-vous du frère aryen ?

Ni elle ni sa mère ne répondirent. Elles considéraient avec quelque tristesse le spectacle offert par le tennis. Non, ce n'était pas pittoresque : l'Orient, abandonnant sa magnificence séculaire, descendait en une vallée dont aucun homme ne saurait voir l'autre bord.

— Ce dont il faut se souvenir, c'est qu'aucun de ceux qui sont ici ne compte ; ceux qui comptent ne viennent pas. N'est-ce pas, Mrs Turton ?

— Parfaitement exact, dit la grande dame en se redressant.

Elle se *réservait*, suivant son expression, non pas en vue d'un événement qui pût se produire cet après-midi ou cette semaine, mais pour la vague éventualité d'un haut fonctionnaire passant par là et jaugeant son rang social. La plupart de ses manières en public étaient empreintes de cette réserve.

Ayant obtenu son approbation, Ronny continua :

— Les Hindous cultivés ne nous serviront à rien s'il y a bataille. Il est simplement inutile de se les concilier ; voilà pourquoi ils ne comptent pas. La plupart sont rebelles au fond du cœur, et le reste s'enfuirait en hurlant. Les cultivateurs, c'est une autre histoire. Le Pathan, celui-là est un homme si l'on veut. Mais tous ces gens-ci, ne pensez pas qu'ils soient l'Inde.

Il montra du doigt la ligne sombre au fond de la cour ; çà et là, un pince-nez

brillait, un soulier verni s'esquivait, comme conscient de ce mépris. Le costume européen s'était abattu sur eux comme une lèpre. Peu avaient cédé entièrement, mais nul n'était intact. Lorsqu'il eut achevé de parler, un silence s'établit des deux côtés de la cour. Des dames plus nombreuses vinrent, il est vrai, se joindre au groupe des Anglais, mais leurs paroles semblaient mourir aussitôt prononcées. Quelques milans planaient sur leurs têtes, impartiaux ; au-dessus des milans passait la masse d'un vautour, et, avec une impartialité que rien ne surpassait, le ciel, sans coloration profonde mais translucide, jetait à flots sa lumière par tout son cercle. Il semblait improbable que la série s'arrêtât là : au-delà du ciel, ne doit-il pas y avoir quelque chose qui embrasse et domine tous les cieux, plus impartial que ceux-ci ? Au-delà duquel, de nouveau…

Ils parlaient de *Cousine Kate*.

Ils avaient tenté de reproduire sur la scène leur propre attitude devant la vie et de figurer cette classe moyenne d'Anglais qu'ils étaient en réalité. L'année suivante, ils joueraient *Quality Street* ou *the Yeomen of the guard*. En dehors de cette incursion annuelle, ils laissaient là toute littérature. Les hommes n'avaient pas de temps à lui consacrer, les femmes ne faisaient rien qu'elles ne pussent partager avec eux. Leur ignorance des arts était grande, et ils ne laissaient échapper aucune occasion de s'en vanter entre eux. C'était l'esprit de collège qui fleurissait avec plus de vigueur qu'il ne peut espérer encore le faire en Angleterre. Si parler des Hindous était par trop « métier », s'occuper d'art était la preuve d'une mauvaise éducation, et Ronny avait grondé sa mère quand elle s'était inquiétée de son violon. Un violon était presque une immoralité et à coup sûr pas une chose dont on pût parler en public. Elle remarqua à ce moment à quel point ses jugements étaient devenus pleins de tolérance et conventionnels. Lorsqu'ils avaient vu *Cousine Kate* ensemble à Londres, ils l'avaient méprisée ; maintenant il disait que c'était une bonne pièce, afin de ne heurter les sentiments de personne. Une « aigre critique » avait paru dans un journal local, « une chose qu'aucun blanc n'aurait pu écrire », comme disait Mrs Lesley. La pièce, il est vrai, y était louée, de même que la mise en scène et l'ensemble de la soirée, mais l'article contenait la phrase suivante : « Miss Derek, si charmant que soit son jeu, manquait de l'expérience nécessaire, et, de temps à autre, avait oublié son rôle. » Ce rien de critique sincère avait profondément offensé, non pas à la vérité Miss Derek, aussi dure que des griffes, mais ses amis. Miss Derek n'appartenait pas à Chandrapore. Elle s'y était arrêtée pour une quinzaine chez les McBryde, le chef de police, et avait eu la bonté de « boucher un trou » au dernier moment, dans l'interprétation de la pièce. Quelle jolie impression de leur hospitalité elle emporterait avec elle !

— Au travail, Mary, au travail ! cria le gouverneur en touchant l'épaule de sa

femme avec sa badine.

Mrs Turton se leva avec embarras :

— Que voulez-vous que je fasse ? Oh ! ces femmes de purdah ! je n'avais jamais pensé qu'aucune dût venir ! Oh ! mon ami !

Un petit groupe de dames hindoues s'était formé en un troisième coin du jardin, non loin d'une petite maison d'été où les plus timides s'étaient réfugiées. Les autres, debout, ne montraient que le dos, le visage au ras d'arbustes en bordure. À peu de distance, leurs parents mâles, debout aussi, surveillaient les événements. L'ensemble prenait un sens marqué : une île que la marée découvre et qui ne saurait que croître.

— Il me semble que ce serait à elles de venir me trouver.

— Allons, Mary, exécutez-vous.

— Je ne veux serrer la main à aucun homme, à moins qu'il ne soit le Nawab Bahadur.

— Qui avons-nous, en somme ?

Il jeta un coup d'œil sur la ligne d'hommes.

— Hum ! Hum ! Beaucoup de ceux qu'on attendait. Nous savons, j'imagine, pourquoi celui-ci se trouve là : c'est à cause de ce contrat ; celui-là veut me prendre par le bon côté, à propos de Mohurram ; cet autre est l'astrologue qui désire esquiver les règlements municipaux de construction, cet autre est le Parsi, et cet autre… Hé ! l'y voilà ! en plein dans nos roses trémières ! Il aura tiré la rêne droite au lieu de la gauche. Tout comme d'habitude.

— On n'aurait jamais dû les laisser entrer en voiture ; c'est si mauvais pour eux, dit Mrs Turton, qui avait enfin entrepris de marcher vers la maison d'été accompagnée de Mrs Moore, de Miss Quested et d'un terrier. De toute façon, je ne sais pourquoi ils viennent : ils détestent cela autant que nous. Parlez-en à Mrs McBryde. Son mari la contraignait de donner des purdah-parties, tant qu'à la fin elle a fait grève.

— Mais ceci n'est pas une purdah-party, corrigea Miss Quested.

La réponse fut dépourvue d'aménité :

— Oh ! en effet.

— Voulez-vous avoir la bonté de nous dire qui sont ces dames ? demanda Mrs Moore.

— Vous êtes leurs supérieures, en tout cas. Ne l'oubliez pas. Vous êtes supérieures à qui que ce soit dans l'Inde, une ou deux Ranis exceptées, qui ne sont d'ailleurs que vos égales.

Elle s'approcha du groupe des dames et serra leurs mains, en prononçant quelques paroles de bienvenue en urdu. Elle avait appris cette langue, mais uniquement pour donner des ordres à ses domestiques, de sorte qu'elle n'en

connaissait aucune forme polie et ne savait employer les verbes qu'à l'impératif. Aussitôt son discours fini, elle demanda à ses compagnes :

— Est-ce bien là ce que vous désiriez ?

— Dites, je vous prie, à ces dames, que nous voudrions bien pouvoir parler leur langue, mais que nous arrivons à peine dans le pays.

— Peut-être parlons-nous un peu la vôtre, dit une des dames.

— Eh quoi ! elle comprend ? dit Mrs Turton.

— *Eastbourne*, *Piccadilly*, *High Park Corner*, dit une autre.

— Oui, elles parlent anglais.

— Mais alors, nous pouvons causer : quelle joie ! cria Adela le visage illuminé.

— Elle connaît aussi Paris, dit l'un des spectateurs.

— Évidemment, elles passent par Paris, dit Mrs Turton, comme si elle eût donné l'itinéraire d'oiseaux migrateurs.

Elle était devenue plus distante depuis qu'elle avait découvert que quelques-unes du groupe étaient occidentalisées et pouvaient la juger selon ses propres canons.

— La petite dame, c'est ma femme, c'est Mrs Bhattacharya, expliqua le spectateur. La grande dame, c'est ma sœur, c'est Mrs Das.

La petite et la grande dame arrangèrent toutes deux les plis de leur sari, et sourirent. Il y avait dans leurs attitudes une curieuse hésitation, comme si elles eussent cherché une formule nouvelle que l'Orient ni l'Occident ne pouvaient leur donner. Quand le mari de Mrs Bhattacharya prit la parole, elle se détourna de lui mais sans songer à regarder les autres hommes. À vrai dire, elles étaient toutes instables, courbées de crainte puis se redressant, avec des rires sans motif, de petits gestes de reprise ou de désespoir à chaque parole prononcée, tantôt caressant le terrier et tantôt crispées de peur devant lui. Miss Quested tenait à présent l'occasion désirée : des Hindous amis étaient devant elle, et elle tentait d'engager la conversation avec eux, mais elle sentait qu'elle se heurtait en vain à un mur de politesse qui ne lui renvoyait rien qu'un écho. Chacune de ses paroles soulevait sans distinction un murmure suppliant qui devint un murmure attristé lorsqu'elle laissa tomber son mouchoir. Elle essaya de ne rien faire pour voir quel en serait l'effet, et à son exemple elles ne firent rien. Mrs Moore ne réussit pas davantage. Mrs Turton les attendait avec une expression détachée ; elle avait compris dès le début combien tout cela était absurde. Lorsqu'elles prirent congé, Mrs Moore eut un élan, et dit à Mrs Bhattacharya dont elle aimait le visage :

— Nous permettez-vous d'aller vous rendre visite un de ces jours ?

— Quand ? répondit-elle en s'inclinant avec grâce.

— Le jour qui vous conviendra.

— Tous les jours me conviennent.
— Mercredi…
— Parfaitement.
— Nous en serons très heureuses, ce nous sera un réel plaisir. À quelle heure ?
— À toute heure.
— Dites-nous celle que vous préféreriez. Nous sommes tout à fait étrangères à votre pays et ignorantes du moment où vous recevez des visites, dit Miss Quested.
Mrs Bhattacharya ne paraissait pas en savoir plus long. Son attitude marquait qu'elle avait toujours su, depuis que des mercredis existaient, que l'un d'eux des dames anglaises lui rendraient visite et qu'elle demeurait, par suite, toujours chez elle ce jour-là. Tout lui agréait, et rien ne l'étonnait. Elle ajouta :
— Nous partons aujourd'hui pour Calcutta.
— Oh ! vraiment ? dit Adela ne saisissant pas d'abord ce qu'impliquait cette phrase. Puis elle s'écria : « Mais dans ce cas, nous ne vous trouverons pas. »
Mrs Bhattacharya n'éleva aucune objection. Mais son mari cria de sa place :
— Oui, oui, venez nous voir mercredi.
— Mais vous serez à Calcutta.
— Non, non, nous n'y serons pas. Il adressa rapidement quelques mots à sa femme en bengali. Nous vous attendons mercredi.
— Mercredi, répéta en écho la femme.
— Mais vous n'avez pas pris cette terrible décision de remettre votre voyage pour nous recevoir ? s'exclama Mrs Moore.
— Évidemment non, nous en sommes incapables, dit-il en riant.
— Je crois que oui, au contraire. Oh ! je vous en prie, cela me chagrine plus qu'on ne peut le dire.
Tous riaient maintenant, mais sans laisser croire à une bévue. Suivit une discussion informe durant laquelle Mrs Turton se retira, souriant à ses propres pensées. Le résultat fut qu'elles viendraient le mercredi, mais, tôt dans la matinée de façon à ruiner le moins possible les plans des Bhattacharya ; il fut décidé en outre qu'on enverrait chez elles une voiture avec des domestiques pour montrer le chemin. Savait-il où elles habitaient ? Évidemment oui, il le savait, il savait tout et il rit de nouveau. Elles prirent congé au milieu d'un voletis de politesses et de sourires, et trois dames qui n'avaient jusque-là pris aucune part à la réception jaillirent tout à coup du pavillon, semblables à des hirondelles aux couleurs exquises, pour leur faire leurs salams.
Le gouverneur cependant avait fait sa tournée. Il fit des remarques aimables et quelques plaisanteries qu'on applaudit bruyamment, mais il en savait long sur

chacun de ses hôtes et marqua par suite peu d'empressement. Lorsqu'ils n'avaient pas triché, c'était une affaire d'opium, de femmes ou pire ; les « désirables » eux-mêmes cherchaient à lui soutirer quelque chose. Il pensait bien qu'une bridge-party faisait du bien plutôt que du mal, sans quoi il n'en eût pas donné une, mais il n'avait pas d'illusion et, le moment venu, il rejoignit l'extrémité anglaise de la pelouse. Il laissa derrière lui des impressions diverses. La plupart des invités, et en particulier les plus humbles et les moins anglicisés, montraient une franche reconnaissance. On peut inscrire comme un profit durable qu'un si haut fonctionnaire vous ait adressé la parole. Peu leur importait d'être restés si longtemps debout et pour si peu de chose. Lorsque sept heures sonnèrent, on dut les prier de sortir. D'autres étaient reconnaissants avec plus d'intelligence. Le Nawab Bahadur, indifférent au profit et à la distinction qu'on lui avait marquée, était touché de la simple bonté qui devait avoir présidé à cette démarche. Il en connaissait les difficultés. Hamidullah pensait aussi que le gouverneur avait joué franc jeu. Mais d'autres, comme Mahmoud Ali, étaient cyniques : fermement convaincus que Turton n'avait donné la party que sur l'ordre de fonctionnaires supérieurs, ils demeurèrent d'un bout à l'autre consumés de rage impuissante, et en infectèrent quelques autres enclins pour leur part à des vues plus saines. Mahmoud Ali n'en était pas moins heureux d'être venu. Rien de plus fascinant qu'une châsse, surtout si on l'ouvre rarement. Il se réjouissait de pouvoir observer le rituel d'un club anglais et d'en faire ensuite la caricature devant ses amis.

Après Mr Turton, le fonctionnaire qui s'acquitta le mieux de ses devoirs fut Mr Fielding, le principal du petit collège anglais. Il connaissait peu le district, moins encore les vices de ses habitants, ce qui lui permettait un état d'esprit moins cynique. Athlétique et d'humeur joyeuse, il se multipliait, commettant de nombreux impairs que les parents de ses élèves tâchaient de réparer, car il en était aimé. Lorsque vint l'heure des rafraîchissements, il ne se retira pas au camp anglais mais se brûla le gosier de gram. Il parla à n'importe qui et mangea n'importe quoi. Parmi beaucoup de choses étrangères il apprit que les deux dames nouvellement arrivées d'Angleterre avaient eu grand succès et que leur désir poli de rendre visite à Mrs Bhattacharya avait charmé non seulement cette dernière, mais tous les Hindous qui en avaient eu connaissance. Mr Fielding en fut charmé aussi. Quoiqu'il connût à peine les deux dames, il décida d'aller leur dire le plaisir qu'avait causé leur attitude amicale.

Il trouva la plus jeune seule. Elle contemplait par une entaille de la haie de cactus les lointaines collines de Marabar qui s'étaient approchées en rampant, comme elles en avaient l'habitude au coucher du soleil ; si le coucher du soleil avait duré assez longtemps elles eussent atteint la ville, mais il était bref, parce

que tropical. Il lui dit ce qu'il avait appris ; elle en fut si heureuse et le remercia de si bon cœur qu'il l'invita à venir avec sa compagne prendre le thé chez lui.

— J'irai très volontiers, dit-elle, et Mrs Moore aussi, j'en suis certaine.

— Je vis tout à fait en ermite, voyez-vous.

— C'est bien le mieux en ce pays.

— Mon travail et mille autres choses m'empêchent de monter souvent au club.

— Je sais, je sais, mais nous, par contre, n'en descendons jamais. Je vous envie de vivre au milieu des Hindous.

— Vous plairait-il d'en rencontrer un ou deux ?

— Beaucoup, je vous assure ; c'est ce que je demande sans cesse. La réunion d'aujourd'hui me donne tant de colère et de chagrin. Je crois que mes compatriotes sont devenus fous ici. À quoi sert d'inviter des hôtes pour ne pas les traiter convenablement ? Vous êtes, avec Mr Turton et peut-être Mr McBryde les seuls qui fassiez preuve de la plus ordinaire politesse. J'ai vraiment honte des autres, et cela va de mal en pis.

Elle disait vrai. Les Anglais avaient eu l'intention d'être meilleurs joueurs, mais ils en avaient été empêchés par l'assemblée de leurs femmes qui les retenaient auprès d'elles, leur demandaient du thé, des nouvelles de leurs chiens, etc. Quand le tennis commença, la barrière devint infranchissable. On avait espéré que quelques parties s'engageraient entre l'Orient et l'Occident, mais on l'oublia, et les terrains furent accaparés par les couples habituels du club. Fielding en était choqué aussi, mais il n'en dit rien à la jeune fille, car il avait trouvé quelque chose de trop théorique dans son indignation. Lui plairait-il d'entendre de la musique hindoue ? demanda-t-il ; il y avait en bas, au collège, un vieux professeur qui chantait.

— Oh ! nous voulions précisément en entendre. Et connaissez-vous le docteur Aziz ?

— Par ouï-dire. Je ne le connais pas lui-même. Désirez-vous que je l'invite aussi ?

— Mrs Moore en fait tant d'éloges.

— Fort bien, Miss Quested. Mercredi, cela vous conviendra-t-il ?

— Tout à fait. Ce matin-là nous allons voir ces dames hindoues. Toutes les bonnes choses sont pour mercredi.

— Je ne demanderai pas au juge de vous accompagner, je sais qu'il sera très occupé en ce moment.

— Oui, Ronny est toujours surchargé de travail, dit-elle en contemplant les collines. Comme elles étaient devenues belles, brusquement ! Mais elle ne put les atteindre. Devant elle tomba comme une jalousie une vision de leur vie

commune. Elle viendrait au club avec Ronny chaque soir, une voiture les ramènerait chez eux au moment de s'habiller ; ils verraient les Lesley, les Callendar et les Turton et les Burton qu'ils inviteraient et par qui ils seraient invités, cependant qu'à côté d'eux l'Inde vraie glisserait, inaperçue. La couleur resterait : le déploiement des oiseaux à l'aube, les corps bruns, les blancs turbans, les idoles à chair écarlate ou bleue ; et le mouvement resterait, aussi longtemps qu'il y aurait une foule aux bazars et des baigneurs aux citernes. Perchée sur le siège élevé d'un dog-cart, elle regarderait. Mais la force qui anime couleur et mouvement lui échapperait et même plus sûrement qu'aujourd'hui. Elle verrait l'Inde comme une frise, elle n'en connaîtrait jamais l'âme et c'était l'âme que Mrs Moore avait, pensait-elle, entrevue.

Et en effet, quelques minutes après, une voiture les emporta du club ; ils allèrent s'habiller et dînèrent avec Miss Derek et les McBryde. Le menu était : une julienne bourrée d'antiques pois-projectiles, du soi-disant pain de ménage, un poisson empli d'os en branches ayant la prétention d'être de la plie, une nouvelle bouteille de pois autour de côtelettes, un entremets sec, enfin des sardines sur du pain grillé : le menu de l'Inde anglaise. Il pouvait y avoir un plat de plus ou un de moins suivant que l'on montait ou que l'on descendait dans la hiérarchie des fonctionnaires ; les pois pouvaient tambouriner plus ou moins, les sardines ou le vin blanc pouvaient être de marque différente, mais la tradition était constante : c'était la nourriture des exilés, préparée par des domestiques qui ne la comprenaient pas. Adela songeait à tous les jeunes hommes et à toutes les jeunes femmes qui étaient venus là avant elle, par pleins P. & O.[(1)], qu'on avait fait asseoir devant les mêmes plats et les mêmes idées, qu'on avait mouchés avec la même bonne humeur, tant qu'à la fin ils s'en étaient tenus aux opinions reçues et avaient à leur tour mouché les autres. Je ne deviendrai jamais ainsi, pensa-t-elle, car elle était jeune elle-même ; elle savait néanmoins qu'elle s'élevait contre une force à la fois insidieuse et dure, et que dans cette lutte elle aurait besoin d'alliés. Il lui fallait réunir autour d'elle, à Chandrapore, quelques personnes qui sentissent comme elle et elle était heureuse d'avoir rencontré Mr Fielding et la dame hindoue dont il était impossible de prononcer le nom. C'était là, en tout cas, un noyau ; elle saurait mieux dans deux jours à quoi s'en tenir.

Miss Derek, c'était la dame de compagnie d'une Maharani dans un lointain État indigène. Elle était d'une heureuse nature, gaie, et les amusait tous par l'histoire de son congé, qu'elle avait pris parce qu'à son avis elle le méritait et non parce que la Maharani lui en donnait l'autorisation. Elle n'en avait pas moins l'intention, maintenant, de prendre l'automobile du Maharajah. La voiture était à Delhi à cause d'une conférence des rajahs, et elle avait conçu un vaste plan pour pouvoir la rafler au passage lorsqu'on la renverrait par le train. Elle

était aussi très drôle en parlant de la bridge-party ; à vrai dire, la péninsule entière n'était pour elle qu'une scène d'opéra-comique. Si vous ne savez pas voir le ridicule de ces gens, c'en est fait de vous, disait-elle. Mrs McBryde, l'ex-infirmière, ne cessait de s'exclamer : « Oh ! Nancy ! c'est épatant ! Oh ! Nancy ! vous me ferez mourir ! je voudrais tant posséder votre façon de voir. » Mr McBryde ne parlait pas beaucoup ; il paraissait distingué.

Après le départ des hôtes et lorsque Adela se fut retirée, il y eut une nouvelle conversation entre la mère et le fils. Il désirait son avis et son aide tout en redoutant la discussion.

— Adela cause-t-elle souvent avec vous ? commença-t-il. Je suis si accablé de travail que je ne la vois pas aussi souvent que je le désirerais ; mais j'espère qu'elle se trouve bien.

— Nous avons de longues conversations sur l'Inde. Mon cher enfant, puisque vous-même le dites, je dois vous approuver pleinement : vous devriez demeurer plus souvent seul avec elle.

— Oui, sans doute, mais alors les gens bavarderaient.

— Eh bien ? il faut qu'ils bavardent quelquefois. Laissez-les bavarder.

— Les gens sont si bizarres ici, ce n'est pas comme chez nous, on est toujours sous les feux de la rampe, comme dit le Burra Sahib. Tenez, un petit exemple stupide : lorsque Adela s'est éloignée jusqu'à la barrière du club, et que Fielding est allé la rejoindre, j'ai vu que Mrs Callendar en faisait la remarque. Ils remarquent tout jusqu'à ce qu'ils soient absolument certains que vous êtes des leurs.

— Je ne pense pas qu'elle soit jamais complètement des leurs, elle est si personnelle.

— Je sais, c'est une qualité évidente chez elle, dit-il pensivement.

Mrs Moore le jugea parfaitement absurde. Accoutumée à la liberté privée de Londres, elle ne pouvait comprendre que l'Inde, d'apparence si mystérieuse, n'en offrît pas d'exemple, et que par suite les conventions y eussent une force plus grande.

— Je pense que rien ne la préoccupe, continua-t-il.

— Demandez-le-lui, demandez-le-lui vous-même, mon cher enfant.

— Sans doute on lui a raconté quelques histoires sur la chaleur, mais, naturellement, je l'enverrai dans la montagne tous les ans en avril, je ne suis pas homme à laisser ma femme se griller dans les plaines.

— Oh ! il n'est pas question de climat.

— Il n'y a rien que le climat dans l'Inde, mère ; c'est l'alpha et l'oméga de toute l'histoire.

— Oui, c'est ce que disait Mr McBryde, mais ce sont bien plutôt les Anglo-

Hindous eux-mêmes qui affecteront probablement les nerfs d'Adela. À son avis, ils ne se conduisent pas très bien à l'égard des Hindous, voyez-vous.

— Que vous disais-je ? s'écria-t-il perdant toute douceur d'attitude. Je l'ai bien compris la semaine dernière. Oh ! comme c'est bien d'une femme de se tourmenter au sujet d'une question de troisième ordre.

Elle oublia Adela dans sa surprise. De troisième ordre ? De troisième ordre ? répétait-elle. Comment se peut-il ?

— Nous ne sommes pas venus ici pour y faire montre d'amabilité !

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis. Nous sommes venus ici pour rendre la justice et maintenir la paix. Voilà mon opinion. L'Inde n'est pas un salon.

— C'est là l'opinion d'un dieu, dit-elle avec calme. Mais c'était son attitude plutôt que ses opinions qui la chagrinait.

Tentant de recouvrer son sang-froid, il dit :

— L'Inde aime les dieux.

— Et les Anglais aiment se poser en dieux.

— Là n'est pas la question. Nous sommes ici et nous y resterons, dieux ou non, le pays doit s'en accommoder. Oh ! voyez, – il eut une explosion de pathétique, – vous et Adela, que désirez-vous que je fasse ? Que je me dresse contre ma classe, contre tous ceux que je respecte et que j'admire ici ? Que je perde tout le pouvoir que j'ai de faire du bien dans ce pays sous le prétexte que ma conduite n'est pas aimable ? Aucune de vous ne comprend ce qu'est le travail sinon vous ne feriez pas tant de discours attendrissants. Je déteste parler ainsi, mais il faut quelquefois le faire. C'est faire preuve d'une sensibilité morbide que de se conduire comme vous le faites avec Adela. Je vous ai bien observées au club aujourd'hui, cependant que le Burra Sahib s'était donné tant de tracas pour vous amuser. Je suis venu ici pour travailler, songez-y, pour maintenir par la force ce pays détestable. Je ne suis pas un missionnaire ou un socialiste ni un vague littérateur sentimental et larmoyant. Je ne suis qu'un serviteur du gouvernement ; c'est la profession que vous m'avez fait choisir vous-même : c'est cela et rien d'autre. Nous ne sommes pas aimables dans l'Inde et nous ne voulons pas être aimables. Nous avons mieux à faire.

Il était sincère. Chaque jour il fournissait un dur travail à la Cour, essayant de déterminer, de deux faux témoignages, quel était le moins faux ; tâchant de distribuer la justice sans crainte, de protéger le faible contre le moins faible, le témoin incohérent contre le témoin plausible, entouré de mensonges et de flatteries. Ce matin même il avait condamné un employé de chemin de fer pour avoir fait surpayer leur billet à des pèlerins et convaincu un Pathan de tentative d'enlèvement. Il n'attendait nulle gratitude, nulle reconnaissance pour cela, et

employé et Pathan pouvaient en appeler, corrompre plus effectivement leurs témoins dans l'intervalle, et faire renverser le jugement. C'était son devoir. Mais il comptait sur la sympathie de ses compatriotes, et l'obtenait en effet de tous, hormis des nouveaux venus. Il jugeait qu'on ne devait pas le tracasser avec des « bridge-parties » lorsque le travail de la journée était fini, et il ne demandait qu'à jouer au tennis avec ses égaux ou à reposer ses jambes sur une chaise longue.

Il était sincère, mais elle aurait pu lui demander moins d'enthousiasme. Comme Ronny jouissait des mécomptes de sa situation ! Comme il se plaisait à n'être pas dans l'Inde pour s'y montrer aimable, et comme il en tirait vite une véritable satisfaction ! Il lui rappela ses jours d'école. L'humanitarisme du jeune homme était tombé, et il parlait maintenant comme un garçon intelligent et amer. Ses mots, sans le ton de sa voix, l'auraient touchée, mais lorsqu'elle en entendit le balancement plein de suffisance, lorsqu'elle vit les lèvres se mouvoir avec tant de complaisance et tant de compétence sous le petit nez rouge, elle sentit, contre toute logique, que ce n'était pas là le dernier mot sur l'Inde. Une nuance de regret, non pas une contrefaçon matoise, mais un regret sincère, venu du cœur, aurait fait de lui un autre homme, et de l'Empire britannique une autre institution.

— Je vais discuter, ordonner même, dit-elle en secouant ses bracelets. Les Anglais *sont* ici pour s'y montrer aimables.

— Comment cela, mère ? demanda-t-il d'un ton à nouveau adouci, car il était honteux de son humeur.

— C'est que l'Inde fait partie de la terre. Et Dieu nous a mis sur la terre pour être aimables les uns envers les autres. Dieu… est… amour.

Elle hésitait, voyant à quel point l'argument lui déplaisait, mais quelque chose la fit poursuivre :

— Dieu nous a mis sur la terre pour y aimer notre prochain et pour le montrer, et Il est omniprésent, même dans l'Inde, pour voir si nous y parvenons.

Ronny paraissait abattu et un peu anxieux. Il connaissait en elle cette tendance religieuse, et savait qu'elle était le signe d'une mauvaise santé ; elle s'était manifestée fortement à la mort de son beau-père. Il pensa : « Elle vieillit certainement et je ne dois pas me fâcher, quoi qu'elle dise. »

— Le désir d'être aimable plaît à Dieu… Le désir sincère, même impuissant, nous assure sa bénédiction. Je pense que tous faillissent, mais il y a tant de façons de faillir ! De la bonne volonté, et encore de la bonne volonté, et encore de la bonne volonté. Quoique je parle avec la voix de… »

Il attendit qu'elle eût fini, puis dit doucement :

— Je comprends tout à fait. Je crois qu'il me faut retourner à mes dossiers

maintenant, et que vous devriez aller vous coucher !

— Je le crois aussi, je le crois aussi.

Ils demeurèrent ensemble encore quelques minutes, mais la conversation était devenue irréelle depuis que le Christ y était entré. Ronny approuvait la religion tant qu'elle contresignait l'hymne national, mais la repoussait dès qu'elle voulait influencer sa vie. Il disait alors d'un ton respectueux mais ferme : « Je ne pense pas qu'il soit la peine de discuter là-dessus, chaque homme doit se forger sa propre religion », et n'importe quel homme, en réponse, murmurait : « Parfaitement. »

Mrs Moore sentit qu'elle avait fait une faute en parlant de Dieu, mais il lui était de plus en plus difficile de ne pas le faire à mesure qu'elle vieillissait ; il avait constamment occupé son esprit depuis son arrivée dans l'Inde, quoique par une circonstance assez inexplicable, il l'y satisfît moins. Elle éprouvait souvent le besoin de prononcer son nom, comme le plus grand qu'elle connût, et cependant il n'avait jamais été moins efficace. Au-dehors la voûte du ciel ne semblait toujours qu'une voûte, un silence au-delà de l'écho le plus lointain. Et elle regretta par la suite de ne pas s'en être tenue au sujet réel de sa venue dans l'Inde, les relations entre Ronny et Adela. Arriveraient-ils, oui ou non, à se fiancer ?

VI

Aziz n’était pas allé à la « bridge-party ». Aussitôt après sa rencontre avec Mrs Moore, de nouvelles pensées l’avaient entraîné. De nombreux cas chirurgicaux survinrent et le tinrent en haleine. Il cessa d’être paria ou poète et devint l’étudiant en médecine très gai et ne tarissant pas en détails d’opérations qu’il déverse dans l’oreille crispée de ses amis. Sa profession l’hypnotisait de temps à autre, mais il fallait qu’elle fût passionnante ; c’était sa main et non son esprit qui était scientifique. Il aimait le scalpel et le maniait adroitement, et il aimait aussi tremper l’aiguille dans les sérums les plus nouveaux. Mais le lourd ennui des régimes et de l’hygiène lui répugnait et après avoir vacciné un homme contre la typhoïde, il était capable de s’en aller lui-même boire de l’eau non filtrée.

— Que peut-on attendre de ce bonhomme ? disait le major Callendar.

Mais au fond de lui-même, il savait que si Aziz, l’année précédente, avait opéré à sa place l’appendicite de Mrs Graysford, la vieille dame aurait probablement vécu. Et cela ne l’en disposait pas mieux en faveur de son subordonné.

Il y eut du vacarme le matin après la mosquée, il y avait toujours du vacarme. Le major, qui avait passé debout la moitié de la nuit, voulait savoir, quand le diable y serait, pourquoi Aziz n’était pas accouru lorsqu’il l’avait fait appeler.

— Je vous demande pardon, monsieur, je suis venu. J’ai filé en vélo et il a crevé en face du Cow-hospital. De sorte que j’ai dû chercher une tonga.

— Crevé en face du Cow-hospital, dites-vous ? Mais comment avez-vous fait pour vous trouver là ?

— Plaît-il ?

— Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Quand j’habite ici (il frappa du pied le gravier) et que vous habitez là – à moins de dix minutes de chez moi – et que le Cow-hospital est au moins aussi loin, juste de l’autre côté – là – eh bien, comment avez-vous fait pour passer devant le Cow-hospital en venant chez moi ? Allez travailler maintenant, cela vous changera.

Il s’éloigna en tempêtant, sans attendre l’explication pourtant fort bonne : le Cow-hospital était sur la ligne droite joignant la maison d’Hamidullah et la sienne, de sorte qu’Aziz avait évidemment passé devant lui. Il n’avait jamais compris que les Hindous cultivés s’entre-visitaient sans cesse, tissant ainsi,

quoique avec beaucoup de peine, une nouvelle trame sociale. Les castes, ou « quelque chose de ce genre », pensait-il, devaient les en empêcher. Il savait seulement qu'aucun d'eux jamais ne lui avait dit la vérité, quoiqu'il fût depuis vingt ans dans le pays.

Aziz le regarda partir avec amusement. Lorsqu'il était de belle humeur, les Anglais lui apparaissaient comme une invention comique et il se réjouissait de n'en être pas compris. Mais c'était un plaisir de la sensibilité et des nerfs que le temps pouvait détruire ; il n'avait rien de la joie fondamentale à laquelle Aziz pouvait atteindre à côté de ses amis. Une comparaison désobligeante enrobant Mrs Callendar lui vint à l'esprit. « Il faudra dire cela à Mahmoud Ali, je le ferai rire », pensa-t-il. Puis il se mit au travail. Il était compétent et indispensable et il le savait. La comparaison lui passa de l'esprit pendant qu'il exerçait son habileté professionnelle.

Au cours de ces journées actives et agréables, il entendit dire vaguement que le gouverneur donnait une party et que l'avis du Nawab Bahadur était que tous y devaient aller. Son collègue le docteur Panna Lal était dans l'extase à cette perspective et le pressait de s'y rendre avec lui dans son nouveau tum-tum. La chose convenait à tous deux. Elle épargnait à Aziz l'indignité d'une bicyclette ou les frais d'un louage, et assurait au docteur Panna Lal, timide et un peu âgé, un homme qui tînt en main son cheval. Il pouvait le tenir lui-même mais tout juste, les automobiles l'effrayaient de même que les tournants inconnus dans les jardins du club. « Il peut arriver un désastre », disait-il poliment. « Nous arriverons du moins là-bas sains et saufs si nous ne retournons pas de même. » Et avec plus de logique : « Cela fera une bonne impression de voir arriver deux docteurs ensemble. »

Mais lorsque vint le moment, Aziz se rétracta brusquement et décida de n'y pas aller. D'une part, son accès de travail, fini depuis peu, l'avait laissé libre et gai ; de l'autre, ce jour-là se trouva être, par hasard, le jour anniversaire de la mort de sa femme. Elle était morte peu de temps après qu'il fut tombé amoureux d'elle. Il ne l'avait pas aimée d'abord. D'une sensibilité déjà occidentale, il détestait de s'unir avec une femme qu'il n'avait jamais vue ; bien plus, lorsqu'il la vit, elle le déçut, et il engendra son premier enfant par pure animalité. Le changement survint après cette naissance. Il fut gagné par l'amour de la mère, par un dévouement qui impliquait plus qu'un caractère soumis, et par ses efforts pour s'éduquer elle-même, en vue de cette levée de la purdah qui devait survenir pour la génération suivante, sinon pour la leur. Elle était intelligente et cependant avait une grâce d'ancien temps. Peu à peu il cessa de sentir que ses parents avaient mal choisi à sa place. La joie des sens, si même il l'avait eue, se fût ternie dans une année, et il avait acquis quelque chose à la place qui semblait

s’accroître à chaque jour de vie commune. Elle devint la mère d’un fils… et, en lui en donnant un second, mourut. Il sentit alors ce qu’il avait perdu, et qu’aucune femme ne pourrait prendre sa place : un ami en approcherait davantage. Elle s’en était allée, il n’y avait personne qui la valût, et cet attachement exclusif, qu’est-ce donc sinon de l’amour ? Il s’amusait et l’oubliait parfois ; mais à d’autres moments, il sentait qu’elle avait emporté au paradis toutes les beautés et les joies du monde, et pensait au suicide. La rencontrerait-il au-delà de la tombe ? Existe-t-il vraiment un lieu où l’on se retrouve ? Quoique orthodoxe, il n’en savait rien. L’unité de Dieu était indubitable et indubitable son annonce, mais sur tous les autres points, il oscillait comme la moyenne des chrétiens. Sa croyance en une vie future s’effaçait jusqu’à n’être qu’un espoir, s’évanouissait, apparaissait de nouveau, le tout au cours d’une seule phrase ou d’une douzaine de battements de cœur, de sorte que les globules de son sang semblaient décider, plutôt que lui-même, de ce qu’il devait croire. Il en était de même pour toutes ses opinions. Rien n’était stable, rien ne disparaissait qui ne dût revenir. Cette circulation incessante le maintenait jeune et il pleurait sa femme avec d’autant plus de sincérité qu’il la pleurait rarement.

Il eût été plus simple de dire au docteur Lal qu’il avait changé d’avis au sujet de la party, mais jusqu’à la dernière minute il ne sut pas qu’il en avait changé ; en fait, il n’en changea pas. Son avis changea de lui-même. Une insurmontable aversion jaillit en lui. Mrs Callendar, Mrs Lesley, non, il lui était impossible de les supporter dans son chagrin. Elles le devineraient, car il attribuait aux matrones anglaises une étrange perspicacité, et se plairaient à le mettre à la torture ; elles le tourneraient en ridicule auprès de leurs maris. À l’heure où il eût dû se trouver prêt, il était à la poste en train d’écrire un télégramme pour ses enfants ; à son retour, on lui apprit que le docteur Lal était venu le chercher et s’en était allé. Eh bien ! qu’il s’en aille ! Cela convenait à la sauvagerie de sa nature. Pour sa part, il aurait la compagnie des morts. Et, ouvrant un tiroir, il y prit les photographies de sa femme. Il les contempla et des larmes jaillirent de ses yeux. Il pensa : « Comme je suis malheureux ! » Mais parce qu’il était vraiment malheureux, une autre émotion se mêla bientôt à son apitoiement sur soi-même ; il désira retrouver les traits de sa femme, il n’y parvint pas. Pourquoi pouvait-il se souvenir des gens qu’il n’avait pas aimés ? Leur image demeurait en lui si vivante ; ici, au contraire, plus il regardait les photographies et moins il voyait. Elle s’était ainsi toujours dérobée depuis le moment où on l’avait portée à sa tombe. Il avait su qu’elle échapperait à ses mains et à ses yeux, mais avait pensé qu’elle pourrait vivre dans son souvenir ; il n’avait pas compris que le fait même d’avoir aimé les morts accroît leur irréalité, et que, plus est passionné notre désir de les évoquer, plus ils s’éloignent de nous. Un carré de carton bruni

et trois enfants, voilà tout ce qui restait de sa femme. C'était insupportable ; il pensa de nouveau : « Comme je suis malheureux ! » et en devint plus heureux. Il venait de respirer pour un instant l'air de mort qui environne les Orientaux et tous les hommes et s'en échappait haletant car il était jeune. « Jamais, jamais je ne surmonterai cela », se dit-il à lui-même. « Très certainement ma carrière est ratée et je ne pourrai que très mal élever mes enfants. » Cette éventualité étant certaine, il lutta pour l'éviter et se mit à relire quelques notes sur un cas d'hôpital. Quelque jour, peut-être, une personne riche aurait précisément besoin de cette opération et la lui paierait fort cher. Les notes lui paraissant intéressantes en elles-mêmes, il enferma de nouveau la photographie. Son moment était passé et il ne pensa plus à sa femme.

Après le thé, son état d'esprit devint meilleur et il partit voir Hamidullah. Hamidullah était allé à la party, mais son poney était resté. Aziz le lui emprunta donc avec ses culottes de cheval et son maillet de polo. Il se rendit au Maidan. Il était vide, excepté sur ses bords où s'entraînaient quelques jeunes gens des bazars. S'entraînaient à quoi ? Il leur eût été impossible de le dire, mais le mot était dans l'air. Ils couraient en rond, cagneux et mal venus – le type local était lamentable – avec sur leurs visages un air moins décidé que décidé de l'être. « Maharajah, salam ! » cria-t-il par plaisanterie. Les jeunes gens s'arrêtèrent et rirent. Il leur conseilla de ne pas s'épuiser. Ils promirent d'y prendre garde et reprirent leur course.

Poussant son cheval au centre il commença à lancer la boule. Il ne savait pas jouer mais le poney savait, et il se mit à apprendre, libre de toute préoccupation humaine. Il oublia toute la maudite complication de vivre en galopant sur le plateau roussi du Maidan, avec le vent du soir sur son front et le cercle des arbres pour calmer ses yeux. La boule fila vers un quelconque sous-lieutenant qui s'exerçait aussi. Il la renvoya d'un coup et cria à Aziz :

— Envoyez-la de nouveau.

— Fort bien.

Le nouveau venu avait quelque idée de ce qu'il fallait faire, mais son cheval n'en avait aucune, et les forces étaient égales. Toute leur attention fixée sur la boule, ils n'en lièrent pas moins amitié peu à peu et se sourirent en tirant sur les rênes pour se reposer. Aziz aimait les soldats – ils vous acceptaient ou vous accablaient d'injures, ce qui était encore préférable au dédain des civils – et le sous-lieutenant aimait quiconque savait monter à cheval.

— Vous jouez souvent ? demanda-t-il.

— Jamais.

— Faisons une autre partie.

Comme il frappait du maillet, son cheval trébucha ; il roula à terre, cria : « Oh

Dieu ! » et remonta d’un saut.

— Êtes-vous jamais tombé ?

— Des tas de fois.

— Oh ! non.

Ils arrêtèrent de nouveau leurs chevaux, une flamme de bonne amitié dans les yeux. Mais elle se refroidit avec leur corps, car les jeux physiques n’allument jamais qu’un feu fugitif. La nationalité reprenait ses droits, mais avant que le poison en pût agir ils se séparèrent en se saluant : « Si seulement tous étaient comme celui-là », pensa chacun d’eux.

Maintenant le soleil se couchait. Quelques musulmans étaient venus au Maidan et priaient, le visage tourné vers La Mecque. Un taureau sacré marchait vers eux, et Aziz, quoiqu’il n’eût pas l’intention de prier lui-même, ne voyait pas pourquoi ils seraient troublés par cette idole grossière. Il lui donna une tape de son maillet. Comme il faisait ce geste, une voix le héla de la route. C’était le docteur Panna Lal en grande détresse, de retour de la party.

— Docteur Aziz, docteur Aziz, où étiez-vous ? J’ai attendu dix bonnes minutes de temps à votre maison, puis je suis parti(2).

— Je regrette beaucoup, je vous assure, j’ai été forcé de me rendre à la poste.

Un de ses amis eût accepté l’excuse, comprenant qu’il avait changé d’avis, circonstance trop commune pour mériter un blâme. Mais le docteur Lal, de basse extraction, n’était pas sûr qu’on ne lui eût pas fait injure et était agacé, de plus, qu’Aziz eût bousculé le taureau sacré.

— À la poste ? N’y envoyez-vous pas vos domestiques ? dit-il.

— J’en ai si peu, mon train est très petit.

— Votre domestique m’a parlé. Je l’ai vu en personne, votre domestique.

— Mais, docteur Lal, réfléchissez. Comment pouvais-je envoyer mon domestique, sachant votre venue : vous arrivez, nous partons, nous laissons la maison vide, le domestique revient, peut-être, et tout ce que je possède de transportable a été transporté entre-temps par de mauvais sujets. Vouliez-vous que tout cela m’arrivât ? Mon cuisinier est sourd – je ne peux jamais compter sur lui – et le *boy* est un tout petit *boy*. Jamais moi et Hassan nous ne quittons la maison ensemble. C’est une règle absolue.

Il dit tout cela et plus encore par pure politesse, pour masquer l’impair du docteur Lal. Ces excuses, qu’il ne donnait nullement comme véridiques, ne pouvaient être critiquées comme telles. Mais l’autre les démolit, tâche facile et vulgaire.

— Même s’il en est ainsi, qui empêche que vous laissiez un mot disant où vous allez ? etc.

Aziz détestait la mauvaise éducation et fit se cabrer son poney.

— Éloignez-vous, ou le mien va partir par sympathie, gémit l'autre, révélant la vraie source de son irritation. Il s'est montré si intraitable et sauvage cet après-midi. Il a dévasté un parterre de prix dans les jardins du club et il a fallu quatre hommes pour l'en tirer. Sous l'œil des dames anglaises et des gentlemen, le gouverneur Sahib lui-même en a fait la remarque. Mais, docteur Aziz, je ne veux plus vous prendre votre temps précieux. Ceci ne saurait vous intéresser, vous avez tant d'affaires et de télégrammes. Je ne suis qu'un pauvre vieux docteur qui jugea bon de répondre à une invitation et de se rendre où on l'invitait. Votre absence – dois-je remarquer – attira quelques commentaires.

— Au diable les commentaires !

— C'est beau d'être jeune. Diable oui ! C'est beau. Le diable emporte – qui ?

— Je vais où il me plaît.

— Vous m'aviez promis, pourtant et vous me fabriquez maintenant cette histoire de télégramme. Partons, Dapple.

Ils partirent et Aziz eut une envie sauvage de se faire un mortel ennemi. Il pouvait y parvenir aisément en galopant auprès de l'équipage. Il le fit. Dapple s'emballa. Aziz revint comme la foudre jusqu'au Maidan. La gloire de son jeu avec le sous-lieutenant demeura en lui quelque temps encore. Il galopa ventre à terre jusqu'à ruisseler de sueur, et, jusqu'au moment où il remit le poney dans son étable, il se sentit l'égal de quiconque. Une fois sur ses pieds, des craintes se glissèrent en lui. Serait-il mal vu des pouvoirs publics ? Avait-il offensé le gouverneur par son absence ? Le docteur Panna Lal était un personnage sans importance, et cependant était-il sage de s'être querellé même avec lui ? Son état d'esprit d'humain devint politique. Il ne pensa plus : « Pourrai-je m'entendre avec ces gens ? » Mais : « Sont-ils plus forts que moi ? » repris par l'intoxication générale.

Chez lui, un billet l'attendait, portant le timbre du gouvernement. Il était sur sa table comme un explosif dangereux qui pouvait, aussitôt touché, réduire en pièces son frêle bungalow. Il allait être cassé pour n'avoir pas répondu à l'invitation. Lorsqu'il ouvrit la note, elle se montra toute différente : Mr Fielding, le principal du collège, lui demandait de venir prendre le thé chez lui le surlendemain. Son énergie rebondit violemment. Elle eût rebondi en n'importe quel cas, car il possédait une âme qui pouvait souffrir mais non étouffer et gardait une vie persistante sous ses apparences changeantes. Mais l'invitation lui causa un plaisir particulier, parce que Fielding lui avait déjà demandé de venir prendre le thé un mois auparavant, et qu'il avait oublié, n'avait jamais répondu, n'était jamais allé le voir, mais avait oublié, simplement. Et voici que lui arrivait une seconde invitation, sans un reproche, sans même une allusion à sa dérobade. C'était là la politesse véritable, l'acte courtois qui montre

la bonté du cœur. Saisissant sa plume, il écrivit une réponse affectueuse et se hâta d'aller chercher des nouvelles chez Hamidullah. Car il n'avait jamais rencontré le principal et pensait que le seul vide sérieux de sa vie allait être comblé. Il lui tardait de tout connaître de cet homme merveilleux, son traitement, ses préférences, ses antécédents, et quelle était la meilleure façon de lui plaire. Mais Hamidullah n'était pas encore rentré, et Mahmoud Ali, qui se trouvait là, ne savait que faire sur la bridge-party des plaisanteries grossières et stupides.

VII

Ce Mr Fielding avait été pris tard par l'Inde. Il avait dépassé la quarantaine lorsqu'il franchit ce porche bizarre, le Victoria Terminus à Bombay, et lorsque, ayant donné un pourboire au vérificateur européen des bagages, il introduisit ses valises dans un compartiment de son premier train tropical. Le voyage demeura pour lui plein de sens. De ses deux compagnons de hasard, l'un était un jeune homme, neuf comme lui-même à l'Orient. L'autre, un Anglo-Hindou endurci, était de son âge. Un abîme le séparait de chacun d'eux ; il avait vu trop de villes et d'hommes pour être le premier ou pour devenir le second. Des impressions nouvelles l'assaillaient en foule, mais ce n'étaient pas les orthodoxes impressions nouvelles. Un passé les conditionnait comme il conditionnait ses fautes. Considérer un Hindou comme un Italien n'est pas, par exemple, une erreur commune, non plus que fatale peut-être, et Fielding souvent tentait de rapprocher cette péninsule de celle, plus petite et plus exquise de formes, que baignent les eaux classiques de la Méditerranée.

Son développement, tout scolastique qu'il fût, avait été complexe et l'avait en particulier mené quelquefois vers le mauvais, dût-il s'en repentir ensuite. Pour l'instant il était un homme intelligent, ayant fait ses preuves, de belle humeur, quasi mûr et croyant à l'éducation. Peu lui importait à qui il enseignait : il avait rencontré sur sa route des collégiens, des anormaux, des policemen et il lui était indifférent d'y adjoindre des Hindous. Grâce à l'influence de quelques amis, il avait obtenu le poste de principal au petit collège de Chandrapore, l'aimait, et considérait que ses vœux étaient remplis. Il réussit bien avec ses élèves, mais l'abîme qui le séparait de ses compatriotes et qu'il avait découvert dans le train, s'élargit désespérément. Il ne vit pas d'abord où était le mal. Il n'était pas antipatriote, il s'était toujours entendu avec les Anglais en Angleterre ; tous ses meilleurs amis étaient Anglais. Pourquoi donc n'en était-il pas de même ici ? Il avait, extérieurement, le type des colosses barbus avec des membres dégingandés et des yeux bleus ; il inspirait confiance jusqu'au moment où il parlait. Quelque chose alors dans sa manière troublait ses auditeurs et empêchait que se dissipât la méfiance qu'inspirait d'abord sa profession. On a peut-être besoin de cette satanée intelligence dans l'Inde, mais malheur à celui qui est chargé de la développer. L'opinion prit corps que Mr Fielding était une force de destruction et à juste titre, car les idées sont fatales aux castes, et il se servait des

idées par cette méthode puissante : l'échange. N'étant missionnaire ni étudiant, il ne trouvait son bonheur véritable que dans le don mutuel de la conversation privée. Le monde, pensait-il, n'est fait que d'hommes qui cherchent à s'atteindre et n'y parviendront que s'ils joignent la bonne volonté à la culture et à l'intelligence, credo incongru à Chandrapore ; mais il y était venu trop tard pour le perdre. Il n'avait aucun sentiment de race – non pas qu'il fût supérieur aux autres fonctionnaires ses frères, mais parce qu'il avait mûri dans une atmosphère différente où les instincts de troupeau ne fleurissent pas. Ce qui lui causa le plus de tort au club fut une méprise stupide à propos de la remarque que les races dites blanches sont en réalité rose-gris. Il dit cela seulement par plaisanterie et sans comprendre que le mot « blanc » n'a pas plus à faire avec une couleur que le *God save the King* avec Dieu, et qu'il est de la plus haute impropriété d'en considérer le sens littéral. Le mâle « gris-rose » à qui il s'adressait fut subtilement scandalisé, son sens du danger s'éveilla et il l'éveilla dans tout le troupeau.

Cependant les hommes le toléraient à cause de sa bonté et de sa force physique, mais leurs épouses décidèrent qu'il n'était pas un Sahib véritable. Elles le détestaient. Il ne leur prêtait aucune attention et cette attitude, qui n'eût soulevé aucun commentaire dans l'Angleterre féministe, lui causa du tort dans une société où l'on attend du mâle amusement et secours. Mr Fielding ne s'entretenait jamais de chiens ou de chevaux, ne dînait avec personne, ne rendait pas ses visites d'après-midi, ne décorait pas d'arbre de Noël pour les enfants de quelque fonctionnaire, et, quoiqu'il vînt au club, il n'y faisait qu'une partie de tennis ou de billard et partait aussitôt. Tout cela était vrai. Il avait découvert que l'on pouvait garder des relations avec des Hindous et des Anglais, mais que, si l'on voulait en garder aussi avec les Anglaises, il fallait abandonner les Hindous. On ne pouvait les avoir ensemble. Inutile de blâmer chacun d'eux, inutile de les blâmer pour, sans cesse, se blâmer l'un l'autre, c'était ainsi, il fallait choisir. La plupart des Anglais prenaient le parti des femmes de leur race qui, venant les rejoindre en nombre toujours croissant, rendaient plus possible chaque année une vie conforme aux traditions familiales. Il avait jugé bon et agréable de se lier avec des Hindous et devait en payer la rançon. En général aucune Anglaise n'entrait dans le collège, sinon pour des buts officiels, et s'il invitait Mrs Moore et Miss Quested à venir prendre le thé, elles le devaient à leur qualité de nouvelles venues qui ont des choses une vision impartiale quoique superficielle ; il savait qu'elles ne prendraient pas un ton spécial en s'adressant à ses autres invités.

Le collège lui-même semblait avoir été jeté là d'une claque par l'office des Travaux publics, mais le terrain choisi renfermait un ancien jardin avec un

pavillon : c'est là qu'il vivait la plus grande partie de l'année. Il s'habillait après un bain lorsqu'on annonça le docteur Aziz. Élevant la voix, il cria de sa chambre :

— Je vous en prie, faites comme chez vous.

Ces paroles étaient spontanées, comme la plupart de ses actes ; c'était ce qu'il se sentait entraîné à dire. Pour Aziz, elles avaient un sens précis.

— Puis-je le faire, vraiment, Mr Fielding ? Vous êtes bien bon, cria-t-il en retour.

— J'aime tant qu'on se libère des conventions.

Son âme s'illumina. Il jeta un coup d'œil tout autour du salon. On y trouvait quelque luxe, mais aucun ordre – rien qui pût choquer de pauvres Hindous. C'était aussi une très belle pièce, ouvrant sur le jardin trois grandes baies boisées.

— En vérité, voilà bien longtemps que je désirais vous rencontrer, continua-t-il. Le Nawab Bahadur m'a tant parlé de votre générosité. Mais où se rencontrer dans un trou misérable comme Chandrapore ?

Il s'avança tout près de la porte.

— Quand j'étais plus novice ici, je vais vous dire, j'ai désiré souvent que vous tombiez malade afin que nous puissions nous rencontrer ainsi.

Ils rirent tous deux, et Aziz, encouragé par ce succès, se mit à improviser.

— Je me disais en moi-même : quelle figure a Mr Fielding ce matin ? Un peu pâle, peut-être. Et le médecin civil me paraît pâle aussi. Il ne pourra aller chez lui quand les frissons commenceront. On devra m'y envoyer à sa place. Et alors nous aurions eu des conversations délicieuses, car chacun sait que vous êtes un amoureux de la poésie persane.

— Vous me connaissez donc de vue ?

— Évidemment, évidemment. Et moi, me connaissez-vous ?

— Je vous connais très bien de nom.

— Il y a si peu de temps que je suis ici, et toujours dans le bazar. Rien d'étonnant à ce que vous ne m'ayez jamais vu ; je m'étonne même que vous sachiez mon nom. Dites, Mr Fielding ?

— Quoi donc ?

— Devinez un peu à quoi je ressemble, avant de sortir. Ce sera un jeu.

— Vous avez cinq pieds neuf pouces, dit Fielding, jugeant surtout d'après ce qu'il voyait à travers la vitre dépolie de la porte.

— Pas mal. Et puis ? Ne portai-je pas une vénérable barbe blanche ?

— Sacrebleu !

— Quelque chose qui ne va pas ?

— J'ai écrasé ma dernière jumelle.

— Prenez la mienne, prenez la mienne.
— En avez-vous une de rechange ?
— Oui, oui, une minute.
— Je ne l'accepte pas si elle vous est nécessaire.
— Non, non, je l'avais dans la poche.
Faisant un pas de côté, de façon que sa silhouette disparût de la porte, il arracha son col d'un tour de main et extirpa de sa chemise la jumelle de derrière, une jumelle d'or faisant partie d'une parure que son beau-frère lui avait rapportée d'Europe.
— La voilà, cria-t-il.
— Entrez donc, si cette inconvenance ne vous choque pas.
— Encore une minute.
Il remit son col, en demandant au ciel qu'il ne lui remontât pas brusquement dans le cou pendant le thé. Le domestique de Fielding, qui l'aidait à s'habiller, ouvrit la porte devant lui.
— Merci bien.
Ils se serrèrent la main en souriant. Aziz se mit à regarder autour de lui comme il l'eût fait chez n'importe quel vieil ami. Fielding ne fut pas surpris de cette rapide intimité. Avec des hommes si impulsifs, elle devait survenir tout de suite ou jamais. Lui-même et Aziz n'ayant jamais entendu dire que du bien l'un de l'autre pouvaient se dispenser de tout préliminaire.
— Mais j'avais toujours pensé que les maisons anglaises étaient d'un ordre si impeccable ! Il semble bien que ce n'est pas le cas ici. Je n'ai pas besoin d'avoir si grand-honte.
Il s'assit gaiement sur le lit ; puis s'oubliant tout à fait, il étira les jambes et les replia sous lui.
— Tout en bel ordre froid sur des étagères, voilà à quoi je m'attendais. Dites, Mr Fielding, est-ce que la jumelle entrera ?
— J'en 'oute fô.
— Qu'est-ce que ce mot, je vous prie ? Désireriez-vous m'apprendre quelques mots nouveaux ?
Fielding doutait que *tout en bel ordre froid sur les étagères* pût être amélioré. Il avait été souvent frappé de la vivacité avec laquelle les hommes de la dernière génération maniaient une langue étrangère. Ils altéraient la langue mais parvenaient vite à s'exprimer exactement. Leur langage n'avait rien du petit-nègre qu'on leur attribuait au club. Mais c'est que le club avançait lentement ; on y prétendait encore que peu de mahométans et aucun Hindou ne mangeraient à la table d'un Anglais et que toutes les dames de l'Inde étaient cloîtrées dans d'impénétrables purdahs. Chacun de ses membres avaient plus de compétence

mais le club, en tant que club, refusait de changer.

— Laissez-moi vous mettre votre jumelle. Je vois. La boutonnière de derrière est trop petite et c'est une pitié de la déchirer.

— Au fond, pourquoi diable porte-t-on des cols ? grogna Fielding en tendant le cou.

— Nous, nous en portons pour passer le poste de police.

— Comment ?

— Si je me promène en vélo avec le costume anglais – col amidonné et chapeau mou – ils ne font pas attention. Mais si je porte un fez, ils crient : « Vous n'avez pas de lanterne ! » Voilà ce que lord Curzon ne considère pas lorsqu'il invite les indigènes à garder leurs pittoresques costumes. Braâvo ! la jumelle est entrée ! Quelquefois, je ferme les yeux et je rêve que je porte des vêtements splendides et que je galope à la bataille derrière Alamgir. Mr Fielding, ne pensez-vous pas que l'Inde a dû être belle alors, à l'apogée de l'empire des Mongols, avec Alamgir régnant à Delhi sur le trône du Paon ?

— Deux dames vont venir prendre le thé pour vous rencontrer. Vous les connaissez, je pense ?

— Pour me rencontrer ? Je ne connais pas de dames.

— Vous ne connaissez pas Mrs Moore et Miss Quested ?

— Ah ! oui, je me souviens, – la scène romanesque de la mosquée s'était abîmée hors de sa conscience dès qu'elle avait pris fin. Une très, très vieille dame. Mais, voulez-vous, je vous prie, me redire le nom de sa compagne ?

— Miss Quested.

— Comme vous voudrez. » La venue d'autres invités le désappointait, car il aurait préféré demeurer seul avec son nouvel ami.

— Vous pouvez vous entretenir avec Miss Quested du trône du Paon, si cela vous plaît, elle aime les arts, dit-on.

— Est-elle post-impressionniste ?

— Le post-impressionnisme, voyez-vous ça ? Allons prendre le thé. Le monde va vraiment trop vite pour moi.

Aziz fut froissé de la réplique. Elle impliquait que lui, obscur Hindou, n'avait pas le droit d'avoir entendu parler du post-impressionnisme, un privilège réservé sans doute à la race dominante. Il dit avec raideur :

— Je ne considère pas que Mrs Moore soit mon amie. Je l'ai rencontrée par hasard dans ma mosquée.

Il ajouta :

— Une seule rencontre, c'est trop peu pour lier amitié.

Mais avant de finir sa phrase il en chassa toute raideur, sentant l'évidente bonne volonté de Fielding. La sienne propre s'élança vers lui, soulevant les flots

mouvants de l’émotion qui seuls sont capables de porter le voyageur jusqu’à l’ancrage, mais peuvent aussi le lui faire dépasser pour le jeter sur les récifs ; oui, il était bien sauf, aussi sauf, à coup sûr, que le terrien cramponné à sa terre ferme avec l’idée que tous les navires doivent faire naufrage ; et il avait des sensations que ce terrien ne saurait comprendre. À vrai dire sa sensibilité se nourrissait plus d’elle-même que du monde extérieur. À chaque parole il trouvait un sens ; ce n’était pas toujours le véritable, et sa vie, si active qu’elle fût, était pour beaucoup un rêve. Fielding, par exemple, n’avait jamais prétendu dire que les Hindous étaient obscurs, mais que le post-impressionnisme l’était ; un abîme séparait sa remarque de celle faite par Mrs Turton : « Eh quoi ! elles parlent anglais », mais pour Aziz elles avaient même son. Fielding vit bien que quelque chose allait mal, puis que le mal était réparé, mais il ne se tourmenta pas, étant optimiste lorsqu’il s’agissait de relations individuelles, et la conversation se déroula de nouveau.

— Outre les dames, j’attends un de mes collègues, Narayan Godbole.

— Oho ! le brahmaniste du Deccan !

— Il voudrait bien aussi revenir au passé, mais pas précisément à Alamgir.

— J’imagine. Savez-vous ce que disent les brahmanistes du Deccan ? Que c’est à eux que l’Angleterre a pris l’Inde, à eux, jugez un peu, non pas aux Mongols. Ne reconnaissez-vous pas leur toupet ? Ils ont même soudoyé les manuels pour le leur faire dire. Ils sont si subtils et si fantastiquement riches ! Le professeur Godbole ne doit pas ressembler aux autres brahmanistes, d’après ce que j’entends dire. C’est un bonhomme très sincère.

— Pourquoi donc, Aziz, n’avez-vous pas encore formé un club à Chandrapore ?

— Peut-être, un jour… Mais voici Mrs Moore et l’autre – comment l’appelez-vous ? – qui arrivent…

Quel bonheur que ce fût une réunion aussi peu *protocolaire*, d’où toute formalité dût être bannie ! Partant de là, Aziz trouva les dames anglaises d’une conversation facile et les traita en hommes. La beauté l’eût troublé, car elle a ses règles propres qu’il faut suivre, mais Mrs Moore était si vieille et Miss Quested si camarade que cette anxiété lui fut épargnée. Le corps anguleux d’Adela et les taches de rousseur de son visage étaient à ses yeux de terribles défauts et il se demandait comment Dieu pouvait être à ce point ingrat envers une forme féminine. Son attitude à son égard demeura par suite des plus franches.

— Je désirais vous demander quelque chose, docteur Aziz, commença-t-elle. Mrs Moore m’a dit à quel point vous lui aviez été secourable dans la mosquée et combien vous l’aviez intéressée. Elle a plus appris sur l’Inde dans cette conversation de quelques minutes que dans les trois semaines qui avaient suivi

notre arrivée.

— Oh ! c'est trop peu de chose pour que vous en fassiez cas. Que voulez-vous que je vous dise de plus sur mon pays ?

— Je voudrais que vous nous expliquiez notre mésaventure de ce matin. Nous avons dû manquer à quelque point de l'étiquette hindoue.

— À vrai dire, il n'y a point d'étiquette hindoue, répliqua-t-il. Nous sommes par nature ennemis des formules.

— J'ai peur que nous n'ayons commis un impair et offensé nos hôtes, dit Mrs Moore.

— C'est encore plus impossible. Mais puis-je connaître les faits ?

— Un gentleman et sa femme devaient envoyer leur voiture nous chercher à neuf heures. Elle n'est pas venue. Nous avons attendu, attendu, attendu. Nous ne pouvons imaginer ce qui est arrivé.

— Quelque méprise, dit Fielding, voyant tout de suite là un de ces incidents qu'il vaut mieux ne pas éclaircir.

— Oh ! non, ce n'est pas une méprise, insista Miss Quested. Ils ont même remis un voyage à Calcutta pour nous recevoir. Nous devons avoir fait quelque impair stupide, nous en sommes sûres toutes deux.

— Pour ma part, je ne m'en inquiéterais pas.

— C'est exactement ce que m'a dit Mr Heaslop, répliqua-t-elle en rougissant un peu. Mais si l'on ne s'inquiète de rien, comment arriver à comprendre ?

L'hôte eût préféré qu'on changeât de sujet, mais Aziz s'y maintint avec chaleur et d'après quelques fragments du nom des coupables, prononça que c'étaient là des hindouistes.

— Les hindouistes, des êtres mous – aucune sociabilité. Je les connais bien, l'un d'eux est docteur à l'hôpital. Un garçon si mou, si peu ponctuel ! Il vaut presque mieux que vous ne soyez pas allées chez eux. Vous y auriez pris une fausse idée de l'Inde. Je pense pour ma part qu'ils ont eu honte de leur maison et que c'est pour cela qu'ils n'ont pas envoyé leur voiture.

— C'est une opinion, dit l'autre homme.

— Je déteste les mystères, déclara Adela.

— Nous autres Anglais, oui, nous les détestons.

— Ce n'est pas parce que je suis Anglaise que je les déteste, c'est par un point de vue personnel, corrigea-t-elle.

— J'aime les mystères, dit Mrs Moore, mais je déteste le gâchis.

— Un mystère n'est pas du gâchis.

— Oh ! est-ce bien votre avis, Mr Fielding ?

— Mystère n'est qu'un mot bien sonnant pour gâchis. On ne gagne rien à les remuer dans les deux cas. Aziz et moi savons bien que l'Inde est un gâchis.

— L'Inde est… Oh ! cette idée m'alarme.

— Il n'y aura pas de gâchis quand vous viendrez me voir, dit Aziz, sortant de ses profondeurs. Mrs Moore et vous autres tous, je vous invite, je vous prie.

La vieille dame accepta. Elle continuait à trouver le jeune docteur vraiment très bien. De plus un sentiment nouveau, mi-langueur, mi-ardeur à vivre, lui enjoignait de suivre tout sentier encore non foulé. Miss Quested accepta aussi, mais sans amour de l'aventure. Aziz lui plaisait et elle croyait qu'il lui donnerait la clé de son pays après plus ample connaissance. Elle fut sensible à son invitation et lui demanda son adresse.

Aziz pensa avec horreur à son bungalow. C'était une affreuse baraque auprès d'un bazar bas. Il n'avait pratiquement qu'une pièce et toute infestée de petites mouches noires.

— Oh ! mais nous allons tous parler d'autre chose maintenant, s'écria-t-il. Je voudrais vivre ici. Voyez cette pièce splendide ! Admirons-la ensemble. Voyez ces courbes au bas des arches. Quelle délicatesse ! C'est l'architecture de la Question et de la Réponse. Mrs Moore, vous êtes dans l'Inde, je ne plaisante pas.

La pièce l'inspirait. C'était une salle d'audience construite au XVIIIe siècle pour quelque haut fonctionnaire ; quoiqu'elle fût toute de bois, elle rappelait à Fielding la loggia des Lanzi à Florence. De petites pièces maintenant européanisées étaient accrochées à chacun de ses côtés, mais le hall central demeuré sans tapisserie ni vitres recevait librement l'air du jardin. On s'y asseyait en public, et comme à une exposition, sans rien qui vous cachât aux jardiniers chassant les oiseaux de leurs cris ou à l'homme qui louait le tank pour y cultiver ses châtaignes d'eau. Fielding avait aussi loué les manguiers. Qui ne pouvait pénétrer là ? et ses domestiques demeuraient nuit et jour, assis sur les marches pour décourager les voleurs. L'ensemble était vraiment très beau et l'Anglais avait su ne pas le gâter tandis qu'Aziz, dans un de ses moments occidentaux, aurait accroché Maude Goodmans le long des murs. Il n'y avait pourtant pas de doutes possibles sur le possesseur de la pièce…

— Voici : je rends la justice. Une pauvre veuve dépouillée vient devant moi et je lui accorde cinquante roupies ; j'en donne cent à un autre et ainsi de suite. Voilà ce que j'aimerais.

Mrs Moore sourit, pensant à la méthode moderne illustrée par son fils.

— Je crains que les roupies ne durent pas toujours, dit-elle.

— Les miennes dureraient. Dieu m'en donnerait de nouvelles en voyant que je les donne. Donnez toujours, comme le Nawab Bahadur. Mon père lui ressemblait et c'est pourquoi il est mort pauvre.

Et montrant du doigt les divers côtés de la pièce, il la peupla de scribes et de fonctionnaires, tous bienveillants « parce qu'ils vivaient dans un passé lointain.

— Nous demeurerions donc à donner, sans cesse assis sur un tapis au lieu d'une chaise, car c'est la différence essentielle entre le passé et le présent, mais je pense que nous ne punirions jamais personne.

Les dames l'approuvèrent.

— Donnez au pauvre criminel, à nouveau, la liberté de bien faire. Il ne deviendra que pire si on l'envoie se corrompre en prison.

Son visage refléta une grande tendresse, la tendresse d'un homme incapable de gouverner et de comprendre que si on laisse aller le pauvre criminel il en profitera pour dépouiller encore la pauvre veuve. Il était tendre avec tout le monde, hormis quelques ennemis de famille qu'il ne considérait pas comme des hommes : de ceux-là il désirait se venger. Il était tendre même avec les Anglais. Il savait au fond du cœur qu'on ne pouvait leur tenir rigueur d'être si froids, si étrangers et de circuler comme un courant glacial à travers son pays.

— Nous ne punissons personne, personne, répéta-t-il. Ce soir nous donnerons un grand banquet suivi d'une fête nautique où de belles esclaves seront illuminées tout autour du bassin par les feux d'artifice qu'elles tiendront dans les mains. Tout sera fête et réjouissances jusqu'au lendemain où de nouveau nous rendrons la justice – cinquante roupies, cent, cent mille – jusqu'à ce que survienne la paix. Ah ! pourquoi ne vivons-nous pas dans ces temps ? Mais avez-vous assez goûté l'appartement de Mr Fielding ? Voyez : les piliers sont peints de bleu et les ailes de la véranda – quel est donc leur nom véritable ? – qui sont au-dessus de nous sont bleues aussi. Regardez leurs sculptures. Songez combien d'heures il a fallu pour les exécuter. Leurs petits toits sont incurvés pour imiter le bambou. C'est si joli – et les bambous qui ondulent à côté du tank au-dehors ! Mrs Moore ! Mrs Moore !

— Eh bien ? dit-elle en riant.

— Vous souvenez-vous de l'eau qui court dans notre mosquée ? Elle descend et vient remplir ce réservoir – une ingénieuse construction des Empereurs. Ils s'arrêtèrent ici dans leur descente vers le Bengale. Ils aimaient l'eau. Où qu'ils aillent, ils créaient des fontaines, des jardins, des hammams. J'étais en train de dire à Mr Fielding que je donnerais n'importe quoi pour les servir.

Il se trompait lourdement au sujet de l'eau que nul empereur, si ingénieux fût-il, ne saurait contraindre à gravir une colline. Une dépression de quelque profondeur séparait, avec tout le reste de Chandrapore, la mosquée de la maison de Fielding. Là-dessus Ronny lui eût tiré sur le mors durement, Turton aurait eu envie de le faire, mais s'en serait empêché, Fielding n'en avait même pas envie. Il exigeait avec moins d'âpreté une vérité littérale et se préoccupait surtout de celle du fond. Quant à Miss Quested, elle acceptait comme littéralement vrais tous les discours d'Aziz. Dans son ignorance, elle le considérait comme étant

« l’Inde », sans soupçonner jamais que sa vision était étroite et sa méthode grossière et que personne n’est l’Inde.

Il était maintenant très excité, ne cessant de bavarder, jurant même lorsqu’il demeurait empêtré dans ses phrases. Il leur parla de son métier, des opérations qu’il avait vues ou faites et descendit même à des détails qui effarouchèrent Mrs Moore, mais que Miss Quested prit à tort pour des preuves de sa largeur d’esprit ; elle avait entendu de telles conversations en Angleterre, dans de petits cercles académiques délibérément libres. Elle le jugea émancipé et digne de confiance et le plaça sur un pinacle où il ne pouvait demeurer. Il était assez haut pour l’instant, à vrai dire, mais non sur un pinacle quelconque. Des ailes le soutenaient maintenant qui retomberaient, le laissant de nouveau à terre.

L’arrivée du professeur Godbole l’apaisa quelque peu, mais l’après-dîner n’en resta pas moins sienne. Le brahmaniste, poli et énigmatique, n’arrêta pas son éloquence et même y applaudit. Il prit son thé à quelque distance des hors-castes à une petite table posée un peu derrière lui et vers laquelle il s’allongea, y trouvant, comme par hasard, de la nourriture ; on feignit une indifférence générale envers le thé du professeur Godbole. C’était un vieil homme ratatiné avec une moustache grise, des yeux gris-bleu et un teint aussi beau que celui d’un Européen. Il portait un turban semblable à un macaroni violet pâle, une veste, un gilet, un dhoti, des chaussettes à flèche, et toute son apparence donnait une impression d’harmonie comme s’il avait su réunir les créations de l’Orient et celles de l’Occident, mentales aussi bien que physiques, et qu’il fût impossible de les séparer en lui. Il intéressait les dames qui espéraient le voir compléter le docteur Aziz en parlant de religion. Mais il se contenta de manger, manger, manger en souriant et sans que jamais ses yeux vissent sa main.

Abandonnant les empereurs mongols, Aziz se prit à des sujets qui ne pussent peiner personne. Il décrivit la maturation des mangues et raconta comment, étant enfant, il allait par les grandes pluies jusqu’à une plantation de manguiers que possédait son oncle pour s’y gorger de ces fruits.

— On retournait avec l’eau ruisselant sur le dos et même, je dois dire, un certain malaise intérieur. Mais que m’importait ? Tous mes amis éprouvaient le même malaise. Il y a un proverbe urdu à ce sujet : « Qu’importe le malheur si nous sommes malheureux tous ensemble », qui est tout à fait de circonstance après les mangues. Miss Quested, attendez donc les mangues. Pourquoi ne pas demeurer définitivement dans l’Inde ?

— J’ai peur que cela me soit impossible, dit Adela.

Elle prononça ces mots sans réfléchir à leur sens exact. Pour elle et pour les trois hommes ils apparurent comme accordés à la conversation, et elle demeura bien quelques minutes – et même, à dire vrai, une demi-heure – avant de

s'apercevoir que c'était là une remarque importante et qu'elle eût dû la faire en tout premier lieu à Ronny.

— Des visiteurs comme vous sont trop rares.

— Oui, vraiment trop rares, dit le professeur Godbole. On rencontre rarement une telle affabilité. Mais qu'avons-nous pour les retenir ?

— Des mangues, des mangues.

Tous rirent.

— On peut même avoir des mangues maintenant en Angleterre, jeta Fielding. On les embarque dans des glacières. Apparemment on peut se faire une Inde en Angleterre comme on peut se faire une Angleterre dans l'Inde.

— Cela coûte horriblement cher dans les deux cas, dit la jeune fille.

— Je le crois.

— Et cela sent toujours le pourri.

Mais l'hôte ne voulait pas laisser prendre à la conversation ce tour pesant. Il se tourna vers la vieille dame qui avait l'air quelque peu hébétée et absente – il ne pouvait imaginer pourquoi – et lui demanda ce qu'elle comptait faire. Elle répondit qu'elle aimerait bien visiter le collège. Tous se levèrent aussitôt, à l'exception du professeur Godbole qui achevait une banane.

— Ne nous accompagnez pas, Adela ; je sais que vous détestez les organisations officielles !

— C'est vrai, dit Adela, et elle se rassit.

Aziz hésita. Son auditoire se divisait. La moitié la plus familière partait, mais la plus attentive demeurait. Réflexion faite, et comme c'était là une réunion peu « protocolaire », il resta.

La conversation suivit son cours. Pouvait-on leur offrir des mangues encore vertes en compote ?

— Parlant en docteur, je dis non.

Alors le vieillard dit :

— Mais je vous enverrai quelques gâteaux très sains. Je m'accorderai ce plaisir.

— Miss Quested, les gâteaux du professeur Godbole sont délicieux, dit Aziz tristement, car lui aussi voulait envoyer des gâteaux et n'avait pas de femme pour les lui faire cuire. Vous goûterez là vraiment un peu de l'Inde. Ah ! ma triste situation ne me permet pas de vous rien donner.

— Pourquoi parler ainsi lorsque vous nous avez, avec tant de bonté, invités à venir chez vous ?

De nouveau l'idée de son bungalow lui fit horreur. Ciel ! cette stupide jeune fille l'avait pris au mot. Que faire ?

— Oui, tout est arrangé, cria-t-il. Je vous invite tous à venir me voir dans les

grottes de Marabar.

— Voilà un traitement bien magnifique à côté de mes pauvres gâteaux. Mais Miss Quested n'a-t-elle pas déjà visité nos grottes ?

— Non, je n'en ai même pas entendu parler.

— Pas entendu parler ? s'exclamèrent-ils tous deux. Des grottes de Marabar dans les montagnes de Marabar ?

— On ne dit rien d'intéressant là-haut, au club. On n'y fait que du tennis et des cancans ridicules.

Le vieillard ne dit rien, sentant peut-être qu'il n'appartenait pas à Adela de critiquer sa race, peut-être aussi craignant qu'elle ne le dénonçât s'il lui donnait son approbation. Mais le jeune homme laissa échapper un bref « je sais ».

— Dites-moi donc tout ce que vous voudrez, sinon je ne comprendrai jamais l'Inde. Sont-ce là les collines que j'aperçois quelquefois au crépuscule ? Que sont ces grottes ?

Aziz entreprit de tout expliquer, mais il apparut bientôt qu'il n'avait jamais visité les grottes lui-même, qu'il en avait toujours eu « l'intention » mais le travail ou les affaires l'en avaient toujours empêché, et d'ailleurs elles étaient si loin. Le professeur Godbole se divertit à ses dépens.

— Jeune monsieur, le pot et la marmite ! Avez-vous jamais entendu parler de cet utile proverbe ?

— Sont-elles grandes, ces grottes ? demanda-t-elle.

— Non, pas grandes.

— Faites-nous-en la description, professeur Godbole.

— Ce me sera un grand honneur.

Il avança sa chaise et un sentiment d'effort se peignit sur son visage. Prenant la boîte de cigarettes, Adela lui en offrit une ainsi qu'à Aziz, et en alluma une pour elle-même. Après une pause impressionnante il dit :

— Il y a une entrée dans le roc par laquelle vous entrez ; au-delà de l'entrée, la grotte.

— Quelque chose comme les grottes d'Éléphanta ?

— Oh ! non, pas du tout ; à Éléphanta il y a des sculptures représentant Siva et Parvati. Il n'y a pas de sculptures à Marabar.

— Elles doivent être très saintes sans doute, dit Aziz pour venir en aide au narrateur.

— Oh ! non, non.

— On doit y trouver cependant quelque ornement.

— Oh ! non.

— Alors pourquoi donc sont-elles si fameuses ? Nous parlons tous des fameuses grottes de Marabar. N'est-ce donc qu'une fanfaronnade vide ?

— Non, je ne dirai pas tout à fait cela.

— Faites-en donc la description à cette dame.

— Avec grand plaisir.

Si grand que fût son plaisir il le sacrifia et Aziz comprit qu'il ne voulait pas révéler ce qu'il savait de ces grottes. Il le comprit parce qu'il lui arrivait souvent à lui-même de souffrir de pareilles inhibitions. Quelquefois il exaspérait le major Callendar en omettant dans un cas le détail significatif pour s'étendre sur mille autres sans importance. Le major l'accusait de manquer de sincérité et avait grossièrement raison, mais rien que grossièrement. Il eût été plus juste de dire qu'un pouvoir hors de son contrôle faisait parfois capricieusement taire son esprit. On ne sait quoi avait maintenant fermé la bouche à Godbole. Sans le vouloir, à coup sûr, il cachait quelque chose. Subtilement guidé, il pouvait retrouver le contrôle de soi-même et annoncer que les grottes étaient pleines de stalactites, par exemple. Aziz l'amena vers cette conclusion, mais il n'y avait pas de stalactites.

Le dialogue demeura léger et amical sans qu'Adela comprît qu'il dérivait secrètement. Elle ne sut pas que l'esprit relativement simple du mahométan s'était heurté à la Nuit Ancienne. Aziz jouait un jeu aigu. Il maniait une poupée humaine qui ne voulait pas jouer et le savait fort bien. Si elle avait joué, lui ni le professeur Godbole n'en eussent retiré le moindre avantage, mais cette tentative le subjuguait et approchait de la pensée abstraite. Il allait bavardant, battu à chaque mouvement par un adversaire qui n'admettrait même pas qu'un mouvement eût été fait, et à chaque moment plus éloigné de savoir ce qu'il y avait d'extraordinaire – s'il y avait quelque chose d'extraordinaire – dans les grottes de Marabar. À ce moment, Ronny tomba au milieu d'eux. Avec un ennui qu'il ne prit pas la peine de cacher, il cria du jardin :

— Qu'est-il arrivé à Fielding ? Où est ma mère ?

— Bonsoir, répondit-elle fraîchement.

— Je veux que vous veniez tout de suite, ma mère et vous. On va jouer au polo.

— Je pensais qu'on ne jouerait pas.

— Tout est changé. Il est arrivé quelques soldats. Venez, je vous dirai tout cela.

— Votre mère va être bientôt de retour, monsieur, dit le professeur Godbole qui s'était levé avec déférence. On a vite fait le tour de notre pauvre collège.

Ronny ne lui prêta pas attention et continua à s'adresser à Adela ; il s'était hâté après son travail de venir la chercher pour l'emmener au polo, pensant qu'elle y prendrait du plaisir. Il n'avait pas l'intention d'être impoli avec les deux hommes, mais il ne pouvait songer à avoir avec un Hindou des relations

autres qu'officielles, et il se trouvait qu'aucun de ceux-ci n'était son subordonné. En tant qu'individualités privées, il les ignorait.

Par malheur, Aziz n'était en rien disposé à se laisser ignorer. Il ne voulait pas abandonner l'accent intime et sûr des dernières heures. Il ne s'était pas levé avec Godbole, et maintenant, avec une familiarité agressive, il criait de son siège :

— Venez donc vous joindre à nous, Mr Heaslop, asseyez-vous en attendant que votre mère revienne.

Ronny répliqua en ordonnant à un domestique de Fielding d'aller tout de suite chercher son maître.

— Il peut ne pas comprendre. Voulez-vous me permettre ? et Aziz répéta l'ordre avec une tournure locale.

Ronny fut tenté de répliquer ; il connaissait le type ; il connaissait tous les types, et celui-là était l'occidentalisé gâté. Mais il était au service du gouvernement ; sa ligne de conduite était d'éviter les « incidents » et il ignora la provocation qu'Aziz ne cessait de lui offrir, car Aziz était provocant. Chacune de ses paroles avait un parfum d'impertinence ou un ton choquant. Ses ailes retombaient mais il refusait d'aller à terre sans se débattre. Il n'avait en rien l'intention d'être insolent à l'égard de Mr Heaslop qui ne lui avait jamais fait de mal, mais il avait devant lui un Anglo-Hindou qu'il fallait réduire à être un homme afin que l'équilibre pût être rétabli. Il n'avait pas l'intention de prendre avec Miss Quested de si crapuleuses apparences d'intimité ; il désirait seulement qu'elle lui prêtât main-forte. Il ne voulait pas non plus prendre avec le professeur Godbole ce ton haut et gaillard. Étrange partie carrée, lui voletant au ras du sol, elle ahurie de ces laideurs subites, Ronny fumant, et le brahmaniste les observant tous trois, mais les yeux baissés et les mains jointes comme si de rien n'était. « Une scène de théâtre », pensa Fielding qui les apercevait maintenant du fond du jardin, à travers les piliers bleus de sa magnifique véranda.

— Ne vous inquiétez pas, maman, cria Ronny, nous partons à l'instant.

Il se hâta d'aller au-devant de Fielding, le prit à part et dit avec une feinte cordialité :

— Dites donc, mon vieux, excusez-moi, mais je pense que, peut-être, vous n'auriez pas dû laisser Miss Quested seule.

— Je regrette beaucoup. Qu'y a-t-il ? répondit Fielding essayant de se montrer enjoué.

— Eh bien… Je suis un bureaucrate desséché, c'est entendu, mais je n'aime pas qu'on laisse une jeune fille anglaise à fumer avec deux Hindous.

— Elle est restée et elle fume parce qu'elle l'a bien voulu.

— Oui, c'est très bien en Angleterre.

— Vraiment je ne vois pas où est le mal.

— Si vous ne le voyez pas, tant pis… Est-ce que vous ne voyez pas non plus que ce bonhomme est une brute ?

Aziz, flamboyant, bluffait auprès de Mrs Moore.

— Ce n'est pas une brute, protesta Fielding. Il a les nerfs à fleur de peau, voilà tout.

— Qui aura excité ses précieux nerfs ?

— Je ne sais pas. Il était normal quand je suis parti.

— En tout cas, ce n'est rien que j'aie dit, répondit Ronny pour le rassurer. Je ne lui ai même pas parlé.

— Oh bien ! alors, venez et emmenez vos dames ; nous aurons évité la catastrophe.

— Fielding… n'imaginez pas que je le prends en mauvaise part ni rien de semblable… Je pense que vous allez venir au polo avec nous ? Nous en serons très heureux.

— J'ai peur de ne pas pouvoir. Merci tout de même. Je regrette beaucoup que vous m'ayez trouvé négligent. Je n'ai vraiment pas voulu l'être.

On prit congé. Chacun était hargneux ou misérable. Il semblait que le sol même sécrétât de la mauvaise humeur. Était-il possible d'être aussi pointilleux dans une lande d'Écosse ou sur une montagne d'Italie ? C'est ce que Fielding se demanda après coup. Aucune réserve de tranquillité, semblait-il, sur quoi on pût compter dans l'Inde. Aucune tranquillité, ou bien elle engloutissait tout comme chez le professeur Godbole. Voici Aziz avec son odieuse camelote, Mrs Moore et Miss Quested toutes deux stupides, et lui-même et Heaslop, tous deux apparemment très polis, détestables au fond, et se détestant l'un l'autre.

— Bonsoir, Mr Fielding, et merci bien… Quel délicieux collège !…

— Bonsoir, Mrs Moore.

— Bonsoir, Mr Fielding. Quel intéressant après-midi !…

— Bonsoir, Miss Quested.

— Bonsoir, docteur Aziz.

— Bonsoir, Mrs Moore.

— Bonsoir, docteur Aziz.

— Bonsoir, Miss Quested.

Il abaissait et élevait sa main comme une machine pour montrer à quel point il se sentait à l'aise.

— Vous serez gentille, gentille, vous n'oublierez pas mes grottes, n'est-ce pas ? Je vais vous monter ça en cinq sec.

— Merci.

Le démon lui inspirant un dernier effort, il dit :

— Quelle honte de quitter l'Inde si vite ; revenez sur votre décision, je vous

prie, restez.

— Bonsoir, professeur Godbole, continua-t-elle brusquement inquiète. C'est honteux que nous ne vous ayons jamais entendu chanter.

— Je peux chanter maintenant, dit-il. Il le fit.

Sa voix maigre s'éleva donnant un son après l'autre. Parfois on percevait un rythme, parfois on avait l'illusion d'une mélodie d'Occident. Mais l'oreille sans cesse déçue perdait bientôt le fil et s'égarait dans un dédale de bruits dont aucun n'était criard ou dur, mais aucun intelligible. C'était le chant d'un oiseau inconnu. Les domestiques étaient seuls à le comprendre. Ils commencèrent à s'appeler tout bas. L'homme qui ramassait des châtaignes d'eau sortit nu de son tank, la bouche entrouverte de plaisir laissant voir sa langue écarlate. Le chant continua et cessa au bout d'un instant aussi abruptement qu'il avait commencé, apparemment en syncope et sur la sous-dominante.

— Merci beaucoup. Qu'était-ce ? demanda Fielding.

— Je vais vous l'expliquer en détail. C'était un chant religieux. Je me suis placé moi-même dans l'état d'esprit d'une laitière. Je dis à Shri Krishna : « Viens, viens à moi seule. » Le dieu ne veut pas venir. Puis je suis devenue humble et j'ai dit : « Ne viens pas à moi seule. Multiplie-toi en cent Krishna et laisses-en un aller vers chacune de mes cent compagnes, mais que l'un d'eux, ô Seigneur de l'Univers, vienne vers moi. » Il ne veut pas venir. Ceci est répété plusieurs fois. La chanson est composée dans une râga appropriée à cet instant : le soir qui tombe.

— Mais il vient dans un autre chant, j'espère, dit Mrs Moore doucement.

— Oh ! non, il ne veut pas venir, dit Godbole ne comprenant peut-être pas la question. Je lui dis : viens, viens, viens, viens, viens, viens. Il néglige de venir.

Les pas de Ronny s'étaient éteints. Il y eut un moment d'absolu silence. Pas une ride ne troublait l'eau, pas une feuille ne bougeait.

VIII

Quoique Miss Quested eût beaucoup connu Ronny en Angleterre, elle se sentit bien avisée d'être venue lui rendre visite avant de devenir sa femme. L'Inde avait développé dans le caractère du jeune homme des côtés qu'elle n'avait jamais admirés. La satisfaction qu'il avait de lui-même, son goût de la censure, son manque de subtilité s'étaient vigoureusement développés sous un ciel tropical. Il semblait plus indifférent qu'autrefois aux pensées de ses compagnons, plus certain qu'il voyait juste à leur sujet, et qu'en tout cas cela n'avait aucune importance. Lorsqu'on lui faisait toucher son erreur il était particulièrement exaspérant. Il s'arrangeait toujours pour lui faire comprendre qu'elle n'aurait pas dû se donner tant de peine pour en arriver là. La remarque qu'elle faisait n'était jamais la remarque importante, les arguments qu'elle donnait étaient logiques mais stériles ; elle s'entendait dire sans cesse qu'il avait une expérience et qu'elle n'en avait point, et que sa vision des choses ne pouvait l'aider parce qu'elle ne savait pas l'interpréter. Le collège, l'Université de Londres, une année dans une boîte à bachot, une suite particulière de postes dans une province particulière, une chute de cheval et un petit accès de fièvre lui étaient sans cesse représentés comme la seule filière qui permît de comprendre les Hindous et tous ceux qui demeurent dans l'Inde ; la seule filière qu'elle pût saisir, fallait-il dire, car naturellement, au-dessus de Ronny, s'étendaient les royaumes supérieurs de la connaissance où demeuraient les Callendar et les Turton qui n'étaient pas restés une mais vingt années dans l'Inde et y avaient acquis des intuitions surhumaines. Il ne se faisait pas à lui-même une part extravagante ; elle eût mieux aimé cela. C'était le braiment légitime du fonctionnaire déplumé, le : « Je ne suis pas parfait, certes, mais cependant… » qui mettait ses nerfs à la torture.

Quelle grossièreté il avait montrée chez Mr Fielding, gâtant toute la conversation et partant au milieu de ce chant étrange ! Tandis qu'il les emmenait dans le tum-tum, son irritation devint insupportable, et elle ne comprit pas qu'elle était en grande partie dirigée contre elle-même. Elle avait hâte de trouver une occasion de lui dire son fait ; et comme il était aussi en colère et que tous deux étaient dans l'Inde, l'occasion ne tarda pas à naître. Ils avaient à peine dépassé les limites du collège lorsqu'elle l'entendit dire à sa mère qui était à côté de lui à l'avant : « Qu'est-ce que cette histoire de grottes ? » et elle ouvrit le feu

promptement.

— Mrs Moore, votre délicieux docteur a décidé que nous ferions un pique-nique au lieu de nous réunir chez lui ; nous le rencontrerons là-bas, vous, moi, Mr Fielding, le professeur Godbole, exactement la même société.

— Où, là-bas ? demanda Ronny.

— Aux grottes de Marabar.

— Dieu nous bénisse, murmura-t-il après une pause. A-t-il bien voulu vous donner quelques détails ?

— Non. Si vous lui aviez adressé la parole, nous aurions pu en convenir ensemble.

Il secoua la tête en riant.

— Ai-je dit quelque chose de drôle ?

— Je songeais seulement à la façon dont le col de cet admirable docteur lui grimpait dans le cou.

— Je croyais que nous parlions des grottes.

— C'est ce que je fais. Aziz était minutieusement chic depuis l'épingle de cravate jusqu'aux guêtres, mais il avait oublié de mettre une jumelle derrière son col ; vous voyez là l'Hindou tout entier : inattention aux détails, défaut fondamental qui révèle la race. C'est le même esprit qui donne un rendez-vous aux grottes comme si elles étaient l'horloge de Charing Cross alors qu'elles sont à plusieurs lieues d'une gare et aussi éloignées l'une de l'autre.

— Y avez-vous été ?

— Non, mais je sais tout ce qu'on en peut savoir naturellement.

— Oh, naturellement !

— Vous êtes-vous aussi engagée à cette expédition, mère ?

— Mère n'est engagée à rien, dit Mrs Moore à leur grande surprise, et en tout cas, pas à ce polo. Voulez-vous nous conduire au bungalow d'abord et m'y laisser, je vous prie ? Je préfère me reposer.

— Vous m'y laisserez aussi, dit Adela. Je n'ai aucune envie de voir le polo à coup sûr.

— Il est plus simple de laisser le polo, dit Ronny. Fatigué et désappointé, il avait perdu tout contrôle de soi et il ajouta de la voix forte d'un magister : « Je n'entends plus que vous alliez festoyer de tous côtés avec des Hindous ! Si vous voulez aller aux grottes de Marabar, vous irez sous l'égide d'Anglais. »

— Je n'ai jamais entendu parler de ces grottes, je ne sais où elles sont ni ce qu'elles sont, dit Mrs Moore, mais il m'est vraiment impossible de supporter – elle tapota son coussin derrière elle – tant de fatigue et de querelles.

Les jeunes gens eurent honte. Ils la laissèrent au bungalow et continuèrent leur route vers le polo, sentant que c'était le moins qu'ils pussent faire. Leur

mauvaise humeur crépitante les quitta mais ils demeurèrent l'esprit lourd ; les petits orages épurent rarement l'air. Miss Quested songeait à sa propre conduite et ne la goûtait pas du tout. Au lieu de peser le pour et le contre et d'arriver, au sujet de son mariage avec Ronny, à une conclusion raisonnée, elle avait déclaré incidemment, à propos de mangues, et devant une société mêlée, qu'elle n'avait pas l'intention de demeurer dans l'Inde. Ce qui signifiait qu'elle ne voulait pas épouser Ronny : mais quelle façon de le dire, et quelle conduite pour une jeune fille bien éduquée ! Elle lui devait une explication, mais par malheur il n'y avait rien à expliquer. Le « franc exposé » si cher à ses principes et à son caractère avait été remis jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Il ne paraissait pas opportun d'être tout à coup désagréable envers lui et de formuler des plaintes au sujet de son caractère à cet instant, quand le soir tombait… Le polo se jouait au Maidan, près de l'entrée de la ville. Le soleil déclinait déjà, et chacun des arbres contenait comme une menace de nuit. Ils laissèrent le groupe des officiels pour aller chercher une place éloignée, et là, sentant qu'elle le devait à tous deux, elle exprima avec effort sa pensée mal mûrie.

— Nous devons avoir une franche explication, Ronny, je le crains.

— J'ai un sale caractère. Je dois vous faire des excuses, répondit-il. Je n'avais pas l'intention de surveiller vos sorties à toutes deux, mais évidemment le sans-gène avec lequel ces Bengalis vous ont laissé tomber ce matin m'a ennuyé, et je ne tiens pas à ce que de pareils faits se reproduisent.

— Mais ce n'est pas d'eux que je voulais…

— Non, mais Aziz ferait quelque gâchis semblable avec ces grottes. Son invitation n'avait aucun sens, je l'ai compris au ton de sa voix ; c'est une façon qu'ils ont de se montrer aimables.

— Mais ce que je voulais vous dire est bien différent : il ne s'agit pas des grottes. Elle regarda l'herbe décolorée. J'ai décidé, après tout, que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, mon cher ami.

L'annonce frappa durement Ronny. Il avait entendu Aziz dire qu'elle ne reviendrait pas demeurer dans ce pays, mais n'y avait accordé aucune attention, n'ayant jamais seulement rêvé qu'un Hindou puisse servir de canal entre deux Anglais. Il se força au calme et dit doucement :

— Vous n'aviez jamais dit expressément que nous nous marierions, ma chère amie ; vous n'étiez en rien liée pas plus que moi-même, ne vous tourmentez pas pour cela.

Elle sentit la honte l'envahir. Quelle délicatesse ! Il avait pu la forcer à taire ses opinions, mais n'avait pas voulu hâter leurs fiançailles parce qu'il croyait comme elle-même au caractère sacré des relations humaines. C'était même ce qui les avait attirés l'un vers l'autre au cours de leur première rencontre dans le

décor magnifique des lacs d'Angleterre. Son épreuve était terminée, mais elle sentait qu'elle aurait pu être plus douloureuse et plus longue. Ainsi Adela n'épousera pas Ronny. On dirait d'un rêve qui glisse et s'enfuit. Elle dit :

— Mais discutons un peu ; c'est une effrayante responsabilité, nous ne devons pas faire de faux pas. Je voudrais connaître votre propre opinion à mon sujet, cela pourrait nous aider tous deux.

Il avait une attitude douloureuse et renfermée.

— Je ne crois pas beaucoup à ce genre de discussion, et puis je suis mort de fatigue de ce travail supplémentaire que Mohurram nous apporte ; voulez-vous m'excuser ?

— Je désire seulement que tout soit entre nous d'une absolue clarté, je répondrai à n'importe quelle question qu'il vous plaira de me poser sur ma conduite.

— Mais je n'ai pas de question à vous poser. Vous n'avez pas outrepassé vos droits, vous avez eu raison de venir ici me regarder un peu travailler, c'était une idée excellente, et de toute façon il est inutile de discuter plus avant, nous ne ferions que nous mettre à cran.

Il se sentait irrité et endolori. Il était trop orgueilleux pour essayer de la reprendre, mais ne jugeait pas qu'elle eût mal agi envers lui parce que, lorsque ses compatriotes étaient en cause, il avait l'âme généreuse.

— Je pense qu'il n'y a rien d'autre ; il est impardonnable de vous avoir donné, à vous et à votre mère, un tel tracas, dit Miss Quested lourdement en levant un visage contracté vers les arbres sous lesquels ils étaient assis. Un petit oiseau vert était en train de l'observer, si brillant, si net qu'il venait sans doute de sortir en sautillant, frais émoulu de la boutique. Rencontrant l'œil de la jeune fille il ferma le sien propre, fit un petit saut et se mit en devoir de s'aller coucher. Quelque oiseau sauvage de l'Inde.

— Oui, rien d'autre, répéta-t-elle, sentant que des paroles profondes et passionnées auraient dû venir aux lèvres de l'un d'eux ou de tous deux ensemble.

— Nous nous sommes montrés terriblement Anglais dans cette affaire, mais je pense que c'est très bien ainsi.

— Comme nous sommes Anglais, je le pense aussi.

— De toute façon nous n'avons pas eu de querelle, Ronny ?

— Oh ! c'eût été trop absurde. Pourquoi nous serions-nous querellés ?

— Je pense que nous demeurerons amis.

— J'en suis sûr.

— C'est cela.

Aussitôt qu'ils eurent échangé cette certitude, une vague de soulagement les

traversa tous deux, se mua en une vague de tendresse et passa. Leur propre franchise les calma et ils se prirent à se sentir solitaires et imprudents. C'était l'expérience, non le caractère qui les séparait, ils n'étaient pas aussi différents l'un de l'autre que la plupart des hommes ; en fait, comparés aux personnes qu'ils pouvaient voir autour d'eux, ils paraissaient pratiquement identiques. Le Bhil qui menait le poney d'un officier, l'Eurasien qui conduisait la voiture du Nawab Bahadur, le Nawab Bahadur lui-même, le petit-fils débauché du Nawab Bahadur, de tous ceux-ci aucun n'eût examiné une difficulté avec autant de franchise et de calme. Le seul fait de l'examiner la faisait moindre. Évidemment ils étaient amis et pour toujours.

— Connaissez-vous le nom de cet oiseau vert juste au-dessous de nous ? demanda-t-elle en rapprochant délibérément son épaule de celle du jeune homme.

— Le mangeur d'abeilles.

— Oh ! non, Ronny, il a des raies rouges sur les ailes.

— Un perroquet, hasarda-t-il.

— Oh ! Seigneur Dieu ! non.

L'oiseau en question plongea dans le dôme de l'arbre. Le fait n'avait pas d'importance et cependant ils auraient bien voulu le reconnaître, leurs cœurs en eussent été quelque peu consolés. Mais rien dans l'Inde ne saurait être reconnu, le seul fait de poser une question fait s'évanouir ou se transformer la chose.

— McBryde possède un catalogue illustré d'oiseaux, dit-il avec lassitude. Je n'entends rien aux oiseaux ; en réalité je ne suis bon à rien dès que le sujet n'est pas de mon rayon. C'est une grande pitié.

— Et moi, donc ! Je ne suis bonne à rien nulle part.

— Qu'entends-je ? cria le Nawab Bahadur d'une voix suraiguë qui les fit sursauter tous deux. Quelle assertion hautement improbable viens-je d'entendre ? Une dame anglaise bonne à rien ? Mais non, non, non, non ! Il rit avec bonhomie, sûr, dans une certaine mesure, d'être bien accueilli.

— Hé là ! Nawab Bahadur. Encore venu voir le polo ? dit Ronny avec tiédeur.

— Justement, Sahib, justement.

— Comment allez-vous ? dit Adela se levant aussi avec effort. Elle lui tendit la main. Le vieux gentleman reconnut à un geste si léger qu'elle était nouvelle venue dans ce pays mais lui prêta peu d'attention. Les femmes qui montraient à découvert leur visage lui devenaient, par ce seul acte, à ce point mystérieuses qu'il les estimait d'après le sentiment des hommes de leur race plutôt que d'après le sien propre. Peut-être n'étaient-elles pas indécentes, en tout cas elles n'étaient pas son affaire. Voyant le magistrat seul avec une jeune fille au crépuscule, il était venu les surprendre avec des intentions hospitalières. Il avait

une nouvelle petite automobile et voulait la mettre à leur disposition ; le magistrat jugerait s'il devait ou non accepter l'offre.

Ronny était à ce moment honteux de sa sécheresse envers Aziz et Godbole et vit là une occasion de montrer qu'il savait traiter les Hindous avec considération lorsqu'ils le méritaient. Il dit à Adela avec le ton de tristesse et d'amitié qu'il avait employé durant leur discussion au sujet de l'oiseau :

— Est-ce qu'une promenade d'une heure en auto vous serait agréable ?

— Ne devrions-nous pas rentrer au bungalow ?

— Pourquoi ?

Il la regarda surpris.

— Je pense que je devrais peut-être aller voir votre mère et prendre avec elle des dispositions pour l'avenir.

— Comme il vous plaira, mais est-ce vraiment si urgent ?

— Je vous déposerai chez vous, mais auparavant nous ferons la promenade, cria le vieillard, et il se dirigea rapidement vers l'auto.

— Il peut vous montrer mieux que moi-même certains aspects du pays ; c'est un loyaliste sincère. J'ai pensé que vous pourriez avoir envie de changer un peu.

Décidée à ne plus lui causer de tracas, elle accepta, mais, son envie de voir l'Inde avait brusquement diminué. Il y avait un élément factice dans celle qu'elle avait éprouvée jusque-là.

Comment se placer dans l'auto ? On dut laisser là l'élégant petit-fils. Le Nawab Bahadur avait pris le siège libre au-devant car il se souciait peu d'avoir pour voisine une jeune fille anglaise.

— En dépit de mon âge avancé, j'apprends à conduire, dit-il. Un homme peut tout apprendre si seulement il veut essayer.

Et prévoyant une nouvelle difficulté il ajouta :

— Je ne tiens pas le volant moi-même. Je m'assieds à côté du chauffeur, je lui pose des questions et j'apprends ainsi la raison de chaque acte avant de l'accomplir moi-même. Par cette méthode on évite des accidents sérieux et, puis-je dire, ridicules, comme celui qui est arrivé à un de mes compatriotes au cours de cette délicieuse réception au club anglais. Ce bon Panna Lal ! J'espère, Sahib, qu'il n'a pas trop endommagé votre parterre. Faisons notre petite promenade en descendant la route de Gangavati pendant quelque demi-lieue.

Il s'endormit.

Ronny enjoignit au chauffeur de prendre la route de Marabar plutôt que celle de Gangavati, puisqu'on était en train de réparer cette dernière, et s'installa à côté de la femme qu'il avait perdue. L'auto, avec un bruit d'embrayage, se précipita le long d'une chaussée courant sur une sorte de quai et dominant les champs mélancoliques. De pauvres arbres la bordaient ; en fait le paysage entier

était médiocre et donnait à penser que la campagne était trop vaste pour atteindre à une beauté quelconque. En vain chaque partie criait ; « Viens, viens. » Il n'y avait pas assez de dieux pour les satisfaire toutes.

Les deux jeunes gens échangeaient de rares paroles et se sentaient diminués. Lorsque l'obscurité survint elle parut sourdre de la maigre végétation et recouvrit complètement les champs de chaque côté d'eux avant de déborder sur la route. Le visage de Ronny entra dans l'ombre, événement qui accroissait toujours l'estime de la jeune fille. Dans un sursaut leurs mains se touchèrent, et un de ces frémissements si fréquents dans le monde de l'animalité passa de l'un à l'autre, leur annonçant que toutes leurs difficultés n'étaient rien qu'une querelle d'amoureux. Chacun d'eux était trop orgueilleux pour serrer la main de l'autre mais aucun ne retira la sienne et une fausse unité les rapprocha que l'instant et le lieu avaient créée et pouvaient détruire aussi aisément que le feu d'une luciole. Elle s'évanouirait dans un moment, reparaîtrait peut-être encore, mais l'ombre seule dure… Et la nuit qui les entourait, absolue en apparence, n'était elle-même qu'une fausse unité, démentie par les étoiles et par les lueurs du jour que l'horizon laissait passer.

Ils s'agrippèrent l'un à l'autre… choc, écart, deux roues en l'air, nouveau départ, nouveau choc contre un arbre au bord du quai, arrêt. Un accident. Léger. Personne de blessé. Le Nawab Bahadur réveillé criait en arabe et secouait violemment sa barbe.

— Qu'y a-t-il de démoli ? demanda Ronny après le moment de pause qu'il s'était accordé avant de prendre en main la situation.

L'Eurasien déconcerté se rallia à sa voix, et, Anglais des pieds à la tête, dit :

— Accordez-moi cinq minutes de temps et je vous conduirai à tout le diable vert.

— Vous avez eu peur, Adela ? Il laissa aller sa main.

— Pas du tout.

— J'estime qu'il faut être complètement fou pour n'être pas effrayé, cria le Nawab Bahadur avec la dernière impolitesse.

— Eh bien, tout est fini maintenant, il est inutile de pleurer, dit Ronny en descendant de la voiture. Nous avons eu quelque chance de buter contre cet arbre.

— Tout est fini… Oh ! oui, le danger est passé, fumons une cigarette, faisons ce qu'il nous plaira. Oh ! oui, réjouissons-nous, oh ! Dieu plein de merci… Sa phrase mourut de nouveau dans un murmure d'arabe.

— Ce n'était pas le pont, nous avons dérapé.

— Nous n'avons pas dérapé, dit Adela qui avait aperçu la cause de l'accident, et pensait que tous devaient l'avoir aperçue aussi. Nous avons heurté un animal.

Le vieillard poussa un cri aigu ; sa terreur était hors de proportion et ridicule.

— Un animal !

— Un gros animal s'est précipité hors de l'ombre à notre droite et s'est jeté sur nous.

— Pardieu oui, elle a raison, dit Ronny, la peinture a sauté.

— Pardieu, monsieur, votre dame a raison, répéta l'Eurasien en écho. Tout à côté des charnières de la porte on voyait un creux, et la porte elle-même s'ouvrait avec difficulté.

— Évidemment, j'ai raison. J'ai vu clairement son dos et sa toison.

— Qu'était-ce donc, Adela ?

— Je ne connais pas plus les animaux que les oiseaux, ici. C'était trop gros pour une chèvre…

— Exactement. Trop gros pour une chèvre… dit le vieillard.

Ronny dit :

— Tirons cela au clair. Cherchons ses traces.

— Exactement. Prenez ce phare.

Les deux Anglais retournèrent de quelques pas dans l'ombre, unis et heureux. Grâce à leur jeunesse et à leur formation, l'accident ne les avait pas troublés. Ils suivirent la trace zigzagante des pneus jusqu'à la source de l'accident. C'était juste à la sortie d'un pont ; l'animal avait probablement grimpé de la nullah. Les traces de la voiture s'alignaient, nettes et sans heurt, deux rubans marqués de losanges, puis, brusquement, s'affolaient. À coup sûr une force extérieure était intervenue, mais la route avait été trop parcourue pour qu'on pût rien lire, et le phare créait des lumières trop violentes et des ombres trop noires pour qu'ils pussent en interpréter l'aspect. De plus, Adela, dans son affairement, s'était agenouillée et avait balayé la route de sa robe, de sorte qu'elle finit par apparaître comme l'auteur de l'attaque, à supposer qu'il y ait eu un auteur. L'accident avait été pour tous deux un grand soulagement. Ils oubliaient le triste dénouement de leurs relations personnelles, et trouvaient un goût d'aventure à leur barbotage dans la poussière.

— Je crois que c'était un buffle, cria-t-elle à leur hôte qui ne les avait pas accompagnés.

— Exactement.

— À moins que ce ne fût une hyène.

Ronny approuva cette dernière hypothèse. Les hyènes rôdent dans les nullahs et la lumière des phares les éblouit.

— Très bien, une hyène, dit l'Hindou avec une colère ironique et montrant le poing à la nuit… Mr Harris !

— Un petit moment. Accordez-moi dix minutes de temps.

— Le Sahib dit une hyène.

— Ne dérangez pas Mr Harris. Il nous a sauvés d'une belle culbute. Harris, c'est très bien !

— Une culbute, Sahib, qui n'aurait pas eu lieu s'il avait obéi, s'il avait pris la route de Gangavati et non pas celle de Marabar.

— Ceci, c'est ma faute. C'est moi qui lui ai dit de prendre cette route parce qu'elle est meilleure. Mr Lesley l'a faite « pukka » jusqu'au pied des collines.

— Ah ! maintenant, je commence à comprendre.

Avec l'air de prendre une décision grave il fit, à propos de l'accident, des excuses longues et contournées. Ronny murmura : « Ce n'est rien », mais les excuses lui étaient dues et auraient dû venir plus tôt. Il ne faudrait pas s'autoriser de ce qu'un Anglais est calme aux moments de crise pour lui en attribuer moins d'importance. Le Nawab Bahadur ne s'en était pas très bien sorti.

À ce moment une large auto s'avança vers eux en sens contraire. Ronny fit quelques pas sur la route et, la voix et le geste autoritaires, l'arrêta. Elle portait l'inscription : « État de Mudkul ». Toute guillerette et pleine d'amabilité, Miss Derek l'occupait.

— Mr Heaslop, Miss Quested, pourquoi arrêtez-vous une femme innocente ?

— Nous avons versé.

— Mais c'est dégoûtant !

— Nous sommes entrés dans une hyène.

— Mais c'est absolument répugnant !

— Pouvez-vous nous remonter ?

— Mais oui.

— Prenez-moi aussi, dit le Nawab Bahadur.

— Eh ! qu'est-ce que je vais devenir, moi ? cria Mr Harris.

— Quoi donc, quoi donc ? Je ne suis pas un omnibus ! dit Miss Derek avec énergie. J'ai déjà un harmonium et deux chiens là-dedans avec moi. Je prendrai trois personnes à condition que l'une s'assoie devant et berce le carlin. Pas plus.

— Je m'assiérai devant, dit le Nawab Bahadur.

— Alors sautez : je n'ai pas la moindre idée de votre identité.

— Hé là ! pas du tout, et mon dîner ? Je ne peux pas rester seul toute la nuit.

Essayant de prendre l'aspect et les sentiments d'un Européen, le chauffeur s'interposait avec une attitude agressive. Le casque qu'il portait encore, malgré l'obscurité, laissait à peine voir un visage pathétique, qui n'avait guère de la race maîtresse que de mauvaises dents, et semblait dire : « Ne me tourmentez pas ainsi, blancs et noirs, me voici avec vous, votre compagnon dans cette Inde du diable et méritant d'être mieux traité. »

— Nussu viendra à bicyclette vous apporter ce qu'il vous faut pour dîner, dit

le Nawab Bahadur qui avait repris sa dignité. Je l'enverrai avec toute la promptitude possible. Entre temps, réparez ma voiture.

Ils partirent en hâte, et Mr Harris, après un regard de reproche, s'accroupit sur ses jarrets. Quand des Anglais et des Hindous étaient présents il prenait conscience de lui-même, ne sachant pas auxquels des deux il appartenait. Pour un instant il était troublé par les courants qui se heurtaient dans ses veines, puis le mélange se faisait, et il n'appartenait plus à rien qu'à lui-même.

Miss Derek exultait. Elle avait réussi à voler l'auto de Mudkul. L'affaire mettrait son Maharajah dans un état épouvantable, mais elle s'en moquait. Il pouvait la mettre à la porte s'il lui plaisait.

— Je ne crois pas à ces histoires d'Hindous qui vous laissent tomber, dit-elle. Si je ne m'étais pas agitée comme un diable dans un bénitier je ne serais nulle part maintenant. Il n'a pas besoin de l'auto, cet imbécile ! À coup sûr, le fait qu'on me voie passer dans cette voiture par tout Chandrapore pendant mon congé, ne peut qu'augmenter le crédit de son État. Voilà comment il devrait prendre la chose. Voilà, en tout cas, comme il lui faudra la prendre. Ma Maharani ne lui ressemble pas, ma Maharani est une chérie. Voilà son fox-terrier, pauvre petit diable. Je les ai pêchés tous les deux avec le chauffeur. Pensez donc, emmener deux chiens à une conférence de chefs d'État ! Au fait, c'est peut-être aussi sensé que d'y emmener les chefs d'État ! (Elle poussa un rire aigu). L'harmonium. Ah ! l'harmonium est ma petite faute à moi ! Ils m'ont eue avec cet harmonium. Moi je voulais le laisser tranquille sur son train. Oh ! mon Dieu !

Ronny riait sans enthousiasme. Il n'approuvait pas qu'on prît du service auprès des États indigènes, où l'on pouvait acquérir une certaine influence, mais aux dépens du prestige général. Les triomphes plaisants d'un franc-tireur ne sauraient en rien aider un administrateur, et il dit à la jeune dame qu'elle surpasserait les Hindous à leur propre jeu si elle continuait ainsi.

— Ils me mettent toujours à la porte avant ce moment-là, et alors je cherche un autre truc. L'Inde entière grouille de Maharanis, de Ranis et de Begums qui demandent à grands cris quelqu'un de mon genre.

— Vraiment ? Je n'en avais aucune idée.

— Comment pourriez-vous en avoir une idée, Mr Heaslop ? Que peut-il bien savoir sur les Maharanis, Miss Quested ? Rien du tout, j'espère.

— Je vois que ces gens importants ne doivent rien avoir d'intéressant, dit tranquillement Adela qui goûtait peu le ton de la jeune femme. Sa main toucha de nouveau celle de Ronny dans l'ombre et au frisson animal s'ajouta cette fois une communauté d'opinion.

— Ah ! ici, vous vous trompez bien. Ils n'ont pas de prix.

— Je dirai difficilement qu'elle se trompe, jeta le Nawab Bahadur de son

isolement sur le siège de devant où ils l'avaient relégué. Un État indigène, un État hindou, la femme du chef d'un État hindou peut, cela est hors de doute, être une excellente dame, et ne laissez pas un instant effleurer votre esprit du soupçon que je puisse suggérer quoi que ce soit contre la personnalité de Son Altesse la Maharani de Mudkul. Mais j'ai peur qu'elle ne soit pas éclairée, j'ai peur qu'elle ne soit superstitieuse. Et à la vérité, comment pourrait-il en être autrement ? Quelle occasion d'être éclairée peut avoir eue cette dame ? Oh ! la superstition est terrible, terrible ! Oh ! c'est le grand défaut du type hindou ! – et comme pour aiguiser sa critique, les lumières du quartier européen apparurent sur un monticule à droite. Il devint de plus en plus volubile.

— Oh ! c'est le devoir de chacun, c'est le devoir de tous les citoyens d'ébranler la superstition. J'ai peu d'expérience des États hindous et aucune en particulier de celui-ci, je veux dire Mudkul (le souverain n'y possède, j'imagine, guère que onze canons), et, cependant, je ne puis penser qu'il soit dans un État aussi florissant que l'Inde anglaise où nous voyons la raison et l'ordre s'étendre de tous côtés comme un flot bienfaisant.

Miss Derek dit : « Ouf ! »

L'explétif n'arrêta pas l'élan du vieillard. Sa langue s'était dénouée et son esprit avait encore bien des remarques à faire. Il désirait réfuter l'opinion de Miss Quested au sujet des gens importants, parce que lui-même était plus important que beaucoup de chefs d'État indépendants. En même temps, il ne devait ni lui rappeler ni lui apprendre, qu'il était important, de peur qu'elle ne se sentît discourtoise. Ce fut là le fond de son discours ; mais il fit entrer aussi dans sa construction sa gratitude pour Miss Derek qui le ramenait à la ville, sa bonne volonté à tenir dans ses bras un chien repoussant, et un regret général pour le tracas qu'il avait causé à la race humaine pendant la soirée. Il désirait aussi qu'on le fît descendre près de la ville pour mettre la main sur son mécanicien et pour voir quel mauvais tour son petit-fils était en train de faire. Pendant qu'il tressait savamment ses angoisses en une seule corde, il soupçonna que ses auditeurs n'y trouvaient pas un suffisant intérêt et que le magistrat exprimait sa tendresse à la paire de jeunes femmes à l'abri de l'harmonium, mais sa bonne éducation le contraignit de poursuivre ; leur ennui n'avait pas d'importance parce que lui-même ignorait l'ennui, et leur licence n'avait pas d'importance parce que Dieu avait créé toutes les races dissemblables. L'accident était passé, et sa vie, uniformément utile, distinguée, heureuse, continuait à se dérouler et à s'exprimer en flots de termes choisis.

Lorsque le vieux geyser les eut laissés, Ronny, sans commentaire, se mit à parler légèrement du polo. Turton lui avait appris à ne pas discuter un homme à l'instant même, et il garda ce qu'il avait à dire sur le personnage du Nawab

Bahadur pour une autre heure de la soirée. Sa main, qu'il avait soulevée pour serrer celle du Nawab Bahadur, toucha de nouveau celle d'Adela ; elle la caressa franchement, il répondit, et la ferme pression qu'ils échangèrent avait sûrement une signification. Ils se consultèrent du regard en arrivant au bungalow, car Mrs Moore s'y trouvait. C'était à Miss Quested à parler. Elle dit nerveusement :

— Ronny, j'aimerais retirer ce que je vous ai dit au Maidan.

Il acquiesça et ce seul fait les fiança l'un à l'autre.

Aucun d'eux n'avait prévu cette conséquence. Elle avait voulu revenir à cet état premier d'incertitude qu'elle avait cultivé avec orgueil, mais il était passé hors d'atteinte à son heure propre. À la différence de l'oiseau vert et de l'animal hirsute, elle portait maintenant une étiquette. Elle se sentit de nouveau humiliée, car elle détestait les étiquettes, et elle sentit aussi qu'à ce moment aurait dû prendre place une autre scène entre elle-même et son amoureux, je ne sais quoi de dramatique qui retardât le dénouement. Pour lui, le plaisir avait remplacé la peine, il était surpris mais n'avait vraiment rien à dire. Et vraiment qu'y a-t-il à dire ? Être ou ne pas être mariés, là était la question et ils avaient conclu par l'affirmative.

— Venez, allons dire tout cela à ma mère.

Il ouvrit la porte de zinc perforée qui protégeait le bungalow des chenilles et de la gent ailée. Le bruit éveilla la mère. Elle avait rêvé de ses enfants absents, dont on parlait si peu, Ralph et Stella, et ne saisit pas d'abord très bien ce qu'on lui voulait. Elle aussi s'était accoutumée à d'interminables méditations sur l'avenir, et s'inquiétait qu'elles dussent sitôt finir.

Après l'annonce de leurs fiançailles, Ronny fit une remarque aimable et sincère :

— Écoutez-moi, toutes deux, allez voir l'Inde si cela vous plaît et comme il vous plaira ; je sais que je me suis montré bien ridicule chez Fielding, mais… c'est autre chose à présent. Je n'étais pas très sûr de moi-même.

« Mes devoirs ici sont évidemment terminés, je n'ai plus aucune envie de voir l'Inde ; c'est de mon retour, maintenant, qu'il faut m'occuper », pensa Mrs Moore. Elle repassa dans son esprit tout ce que signifie un heureux mariage et ses propres heureux mariages dont l'un avait donné ce fils. Les parents d'Adela avaient fait, eux aussi, un heureux mariage, et il était du meilleur augure que le fait se renouvelât pour la génération nouvelle. Et ainsi de suite. Le nombre de telles unions augmenterait certainement par une éducation plus répandue, lorsque l'idéal général deviendrait plus haut et les caractères plus fermes. Mais sa visite au collège gouvernemental l'avait fatiguée. Ses pieds étaient douloureux, Mr Fielding l'avait emmenée trop vite et trop loin, les jeunes gens l'avaient ennuyée dans le tum-tum et lui avaient fait croire à une rupture et,

quoique tout fût maintenant réparé, elle n'aurait pu parler des liens du mariage ni de rien autre avec son enthousiasme coutumier. Ronny était maintenant établi ; pour sa part, elle devait retourner en Angleterre et y aider les deux autres, s'ils le voulaient bien. Elle avait passé l'âge de se marier, fût-ce malheureusement. Son rôle était d'aider les autres, sa récompense d'éveiller de la sympathie. Les vieilles dames ne sauraient en demander davantage.

Ils dînèrent seuls. La conversation, agréable et tendre, porta sur l'avenir. Puis on parla du présent : Ronny revit et raconta sa journée propre. Elle ne ressemblait pas à celle des femmes. Pendant qu'elles se divertissaient ou méditaient, lui avait travaillé. Le Mohurram approchait et, comme d'habitude, les mahométans de Chandrapore étaient en train de construire des tours de papier trop hautes pour passer sous les branches d'un certain pépul. On savait de reste ce qui arrivait d'ordinaire. Les tours heurtaient l'arbre, un mahométan grimpait sur le pépul et coupait la branche ; les hindouistes protestaient, une bagarre religieuse s'ensuivait et Dieu sait quoi encore, avec peut-être l'obligation d'envoyer des troupes. Il y avait eu sous les auspices de Turton mainte députation et maint comité de conciliation : tout le travail normal de Chandrapore en était suspendu. Le cortège prendrait-il une autre route ou les tours seraient-elles plus basses ? Les mahométans offraient la première solution, les hindouistes insistaient pour obtenir la seconde. Turton avait favorisé les hindouistes jusqu'au moment où il les avait soupçonnés d'avoir par artifice courbé les branches de l'arbre vers le sol. Ils prétendaient qu'elles se courbaient naturellement : mesures, plans, visites officielles sur les lieux. Mais la journée n'avait pas déplu à Ronny, car elle prouvait combien les Anglais sont nécessaires à l'Inde ; sans leur intervention, il y aurait eu certainement effusion de sang. De nouveau il prit un ton de voix suffisant ; il n'était pas là pour être aimable mais pour maintenir la paix, et maintenant qu'Adela avait promis de devenir sa femme, elle comprendrait certainement.

— Qu'en pense notre vieux gentleman de l'auto ? demanda-t-elle d'un ton négligent qu'il jugea parfait.

— Notre vieux gentleman fait preuve d'une bonne volonté efficace, comme toujours dans les affaires publiques. Vous avez vu en lui notre Hindou d'exposition.

— Vraiment ?

— Je le crains. Ils sont étonnants, n'est-ce pas, même les meilleurs. Tôt ou tard, ils oublient tous de mettre à leur col la jumelle de derrière. Vous avez eu affaire à trois types d'Hindous aujourd'hui, les Bhattacharya, Aziz et ce bonhomme. N'est-ce pas une coïncidence curieuse qu'ils vous aient tous laissé tomber ?

— Aziz me plaît, Aziz est mon ami véritable, s'interposa Mrs Moore.

— Parce qu'un animal nous heurte au passage, le Nawab Bahadur perd la tête, abandonne son infortuné chauffeur, s'impose à Miss Derek… ce ne sont pas de grands crimes, non, pas de grands crimes, mais aucun blanc n'aurait agi ainsi.

— Quel animal ?

— Nous avons eu un petit accident sur la route de Marabar. Adela pense qu'il a été causé par une hyène.

— Un accident ? cria-t-elle.

— Rien du tout. Aucun mal. Notre excellent bonhomme fut tiré un peu trop brusquement de ses rêves, eut l'air de penser que c'était de notre faute et nous psalmodia : « Exactement, exactement. »

Mrs Moore frissonna et dit : « Un fantôme. » Mais le mot dépassa à peine ses lèvres. Les jeunes gens, trop occupés de leur propre point de vue, ne le relevèrent pas : privée de support, l'idée périt ou se résorba dans cette région de l'esprit qui s'exprime rarement.

— Oui, rien de grave, reprit Ronny, mais voilà tout l'indigène ; voilà en partie pourquoi nous ne l'admettons pas dans nos clubs, et pourquoi je suis étonné de voir Miss Derek, une jeune fille si convenable, prendre du service chez eux… Mais il me faut reprendre mon travail. Krishna !

Krishna était le domestique qui aurait dû apporter les dossiers de son bureau. Il n'était pas revenu et un épouvantable tapage s'ensuivit. Ronny tempêta, cria, hurla, et seul un observateur expérimenté aurait pu voir qu'il ne ressentait aucune colère, n'avait pas grand besoin des dossiers, et faisait du tapage seulement parce que c'était la coutume. Les domestiques, parfaitement au fait, couraient lentement en rond, des lanternes à la main. Krishna ! répétait la terre ; Krishna ! les cieux, tant que l'Anglais, apaisé par leurs échos, taxa de huit annas l'absence de l'homme, et se retira sur ses positions dans la pièce à côté.

— Ferez-vous une patience avec votre future belle-mère, ma chère Adela, ou bien cela vous paraît-il trop pot-au-feu ?

— J'aimerais assez, je ne me sens pas du tout en l'air. Je suis bien contente que tout soit enfin arrangé, mais je n'ai pas conscience de vastes changements. Nous sommes toujours tous trois les mêmes.

— C'est de beaucoup le meilleur sentiment que vous puissiez éprouver.

Elle se mit à aligner les cartes de sa réussite.

— Je le crois, dit la jeune fille pensive.

— J'ai eu peur chez Mr Fielding que tout ne s'arrangeât de l'autre façon… Valet noir sur reine rouge…

Elles bavardèrent doucement autour du jeu.

Tout à coup, Adela dit :

— Vous m'avez entendue dire à Aziz et à Godbole que je n'allais pas demeurer dans leur pays. Je ne pensais pas cela, pourquoi donc l'ai-je dit ? Je sens que je n'ai pas été assez sincère, assez scrupuleuse, ou je ne sais quoi. C'est comme si j'avais perdu le sens des proportions. Vous avez montré tant de bonté à mon égard ! Lorsque je me suis embarquée je voulais être bonne aussi, mais je ne sais comment je ne l'ai pas été… Mrs Moore, si l'on n'est pas d'une honnêteté absolue, à quoi bon vivre ?

Mrs Moore continuait d'abattre ses cartes. Les mots étaient obscurs, mais elle comprenait le malaise qui les avait fait naître. Elle avait éprouvé elle-même par deux fois, au cours de ses fiançailles, ce mélange de contrition et de doute. Tout était devenu clair et sûr par la suite ; est-ce que cette fois aussi ? Le mariage éclaircit bien des choses.

— À votre place, je ne me tourmenterais pas, dit-elle. Le milieu étranger est pour beaucoup dans tout cela ; vous et moi nous arrêtons à des riens et laissons les faits importants ; nous sommes ce qu'on appelle ici des « nouvelles ».

— Vous voulez dire que l'Inde se mêle à mes tracas ?

— L'Inde est… Elle s'arrêta.

— Pourquoi l'avez-vous appelé un fantôme ?

— Qu'ai-je appelé un fantôme ?

— La chose vivante qui nous a heurtés. N'avez-vous pas dit : « Oh ! un fantôme », en passant ?

— Il a fallu que je ne pense pas à ce que j'étais en train de dire.

— C'était probablement une hyène, en fait.

— Ah ! c'est très vraisemblable.

Et elles poursuivirent leur patience. En bas, dans Chandrapore, le Nawab Bahadur attendait son auto. Il était assis derrière sa maison de ville (une petite bâtisse meublée où il entrait rarement), entouré de la petite cour qui se forme toujours autour d'un notable hindou. Comme si les turbans eussent été un produit naturel de l'ombre, on pouvait en voir un nouveau apparaître comme une écume en avant de la ligne, s'incliner vers lui et se retirer. Il était préoccupé et avait pris la diction qui convient à un sujet religieux. Neuf années auparavant, alors qu'il possédait pour la première fois une auto, il avait heurté un homme ivre et l'avait tué, et depuis ce moment, l'homme l'avait toujours guetté. Le Nawab Bahadur était innocent devant Dieu et la loi, il avait payé double la compensation exigée, mais en vain ; l'homme continuait à le guetter sous une forme indicible près du lieu de sa mort. Aucun Anglais ne savait cela, le chauffeur aussi l'ignorait ; c'était un secret de race, plutôt transmissible par le sang que par la parole. Il parlait maintenant avec horreur des circonstances de

l’accident. Il avait conduit les autres au danger, il avait risqué la vie de deux hôtes innocents et honorés. Il répétait : « Qu’aurait importé ma mort ? Il faut mourir un jour ; mais ceux qui s’étaient confiés à moi ? »

L’assistance frissonnait et appelait la merci de Dieu. Aziz seul se tenait à l’écart, retenu par une expérience personnelle : n’était-ce pas en méprisant les fantômes qu’il avait connu Mrs Moore ?

— Voyez-vous, Nureddin, murmurait-il au petit-fils, – jeune homme efféminé qu’il rencontrait rarement, chaque fois aimé et invariablement oublié, – voyez-vous, mon cher ami, nous autres musulmans devons simplement nous débarrasser de ces superstitions, ou l’Inde n’avancera jamais. Combien de temps faudra-t-il entendre parler du sanglier de la route de Marabar ?

Nureddin regardait la terre. Aziz reprit :

— Votre grand-père appartient à une autre génération. Je le vénère et je l’aime, vous le savez, je ne le blâme pas, je dis seulement qu’il se trompe à notre point de vue, parce que nous sommes jeunes. Je veux que vous me promettiez – Nureddin, m’écoutez-vous ? – de ne pas croire aux esprits malins, et si je meurs (car ma santé devient bien faible), d’élever mes trois enfants dans le même mépris.

Nureddin sourit, et une réponse convenable montait à ses jolies lèvres, lorsque arriva la voiture de son grand-père qui l’emmena.

Le jeu de patience, là-haut, dans le quartier européen, durait encore. Mrs Moore murmurait toujours « dix rouge sur valet noir » ; Miss Quested, assise en face d’elle, entremêlait toujours à l’enchevêtrement du jeu des détails sur la hyène, sur ses fiançailles, la Maharani de Mudkul, les Bhattacharya, toute sa journée enfin, dont la surface rude et desséchée prenait, à mesure qu’elle s’éloignait, un contour défini comme aurait pu le faire l’Inde même, regardée de la lune. Puis les deux joueuses allèrent au lit, mais cependant d’autres s’étaient levés ailleurs, d’autres dont elles ignoraient l’existence. Jamais apaisée, jamais absolument noire, la nuit se déroulait ; elle se distingua pourtant des autres nuits par deux ou trois rafales de vent qui semblèrent tomber du ciel verticalement et y rebondir, dures et massives, sans laisser derrière elles aucune fraîcheur. On approchait de la saison chaude.

IX

Aziz tomba malade comme il l’avait prévu – légèrement malade. Trois jours après ces événements, il gisait sur son lit, dans son bungalow, se disant gravement atteint. C’était un accès de fièvre qu’il aurait négligé s’il y avait eu quoi que ce fût d’important à l’hôpital. De temps en temps il gémissait et pensait qu’il allait mourir, mais ne le pensait pas longtemps, car très peu de chose suffisait à le divertir. C’était un dimanche, jour toujours équivoque dans l’Orient, où il est excusable de paresser. Dans son demi-sommeil, il pouvait entendre les cloches, à la fois du quartier européen et de la maison des missionnaires, là-bas, derrière les abattoirs – cloches différentes et sonnées avec des intentions différentes, car un groupe en appelait énergiquement à l’Anglo-Inde, et l’autre faiblement à l’humanité. Il acceptait les premières avec indifférence ; pour les autres, il les ignorait les sachant inefficaces. Le vieux Mr Graysford et le jeune Mr Sorley faisaient des adeptes pendant la famine parce qu’ils distribuaient de la nourriture, mais lorsque revenait l’abondance ils étaient de nouveau laissés seuls, et quoique à chaque fois ils en fussent surpris et affligés, ils n’en devenaient jamais plus sages. « Aucun Anglais ne nous comprend hormis Mr Fielding, pensait Aziz, mais s’il entrait dans cette pièce, la honte me tuerait. » Il appela Hassan pour y mettre de l’ordre ; mais Hassan qui éprouvait sa paye en la faisant sonner sur les marches de la véranda, jugea possible de ne pas l’entendre ; il entendit et n’entendit pas, exactement comme Aziz avait appelé et n’avait pas appelé. « Voilà bien l’Inde… comme cela nous ressemble… nous sommes là… » Il s’assoupit de nouveau laissant errer ses pensées sur la surface compliquée de la vie.

Peu à peu elles se fixèrent sur un point déterminé – le Puits sans fond selon les missionnaires – qu’il n’avait jamais considéré lui-même que comme une fossette. Oui, il désirait vraiment passer une soirée avec quelques jeunes filles, chantant et faisant mille folies, une vague liesse montant jusqu’à la volupté. Oui, voilà bien ce qu’il voulait. Mais comment l’obtenir ? Si le major Callendar avait été un Hindou, il aurait assez compris ce qu’est un jeune homme, et lui aurait accordé deux ou trois jours de congé à Calcutta, sans poser de questions. Mais le major Callendar avait l’air de penser que ses subordonnés étaient de glace ou qu’ils allaient s’adresser aux bazars de Chandrapore – hypothèses toutes deux également dégoûtantes. Mr Fielding seul…

— Hassan !

Le domestique accourut.

— Regarde donc ces mouches, frère !

Il montra du doigt l'horrible masse qui pendait du plafond. Le noyau en était un fil de cuivre accroché là comme un hommage à l'électricité. L'électricité n'y avait pas pris garde et une colonie de mouches étaient venues en noircir de leur corps le tire-bouchon.

— Huzoor, ce sont des mouches.

— Bien, bien, en effet, très bien. Mais pourquoi t'ai-je appelé ?

— Pour les transporter ailleurs, dit Hassan après un instant de pénible réflexion.

— Transportées ailleurs, elles reviennent toujours.

— Huzoor !

— Débrouille-toi avec les mouches ; c'est pour cela que tu es mon domestique, dit Aziz doucement.

L'idée d'Hassan était d'envoyer le boy emprunter une échelle à la maison de Mahmoud Ali ; d'ordonner au cuisinier d'allumer le Primus et d'y faire chauffer de l'eau ; de monter en personne sur l'échelle avec un seau dans les bras et d'y plonger tout le tire-bouchon.

— Bien, très bien. Et maintenant qu'est-ce qu'il te reste à faire ?

— Tuer les mouches.

— Bien. Fais-le.

Hassan se retira, le plan presque organisé dans sa tête, et se mit à la recherche du boy. Mais, ne le trouvant pas, il ralentit, et finit par se glisser jusqu'à son poste de la véranda, sans toutefois se remettre à vérifier ses roupies de peur que son maître ne les entendît tinter. Les cloches dominicales pépiaient toujours. L'Orient retournait à l'Orient en passant par les banlieues anglaises et se couvrait de ridicule pendant le détour.

Aziz pensait toujours à de belles femmes.

Son esprit là-dessus était dur et direct, sans brutalité. Il avait appris ce que son corps demandait, depuis bien des années, grâce à l'ordre social qui l'avait vu naître, et lorsqu'il entama ses études de médecine il fut dégoûté par la pédanterie et l'embarras dont l'Europe fait preuve à l'égard des choses sexuelles. La science paraissait tout prendre du mauvais côté. Il ne pouvait se servir de ses expériences lorsqu'il les retrouvait dans un manuel allemand, parce que, à se trouver là, elles cessaient d'être siennes. Ce que son père et sa mère lui avaient dit et ce qu'il avait recueilli des domestiques, voilà le genre d'informations qu'il trouvait utiles et qu'il transmettait aux autres quand l'occasion s'en présentait.

Mais il ne devait pas attirer quelque disgrâce sur ses enfants par une sotte

escapade. Pensez un peu, si l'idée se répandait qu'il n'était pas respectable ! Sa propre position sociale devait être aussi considérée en dehors de l'opinion du major Callendar. Aziz respectait les convenances, quoiqu'il ne les entourât d'aucun halo moral, et c'est par là surtout qu'il se distinguait d'un Anglais. Ses conventions étaient sociales. Il n'y a pas de mal à tromper la société tant qu'elle ne le découvre pas, parce que c'est la découverte même qui cause tout le mal ; elle n'est pas comme un ami ou un dieu que le fait seul de l'infidélité offense. Très ferme dans cette croyance, il cherchait quelle sorte de mensonge il pourrait faire pour pouvoir se rendre à Calcutta, et pensait à un homme sûr qui pourrait lui envoyer de là-bas un télégramme et une lettre qu'il pût montrer au major Callendar lorsqu'un bruit de roues se fit entendre dans la cour de la maison. Quelqu'un venait prendre de ses nouvelles. La pensée de cette sympathie suffit à accroître sa fièvre, et avec une plainte sincère il s'enroula dans sa couverture.

— Aziz, mon vieil ami, nous sommes tout tristes, dit la voix d'Hamidullah. Un, deux, trois, quatre « boums » : les arrivants s'asseyaient sur le lit.

— Quand un docteur tombe malade, c'est toujours grave, dit la voix de Syed Mohammed, l'aide-ingénieur.

— Quand un ingénieur tombe malade, la chose n'a pas moins d'importance, dit la voix de Mr Haq, l'inspecteur de police.

— Oui, nous sommes tous diablement importants, nos traitements le prouvent.

— Le docteur Aziz est allé prendre le thé, mercredi après-midi, avec le principal du collège, flûta Rafi, le neveu de l'ingénieur. Le professeur Godbole, qui était aussi invité, a dû s'aliter de même. Le fait paraît au moins curieux, n'est-ce pas ?

Un foyer de soupçons s'alluma au cœur de chaque homme.

— Absurde ! s'exclama Hamidullah d'un ton autoritaire qui les refroidit.

— Absurde à coup sûr, répétèrent les autres, honteux.

Le jeune garnement, ayant raté son scandale, perdit confiance et resta debout le dos au mur.

— Le professeur Godbole est donc malade ? dit Aziz frappé par la nouvelle. J'en suis vraiment chagrin.

Intelligent et pitoyable, son visage émergea des plis rouge vif de la couverture.

— Comment allez-vous Mr. Syed Mohammed, Mr. Haq ? Vous êtes bien aimables d'être venus me voir. Comment allez-vous, Hamidullah ? Mais vous m'apportez de mauvaises nouvelles. Qu'a donc ce brave garçon ?

— Pourquoi ne réponds-tu pas, Rafi ? Tu fais autorité, dit son oncle.

— Oui, Rafi est notre grand homme, dit Hamidullah pour l'enfoncer un peu

plus. Rafi est le Sherlock Holmes de Chandrapore. Annonce, Rafi.

Plus bas que terre, le garçon murmura « diarrhée » et reprit courage aussitôt : le mot renforçait sa position. L'incendie de soupçons rebondit au cœur des hommes mais sur un autre point. Ce qu'on appelait diarrhée, n'était-ce pas plutôt un cas avancé de choléra ?

— S'il en est ainsi, c'est très grave ; nous sommes à peine à la fin de mars. Pourquoi ne m'en a-t-on pas averti ? s'écria Aziz.

— C'est le docteur Panna Lal qui le soigne, monsieur.

— Ah ! oui, deux hindouistes, voilà la clé ; ils s'accrochent les uns aux autres comme des mouches et assombrissent tout. Rafi, viens ici ; assieds-toi ; dis-moi tous les détails. Est-ce qu'il vomit aussi ?

— Oh oui, monsieur, et les grandes douleurs.

— Inutile d'aller plus loin. Dans vingt-quatre heures il sera mort.

Tous avaient l'air et se sentaient frappés ; mais en s'attachant à un coreligionnaire, le professeur Godbole avait diminué son droit à la pitié. Il les émouvait moins ainsi qu'au moment où il n'était qu'un individu souffrant. Bientôt ils lui reprochèrent d'être une source d'infection. « Toutes les maladies nous viennent des hindouistes », dit Mr Haq. Mr Syed Mohammed avait visité des foires religieuses à Allahabad et à Ujjain et les décrivit avec un mépris complet. À Allahabad, au moins, de l'eau courante emportait les impuretés, mais à Ujjain la petite rivière Sipra avait été barrée et des milliers de baigneurs venaient déposer leurs germes dans cette mare. Il parlait avec dégoût du soleil brûlant, des bouses de vache et des fleurs de souci, du campement de Saddhus dont quelques-uns allaient complètement nus par les rues. Comme on lui demandait le nom de l'idole surtout adorée à Ujjain, il répondit qu'il n'en savait rien ; il avait dédaigné de le demander et ne pouvait vraiment pas perdre son temps à de telles vétilles. Il tonna quelque temps, et dans son excitation finit par parler pundjabi (il arrivait de par là-bas), et devint incompréhensible.

Aziz aimait à entendre louer sa propre religion. La surface de son esprit en était calmée et de belles images pouvaient se former dans la profondeur. Quand la tirade bruyante de l'ingénieur fut terminée, il dit :

— Je suis tout à fait de cet avis.

Il leva le bras, paume en avant, ses yeux brillèrent, son cœur s'emplit de tendresse. Émergeant peu à peu de sa couverture, il récita des vers de Ghalib. Le poème n'avait aucun rapport avec la conversation précédente, mais venait de son cœur et parlait au cœur de ceux qui l'écoutaient. Tous étaient submergés par son pathétique ; le pathétique, convenaient-ils, est la plus haute qualité en art ; un poème devait toucher l'auditeur par l'idée éveillée en lui de sa propre faiblesse, et devait établir quelques comparaisons entre l'état de l'homme et celui des

fleurs. L’horrible chambre s’apaisait, les intrigues bêtes, les commérages, les mécontentements bornés s’étaient tus cependant que les mots qu’ils croyaient immortels emplissaient l’espace indifférent. Non pas chant de guerre, mais calme évidence, ils faisaient naître en eux le sentiment que l’Inde était une, musulmane, l’avait toujours été, assurance qui durait jusqu’au moment où ils regardaient par la porte. Quoiqu’eût senti Ghalib, il avait en tout cas vécu dans l’Inde, ce qui en affermissait pour eux l’unité. Il était mort avec ses propres tulipes et ses roses, mais des tulipes et des roses demeuraient, et les provinces sœurs du nord, Arabie, Perse, Ferghana, Turkestan, tendaient leurs mains comme il chantait, tristement, car toute beauté est triste, et accueillaient avec tendresse la ridicule Chandrapore dont chaque rue et chaque maison se déchirait elle-même, lui disant qu’elle était un pays et une âme. De l’assistance, seul Hamidullah avait quelque compréhension de la poésie. L’intelligence des autres était inférieure et rude. Pourtant ils écoutaient avec plaisir parce que la littérature n’avait pas été détachée de leur civilisation. L’inspecteur de police, par exemple, ne jugea pas qu’Aziz se déshonorait en récitant des vers ni ne lança le jovial éclat de rire par quoi un Anglais se protège contre la beauté. Il se contentait de rester assis, l’esprit vide, et lorsque ses pensées, ignobles pour la plupart, revinrent l’emplir, elles avaient une fraîcheur agréable. Le poème n’avait fait de « bien » à aucun d’eux, mais il était le souvenir fugitif, un souffle venu des lèvres divines de la beauté, un rossignol entre deux mondes de poussière. Moins explicite que l’appel à Krishna, il n’en disait pas moins notre solitude, notre isolement, notre besoin de l’ami qui ne vient jamais et dont cependant l’existence n’est pas tout à fait improbable. Pour Aziz, il le fit retourner à la pensée de ses femmes, mais d’une façon nouvelle, moins définie et plus intense. La poésie avait quelquefois cet effet sur lui, quelquefois aussi elle accroissait ses aspirations patriotiques, et il ne savait jamais à l’avance quel effet allait s’ensuivre ; il n’avait pu découvrir là aucune loi, pas plus d’ailleurs que dans le reste de sa vie.

Hamidullah avait, en passant, rendu visite à un fatigant comité de notables, nationalistes de tendances, où des Hindous, des musulmans, deux Sikhs, deux Parsis, un Jain et un Chrétien tentaient de s’aimer les uns les autres plus qu’il ne leur était naturel. Aussi longtemps que l’un d’eux maltraitait les Anglais, tout allait bien, mais aucun effort de construction n’avait été fait, et si les Anglais avaient abandonné l’Inde, le comité eût disparu au même instant. Hamidullah était heureux qu’Aziz qu’il aimait, et dont la famille était alliée à la sienne, ne s’intéressât pas à la politique qui nuit à l’homme et à sa carrière, et comprenait cependant qu’on ne pouvait rien bâtir sans elle. Il pensait à Cambridge avec tristesse comme à un autre poème qui, lui aussi, avait pris fin. Quel bonheur il avait goûté là-bas, vingt années auparavant ! La politique n’avait pas

d’importance dans le presbytère de Mr et Mrs Bannister. Là, les jeux, le travail, mêlés à une société agréable, paraissaient tisser un canevas suffisant à une vie nationale. Ici, tout n’était qu’intrigues et crainte. MM. Syed Mohammed et Haq eux-mêmes n’étaient pas dignes de sa confiance quoiqu’il les eût amenés dans sa voiture, et le collégien était un scorpion. Se penchant, il dit :

— Aziz, Aziz, mon ami, il nous faut partir ; nous sommes déjà en retard. Remettez-vous vite, car je ne sais ce que notre petit cercle deviendrait sans vous.

— Je n’oublierai pas ces mots affectueux, répondit Aziz.

— Croyez aussi à mon affection, ajouta l’ingénieur.

— Merci, Mr Syed Mohammed.

— Et à la mienne aussi, et à la mienne, monsieur, si vous le voulez bien, s’écrièrent les autres, chacun plus ou moins remué de bonne volonté. Petites flammes inextinguibles et sans action ! Tous demeurèrent assis sur le lit à mâcher de la canne à sucre qu’Hassan était allé en courant chercher au bazar, tandis qu’Aziz buvait un bol de lait épicé. On entendit à cet instant arriver une autre voiture. C’était celle du docteur Panna Lal, conduite par l’horrible Ram Chand. L’atmosphère d’une chambre de malade fut aussitôt recomposée et le patient se retira sous sa couverture.

— Messieurs, veuillez m’excuser, je suis venu prendre des nouvelles sur l’ordre du major Callendar, dit l’hindouiste que rendait nerveux le repaire de fanatiques où sa curiosité l’avait entraîné.

— Il est couché là, dit Hamidullah en montrant la forme immobile.

— Docteur Aziz, docteur Aziz, je viens prendre de vos nouvelles.

Aziz regarda d’un air mort le thermomètre qu’il lui tendait.

— Votre main, je vous prie… Il la prit, contempla les mouches au plafond, et finit par annoncer : Un peu de température.

— Pas beaucoup, je pense, dit Ram Chand avec l’espoir de quelque dispute.

— Un peu. Il doit rester au lit, répéta le docteur Panna Lal en secouant le thermomètre, afin qu’on ignorât le degré atteint. Il détestait son jeune collègue depuis le désastre qu’il avait dû subir avec Dapple, eût aimé lui jouer un mauvais tour et l’accuser de supercherie auprès du major Callendar. Mais il pouvait avoir bientôt besoin, lui aussi, de rester un jour au lit, et de plus, si le major Callendar pensait tout le mal possible des indigènes, il ne croyait jamais aux accusations mutuelles qu’ils se lançaient. Une attitude sympathique paraissait la meilleure. « Comment va l’estomac ? demanda-t-il, comment la tête ? » Apercevant le bol vide, il ordonna une diète lactée.

— Vous nous voyez tout soulagés, vous êtes bien bon d’être venu, dit Hamidullah tâchant de mettre un peu d’huile.

— Ce n’est que mon devoir.

— Nous savons à quel point vous êtes occupé.
— En effet.
— Et combien les malades sont nombreux dans la ville.
Le docteur vit un piège dans cette phrase. Qu'il admît ou non la remarque, on pouvait s'en servir contre lui.
— Il y a toujours des malades, répliqua-t-il, et je suis toujours occupé, c'est le naturel d'un docteur.
— Il n'a pas une minute. Il lui faut maintenant aller à la vapeur jusqu'au collège, dit Ram Chand.
— Vous soignez là le professeur Godbole peut-être ?
Le docteur garda un mutisme professionnel.
— Nous espérons que sa diarrhée est passée.
— Il va mieux, mais non pas de la diarrhée.
— Nous étions assez inquiets à son sujet. Le docteur Aziz est l'un de ses grands amis. Si vous pouviez nous dire le nom de son mal, nous vous en serions bien reconnaissants.
Après une pause prudente, il dit :
— Hémorroïdes.
— Et voilà donc votre choléra, mon cher Rafi, s'indigna Aziz, incapable de se contenir.
— Choléra, choléra ! et quoi encore ? que va-t-on inventer ? s'écria le docteur tout rebroussé. Qui répand des racontars si mensongers sur mes malades ?
Hamidullah montra du doigt le coupable.
— J'entends choléra, j'entends peste bubonique, j'entends toute espèce de mensonges. Où cela finira-t-il ? Je me le demande quelquefois. Cette ville est emplie de bruits mensongers, et ceux qui les lancent devraient être recherchés et châtiés exemplairement.
— Rafi, entends-tu ? Maintenant, pourquoi nous bourres-tu le crâne avec de telles absurdités ?
L'écolier murmura qu'un autre enfant le lui avait dit ; il prétendit aussi que la mauvaise grammaire anglaise que le gouvernement les obligeait à posséder donnait souvent à des mots un sens erroné et faisait ainsi commettre des erreurs à tous les élèves.
— Ce n'est pas une raison pour venir nuire à un docteur, dit Ram Chand.
— Parfaitement, parfaitement, dit Hamidullah désireux d'éviter tout ce qui pouvait être désagréable. Les querelles s'étendaient si vite et si loin ; MM. Syed Mohammed et Haq avaient l'air rogue et prêts à jouer leur partie. « Tu dois faire des excuses, Rafi, je devine que ton oncle le désire, dit-il. Tu n'as pas encore dit que tu regrettais l'ennui causé à ce monsieur par ton insouciance.

— Ce n’est qu’un enfant, dit le docteur Panna Lal apaisé.

— Il faut que les enfants eux-mêmes apprennent, dit Ram Chand.

— Votre propre fils vient d’échouer à son premier examen, je crois ? dit Syed Mohammed brusquement.

— Oh ! vraiment ? Oh ! oui, peut-être. Il n’a pas l’avantage de posséder un parent dans la *Prosperity Printing Press*.

— Pas plus que vous n’avez l’avantage d’être chargé plus longtemps de défendre ses intérêts à la cour.

Leurs voix montèrent. Ils se jetaient à la tête d’obscures allusions en une sotte dispute. Hamidullah et le docteur essayaient de rétablir la paix. Dans le brouhaha quelqu’un dit :

— Eh bien, est-il malade ou non ?

Mr Fielding était entré sans qu’on le vît. Tous se levèrent, et Hassan, en l’honneur de la race anglaise, frappa d’une canne à sucre le rouleau de mouches.

Aziz dit froidement :

— Asseyez-vous.

Quelle pièce ! Quelle compagnie ! De la saleté, une horrible conversation, le sol jonché de débris de cannes et de noisettes, tout taché d’encre, les tableaux gondolés contre des murs sales, pas de punkah ! Il n’avait pas voulu vivre dans ce milieu et parmi ces gens de troisième ordre. Dans sa confusion, il ne pensa qu’à l’insignifiant Rafi dont il s’était moqué et qu’il avait, de plus, fait gronder. Ce garçon devait partir content ou c’en était fait de toute hospitalité.

— Mr. Fielding est bien bon de daigner rendre visite à notre ami, dit l’inspecteur de police, nous sommes touchés de cette marque de sympathie.

— Ne lui parlez pas ainsi, il ne l’exige pas, non plus d’ailleurs que trois chaises. Il n’est pas trois Anglais, s’exclama-t-il. Rafi, viens ici, rassieds-toi. Je suis bien content que tu aies pu venir avec Mr Hamidullah, mon cher enfant ; cela m’aidera à guérir de t’avoir vu.

— Pardonnez-moi mes fautes, dit Rafi pour assurer sa position.

— Eh bien, êtes-vous malade ou non, Aziz ? répéta Fielding.

— Le major Callendar vous a sûrement dit que je trichais.

— Bon. Est-ce vrai ? » Amusés, tous rirent amicalement.

— C’est un Anglais dans sa meilleure forme, pensèrent-ils, et si naturel.

— Demandez-le au docteur Panna Lal.

— Vous êtes sûr que ma visite ne vous fatigue pas ?

— Mais non ! Il y a déjà six personnes dans ma petite chambre. Restez assis, je vous prie, et excusez-moi.

Il se détourna pour s’adresser de nouveau à Rafi que l’arrivée de son principal avait terrifié et qui, se souvenant de la calomnie qu’il avait essayé de répandre à

son sujet, ne désirait plus que s'évader.

— Il est malade sans l'être, dit Hamidullah en offrant une cigarette, et je pense que nous sommes beaucoup dans ce cas.

Fielding approuva ; il s'accordait bien avec l'avocat agréable et délicat. Ils avaient lié amitié et commençaient à se confier l'un à l'autre.

— Le monde entier semble mourir et pourtant il ne meurt pas, grâces en soient rendues à quelque bienfaisante Providence.

— C'est vrai, c'est tout à fait vrai, dit l'homme de police pensant qu'on venait de louer la religion.

— Mr Fielding en est-il vraiment convaincu ?

— Convaincu de quoi ? Le monde n'est pas en train de mourir, j'en suis sûr.

— Non, non, mais de l'existence de la Providence.

— Oh ! je ne crois pas à la Providence.

— Mais alors, comment pouvez-vous croire en Dieu ? demanda Syed Mohammed.

— Je ne crois pas en Dieu.

Un léger mouvement comme un : « Que vous disais-je ? » parcourut l'assistance et Aziz parut un moment scandalisé.

— Il est donc vrai que la plupart des Anglais sont athées ? demanda Hamidullah.

— Dans la classe des gens instruits et qui pensent ? Je crois que oui, quoiqu'ils n'aiment pas beaucoup cette étiquette. La vérité est que l'Occident ne se tourmente guère au sujet de croire ou ne pas croire. Il y a cinquante ans, ou même lorsque vous et moi étions jeunes, on faisait là-dessus beaucoup plus d'embarras.

— Et la moralité ne diminue-t-elle pas aussi ?

— Cela dépend de ce que vous appelez ainsi ; oui, oui, je pense qu'en fait la moralité diminue.

— Excusez ma question, mais s'il en est ainsi, comment l'Angleterre peut-elle justifier sa mainmise sur l'Inde ?

— Nous y voilà ! De nouveau la politique ! C'est une question dont mon esprit ne s'accommode pas, répondit-il. Personnellement, je suis venu ici parce que j'avais besoin d'un emploi. Je ne peux pas vous dire pourquoi l'Angleterre est ici ni si elle devrait y être ; la chose me dépasse.

— Des Hindous, capables de les occuper, ont aussi besoin d'emplois dans l'enseignement.

— J'imagine. Je suis arrivé premier, dit Fielding en souriant.

— Excusez-moi de nouveau. Est-il juste qu'un Anglais occupe dans l'Inde un emploi que des Hindous pourraient avoir ? Naturellement ne voyez là rien de

personnel, car, dans le cas présent, nous sommes bien heureux que vous soyez ici et nous retirons grand profit de cette discussion sincère.

Il n'y a qu'une réponse dans ce genre de conversation : « C'est pour le bien de l'Inde que l'Angleterre la garde. » Et cependant Fielding ne voulut pas la donner ; l'amour de la franchise l'avait pris tout entier. Il dit :

— Je suis, moi aussi, bien heureux d'être ici, voilà ma réponse, voilà ma seule excuse. Sur la justice du fait, je ne puis rien vous dire. Il peut n'avoir pas été juste que je sois né. Je prends l'air à quelqu'un d'autre, n'est-ce pas, chaque fois que je respire ? Et cependant, je suis content qu'il en soit ainsi, je suis content d'être venu dans l'Inde. Fût-on un grand coquin, si l'on est heureux, c'est déjà comme une justification.

Les Hindous étaient déroutés. Cette ligne de pensée ne leur était pas étrangère, mais les mots étaient trop définis et glacés. Si une phrase ne payait pas, en passant, par quelques compliments, son écot à la justice et à la moralité, sa syntaxe blessait leurs oreilles et paralysait leurs esprits. Leurs paroles et leurs sentiments (hormis le cas d'une affection), concordaient rarement. Ils avaient des conventions intellectuelles nombreuses sans l'aide desquelles leur pensée fonctionnait mal. Hamidullah était celui qui pouvait le mieux comprendre.

— Et les Anglais qui n'ont eu aucune joie à venir dans l'Inde, ceux-là n'ont donc pas d'excuse ? demanda-t-il.

— Aucune. Poussez-les dehors.

— Il doit être difficile de les séparer des autres dit-il en riant.

— Plus que difficile, mauvais, dit Ram Chand. Il n'y aurait pas un gentleman hindou pour approuver cette mise à la porte brutale. C'est par là que nous différons des autres peuples. Nous sommes tellement spiritualistes.

— C'est bien vrai, oh, comme c'est vrai, dit l'inspecteur de police.

— Est-ce bien vrai, Mr Haq ? Je ne pense pas que nous soyons spiritualistes. Nous ne savons pas coordonner, nous ne savons pas coordonner, il faut toujours en revenir là. Il nous est impossible de ne pas manquer un rendez-vous, il nous est impossible d'attraper un train. Qu'y a-t-il de plus dans le soi-disant spiritualisme de l'Inde ? Vous et moi devrions être au comité des notables, et nous n'y sommes pas ; notre ami le docteur Lal devrait être auprès de ses malades, et il n'y est pas ; nous allons ainsi et nous continuerons, je pense, d'aller ainsi, jusqu'à la consommation des siècles.

— Il n'est pas encore la consommation des siècles, il n'est que dix heures et demie, ah, ah, s'écria le docteur Panna Lal de nouveau en confiance. Messieurs, si vous me permettez de dire quelques mots, quelle conversation intéressante ; aussi remerciements et gratitude à Mr Fielding d'abord d'enseigner nos enfants et leur donner le bénéfice de sa grande expérience et de son jugement…

— Docteur Lal !

— Docteur Aziz ?

— Vous êtes assis sur ma jambe.

— Je vous demande pardon, mais l'on pourrait dire aussi que votre jambe me donne des coups.

— Venez ; dans un cas comme dans l'autre, nous fatiguons le malade, dit Fielding, et ils sortirent en file, quatre mahométans, deux hindouistes et l'Anglais. Ils se tinrent dans la véranda pendant que les voitures sortaient, à leur appel, chacune de son morceau d'ombre.

— Aziz a une très haute opinion de vous ; c'est sa maladie seule qui l'a empêché de parler.

— Je comprends très bien, dit Fielding, que sa visite avait plutôt déçu. Le commentaire du club – « en se donnant à bon marché comme d'habitude » – lui traversa l'esprit. Il ne put pas même obtenir qu'on lui amenât son cheval. Aziz lui avait tellement plu à leur première rencontre qu'il avait espéré cette fois aller encore plus avant.

X

La température avait fait un saut brusque au cours de la dernière heure. La rue était vide comme si quelque catastrophe avait balayé l'humanité pendant cette conversation sans conclusion. En face du bungalow d'Aziz se dressait une grande bâtisse inachevée, appartenant aux deux frères astrologues, et un écureuil y était accroché, la tête en bas, le ventre pressé contre le brûlant échafaudage, une longue queue galeuse brusquement détendue. Il paraissait être le seul occupant de la maison, et ses cris aigus, accordés sans doute à l'infini, n'avaient guère d'attrait que pour les autres écureuils. D'autres bruits sortaient d'un arbre poussiéreux où des oiseaux sombres criaillaient et se débattaient à la recherche des insectes ; un autre oiseau, l'invisible chaudronnier, avait attaqué son « ponk, ponk ». À la majorité des êtres vivants importe si peu ce que désire ou ce que décide cette minorité qui s'intitule humaine ! La plus grande partie des habitants de l'Inde ne s'inquiète guère de son gouvernement. Il est vrai que les animaux inférieurs d'Angleterre ne s'inquiètent pas plus de l'Angleterre ; mais sous les tropiques l'indifférence est plus apparente, le monde inférieur est plus proche et plus prêt à reprendre le dessus à la moindre fatigue de l'homme. Lorsque les sept gentlemen qui avaient exprimé à l'intérieur du bungalow des opinions si diverses, arrivèrent au-dehors, ils prirent tous conscience d'un fardeau commun et d'une vague menace qu'ils appelaient « la venue du mauvais temps ». Ils se sentirent incapables de faire leur travail ou trop mal payés pour le faire. L'espace qui les séparait de leurs voitures n'était pas vide, mais tout embarrassé d'un milieu qui pesait sur leur chair ; les coussins des voitures brûlaient leur culotte, leurs yeux piquaient, des masses d'eau chaude s'accumulaient sous leur casque et ruisselaient sur leurs joues. Après de faibles salams, ils se dispersèrent à la recherche d'autres intérieurs de bungalow où ils pussent recouvrer l'estime d'eux-mêmes et les qualités propres qui les diversifiaient.

Dans toute la ville et dans la plus grande partie de l'Inde commençait, de la part des hommes, le même mouvement de retraite vers les caves, le sommet des montagnes et l'ombre des arbres. Avril, héraut des horreurs, était arrivé. Le soleil reprenait possession de son royaume, puissant mais sans beauté, – car là était le trait désastreux. Si seulement il y avait eu quelque beauté ! Sa cruauté en fût devenue tolérable. L'excès même de sa lumière l'empêchait de triompher ; dans son flot d'un blanc jaunâtre, non seulement les choses, mais encore tout éclat

était noyé. Il n’était pas l’ami, hors d’atteinte, des hommes, des oiseaux ou des autres soleils ; il n’était pas l’éternelle promesse, la pensée lointaine, mais jamais absente, qui hante notre conscience ; il n’était plus lui-même qu’une créature, comme le reste, et par là dépouillé de sa gloire.

XI

Quoique les voitures des Hindous fussent déjà parties et que Fielding pût voir son cheval sous un petit abri au coin de la cour, personne ne se dérangeait pour le lui amener. Il allait le chercher lui-même quand un appel parti de la maison l'arrêta. Aziz s'était assis sur son lit, échevelé et triste.

— Cette maison est la vôtre, dit-il ironiquement. Voilà l'hospitalité tant vantée de l'Orient. Considérez ces mouches. Considérez le chunam tombant des murs. N'est-ce pas joyeux ? Je suppose maintenant que vous voulez partir, après avoir vu un intérieur oriental.

— De toute façon, il faut vous reposer.

— Je peux me reposer tout le jour, grâce au méritoire docteur Lal. C'est l'espion du major Callendar, je pense que vous le savez ; mais pour cette fois, ça n'a pas marché. Il m'est permis d'avoir un peu de température.

— Callendar ne se fie à personne, pas plus aux Anglais qu'aux Hindous ; c'est son caractère et je voudrais bien que vous ne fussiez pas sous ses ordres. Mais vous y êtes et voilà tout.

— Avant de partir, car vous êtes évidemment très pressé, voulez-vous, je vous prie, ouvrir ce tiroir ? Voyez-vous ce morceau de carton brun au fond ?

— Oui.

— Ouvrez-le.

— Qui est-ce ?

— C'était ma femme. Vous êtes le premier Anglais devant qui elle ait comparu. Maintenant, reposez cette photographie.

Il était étonné comme le voyageur qui, tout à coup, entre les pierres du désert, aperçoit quelques fleurs. Les fleurs ont toujours été là, mais brusquement il en prend conscience. Il essaya de regarder la photographie, mais celle-ci n'était guère en elle-même qu'une femme en sari, face au monde. Il murmura :

— Vraiment, je ne vois pas ce qui motive une telle faveur, Aziz, mais j'en suis très touché.

— Oh ! ce n'est rien. Ce n'était pas une femme de haute éducation, ni même belle. Mais laissez donc cela. Vous l'auriez vue en personne, pourquoi ne verriez-vous pas sa photographie ?

— Vous m'auriez permis de la voir ?

— Pourquoi pas ? Je crois en la purdah, mais je lui aurais dit que vous étiez

mon frère, et elle vous aurait vu. Hamidullah l’a vue, et quelques autres.

— Pensait-elle qu’ils fussent vos frères ?

— Évidemment non, mais le mot existe et il est commode. Tous les hommes sont mes frères, et aussitôt que l’un d’eux se conduit comme tel envers moi, il peut voir ma femme.

— Et quand le monde entier se conduira comme tel, il n’y aura plus de purdah ?

— C’est parce que vous pouvez faire et sentir une telle remarque que je vous ai montré cette photographie, dit Aziz gravement. Cela dépasse le pouvoir de la plupart des hommes. C’est parce que vous vous conduisez bien à mon égard, tandis que je me conduis mal au vôtre, que je vous montre cela. Je n’espérais pas du tout que vous retourniez, il y a un instant, lorsque je vous ai rappelé. Je pensais : « C’est certainement fini entre nous, je l’ai insulté. » Mr Fielding, personne ne peut savoir à quel point, nous autres Hindous, nous avons besoin de bonté ; nous ne le « avons pas nous-mêmes. Mais lorsqu’on nous la donne, nous le savons bien. Nous n’oublions pas, en dépit des apparences. De la bonté, encore de la bonté, et après cela même, encore de la bonté. Je vous affirme que c’est le seul espoir. » Il avait la voix d’un homme qui rêve. Elle changea, tout en demeurant profondément au-dessous de son niveau normal ; il dit :

— Nous ne pouvons construire l’Inde que sur nos sentiments. Qu’importent toutes ces réformes, et ces comités de conciliation, et ces disputes, pour savoir si nous couperons la tazia ou si nous prendrons une autre route ; qu’importent les conseils de notables et les réunions officielles où les Anglais regardent avec mépris la couleur de notre peau ?

— C’est commencer par le mauvais bout, n’est-ce pas ? Je le sais bien, mais les institutions et le gouvernement ne le savent pas.

Il considéra de nouveau la photographie. La dame tournait son visage vers le monde, selon le désir de son mari et le sien propre ; mais comme il la déroutait, ce monde contradictoire et plein d’échos !

— Laissez donc ; elle n’a aucune importance, elle est morte, dit Aziz doucement. Je vous l’ai montrée parce que je n’avais rien d’autre. Vous pouvez maintenant faire le tour de mon bungalow entier et tout vider. Je n’ai pas d’autres secrets. Mes trois enfants vivent loin d’ici avec leur grand-mère, et c’est tout.

Fielding s’assit auprès du lit, sensible à la confiance qu’on lui montrait, et cependant plein de tristesse. Il se sentit vieux. Pourquoi ne pouvait-il être soulevé, lui aussi, par les vagues de l’émotion ? À leur prochaine rencontre, Aziz pouvait se montrer méfiant et lointain. Il le comprenait, et de le comprendre le rendait triste. De la bonté, de la bonté et encore de la bonté ; oui, il pouvait

donner de la bonté, mais était-ce bien là tout ce que demandait cette étrange nation ? Ne demandait-elle pas aussi, à l'occasion, quelque intoxication du sang ? Qu'avait-il fait pour mériter cette explosion de confidences ? Et quel gage pouvait-il donner en échange ? Il regarda derrière lui sa propre vie. Quelle pauvre moisson de secrets elle avait produite ! Il s'y trouvait bien des choses qu'il n'avait montrées à personne, mais elles avaient si peu d'intérêt qu'il était bien inutile de lever sur elles une purdah. Il avait été amoureux, fiancé même, la jeune fille avait cassé, son souvenir et les pensées qu'elle lui inspirait l'avaient pour un temps éloigné d'autres femmes, puis l'indulgence était venue, suivie du repentir et, enfin, du calme. Pas grand-chose en réalité, hormis le calme, et Aziz ne demandait pas de telles confidences ; il appellerait cela « tout rangé en bel ordre froid sur des étagères ».

« Je ne serai jamais intime avec ce garçon », pensa Fielding, puis « pas plus qu'avec aucun autre ». C'était là le corollaire. Il dut s'avouer que peu lui importait au fond, qu'il était heureux d'aider et d'aimer les hommes, tant qu'ils n'y voyaient pas d'inconvénient, et qu'il passait son chemin, serein, sitôt qu'ils en voyaient un. L'expérience peut beaucoup ; et tout ce qu'il avait appris en Angleterre et en Europe le soutenait maintenant et l'aidait à prendre des choses une claire intelligence ; mais cette intelligence même l'écartait d'expériences nouvelles.

— Comment trouvez-vous les deux dames que vous avez rencontrées mercredi ? demanda-t-il.

Aziz secoua la tête d'un air désapprobateur. La question lui rappelait ses paroles irréfléchies au sujet des grottes de Marabar.

— Comment trouvez-vous les Anglaises, d'une façon générale ?

— Elles plaisaient à Hamidullah en Angleterre. Ici nous ne les regardons jamais. Oh ! non, nous sommes bien trop prudents. Parlons d'autre chose.

— Hamidullah a raison ; elles sont bien plus agréables en Angleterre. Il y a quelque chose qui ne leur convient pas ici.

Aziz dit après un nouveau silence :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas marié ?

La question plut à Fielding.

— Parce que, plus ou moins, je m'en suis passé, répliqua-t-il. Je pensais à vous raconter un peu de mon histoire quelque jour, si je peux la rendre assez intéressante. La dame qui me plaisait n'a pas voulu de moi, voilà le grand point, mais à quinze ans de distance, cela ne signifie plus grand-chose.

— Mais vous n'avez pas d'enfants ?

— Aucun.

— Excusez ma question : Avez-vous quelque enfant illégitime ?

— Non, je vous l'aurais dit bien volontiers si j'en avais eu un.

— Ainsi votre nom s'éteindra complètement.

— C'est inévitable.

— Bon. (Il secoua la tête). Cette indifférence sera toujours incompréhensible à un Oriental.

— Je me soucie peu d'avoir des enfants.

— Là n'est pas la question, dit-il avec impatience.

— Je ne ressens pas leur absence, je n'éprouve pas le besoin d'en avoir qui pleurent autour de mon lit de mort et qui se montrent polis à mon égard par la suite, ce qui est, je pense, l'idée commune. J'aimerais beaucoup mieux laisser une pensée derrière moi qu'un enfant. Les autres peuvent avoir des enfants. Ce n'est pas indispensable dans une Angleterre bourrée, et qui couvre l'Inde d'hommes à la recherche d'un emploi.

— Pourquoi n'épousez-vous pas Miss Quested ?

— Seigneur Dieu ! Voyons, c'est une pimbêche.

— Pimbêche, pimbêche ? Expliquez, je vous prie. N'est-ce pas là un mot désobligeant ?

— Oh ! je ne la connais pas, mais elle m'a frappé comme un des produits les plus pitoyables de l'éducation occidentale. Elle me déprime.

— Mais pimbêche, Mr Fielding ? Qu'est-ce que cela ?

— Elle va, elle va comme si elle assistait à une conférence avec, toujours, un grand effort pour comprendre l'Inde et la vie, et avec le souci de prendre, éventuellement, une note.

— Je la croyais sympathique et sincère.

— C'est ce qu'elle est sans doute », dit Fielding honteux de sa rudesse : la pensée d'un mariage possible entraîne toujours une exagération chez un célibataire, et une petite tempête sous un crâne. « Mais je ne pourrais me marier avec elle, si je le désirais, puisqu'elle vient précisément de se fiancer avec le magistrat.

— Vraiment ! J'en suis heureux ! s'exclama-t-il soulagé, car le fait l'exemptait de l'expédition de Marabar ; on ne pouvait tout de même pas s'attendre à ce qu'il traitât d'officiels Anglo-Hindous.

— C'est l'œuvre de la vieille mère. Elle avait peur que son fils ne choisît lui-même, aussi a-t-elle amené la jeune fille d'Angleterre pour les jeter aux bras l'un de l'autre jusqu'au moment où la chose est arrivée.

— Mrs Moore ne m'avait pas parlé de ce projet-là.

— Je peux m'être trompé, je suis en dehors des papotages du club. Mais quoi qu'il en soit, ils sont fiancés.

— Oui, vous êtes tout à fait en dehors, mon pauvre garçon, dit-il en souriant.

Pas de Miss Quested pour Mr Fielding. D'ailleurs, elle n'était pas belle. Elle n'a pas de seins, en fait, si vous voulez bien y penser.

Fielding sourit aussi, mais trouva un rien de mauvais goût dans ces constatations sur la poitrine d'une dame.

— Pour le magistrat de la ville cela suffira, je pense, comme il suffira à elle. Pour vous, je vous trouverai une dame avec des seins comme des mangues…

— Non, vous ne ferez pas cela.

— Il est vrai, je ne le ferai pas, et d'ailleurs votre position vous rend peut-être la chose dangereuse.

Sa pensée avait glissé du mariage à Calcutta. Il prit un air grave. Imaginez un peu qu'il ait persuadé le principal de l'accompagner là-bas et qu'il lui ait attiré, par suite, quelque ennui ! Brusquement, il prit à l'égard de son ami une attitude nouvelle, celle du mentor qui connaît les dangers de l'Inde et veut l'en avertir.

— Vous ne pouvez être trop prudent, Mr Fielding. Quoi que vous disiez ou fassiez, dans ce pays du diable, il y a toujours quelque coquin envieux aux aguets. Vous serez sans doute étonné d'apprendre qu'il y avait au moins trois espions assis dans cette pièce lorsque vous êtes entré. J'ai été vraiment chaviré de vous entendre parler ainsi au sujet de Dieu. Ils iront certainement le raconter.

— À qui ?

— Fort bien, fort bien, mais vous avez aussi attaqué la morale, et dit que vous étiez venu ici pour prendre la place des autres. Tout cela était bien imprudent. Nous sommes dans un pays où les scandales sont terribles. Quoi, un de vos propres élèves n'était-il pas là qui écoutait ?

— Merci de vos avis ; je vais en effet tâcher d'être plus prudent. Quand le sujet m'intéresse, je m'oublie aisément. Il n'y a pas grand mal, cependant.

— Mais si, vous pouvez vous attirer des ennuis en vous épanchant ainsi en public.

— Ce ne serait pas ma première expérience de ce genre.

— Mais écoutez donc : vous pourriez bien, à la fin, perdre votre place.

— Si je la perds, je la perds. Je n'en mourrai pas. Je voyage sans bagages.

— Sans bagages ! Vous êtes une race extraordinaire, dit Aziz se tournant comme s'il allait s'endormir, et se retournant immédiatement. Est-ce votre climat, ou quoi ?

— Mais non, beaucoup d'Hindous voyagent aussi sans bagages, les Saddhus et ceux de leur genre. C'est même une des choses que j'admire dans votre pays. N'importe quel homme peut voyager sans bagages tant qu'il n'a pas une femme et des enfants. C'est une des raisons pourquoi je ne me marie pas. Je suis un saint homme, la sainteté en moins. Glissez cela à vos trois espions et dites-leur de le mettre dans leur poche.

Aziz, charmé et intéressé, retournait la nouvelle idée dans son esprit. Ainsi, voilà pourquoi Mr Fielding et quelques autres avaient si peu de crainte. Ils n'avaient rien à perdre. Mais pour lui, il était enraciné dans la société et dans l'Islam. Il appartenait à une tradition qui le liait, et il avait apporté au monde des enfants, la société future. Il menait une vie si floue dans cette pauvre baraque, mais cependant il avait sa place, sa place.

— Je ne peux pas être cassé de mon emploi, parce que mon emploi est l'éducation. Je crois à cette mission : enseigner aux hommes à être des individus et à comprendre les autres individus. Je ne crois d'ailleurs qu'à cela. Au collège du gouvernement, je le mêle à de la trigonométrie, etc. Lorsque je serai devenu un Saddhu, je le mêlerai à quelque autre chose.

Il arrêta là sa profession de foi, et tous deux gardèrent le silence. Les mouches se firent plus horribles que jamais à venir danser tout près de leurs pupilles ou leur ramper dans les oreilles. Fielding se débattait sauvagement. Cet exercice lui donna chaud ; il se leva pour partir.

— Vous devriez dire à votre domestique de m'amener mon cheval. Il n'a pas l'air d'apprécier mon urdu.

— Je sais. C'est sur mon ordre. Voilà les tours que nous jouons aux Anglais infortunés ! Pauvre Mr Fielding ! Mais je vais vous relâcher maintenant. Mon cher ami ! Hormis vous et Hamidullah, je n'ai personne à qui parler ici. Hamidullah vous plaît, n'est-ce pas ?

— Beaucoup.

— Me promettez-vous de venir nous trouver tout de suite si vous avez un ennui quelconque ?

— Je ne peux jamais avoir d'ennuis.

« Drôle de bonhomme ; il faut espérer qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux », pensa Aziz demeuré seul. Sa période d'admiration était close et il réagissait contre toute tutelle. Il lui était difficile de garder du respect pour quelqu'un qui jouait cartes sur table. Fielding, découvrit-il par la suite, était affectueux et libéré des conventions, mais n'avait rien de ce qu'on peut appeler sagesse. Cette franchise de langage devant Ram Chand, Rafi et Cie, était dangereuse et sans élégance. Elle ne servait aucun but utile.

Mais ils étaient amis, frères ; cela du moins était définitif. Leur amitié avait été scellée devant la photographie de sa femme, ils avaient confiance l'un dans l'autre ; la tendresse avait, pour une fois, triomphé. Il se laissa glisser au sommeil parmi les souvenirs les plus heureux des deux dernières heures : la poésie de Ghalib, la grâce des femmes, ce bon vieil Hamidullah, ce bon Fielding, sa femme honorée et ses enfants chéris. Il passa dans une région où ces joies n'avaient pas d'ennemis, mais s'épanouissaient harmonieusement dans un jardin

éternel, s’enroulaient autour du marbre cannelé des fontaines, et s’élevaient en dômes sous lesquels étaient inscrits, en blanc sur noir, les quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu.

DEUXIÈME PARTIE
LES GROTTES

I

Le Gange, quoique coulant des pieds de Vishnu et à travers la chevelure de Siva, n'est pas un très vieux fleuve. La géologie, voyant plus loin que la religion, connaît une époque où n'existaient ni le fleuve ni les Himalayas qui lui ont donné naissance, et où l'Océan s'étendait sur les lieux saints de l'Hindoustan. Les montagnes s'élevèrent, leurs débris comblèrent l'Océan, les dieux y prirent leur place et créèrent la rivière, et l'Inde que nous disons immémoriale naquit. Mais il y a en réalité une Inde beaucoup plus vieille. Aux jours de l'Océan préhistorique la partie sud de la péninsule existait déjà ; les sommets de Dravidia avaient été de la terre depuis que la terre existait. Ils avaient vu d'un côté l'effondrement des continents qui les reliaient à l'Afrique, et de l'autre, le soulèvement de l'Himalaya surgissant de la mer. Rien au monde n'est aussi vieux. Aucune eau ne les recouvrit jamais, et le soleil, qui les contemple depuis d'innombrables millénaires, peut encore discerner dans leurs contours des formes qui furent siennes avant que notre globe ne fût arraché de son sein. Si l'on peut toucher quelque part la chair de la chair du soleil, c'est là, dans ces collines d'une incroyable antiquité.

Et cependant, elles-mêmes changent. Pendant que s'élevait l'Inde himalayenne, cette Inde, la primitive, s'affaissait, et lentement elle rentre dans la courbe terrestre. Il est possible que, dans des millénaires à venir, un océan doive s'étendre là aussi et couvrir de boue les roches solaires. Pour l'instant, la plaine du Gange empiète sur elles avec quelque chose de la mer dans son action. Elles s'enlisent sous les terres naissantes. Leur masse centrale demeure intacte mais les sentinelles avancées ont été coupées et se dressent, plantées jusqu'au genou, plantées jusqu'à la gorge, dans la terre envahissante. Il y a en elles quelque chose d'indicible. Rien ne leur est comparable au monde ; un simple coup d'œil jeté sur elles suspend votre respiration. Elles se dressent, abruptes, déraisonnables, sans la proportion que gardent les montagnes les plus sauvages partout ailleurs, sans comparaison possible avec rien de rêvé et de vu. Les qualifier d'hallucinantes fait penser à des fantômes, et elles sont plus vieilles que tout esprit. L'hindouisme a gratté et plâtré quelques rocs, mais les châsses sont délaissées comme si les pèlerins, qui, d'habitude, recherchent l'extraordinaire, en avaient trouvé là par trop. Quelques Saddhus un jour s'installèrent dans une grotte mais y furent enfumés. Le Bouddha lui-même, qui dut passer par là, dans

sa marche vers l’arbre Bô, a fui sans doute un renoncement plus grand que le sien, et n’a laissé aucune légende de lutte ou de victoire à Marabar.

Les grottes sont vite décrites. Un tunnel de huit pieds de long, cinq pieds de haut et trois de large conduit à une chambre circulaire d’environ vingt pieds de diamètre. Cette disposition se répète sans cesse tout au long des collines. C’est tout. Voilà une grotte de Marabar. Après avoir vu une de ces grottes, après en avoir vu deux, après en avoir vu trois, quatre, quatorze, vingt-quatre, le visiteur retourne à Chandrapore, ne sachant pas bien s’il a fait une expérience curieuse ou terne, ou même s’il a fait une expérience quelconque. Il lui est difficile de parler des grottes ou de les distinguer dans son esprit, car la disposition ne change jamais ; pas un relief aux murs, pas même un nid d’abeille ou une chauve-souris qui les différencie l’une de l’autre. Rien, rien qui les rende attachantes. Leur réputation – car elles en ont une – ne semble pas dépendre de ce qu’en disent les hommes. Tout se passe comme si la plaine environnante ou les oiseaux de passage s’étaient exclamés : « Quelle chose extraordinaire ! » et que le mot demeuré dans l’air eût été respiré par les hommes.

Ce sont des grottes obscures. Même lorsqu’elles s’ouvrent au soleil, il ne plonge que très peu de lumière dans la chambre circulaire par le tunnel de l’entrée. Il y a peu à voir, et nul œil ne le voit jusqu’au moment où un visiteur entré là, pour les cinq minutes coutumières, frotte une allumette. Aussitôt une seconde flamme s’allume dans les profondeurs de la roche et s’avance vers la surface comme un esprit emprisonné : les murs de la chambre circulaire ont été miraculeusement polis. Les deux flammes s’approchent et luttent pour s’unir, mais n’y parviennent pas, car l’une respire de l’air et l’autre de la pierre. Un miroir où s’étalent des couleurs délicieuses sépare les deux amants ; de délicates étoiles grises et roses s’interposent, d’exquises nébuleuses, des brouillards plus faibles que la queue d’une comète ou la lune de midi, toute la vie évanescente du granit, visible là seulement. Des poings et des doigts lancés à travers la terre envahissante, voici enfin la peau, plus belle que n’importe quelle robe animale, plus lisse qu’une eau tranquille, plus voluptueuse que l’amour. L’éclat augmente, les flammes se touchent, se joignent, meurent. La grotte est de nouveau obscure comme toutes les grottes.

Seul le mur de la chambre circulaire est ainsi poli. Les parois du tunnel sont encore rugueuses ; elles frappent comme une addition rétrospective à la perfection intérieure. Il fallait une entrée, les hommes en ont fait une. Mais ailleurs, plus profondément dans le granit, y a-t-il des chambres sans entrée, des chambres jamais descellées depuis l’avènement des dieux ? La tradition locale veut que ces dernières soient en nombre plus grand que celles visitées, comme le nombre des morts surpasse celui des vivants, qu’il y en ait quatre cents, quatre

mille ou millions. Elles ne contiennent rien, elles ont été scellées avant que fussent créés la peste ou les trésors ; si les hommes, devenus curieux, creusaient le roc, rien, rien ne serait ajouté à la somme des biens ou des maux. La rumeur publique en place une à l'intérieur du roc qui oscille au sommet de la plus haute colline ; une grotte en forme de bulle, sans plafond ni parquet qui mire sa propre obscurité dans toutes directions à l'infini. Si le roc tombe et s'écrase, la grotte s'écrasera aussi, vide comme un œuf de Pâques. La roche creuse se balance dans le vent, et même remue lorsqu'un corbeau vient s'y poser : d'où son nom et celui de son étonnant piédestal : le Kawa-Dol.

II

Sous certains éclairages et à une distance convenable, ces collines prennent un aspect romantique ; Miss Quested, en les regardant au crépuscule, de la plus haute véranda du club, dit incidemment à Miss Derek qu'elle aurait bien aimé les aller voir, que le docteur Aziz, chez Mr Fielding, avait promis d'arranger quelque chose, et que les Hindous paraissaient oublier bien aisément. Ces paroles furent recueillies par le domestique qui leur offrait des vermouths. Ce domestique entendait l'anglais. Ce n'était pas proprement un espion, mais il avait l'ouïe bonne, et Mahmoud Ali, sans proprement le soudoyer, l'encourageait à venir s'accroupir avec ses domestiques et se trouvait passer par là au cours de sa visite. En voyageant, l'histoire se teinta d'émotion, et Aziz apprit avec horreur que les dames anglaises, profondément offensées de son silence, avaient attendu chaque jour une invitation. Il pensait que sa remarque, pour lui sans importance, avait été oubliée. Doué de deux mémoires, une temporaire et une permanente, il avait déjà relégué les grottes dans un coin de la première. Il dut une fois pour toutes les ramener et se résoudre à pousser l'entreprise. Elle allait être une réplique effrayante du thé de Fielding. Il s'assura d'abord la présence de ce dernier et celle du vieux Godbole, puis chargea Fielding d'approcher Mrs Moore et Miss Quested au moment où elles seraient seules – on devait, par ce moyen, tourner l'opposition de Ronny, leur protecteur officiel. L'affaire n'était pas trop du goût de Fielding ; il avait du travail, les grottes l'ennuyaient, il prévoyait du frottement et des dépenses, mais il ne voulut pas refuser le premier service que son ami lui demandait et obéit. Les dames acceptèrent. La chose soulevait bien quelques difficultés à cause de leurs multiples invitations, et cependant elles espéraient en venir à bout après avoir pris l'avis de Mr Heaslop. L'avis de Ronny fut qu'il n'y avait pas d'inconvénient, pourvu que Fielding prît la pleine responsabilité de leur effort. Il n'avait pas beaucoup d'enthousiasme pour ce pique-nique, mais à vrai dire les dames n'en avaient pas plus – personne n'en avait plus, et cependant on le monta.

Aziz était terriblement tracassé. Ce n'était pas une grande expédition – un train les prenait à Chandrapore avant l'aube, un autre les y ramenait pour le déjeuner – mais il n'était qu'un petit fonctionnaire et craignait de s'en tirer à son déshonneur. Il dut demander un jour de congé au major Callendar qui le lui refusa à cause de sa maladie récente : désespoir ; une nouvelle approche du

major Callendar, par l'intermédiaire de Fielding, obtint une permission enveloppée de mépris hargneux. Il dut emprunter de l'argenterie à Mahmoud Ali sans l'inviter. Puis il fallut résoudre la question des alcools ; Mr Fielding et peut-être les dames buvaient ; fallait-il donc se munir de whisky-soda et de porto ? Il y avait le problème du transport de la halte de Marabar aux grottes. Il y avait le problème du professeur Godbole et de sa nourriture, et celui du professeur Godbole et de la nourriture des autres – deux problèmes et non pas un seul. Le professeur n'était pas un hindouiste très strict, il prendrait du thé, des fruits, de l'eau de seltz et des sucreries quel qu'en ait été le cuisinier, des légumes et du riz à condition qu'un brahmane les ait fait cuire ; mais pas de viande, pas de gâteaux, de peur qu'ils ne continssent des œufs, et il ne permettrait à personne de manger du bœuf : une tranche de bœuf sur un plat éloigné ferait s'effondrer son bonheur. Les autres pouvaient manger du mouton, pouvaient manger du jambon. Mais au mot de jambon, la propre religion d'Aziz élevait la voix ; il ne pouvait imaginer ses compagnons mangeant du jambon. Ennuis après ennuis surgirent sur son chemin parce qu'il avait voulu lutter avec l'esprit de la terre hindoue qui veut maintenir les hommes en compartiments étanches.

À la fin, le moment arriva.

Ses amis tinrent Aziz pour extravagant d'aller rechercher la compagnie des dames anglaises, et l'avertirent de prendre toutes les précautions contre un défaut de ponctualité. En conséquence il passa la nuit du départ à la gare. Les domestiques, massés pêle-mêle sur le quai, reçurent l'ordre de ne pas s'écarter, tandis que lui-même passait le temps en va-et-vient en compagnie du vieux Mohammed Latif désigné comme majordome. Un sentiment d'insécurité et même d'irréalité l'envahit. Lorsqu'une auto apparut, il espéra que Fielding en descendrait pour lui prêter de sa fermeté. Mais elle contenait Mrs Moore, Miss Quested et leur domestique goanais. Il se précipitait à leur rencontre, brusquement heureux :

— Mais vous êtes donc venues malgré tout. Comme vous êtes bonnes ! s'écria-t-il. C'est le moment le plus heureux de ma vie.

Les dames répondirent poliment. Ce n'était pas le moment le plus heureux de leur vie, mais elles avaient la ferme intention de s'amuser dès que serait dissipée la fatigue d'un départ trop matinal. Elles n'avaient plus vu Aziz depuis qu'ils étaient convenus de cette expédition et le remercièrent décemment.

— Vous n'avez pas besoin de billets, rappelez votre domestique. Il n'y a pas de billets sur l'embranchement de Marabar. C'est une particularité. Venez à votre wagon. Vous vous y reposerez en attendant l'arrivée de Mr Fielding. Saviez-vous que vous voyageriez en purdah ? Cela vous plaît-il ?

Elles répondirent que cela leur plaisait. Le train s'était avancé, et une foule de

domestiques grouillait déjà sur les banquettes, comme des singes. Aziz avait emprunté les serviteurs de ses amis et amené les trois qu'il possédait : d'où des querelles pour la préséance. Le domestique des deux dames se tenait à l'écart, une expression de mépris sur le visage. Elles l'avaient pris à leur service alors qu'elles étaient encore des voyageuses à Bombay. Dans un hôtel ou dans un milieu élégant il était parfait, mais, dès qu'il pensait qu'elles se commettaient avec des gens de second ordre, il les abandonnait à leur disgrâce.

La nuit était encore obscure, mais avait pris cette couleur éphémère qui marque sa fin. Perchées sur le toit d'un hangar, les poules du chef de gare cessaient de rêver de hiboux pour rêver de vautours. On éteignit les lampes pour s'éviter l'ennui de les éteindre plus tard ; une odeur de tabac et des bruits de crachats sortaient des coins sombres où attendaient les voyageurs de troisième classe ; on désemmaillotait des têtes, on nettoyait des dents sur l'écorce de branchettes. Un employé était si convaincu qu'un autre soleil allait se lever qu'il sonna d'une cloche avec enthousiasme. Les domestiques en furent éveillés. Ils hurlèrent que le train partait et coururent aux deux extrémités pour l'en empêcher. Il y avait encore beaucoup à embarquer dans le wagon-purdah – une malle cerclée de cuivre, un melon surmonté d'un fez, une serviette contenant des guavas, une échelle de corde et un fusil. Les hôtes se comportaient fort bien. Elles n'avaient aucun orgueil de race – Mrs Moore était trop vieille et Miss Quested trop fraîchement débarquée – et elles agissaient à l'égard d'Aziz comme envers n'importe quel jeune homme du pays qui se fût montré aimable pour elles. Lui en était profondément ému. Il avait pensé qu'elles arriveraient en compagnie de Mr Fielding, tandis qu'au contraire elles avaient, eu assez de confiance pour venir demeurer seules avec lui pendant quelques instants.

— Renvoyez votre domestique, suggéra-t-il, il n'est pas nécessaire. Et nous ne serons plus ainsi qu'entre musulmans.

— C'est d'ailleurs un domestique si affreux. Antony, vous pouvez partir, nous n'avons plus besoin de vous, dit la jeune fille avec impatience.

— Monsieur m'a dit de venir.

— Madame vous dit de partir.

— Monsieur m'a dit : « Reste auprès des dames tout le matin. »

— Oui, eh bien, vos dames ne vous veulent pas.

Elle se tourna vers leur hôte :

— Débarrassez-nous-en, docteur Aziz.

— Mohammed Latif, appela-t-il.

Le parent pauvre échangea son fez contre celui du melon et mit le nez à la fenêtre du wagon dont il gouvernait le tohu-bohu.

— Mon cousin Mohammed Latif. Oh ! non, ne lui tendez pas la main. C'est

un Hindou de la vieille souche, il préfère le salam. Tenez, que vous disais-je ? Mohammed Latif, que ton salam a de grâce ! Voyez, il n'a pas compris. Il ne sait pas un mot d'anglais.

— Tu dis mensonge, dit le vieil homme avec douceur.

— Je dis mensonge ! Oh ! c'est épatant. N'est-ce pas un drôle de vieil homme ? Il nous amusera beaucoup plus tard. Il fait toutes sortes de petites choses. Il n'est pas de beaucoup si bête que vous le pensez, et il est tellement pauvre. Par chance, notre famille est grande.

Il jeta un bras autour du cou crasseux.

— Mais entrez donc, faites comme chez vous ; oui, vous pouvez vous étendre.

Le célèbre rituel oriental paraissait enfin devoir se terminer.

— Excusez-moi. Maintenant je dois aller à la rencontre de nos deux autres invités.

De nouveau il s'énervait, car dans dix minutes seulement il serait l'heure. Cependant Fielding était Anglais et jamais un Anglais n'a manqué un train ; Godbole, lui, était un hindouiste et ne comptait pas : apaisé par cette logique, il devint un peu plus calme, tandis que s'approchait l'heure du départ. Mohammed Latif avait, par une étrenne, décidé Antony à ne pas venir. Ils firent des va-et-vient sur le quai, échangeant d'utiles paroles. Ils convinrent que le nombre des domestiques était exagéré, et qu'ils en laisseraient deux ou trois à la gare de Marabar. Aziz avertit en outre le vieux bonhomme qu'il lui jouerait sans doute quelques blagues dans les grottes, sans méchanceté, mais pour faire rire les hôtes. L'autre approuva, avec un léger balancement de la tête : il acceptait toujours volontiers d'être ridiculisé et enjoignit à Aziz de ne pas l'épargner. Gonflé de son importance, il entreprit de conter une anecdote indécente.

— Tu me la diras une autre fois, frère, quand j'aurai plus de loisir ; pour l'instant, comme je te l'ai déjà expliqué, il me faut donner du plaisir à des non-musulmans. Trois seront des Européens, l'autre un hindouiste, ce qu'il ne faudra pas oublier. On devra entourer d'attentions le professeur Godbole, de peur qu'il ne se sente inférieur à mes autres hôtes.

— Je discuterai de philosophie avec lui.

— Ce sera très bien de ta part ; mais les domestiques sont encore plus importants. Il ne faut pas donner une impression de désorganisation. On peut y arriver, et je pense que tu y arriveras…

Un cri aigu sortit du wagon-purdah. Le train partait.

— Dieu de bonté ! cria Mohammed Latif. Il s'élança vers le train et sauta sur le marchepied d'un wagon. Aziz l'imita. C'était un exploit facile, car un train de petite ligne est lent à prendre quelque allure. « Nous sommes des singes, ne vous tracassez pas », cria-t-il suspendu à une barre et riant. Puis il hurla :

— Mr Fielding ! Mr Fielding !

Mr Fielding et le vieux Godbole étaient là, accrochés au passage à niveau. Épouvantable catastrophe ! Les barrières avaient été fermées plus tôt que d'habitude. Ils sautèrent de leur tonga. Ils gesticulaient, mais à quoi bon ? Si proches et pourtant si loin ! Pendant que les wagons se bousculaient en passant l'aiguille, ils eurent le temps d'échanger quelques mots désespérés.

— C'est affreux, affreux, vous me coulez.

— C'est la faute du pujah de Godbole, cria l'Anglais. Le brahmaniste baissa les yeux, honteux de sa religion. Car c'était vrai : il s'était trompé sur la longueur d'une prière.

— Sautez, j'ai besoin de vous, cria Aziz hors de lui.

— Bien. Tendez la main.

— Il ne faut pas, il va se tuer, protesta Mrs Moore.

Il sauta, fit un faux pas, manqua la main de son ami, et retomba sur la voie. Le train passa dans un roulement. Il se remit avec peine sur ses pieds et hurla :

— Je suis sauf, vous êtes saufs, ne vous en faites pas.

Puis sa voix ne put plus les atteindre.

— Mrs Moore, Miss Quested, notre expédition est à l'eau.

Il se balançait sur le marchepied presque en larmes.

— Entrez, entrez ; vous allez vous tuer après Mr Fielding. Je ne vois pas que rien soit à l'eau.

— Comment cela ? Oh ! expliquez-moi, dit-il d'un ton pitoyable, comme un enfant.

— Nous serons tout à fait entre musulmans maintenant, comme vous nous l'avez promis.

Elle était parfaite comme toujours, sa chère Mrs Moore. Toute la tendresse qu'il avait ressentie pour elle dans la mosquée jaillit de nouveau, plus fraîche d'avoir été oubliée. Il n'y avait rien qu'il ne fît pour elle. Il mourrait pour la rendre heureuse.

— Entrez, docteur Aziz, vous nous donnez le vertige, dit l'autre dame. S'ils sont assez fous pour manquer le train, tant pis pour eux, pas pour nous.

— C'est moi qui suis coupable. Je suis l'hôte.

— C'est absurde, entrez dans votre wagon. Nous ferons une excursion délicieuse sans eux.

Miss Quested – non pas parfaite comme Mrs Moore, mais bonne et très sincère. De merveilleuses dames toutes deux et, pour un matin, ses hôtes. Il se sentit important et plein de compétence. On avait certes, perdu en Mr Fielding un ami chaque jour plus cher, et pourtant, si Fielding était venu, lui-même fût demeuré en lisières. Les Hindous sont incapables de prendre une responsabilité,

disaient les Européens, et quelquefois aussi Hamidullah. Il ferait toucher du doigt leur erreur à ces pessimistes. Souriant avec orgueil il contempla la campagne qui n’était encore qu’une masse obscure en mouvement dans l’obscurité, puis il leva les yeux vers le ciel où s’étalait, déjà pâlissante, la constellation du Scorpion. Enfin il plongea par la fenêtre d’un wagon de deuxième classe.

— Mohammed Latif, en passant, qu’y a-t-il dans ces grottes, frère ? Pourquoi allons-nous les voir ?

Une telle question dépassait l’horizon du parent pauvre. Il répondit seulement que Dieu et les habitants du lieu le savaient, et que ces derniers seraient heureux de leur servir de guides.

III

La plus grande partie de la vie est si terne qu'il n'y a rien à en dire, et les livres et les discours qui tentent de lui donner un intérêt sont obligés d'exagérer dans l'espoir de justifier leur propre existence. À l'intérieur du cocon tissé de travail et d'obligations sociales, l'esprit des hommes somnole la plupart du temps, enregistrant les alternatives de plaisir et de douleur, mais sans rien de la vivacité que nous nous attribuons. Il y a des moments, dans les jours les plus secoués, pendant lesquels rien n'arrive ; nous continuons, il est vrai, à nous exclamer : « Comme je suis heureux ! » ou : « C'est horrible », mais c'est sans sincérité. « Dans la mesure où je ressens quelque chose, c'est de la joie, c'est de l'horreur », – il n'y a en nous rien de plus que cela et un organisme parfaitement adapté demeurerait silencieux.

Tel était l'état de Mrs Moore et de Miss Quested, qui, depuis quinze jours, n'avaient pas eu une sensation aiguë. Depuis que le professeur Godbole leur avait chanté son étrange petite chanson, elles avaient plus ou moins vécu dans leur cocon, et la seule différence entre elles était que la vieille dame acceptait sa propre apathie, tandis que la jeune s'en voulait de la sienne. Adela croyait en l'importance comme en l'intérêt du courant entier des événements ; lorsqu'elle s'ennuyait, elle s'en blâmait sévèrement, et contraignait ses lèvres à prononcer d'enthousiastes paroles. C'était là le seul manque de sincérité de ce caractère sincère partout ailleurs ; c'était la forme intellectuelle que prenait la protestation de sa jeunesse. Elle était, à ce moment, particulièrement blessée parce qu'elle se trouvait à la fois dans l'Inde et fiancée, deux conditions qui eussent dû rendre sublimes tous les instants de sa vie.

L'Inde se montrait bien obscure ce matin, quoique des Hindous la lui fissent voir. Son désir avait été exaucé, mais trop tard. Elle ne pouvait parvenir à trouver emballants Aziz ni ses projets. Elle n'était pas le moins du monde malheureuse, et les objets bizarres et variés qu'elle pouvait voir autour d'elle – le comique wagon-purdah, la pile de tapis et de coussins, les melons roulant sans cesse, l'odeur d'huiles essentielles, l'échelle, la malle aux cercles de cuivre, l'irruption soudaine du maître d'hôtel de Mahmoud Ali sortant du cabinet de toilette avec, sur un plateau, du thé et des œufs pochés – tout cela était nouveau et amusant, et ne laissait pas de lui fournir l'occasion de commentaires appropriés, mais ne parvenait pas à entamer son esprit. Elle essaya de retrouver son aplomb par la

pensée que l’intérêt principal de sa vie serait désormais tout en Ronny.

— Quel domestique agréable et souriant ! Quel soulagement après Antony !

— Ils vous font sursauter. Drôle d’endroit pour y faire du thé, dit Mrs Moore qui avait espéré une sieste.

— Je vais mettre Antony à la porte. Sa conduite à la gare m’a décidée.

Mrs Moore pensait que le meilleur Antony se montrerait à Simla. C’était là que devait se marier Miss Quested, invitée par des cousins dans une maison construite face au Thibet.

— De toute façon, il nous faut trouver un second domestique. En effet, vous serez à l’hôtel, à Simla, et je ne pense pas que le Baldeo de Ronny… » Elle adorait faire des projets.

— Eh bien, prenez un autre domestique, je garderai Antony avec moi. Je suis faite à ses manières peu gracieuses. Il me servira pendant la Saison Chaude.

— Je ne crois pas à la Saison Chaude. Les gens qui en parlent sans cesse, comme le major Callendar, le font pour qu’on se sente diminué et sans expérience ; c’est comme leur rengaine : « Je suis depuis vingt ans dans le pays. »

— Je crois à la Saison Chaude, mais je n’avais jamais pensé qu’elle dût m’embouteiller comme elle va le faire. » Car à cause des sages délais demandés par Ronny et Adela, ils ne pourraient se marier qu’en mai, et par suite, Mrs Moore ne pouvait songer à regagner l’Angleterre aussitôt après leur mariage, ce qu’elle avait d’abord espéré. En mai une barrière de feu serait tombée sur l’Inde et les mers avoisinantes, de sorte qu’elle devrait demeurer perchée sur les Himalayas, attendant que le monde fraîchisse.

— Je ne me laisserai pas embouteiller, proclama la jeune fille. Je ne peux pas supporter, ici, ces femmes qui laissent leurs maris se griller dans les plaines. Mrs McBryde n’est pas restée avec lui un seul été depuis son mariage ; elle laisse son mari, qui est très intelligent, la moitié de l’année seul, et puis elle s’étonne qu’ils ne s’entendent pas.

— Elle a des enfants, voyez-vous !

— Oui, c’est vrai, dit Miss Quested déconcertée.

— Ce sont les enfants qui comptent d’abord, jusqu’au moment où, grands et saufs, on les marie. Alors on reprend le droit de vivre pour soi-même, en plaine ou en montagne, comme on le juge convenable.

— C’est vrai, vous avez parfaitement raison. Je n’y avais jamais songé clairement.

— À moins qu’on ne soit devenu trop vieux et trop stupide.

Elle tendit sa tasse vide au domestique.

— Je pense maintenant que mes cousins me trouveront un domestique à

Simla, au moins pour me servir pendant le mariage, après quoi Ronny a l'intention de réorganiser entièrement sa maison. Il s'en tire très bien pour un célibataire, mais, lorsqu'il sera marié, quelques changements seront sûrement nécessaires, ses vieux domestiques ne voudront pas recevoir d'ordres de moi-même, et je ne peux leur en vouloir.

Mrs Moore souleva les persiennes et regarda au-dehors. Elle avait amené l'un à l'autre Adela et Ronny, suivant leur mutuel désir, mais vraiment ils ne pouvaient lui demander de s'occuper d'eux plus avant. Elle sentait toujours plus vivement (vision ou cauchemar ?) que, si les individus sont importants, les relations entre individus ne le sont pas, et qu'en particulier on avait fait beaucoup de bruit inutile autour du mariage ; des siècles d'embrassements charnels, et cependant l'homme n'était pas plus près de comprendre l'homme. Aujourd'hui, ce sentiment avait tant de force qu'il lui parut être lui-même une individualité réelle et proche, une personne qui tentait de lui prendre la main.

— Peut-on voir quelque chose des montagnes ?

— Rien que des ombres plus ou moins obscures.

— Nous ne pouvons être loin de l'endroit où nous avons rencontré ma hyène.

Elle essaya de voir dans le crépuscule sans heure. Le train traversa une nullah, « Pomp, pomp, pomp », faisaient les roues en avançant avec lenteur sur le pont. Cent mètres plus loin, on passa une autre nullah, puis une troisième, donnant à penser qu'on approchait de lieux élevés. « Peut-être est-ce la mienne ; en tout cas, la route court parallèlement à la voie. » L'accident lui était un souvenir agréable ; elle sentait, avec sa sèche sincérité habituelle, que l'événement l'avait réveillée d'une bonne secousse en lui montrant ce que Ronny valait vraiment. Puis elle revint à ses projets ; elle avait toujours, depuis sa jeunesse, été passionnée de projets. De temps à autre, elle payait un tribut au présent, disait combien Aziz lui paraissait intelligent et bon camarade, mangeait une guava, ne parvenait pas à manger un gâteau frit, essayait son urdu avec le domestique ; mais ses pensées, toujours, retournaient au plastique futur et à cette vie d'Anglo-Inde qu'elle avait décidé de supporter. Et tandis qu'elle la jugeait avec ses inévitables Turtons et Burtons, le train scandait ses phrases, « pomp, pomp, pomp », le train à moitié endormi, qui n'allait précisément nulle part et ne transportait aucun voyageur d'importance dans aucun de ses wagons, le train de petite ligne enfin, perdu sur un ballast bas au milieu de champs ternes. Sa raison d'être – car il en avait une – échappait à l'esprit documenté de la jeune fille. Très loin derrière elle, avec un cri aigu qui parlait d'affaires, se précipitait le rapide, joignant des villes importantes comme Calcutta et Lahore où se passent d'intéressants événements, où se développent des personnalités. Elle comprenait cela. Par malheur, l'Inde ne possède que peu de villes importantes. L'Inde n'est

que campagnes : des champs, des champs, puis la montagne, la jungle, la montagne, des champs encore. La petite ligne s'arrête, la route n'est praticable aux voitures que jusqu'à un certain point, puis les chars à bœufs se traînent le long des ornières d'un chemin ; celui-ci, dans les cultures, s'effrange en sentiers qui disparaissent enfin à côté d'une éclaboussure de peinture rouge. Comment l'esprit pourrait-il étreindre un pays pareil ? Des générations d'envahisseurs ont essayé, mais n'y sont toujours demeurés qu'en exil. Les grandes villes qu'ils y ont construites ne sont que des retraites ; leurs querelles rien que la maladie d'hommes qui ne peuvent parvenir à être chez eux. L'Inde connaît leurs ennuis, elle connaît leurs malaises, elle connaît les malaises du monde entier dans ses profondeurs les plus intimes. Elle dit : « Viens », par ses cent bouches, par des objets ridicules et sacrés. Mais viens à quoi ? Elle ne l'a jamais dit. Elle n'est pas une promesse, mais seulement un appel.

— J'irai vous chercher à Simla, lorsqu'il fera assez frais, je vous désembouteillerai, dit la loyale jeune fille. Nous verrons alors ensemble quelques-uns des monuments mongols. Quelle chose affreuse si nous vous laissions partir sans voir le Taj ! Et puis j'irai moi-même vous embarquer à Bombay. La dernière vision que vous aurez de ce pays sera vraiment intéressante.

Mais Mrs Moore s'était endormie, épuisée par le départ matinal. Elle était d'une santé plutôt mauvaise, et n'aurait pas dû tenter l'excursion, mais s'y était engagée bravement, de peur que le plaisir des autres ne souffrît de son absence. Ses rêves avaient toujours la même trame, mais voici qu'y apparaissaient ses autres enfants, Stella et Ralph, lui demandant quelque chose, cependant qu'elle leur expliquait l'impossibilité, pour elle, de se trouver dans deux familles à la fois. Quand elle s'éveilla, Adela avait cessé de bâtir des projets et, penchée à la portière, disait :

— Elles sont tout à fait étonnantes.

Surprenantes déjà de l'élévation où était placé le quartier européen, ici les Marabar étaient des dieux devant qui comparaît la terre. Le Kawa-Dol était le plus proche. Il formait, dressé d'un seul jet, un socle massif, sur le sommet duquel un roc était posé, autant qu'une masse si énorme peut être appelée un roc. Derrière lui gisaient les autres collines qui contenaient les grottes, chacune séparée de sa voisine par de larges couloirs de plaine. Leur groupe, d'une dizaine en tout, parut s'émouvoir lorsque le train rampa à leur pied, comme si elles eussent surveillé son arrivée.

— Je n'aurais voulu manquer cela pour rien au monde, dit la jeune fille exagérant son enthousiasme. Regardez, le soleil se lève, – le spectacle va devenir splendide, – venez vite voir. Je n'aurais voulu manquer cela pour rien au monde.

Nous n'aurions jamais pu le voir si nous étions restées rivées aux Turton et à leurs éternels éléphants.

Pendant qu'elle parlait, le ciel à gauche vira à l'orange exaspéré. La couleur palpita et grandit derrière un groupe d'arbres, crût en intensité, devint cependant plus brillante, incroyablement plus brillante, repoussa le globe d'air qu'elle entourait. Elles attendirent le miracle. Mais au moment suprême, lorsque la nuit eût dû mourir et le jour naître, rien n'arriva. La source céleste parut avoir épuisé sa force. Les nuances de l'Orient se ternirent, les collines parurent plus sombres, quoiqu'elles fussent en réalité mieux éclairées, et un désappointement profond entra avec la brise du matin. Pourquoi, lorsque la chambre était prête, le marié n'entrait-il pas au son des trompettes et des hautbois, comme l'humanité l'attendait ? Le soleil se levait sans faste. On pouvait voir maintenant son disque jaunâtre se traîner derrière les arbres ou se découper sur un ciel incolore, touchant de ses rayons le corps des hommes déjà au travail dans les champs.

— Ah ! ce doit être la fausse aurore, n'est-elle pas causée par les poussières des hautes couches atmosphériques qui n'ont pu se déposer pendant la nuit ? Mr McBryde l'a dit, me semble-t-il. Eh bien, je dois admettre que l'Angleterre l'emporte pour les levers de soleil. Vous souvenez-vous de Grasmere ? » « Ah ! cette chère Grasmere. » Ses petits lacs et ses montagnes étaient aimés de tous. Romantique mais accessible, Grasmere s'élevait d'une planète plus hospitalière. Ici les plis douteux de la plaine venaient toucher les genoux de Marabar.

— Bonjour, bonjour, mettez vos casques, cria Aziz de l'autre bout du train. Mettez vos casques tout de suite, le soleil du matin est très dangereux pour la tête ; je parle en docteur.

— Bonjour, bonjour, mettez donc le vôtre.

— Il n'est pas dangereux pour une tête dure comme la mienne. » Il se donnait en riant de grands coups sur le crâne et soulevait à bout de poing d'épaisses masses de cheveux.

— Quel charmant garçon, murmura Adela.

— Écoutez, Mohammed Latif vous dit bonjour aussi.

Suivirent diverses plaisanteries sans sel.

— Docteur Aziz, qu'est-il arrivé à vos collines ? Le train a oublié de s'arrêter.

— C'est peut-être un circulaire qui revient sans arrêt à Chandrapore. Sait-on jamais ?

Après avoir erré dans la plaine pendant un mille, le train ralentit devant un éléphant. Il y avait bien aussi un quai, mais il se ratatinait à rien. Un éléphant balançant son front tatoué dans le matin !

— Oh ! quelle surprise ! s'écrièrent les dames avec politesse.

Aziz ne disait rien, mais manquait d'éclater d'orgueil et de satisfaction.

L’éléphant était l’ornement principal du pique-nique, et Dieu seul connaissait les démarches qu’il avait dû faire pour l’obtenir. Semi-officiel, on l’approchait le plus commodément par l’intermédiaire du Nawab Bahadur, lequel était le plus commodément approché par l’intermédiaire de Nureddin ; mais ce dernier ne répondit à aucune lettre ; mais sa mère, qui avait sur lui beaucoup d’influence, était une grande amie d’Hamidullah Begum, laquelle, avec une extrême bonté, avait promis d’aller lui rendre visite, pourvu que la persienne brisée de sa voiture-purdah revienne assez tôt de Calcutta. Que l’éléphant fût au bout d’un fil si long et si mince emplissait Aziz de joie, et lui faisait goûter avec humour cet Orient où les amis des amis sont une réalité, où tout finit par arriver, où chacun, enfin, obtient tôt ou tard sa part de bonheur. Mohammed Latif n’était pas moins heureux parce que deux des hôtes avaient manqué le train et qu’il pourrait, par suite, grimper dans le howdah au lieu de suivre dans une carriole ; les domestiques, heureux aussi parce qu’un éléphant flattait leur amour-propre, firent rouler les bagages dans la poussière à grands cris et à grandes claques, se jetant des ordres les uns aux autres et tout secoués de bonne volonté.

— Il nous faudra une heure pour aller, une pour revenir, et, pour visiter les grottes, deux heures que nous compterons trois, dit Aziz avec un charmant sourire. (Il y avait brusquement quelque chose de royal dans ses manières.) Le train de retour est à onze heures et demie et vous serez assises avec Mr Heaslop devant votre déjeuner à Chandrapore exactement à votre heure habituelle, c’est-à-dire une heure et quart. Je connais tous les détails de votre vie. Quatre heures – une toute petite excursion – et une heure supplémentaire pour les hasards malheureux qui sont quelque peu fréquents dans ce pays. Mon projet est de tout ordonner sans vous consulter ; mais vous, Mrs Moore ou Miss Quested, pouvez à tout moment changer quoi que ce soit, même si le changement devait nous faire renoncer aux grottes. Sommes-nous d’accord ? Maintenant, montez sur cet animal sauvage.

L’éléphant s’était agenouillé, gris et solitaire comme une nouvelle colline. Elles grimpèrent à l’échelle, mais lui monta à la mode des chasseurs, posant le pied en premier lieu sur le bord aigu du talon, puis sur la queue recourbée. Lorsque Mohammed Latif voulut le suivre, le domestique qui tenait l’extrémité de la queue la lâcha, conformément aux instructions reçues, de sorte que le parent pauvre glissa et dut se raccrocher au filet qui couvrait la croupe de l’animal. C’était un petit trait de bouffonnerie de cour qui n’effraya personne, hormis, précisément, les dames qu’il devait divertir. Toutes deux détestaient les bonnes blagues. Puis la bête se dressa en deux mouvements effroyables, les plaçant à dix pieds au-dessus de la plaine. Aussitôt se forma au-dessous d’eux la croûte vivante qu’un éléphant fait toujours naître à ses pieds, – des paysans, des

enfants nus. Les domestiques jetaient de la vaisselle dans les tongas. Hassan s'adjugea l'étalon préparé pour Aziz et défia de sa hauteur l'homme de Mahmoud Ali. Le brahmaniste loué pour faire la cuisine du professeur Godbole fut déposé sous un acacia pour y attendre leur retour. Le train, avec aussi l'espoir de retourner, partit en se dandinant à travers les champs, tournant la tête de côté et d'autre comme un mille-pattes. Le seul autre mouvement visible était celui d'antennes, en réalité les contrepoids des puits s'élevant et s'abaissant sur leurs pivots de boue par toute la plaine, et y déversant de minces filets d'eau. La scène était agréable plutôt qu'autre chose dans l'atmosphère douce du matin, mais n'avait que peu de couleur et pas de vie.

Cependant que l'éléphant s'avançait vers les collines (le soleil pâle les avait entre-temps saluées jusqu'à la base et avait tracé des ombres au creux de leurs plis), un nouvel aspect s'en révéla, un silence spirituel envahissant l'âme plus que l'oreille. La vie se poursuivait, familière, mais rien n'y avait plus de conséquences : les sons n'entraînaient pas d'écho, les pensées pas de développement. Tout paraissait coupé à la racine, et par suite, faussé d'illusion. Par exemple, on voyait au bord du sentier quelques levées de terre basses, dentelées, touchées de badigeon. Qu'étaient ces monticules ? des tombes, les seins de la déesse Parvati ? Les paysans au-dessous d'eux donnaient l'une et l'autre réponse. De même, il y eut, à propos d'un serpent, une confusion qu'on n'éclaircit jamais. Miss Quested aperçut une chose mince et noire dressée sur son extrémité sur la rive opposée d'un ruisseau et dit : « Un serpent. » Les indigènes approuvèrent et Aziz expliqua : Oui, c'était un cobra noir très venimeux qui s'était dressé pour regarder passer l'éléphant. Mais en regardant à travers les jumelles de Ronny, elle trouva que ce n'était pas un serpent mais un moignon flétri et tordu de palmier. De sorte qu'elle dit : « Ce n'est pas un serpent. » Les indigènes la contredirent. Elle leur avait fait entrer le mot dans l'esprit et ils refusaient de l'en chasser. Aziz admit que la chose ressemblait à un arbre dans les jumelles, mais maintint que c'était bien un cobra et se lança dans une improvisation informe sur le mimétisme protecteur des animaux. La chose resta obscure sans en devenir romanesque. Des voiles de chaleur, soufflés par les gorges du Kawa-Dol, accroissaient la confusion. Ils surgissaient à intervalles irréguliers, se déplaçant capricieusement. De temps à autre, un carré de terre sautait comme s'il eût été dans une poêle à frire, puis, retombé, demeurait immobile. Lorsqu'ils approchèrent, le rayonnement cessa.

L'éléphant marcha droit au Kawa-Dol comme s'il eût eu l'intention d'en heurter du front la muraille pour demander à entrer, puis obliqua et prit un sentier qui faisait le tour de sa base. Les roches plongeaient droit dans la terre comme des falaises dans la mer, et au moment où Miss Quested en faisait la

remarque et déclarait la chose frappante, la plaine disparut tranquillement, détachée comme une écorce, peut-on dire, et l'on ne vit plus rien de tous côtés que le granit et le calme de sa mort parfaite. Le ciel, dominant tout, comme d'ordinaire, était pourtant d'une proximité malsaine, collé en plafond au bord de la gorge. Il semblait qu'on n'eût jamais ouvert ce couloir pour y remuer quoi que ce soit. Préoccupé de sa propre magnificence, Aziz ne vit rien. Les hôtes virent un peu plus. Elles n'eurent pas la sensation que ce fût là un lieu attirant et qui valût vraiment une visite ; elles auraient préféré le voir se transformer en quelque spectacle musulman, une mosquée par exemple, que leur hôte aurait goûté et commenté. Son ignorance devint patente et apparut presque comme un défaut. En dépit de sa conversation gaie et confiante, il n'avait aucune notion de l'attitude adéquate à cet aspect de l'Inde ; il y était perdu, sans l'aide du professeur Godbole, autant qu'elles-mêmes.

Le couloir se rétrécit, puis s'élargit en une sorte de plateau. Là était plus ou moins le but de leur course. Un réservoir en ruine gardait un peu d'eau qui conviendrait aux animaux, et au ras de la boue, un trou noir se découpait – la première grotte. Trois collines entouraient le plateau. Deux d'entre elles lançaient activement de la chaleur, mais la troisième était dans l'ombre ; ils campèrent là.

— Un endroit horrible, on étouffe, murmura pour elle-même Mrs Moore.

— Avec quelle rapidité vos domestiques font leur service, s'écria Miss Quested, car une nappe avait déjà été étendue avec un vase de fleurs artificielles au centre, et le maître d'hôtel de Mahmoud Ali leur offrait des œufs pochés et du thé pour la seconde fois.

— J'ai pensé que nous mangerions cela avant notre visite aux grottes et que nous déjeunerions après.

— N'est-ce pas là le déjeuner ?

— Le déjeuner ? Ceci ? Pensiez-vous que je vous traiterais de façon si étrange ?

On l'avait averti que la gent anglaise ne s'arrêtait jamais de manger, et qu'il valait mieux nourrir ses hôtes toutes les deux heures en attendant qu'un repas solide fût prêt.

— Comme tout est bien organisé.

— Vous me direz cela quand nous serons de retour à Chandrapore. Mais, quelque malheur que le sort me réserve, vous demeurez mes hôtes.

Il parlait maintenant avec gravité. Elles dépendaient de lui pendant quelques heures, et il leur était reconnaissant d'en avoir décidé ainsi elles-mêmes. D'ailleurs tout allait bien ; l'éléphant portait à sa bouche une branche fraîchement coupée, les brancards de la tonga se dressaient immobiles dans l'air,

le boy cuisinier pelait des pommes de terre, Hassan criait et Mohammed Latif restait debout comme il le devait, une badine écorcée à la main. L'excursion était un succès, et c'était une excursion hindoue, et il avait été donné à un jeune homme obscur de recevoir courtoisement des visiteurs venus d'un autre pays, ce que tous les Hindous aspirent à faire – fussent-ils cyniques comme Mahmoud Ali – sans en avoir jamais l'occasion. L'hospitalité était complète, c'étaient là « ses » hôtes ; elles devaient être heureuses ; son honneur y était engagé, et le moindre désagrément qu'il leur faudrait subir déchirerait son âme.

Comme beaucoup d'Orientaux, Aziz exagérait l'hospitalité, la confondant avec l'intimité, sans voir qu'elle se mêle de possession égoïste. C'était seulement lorsqu'il avait auprès de lui Mrs Moore ou Fielding qu'il voyait plus avant et sentait qu'il est plus divin de recevoir que de donner. Tous deux avaient sur lui une influence étrange et belle, c'étaient ses amis et ils l'étaient pour toujours comme lui-même était pour toujours le leur ; il les aimait tant que donner et recevoir finissaient par se confondre. Il les aimait même mieux que les Hamidullah parce qu'il avait surmonté des obstacles pour les rencontrer et que de pareilles difficultés stimulent un esprit généreux. Il garderait leurs images jusqu'à son jour de mort, quelque part dans son âme où elles s'étaient gravées, définitives. Il la regarda à cet instant assise sur une chaise longue en train de boire son thé à petits coups et en eut une joie qui portait en elle-même le germe de sa propre ruine ; il en viendrait à penser : « Oh ! que pourrais-je faire de plus pour elle ? » retournant ainsi au cycle morne des joies de l'hospitalité. Le cercle dur de ses yeux noirs s'emplit d'une douce et tendre lumière. Il dit :

— Vous souvenez-vous parfois de notre mosquée, Mrs Moore ?

— Mais oui, mais oui, dit-elle, brusquement ravigotée et jeune.

— Et combien je me suis montré rude et grossier, et combien vous vous êtes montrée bonne !

— Et comme nous avons été heureux tous les deux.

— Ce sont les plus longues amitiés qui commencent ainsi, je pense. Pourrai-je jamais faire la connaissance de vos autres enfants ?

— Savez-vous quelque chose des autres ? Elle ne veut jamais m'en parler, dit Miss Quested rompant involontairement le charme.

— Ralph et Stella, parfaitement, je connais tout ce qui les concerne. Mais il ne faut pas oublier de visiter nos grottes. Un des rêves de ma vie est accompli en vous ayant ici toutes deux pour hôtes. Vous ne pouvez imaginer à quel point vous m'avez comblé. Je me sens l'égal de l'empereur Babur.

— Pourquoi de celui-là ? demanda-t-elle en se levant.

— Parce que c'est avec lui que mes ancêtres sont descendus de l'Afghanistan. Ils se joignirent à lui, à Hérat. Lui aussi n'avait souvent pas plus d'un éléphant et

quelquefois aucun, mais il ne cessa jamais de se montrer hospitalier. Qu'il combattît, chassât ou s'enfuît, toujours il s'arrêtait au milieu des collines, exactement comme nous le faisons aujourd'hui. Jamais il n'eût abandonné la pratique de l'hospitalité et des plaisirs ; n'y eût-il que peu de nourriture, il voulait du moins qu'on la présentât joliment ; n'y eût-il qu'un seul instrument, il le forçait à jouer une belle mélodie. Il est mon idéal. Il est le type de l'homme noble et pauvre, et il devint un grand roi.

— Je pensais qu'un autre empereur fût votre favori – j'ai oublié son nom – vous en avez parlé chez Mr Fielding : celui que mon livre appelle Aurangzebe.

— Alamgir ? Ah ! oui, ce fut évidemment le plus pieux. Mais Babur, de toute sa vie, n'a jamais trahi un ami, de sorte que je ne peux penser qu'à lui ce matin. Et savez-vous comment il mourut ? Il quitta la vie pour son fils. Une mort bien plus difficile qu'au combat. Ils furent pris par les chaleurs. Ils auraient dû retourner à Kaboul pour la mauvaise saison mais ne le purent pour des raisons d'État et, à Agra, Hamayun tomba malade. Babur fit trois fois le tour du lit et dit : « Je l'ai emportée » et effectivement il l'emporta ; la fièvre quitta son fils et le saisit à sa place ; il en mourut. Voilà pourquoi je préfère Babur à Alamgir. Je ne devrais pas, mais c'est ainsi. En tout cas, je ne veux pas vous retarder. Je vois que vous êtes prêtes à partir.

— Pas du tout, dit-elle en se rasseyant à côté de Mrs Moore. De telles conversations nous font grand plaisir. » Car, enfin, il parlait de ce qu'il connaissait et sentait, il parlait comme il l'avait fait dans le pavillon de Fielding ; il était de nouveau le guide oriental qu'elles appréciaient.

— J'aime toujours parler des Mongols. C'est le plus grand plaisir que je connaisse. Voyez-vous, ces six empereurs étaient tous des hommes extraordinaires, et dès qu'on prononce le nom de l'un d'eux, peu importe lequel, j'oublie tout le reste du monde hormis les cinq autres. Vous ne pourriez trouver dans tous les royaumes de la terre six rois semblables, je veux dire venant l'un après l'autre de père en fils.

— Dites-nous quelque chose d'Akbar.

— Ah ! Vous avez entendu le nom d'Akbar ? Bien. Hamidullah – que vous rencontrerez – vous dira qu'Akbar était le plus grand de tous. Pour ma part je dis : Oui, Akbar est tout à fait étonnant, mais à moitié hindouiste ; ce n'était pas un vrai musulman, ce qui fait crier à Hamidullah : « Pas plus que Babur qui buvait du vin. » Mais, Babur se repentait toujours après, cela change tout, tandis qu'Akbar ne s'est jamais repenti de la nouvelle religion qu'il a inventée à la place du saint Koran.

— Mais la nouvelle religion d'Akbar n'était-elle pas très belle ? Elle devait embrasser l'Inde entière.

— Miss Quested, belle mais folle. Vous gardez votre religion et moi la mienne. C'est le meilleur. Rien ne saurait embrasser l'Inde entière, rien, rien, et c'est là qu'Akbar s'est trompé.

— Oh ! est-ce là votre sentiment, docteur Aziz ? dit-elle pensive. J'espère que vous avez tort. Il doit y avoir quelque chose d'universel dans ce pays – je ne dis pas que c'est la religion, je ne suis pas religieuse – mais il y a quelque chose, ou sinon, comment les barrières pourraient-elles être abattues ?

Elle ne faisait que plaider la cause de cette fraternité universelle dont il rêvait quelquefois ; mais, aussitôt qu'on la plaidait en prose, elle lui paraissait fausse.

— Considérez mon propre cas », continua-t-elle, et c'était bien en effet la pensée de son propre cas qui l'avait animée. « – Je ne sais s'il vous est arrivé d'en entendre parler, mais je vais épouser Mr Heaslop.

— Je ne puis que vous en féliciter bien sincèrement.

— Mrs Moore, puis-je proposer au docteur Aziz notre difficulté, je veux dire celle de l'Anglo-Inde ?

— C'est votre difficulté, ma chérie, non la mienne.

— Ah ! c'est vrai. Eh bien, en épousant Mr Heaslop, je vais devenir ce qu'on appelle une Anglo-Hindoue.

Il éleva la main en signe de protestation.

— Impossible. Retirez une remarque si terrible.

— Mais si, c'est inévitable. Je ne saurais me soustraire à la dénomination. Ce que j'espère bien éviter, c'est l'esprit. Des femmes comme – elle s'arrêta, répugnant un peu à donner des noms ; elle aurait dit hardiment Mrs Turton et Mrs Callendar quinze jours auparavant. – Il y a des femmes qui sont si – enfin, si peu généreuses et si bêtement hautaines avec les Hindous que je me sentirais plus honteuse qu'on ne peut le dire si je venais à leur ressembler ; mais – là se trouve ma difficulté – je n'ai rien de spécial ni de particulièrement bon ou fort pour m'aider à résister au milieu et m'empêcher de devenir semblable à elles. J'ai de pitoyables défauts. Voilà pourquoi j'ai besoin de la « religion universelle » d'Akbar ou de quelque chose d'équivalent qui m'aide à rester polie et raisonnable. Voyez-vous ce que je veux dire ?

Les remarques de la jeune fille lui plaisaient, mais son esprit s'était étroitement fermé depuis cette allusion à son mariage. Il ne voulait pas être mêlé à cette sorte de choses.

— Vous serez certainement heureuse avec un homme de la famille de Mrs Moore, dit-il en s'inclinant poliment.

— Oh ! mon bonheur, c'est un autre problème. Je veux vous consulter sur cette difficulté de l'Anglo-Inde. Pouvez-vous me donner un avis quelconque ?

— Vous ne ressemblez pas du tout aux autres, je vous assure. Vous ne serez

jamais impolie envers les miens.

— On m’a dit que nous devenions tous impolis au bout d’un an.

— Eh bien, on vous a menti, jeta-t-il brusquement car elle avait dit juste et l’avait touché à vif ; c’était même une insulte dans les circonstances présentes. Il retrouva aussitôt son calme et rit, mais l’erreur de la jeune fille brisa leur conversation – on aurait presque pu dire leur civilisation – qui se dispersa comme les pétales d’une fleur du désert et les laissa au milieu des collines. Venez, dit-il, en tendant à chacune une main. Elles se levèrent un peu à regret et se tournèrent vers le paysage.

On accédait à la première grotte sans trop de difficultés. Ils longèrent la flaque d’eau, puis grimpèrent sur des roches quelque peu rébarbatives, le dos écrasé de soleil. Courbant la tête, ils disparurent l’un après l’autre à l’intérieur de la colline. Le petit trou noir bâilla de nouveau là où leurs silhouettes colorées s’étaient un instant agitées. Elles avaient été aspirées comme l’eau d’un entonnoir. Lisses et chauves se dressaient les murs du précipice. Lisse et collant, le ciel joignait les bords du précipice. Massif et blanc, un milan sacré battait des ailes avec une gaucherie qui semblait volontaire. Avant que l’homme ne fût né, l’homme et sa démangeaison de paraître, la planète devait avoir cet aspect. Le milan partit à grands coups d’ailes… Avant que les oiseaux peut-être ne fussent nés… À ce moment, le trou dégurgita l’humanité. Une grotte de Marabar avait paru une chose affreuse au moins à Mrs Moore, car elle s’y était presque évanouie ; elle eut même quelque difficulté à ne pas le déclarer lorsqu’elle se retrouva à l’air libre. C’était assez naturel ; elle avait toujours été sujette aux évanouissements et trop de gens avaient empli la grotte, toute leur suite les ayant accompagnés. Bourrée de domestiques et d’indigènes la chambre ronde se mit à sentir mauvais. Mrs Moore perdit Aziz et Adela dans l’obscurité, ne sut plus qui la touchait, suffoqua, et sentit une horrible chose nue la frapper au visage et s’appliquer sur sa bouche comme un coussin. Elle tenta de regagner le couloir d’entrée, mais une vague d’indigènes la balaya de nouveau en arrière. Elle heurta le mur du front. Pendant un instant elle devint folle, frappant et hurlant comme une possédée. Car elle n’était pas seulement bouleversée par la pression écrasante de la foule et sa puanteur, mais encore par un épouvantable écho.

Le professeur Godbole n’avait jamais parlé d’écho ; il n’en avait jamais été frappé peut-être. Il y a quelques échos délicieux dans l’Inde ; il y a le murmure qui court autour du dôme de Bijapour ; il y a les longues phrases compactes qui voyagent dans l’air, à Mandu, et reviennent intactes à celui qui les a prononcées. L’écho d’une grotte de Marabar ne ressemble en rien à ceci, on n’y saurait rien distinguer. Quoi que l’on dise, le même bruit monotone répond et tremble le long des murs, montant et descendant jusqu’à ce que la paroi l’absorbe. « Boum » est

le son le plus rapproché que l'alphabet humain puisse donner, ou « bou-oum » ou « ou-boum » – complètement terne. Les espoirs, les politesses, les éternuements, le craquement d'un soulier, tout produit le même « boum ». Même le bruit d'une allumette frottée fait onduler une petite chenille trop faible pour accomplir le cercle mais qui veille éternellement. Et si plusieurs personnes parlent à la fois, une sorte de hurlement s'élève, aux ondulations toujours renaissantes, l'écho engendre l'écho, et la grotte est toute bourrée d'un serpent composé lui-même d'une multitude de petits serpents dont chacun se tord pour son propre compte.

Derrière Mrs Moore, tout le monde sortit en foule. Elle avait donné le signal du reflux. Elle vit sortir Aziz et Adela tous deux souriants, et ne voulant pas faire penser au jeune homme que sa réception était ratée, elle sourit aussi. Elle regarda sortir un à un tous les hommes, cherchant un visage crapuleux mais sans en voir aucun ; elle comprit alors qu'elle avait été au milieu des individus les plus doux, qui n'avaient pas d'autre désir que celui de l'honorer, et que la chose nue en coussin n'était qu'un pauvre petit bébé accroché à la hanche de sa mère. Il ne s'était rien passé de mal dans la grotte, mais elle n'y avait pas pris de plaisir ; non, elle n'y avait pas pris de plaisir, et elle décida de n'en pas visiter une seconde.

— Avez-vous vu la réflexion de l'allumette ? C'est assez joli, dit Adela.

— Je ne me souviens pas…

— Mais il dit que ce n'est pas là une bonne grotte, que les meilleures sont au Kawa-Dol.

— Je ne pense pas y aller. Je déteste grimper.

— Fort bien. Asseyons-nous donc à l'ombre en attendant le déjeuner.

— Oh ! mais il va en être très désappointé ; il a pris tant de mal. Vous devriez continuer ; cela vous importe peu.

— Oui, il faudrait peut-être, dit la jeune fille, indifférente, mais désirant se montrer aimable.

Les domestiques, etc., dégringolaient vers le campement, poursuivis par les graves admonestations de Mohammed Latif. Aziz vint aider ses hôtes à passer les rochers. Il était au comble de sa puissance, humble et fort, trop sûr de lui-même pour s'irriter d'une critique, et fut sincèrement heureux en apprenant qu'elles voulaient modifier ses plans.

— Parfaitement, Miss Quested, nous allons continuer tous les deux ensemble et laisser Mrs Moore ici, nous ne resterons pas longtemps, sans cependant nous hâter, sûr que c'est là ce qu'elle désire.

— Très bien. Je regrette de ne pas vous accompagner, mais je suis une triste marcheuse.

— Chère Mrs Moore, rien ne peut importer puisque vous êtes mes hôtes. Je suis très content que vous ne veniez pas ; c’est assez étrange en apparence, mais c’est que vous me parlez en toute franchise, en amie.

— Oui, je suis votre amie, dit-elle en posant la main sur sa manche et en pensant malgré sa fatigue comme il était charmant, comme il était bon et comme elle désirait profondément son bonheur. « Ainsi, puis-je vous suggérer encore quelque chose ? Ne laissez pas tant de gens vous accompagner cette fois ; je pense que vous vous en trouverez mieux.

— C’est exact, c’est exact, cria-t-il, et, se précipitant à l’autre extrême, il défendit à tous, hormis un guide, de venir avec eux au Kawa-Dol. Est-ce bien ainsi ? demanda-t-il.

— Tout à fait. Et maintenant amusez-vous bien, et lorsque vous reviendrez, vous me direz tout ce que vous aurez vu. » Et elle se laissa tomber dans la chaise longue.

S’ils allaient jusqu’à la grande poche de grottes, ils seraient absents au moins pendant une heure. Elle prit son bloc à correspondance et commença : « Chère Stella, cher Ralph », puis s’arrêta et contempla la bizarre vallée et leur minuscule invasion. L’éléphant lui-même y perdait son prestige. Elle laissa monter son regard de la bête au couloir d’entrée de la grotte. Non, elle n’avait vraiment pas envie de renouveler cette expérience. Plus elle y pensait, plus l’affaire lui paraissait effrayante et désagréable. La pensée lui en pesait plus maintenant que tout à l’heure la chose même. Elle pouvait bien oublier l’étouffement et la puanteur, mais l’écho, par une manœuvre indicible, commençait à miner son attachement à la vie. Survenu dans un moment de dépression physique, il avait pu lui murmurer : « Le sentiment, la piété, le courage, tout cela existe, mais tout cela revient au même, et l’ordure aussi. Tout existe et rien n’a de valeur. » Si l’on avait prononcé dans cette salle des paroles abominables ou cité de nobles vers, le commentaire aurait été le même « ou-boum ». Si quelqu’un y avait plaidé avec la voix des anges pour tous les malheurs et toutes les incompréhensions du monde, passé, présent et à venir, pour toutes les misères qui accablent les hommes quelles que soient leurs opinions ou leur situation et quelque peine qu’ils se donnent pour biaiser ou bluffer – le résultat eût été le même, un identique serpent serait descendu et aurait remonté jusqu’au plafond. Les démons du Nord, on peut encore écrire sur eux des poèmes, mais nul ne saurait élever jusqu’au romantique une grotte de Marabar, parce qu’elle ôte à l’éternité et à l’infini leur ampleur, la seule qualité en eux dont l’homme puisse s’accommoder.

Elle tenta de poursuivre sa lettre et de se souvenir qu’elle n’était rien qu’une vieille dame qui s’était levée trop tôt et avait voyagé trop loin, que le désespoir

qui l’envahissait n’était rien que son désespoir, sa propre faiblesse, et que, même si elle était frappée d’insolation et en mourait, le monde poursuivrait son chemin. Mais brusquement, à l’horizon de son esprit, la religion apparut, un pauvre petit christianisme bavard, et elle comprit que toutes ses paroles divines depuis « que la lumière soit » jusqu’à « tout est consommé » n’étaient rien en somme que « boum ». Elle fut alors épouvantée jusqu’à des limites encore jamais atteintes. L’univers, que son intelligence n’avait jamais compris, n’offrait plus un lieu de repos à son âme ; sa façon de sentir des deux derniers mois prit, à la fin, sa forme définitive, et elle comprit qu’elle n’avait pas envie d’écrire à ses enfants, qu’elle n’avait envie de converser avec personne, fût-ce même avec Dieu. Elle demeurait assise, immobile et pleine d’horreur, et lorsque le vieux Mohammed Latif s’avança vers elle, il lui sembla qu’il allait la trouver changée. Un instant elle pensa : « Je vais être malade » pour se rassurer, puis abandonna même cette idée. Plus rien ne l’intéressa, pas même Aziz, et les paroles sincères et affectueuses qu’elle lui avait adressées cessèrent d’être siennes pour n’appartenir plus qu’à l’air.

IV

Miss Quested, Aziz et le guide poursuivaient leur excursion quelque peu ennuyeuse. Ils ne parlaient pas beaucoup, car le soleil était haut maintenant. L’air donnait la sensation d’un bain chaud où se déverse sans cesse de l’eau plus chaude ; la température montait, montait ; les gros rocs disaient : « Nous sommes vivants », cependant que les petites pierres répondaient : « Nous sommes presque vivantes. » Dans les fissures gisaient les cendres de petites plantes. Ils avaient eu l’intention de grimper jusqu’au rocher oscillant du sommet, mais il était trop loin et ils se contentèrent du groupe principal de grottes. En chemin ils rencontrèrent plusieurs grottes isolées que le guide leur persuada de visiter, mais il n’y avait rien à voir ; ils frottaient une allumette, regardaient la réflexion de la flamme sur le mur poli, essayaient l’écho et sortaient. Aziz était « à peu près sûr qu’ils allaient tomber bientôt sur quelque vieille sculpture », mais voulait seulement dire par là qu’il désirait en rencontrer. Ses plus profondes pensées se concentraient sur le déjeuner. Il avait cru voir des symptômes de désorganisation au moment de quitter le campement. Il parcourut en esprit le menu : un déjeuner anglais, porridge et côtelettes de mouton, mais avec quelques plats hindous pour fournir des sujets de conversation, et du pan à la fin. Miss Quested ne lui avait jamais plu autant que Mrs Moore et il avait peu à lui dire, moins encore maintenant qu’elle devait épouser un fonctionnaire anglais.

Adela n’avait d’ailleurs guère à lui dire. Si l’esprit du jeune homme était tout au déjeuner, le sien était tout à son mariage. Simla la semaine prochaine, se débarrasser d’Antony, un aperçu du Thibet, les carillons fatigants du mariage, Agra en octobre, voir Mrs Moore quitter Bombay dans des conditions confortables, la procession passa de nouveau devant ses yeux, brouillée par la chaleur, puis elle revint à la question plus sérieuse de sa vie à Chandrapore. Il y avait là de réelles difficultés – les limites que devaient s’imposer Ronny et elle-même – mais elle aimait faire face aux difficultés et décida que si elle pouvait maîtriser son naturel hargneux (toujours son point faible) et ne jamais accabler d’injures l’Anglo-Inde ni succomber à son influence, leur vie commune devait être heureuse et profitable. Il lui fallait éviter d’être trop théorique ; elle envisagerait chacun des problèmes à mesure qu’il se présenterait en se fiant au bon sens de Ronny et au sien propre. Par chance tous deux étaient abondamment

pourvus de bon sens et de bonne volonté.

Mais tandis qu'elle peinait sur un roc qui avait l'aspect d'une soucoupe renversée elle pensa : « Et l'amour ? » Le roc était entaillé par une double rangée d'empreintes de pieds qui lui suggérèrent sans doute la question. Où avait-elle vu des empreintes semblables auparavant ? Ah ! oui, c'étaient les marques tracées dans la poussière par les roues de l'auto du Nawab Bahadur. Elle et Ronny, non, ils ne s'aimaient pas.

— Vous fais-je marcher trop vite ? s'enquit Aziz en la voyant s'arrêter, une expression de doute sur le visage. La découverte avait été si subite qu'elle se sentit pareille à un alpiniste dont la corde se casse. Ne pas aimer l'homme qu'on est sur le point d'épouser ! Ne pas s'en être encore aperçue ! Ne s'être même pas posé la question jusqu'à maintenant ! Nouvelle difficulté à résoudre. Irritée plutôt qu'épouvantée, elle demeurait immobile, les yeux fixés sur la roche étincelante. Ils avaient ressenti ce soir-là une estime réciproque et le frisson du contact animal, mais l'émotion qui doit les relier était absente. Devait-elle rompre ses fiançailles ? Elle inclinait vers la négative, cela causerait tant d'ennuis aux autres ; d'ailleurs elle n'était pas convaincue que l'amour fût nécessaire au succès d'une union. Si l'amour était l'essentiel, peu de mariages survivraient à la lune de miel.

— Non, je suis très bien, merci, dit-elle, et son émotion bien maîtrisée, elle reprit l'escalade, un peu endolorie cependant.

Aziz prit sa main ; le guide paraissait adhérer à la surface du rocher comme un lézard et courait en zigzaguant comme s'il eût été gouverné par un centre de gravité particulier.

— Êtes-vous marié, docteur Aziz ? dit-elle, s'arrêtant de nouveau en fronçant le sourcil.

— Mais oui, venez donc un jour voir ma femme. »

Car il lui paraissait plus artistique pour un moment que sa femme fût vivante.

— Merci, dit-elle d'un air absent.

— Justement, elle n'est pas à Chandrapore.

— Et avez-vous des enfants ?

— Mais oui, trois, répliqua-t-il d'un ton plus assuré.

— Vous donnent-ils beaucoup de joie ?

— Eh bien, naturellement, je les adore, dit-il en riant.

— Je le pense. » Quel charmant petit Oriental ! Sans aucun doute sa femme et ses enfants devaient être beaux car l'on n'acquiert rien d'habitude qu'on ne possédât déjà. Elle l'admirait sans émotion personnelle, car la race n'avait en elle aucune impulsion vagabonde, mais elle devinait qu'il devait avoir de l'attrait pour les femmes de son sang et de sa caste, et regretta qu'elle-même et Ronny

fussent dépourvus de tout charme physique. Cela crée des relations différentes, de la beauté, des cheveux épais, une peau fine. Sans doute cet homme avait plusieurs femmes. Les mahométans ne descendraient pour rien au monde au-dessous de leurs quatre, d'après Mrs Turton. Et n'ayant personne autre à qui s'adresser sur ce rocher éternel, elle lâcha la bride à cette idée de mariage et dit avec sa franchise décente et sa manie des questions : « Avez-vous une seule femme ou plusieurs ? »

La question choqua fortement le jeune homme. Elle heurtait une nouvelle conviction de sa communauté, et les nouvelles convictions sont toujours plus sensibles que les vieilles. Si elle avait dit : « Adorez-vous un seul Dieu ou plusieurs ? » il ne s'en s'en fût pas offusqué. Mais demander à un musulman hindou instruit le nombre de ses femmes, épouvantable, hideux ! Il ne sut plus comment cacher sa confusion : « Une, une, dans mon cas particulier », bredouilla-t-il en lâchant la main de la jeune fille. De nombreuses grottes étaient groupées en haut du sentier, il pensa : « Le diable emporte les Anglais, même à leur meilleur moment ! » et plongea dans l'une d'elles pour retrouver son équilibre. Elle le suivit sans se hâter, tout à fait inconsciente de l'impair commis, et, ne le voyant pas, pénétra elle aussi dans une grotte, pensant avec une moitié de son esprit : « le tourisme m'ennuie » et réfléchissant au mariage avec l'autre moitié.

V

Il attendit une minute dans sa grotte, puis alluma une cigarette pour pouvoir dire : « Je suis entré brusquement me mettre à l'abri du courant d'air », ou quelque chose de ce genre. Quand il revint, il trouva le guide seul, la tête détournée. Il avait entendu du bruit, dit-il, et Aziz l'entendit aussi : un bruit de moteur. Ils étaient alors sur l'épaule avancée du Kawa-Dol ; en faisant vingt mètres à quatre pattes, ils purent apercevoir la plaine. Une auto montait vers les collines, sur la route de Chandrapore. Mais ils ne purent la voir distinctement parce que la muraille à pic se recourbait au sommet de sorte qu'on n'en pouvait voir facilement le pied ; l'auto disparut lorsqu'elle fut plus proche. Sans aucun doute elle allait s'arrêter presque exactement au-dessous d'eux, au point où le chemin carrossable devient un sentier et où l'éléphant avait tourné pour s'enfoncer dans les collines.

Il revint en courant porter l'étrange nouvelle à son hôte. Le guide expliqua qu'elle était entrée dans une grotte.

— Quelle grotte ?

Il indiqua le groupe vaguement.

— Vous n'auriez pas dû la perdre de vue, c'était votre devoir, dit Aziz sévèrement. Il y a là au moins douze grottes. Comment vais-je reconnaître celle où se trouve mon hôte ? Dans laquelle étais-je ?

Même geste vague. Aziz, à l'examen, ne sut même plus s'il était retourné au groupe dont il était parti. Les grottes surgissaient de tous côtés – ce lieu paraissait être l'emplacement de leur colonie primitive – et les orifices étaient tous identiques. Il pensa : « Grand Dieu, Miss Quested est perdue ! » puis se maîtrisa et se mit à la chercher avec calme.

« Criez », ordonna-t-il. Quand ils eurent crié pendant un moment, le guide expliqua que c'était peine perdue : une grotte de Marabar ne saurait entendre d'autres sons que les siens propres. Aziz s'essuya le front et la sueur commença à ruisseler sous ses habits. L'endroit était si propice à l'erreur ! Le terrain, mouvementé d'un côté, en terrasse de l'autre, était tout creusé d'empreintes en tous sens comme des traces de serpents. Il essaya de faire le tour des grottes mais ne sut jamais d'où il était parti. Les grottes surgissaient derrière les grottes ou se groupaient par paires ; quelques-unes étaient à l'entrée d'un ravin.

« Approchez », dit-il doucement, et quand l'homme fut à portée, il le frappa au visage pour le punir. L'homme s'enfuit et il resta seul. Il pensa : « C'est la fin de ma carrière, mon hôte est perdue. » Puis il découvrit une explication simple et suffisante du mystère. Miss Quested n'était pas perdue, elle était allée rejoindre les automobilistes, ses amis sans aucun doute, Mr Heaslop peut-être. Pendant un instant très court il l'aperçut au bas du ravin, un seul instant, mais enfin c'était bien elle, découpée entre les rocs, en train de causer avec une autre dame. Il fut à ce point soulagé que la façon d'agir de la jeune fille ne lui parut pas étrange. Accoutumé aux changements soudains de plans, il supposa qu'elle avait dévalé à la hâte les pentes du Kawa-Dol, impulsivement, dans l'espoir d'une petite promenade en auto. Il repartit seul vers le campement et aperçut presque aussitôt quelque chose qui l'eût beaucoup inquiété un moment auparavant : les jumelles de Miss Quested. Elles gisaient par terre, au ras d'une grotte, à mi-chemin du couloir d'entrée. Il essaya de les mettre en bandoulière mais la lanière de cuir était brisée ; il dut les mettre dans sa poche. Il avait à peine fait quelques pas qu'il pensa : « Peut-être a-t-elle laissé tomber autre chose », et revint voir. Mais la même difficulté se présenta : il ne put retrouver la grotte. En bas, dans la plaine, il entendit l'auto qui partait, mais il ne parvint pas à l'apercevoir de nouveau. Il dégringola donc vers Mrs Moore, sur le flanc de la colline qui regardait la vallée, et fut plus heureux cette fois : le désordre coloré de son petit campement apparut bientôt, avec, au milieu, le casque colonial d'un Anglais ; sous le casque – oh ! joie – souriait, non Mr Heaslop, mais Fielding.

— Fielding ! Oh ! j'avais une si grande envie de vous voir ! s'écria-t-il, laissant tomber le « Mr » pour la première fois.

Et son ami courut à sa rencontre, tout sourire et belle humeur, sans une once de dignité, clamant des explications et des excuses à propos du train manqué. Fielding était venu dans l'auto qui venait d'arriver – l'auto de Miss Derek – l'autre dame était Miss Derek. Ils bavardèrent, bavardèrent, et tous les domestiques abandonnaient leur cuisine pour venir écouter. Cette excellente Miss Derek ! Elle avait rencontré Fielding à la poste, par hasard, avait dit : « Pourquoi n'êtes-vous pas allé aux grottes de Marabar ? », avait appris leur mésaventure et lui avait offert de le mener là-bas tout de suite. Une autre charmante Anglaise. Où était-elle ? Fielding l'avait laissée avec l'auto et le chauffeur pour chercher le campement. L'auto ne pouvait pas monter – évidemment non – il fallait que des centaines de personnes allassent chercher Miss Derek tout de suite pour lui montrer le chemin. L'éléphant même…

— Aziz, serait-il possible de boire quelque chose ?

— Jamais de la vie ! » Il vola chercher un verre.

— Mr Fielding ! appela Mrs Moore de son coin d'ombre ; ils ne s'étaient pas

encore adressé la parole parce que l’arrivée de l’Anglais avait coïncidé avec l’impétueuse dégringolade de l’autre.

— Rebonjour, cria-t-il, soulagé de voir qu’il n’y avait pas eu d’accroc.

— Mr Fielding, avez-vous vu Miss Quested ?

— Non, j’arrive à peine, où est-elle ?

— Je n’en sais rien.

— Aziz, où avez-vous mis Miss Quested ?

Aziz, qui retournait avec un verre plein à la main, dut réfléchir un instant. Son cœur était empli d’une félicité nouvelle. Le pique-nique, après avoir manqué de s’écrouler une ou deux fois, avait pris une tournure qu’il n’eût jamais rêvée puisque non seulement Fielding était venu, mais encore avait amené une hôte inespérée.

— Oh ! elle va très bien, dit-il, elle est descendue voir Miss Derek. Allons, à votre santé, tchin-tchin.

— À votre santé, mais pour tchin-tchin je refuse, dit Fielding qui détestait la phrase. À l’Inde !

— À votre santé et à l’Angleterre !

Le chauffeur de Miss Derek arrêta la cavalcade qui partait pour faire escorte à sa maîtresse et les informa qu’elle était repartie avec l’autre jeune dame à Chandrapore ; elle l’avait envoyé le dire. Elle-même conduisait la voiture.

— Oh ! oui, c’est tout à fait vraisemblable, dit Aziz, je savais qu’elles étaient parties pour faire un tour.

— À Chandrapore ? Cet homme fait une erreur, s’écria Fielding.

— Mais non, pourquoi ? » Il était déçu mais s’expliqua la chose ; sans nul doute les deux jeunes femmes étaient de grandes amies ; il eût préféré les avoir tous quatre à sa table, mais les hôtes doivent faire ce qui leur plaît sinon ce sont des prisonniers. Il s’en fut joyeusement examiner le *porridge* et la glace.

— Qu’est-il arrivé ? demanda Fielding qui avait flairé tout de suite quelque événement bizarre. Tout le long du chemin Miss Derek avait bavardé à propos du pique-nique, l’avait appelé un festin inattendu et avait déclaré qu’elle préférait les Hindous qui ne l’invitaient pas à ceux qui l’invitaient. Mrs Moore, sur sa chaise, balançait son pied d’un air renfrogné et stupide. Elle dit : « Miss Derek est agaçante ; elle n’a pas un instant de repos, toujours pressée, toujours avec une envie nouvelle ; elle fera n’importe quoi hormis retourner auprès de la dame hindoue qui la paie. »

Fielding, à qui Miss Derek ne déplaisait pas, répondit :

— Elle n’était pas si pressée lorsque je l’ai laissée. Il n’était nullement question de retourner à Chandrapore. J’ai quelque idée que Miss Quested n’était pas la moins pressée des deux.

— Adela ? Elle n’a jamais été pressée de sa vie, dit la vieille dame sèchement.

— Je soutiens, et nous le saurons par la suite, que c’est Miss Quested qui l’a voulu. En fait, j’en suis sûr », continua-t-il. Il était, d’abord, irrité contre lui-même. Il avait commencé par manquer le train, un péché qu’il n’avait jamais commis jusque-là, et maintenant qu’il arrivait, voici qu’il bouleversait les plans d’Aziz pour la deuxième fois. Il avait envie que quelqu’un partageât sa disgrâce et considéra Mrs Moore avec un froncement de sourcil tout professoral.

— Aziz est un charmant garçon, proclama-t-il.

— Je sais, bâilla-t-elle. Il a pris une peine effroyable pour assurer le succès de notre pique-nique.

Ils se connaissaient très peu et se sentaient plutôt embarrassés d’être mis en présence l’un de l’autre par un Hindou. Le problème des races peut prendre des formes subtiles. Dans le cas présent il leur avait inspiré une sorte de jalousie, une suspicion mutuelle. Il essaya d’aiguillonner son enthousiasme ; elle daignait à peine répondre. Aziz vint les chercher pour se mettre à table.

— Cette histoire de Miss Quested est toute naturelle, dit-il, car il avait un peu retouché l’incident en lui-même pour n’en plus sentir la rudesse. Nous avions engagé une intéressante conversation avec le guide quand l’auto est apparue et lui a donné l’idée de descendre rejoindre son amie. »

D’une incurable inexactitude, il en vint presque à croire que les choses s’étaient passées ainsi. Il était inexact parce qu’il était sensible. Il n’aimait pas se souvenir de la question posée par Miss Quested sur la polygamie : elle n’était pas digne d’un hôte. Il l’écartait de son esprit, et, avec elle, le fait qu’il s’était précipité dans une grotte pour s’éloigner de la jeune fille. Il était inexact par un désir de l’honorer. L’entremêlement des faits le contraignait à les arranger autour d’elle comme on ratisse le sol autour de la mauvaise herbe qu’on vient d’arracher. Avant la fin du repas il avait dit une bonne série de mensonges.

— Elle a couru vers son amie, et moi vers les miens, poursuivit-il en souriant. Et maintenant je suis avec mes amis, ils sont avec moi, et l’un avec l’autre, et c’est le bonheur. »

Puisqu’il les aimait tous deux, il s’attendait à ce qu’ils s’aimassent l’un l’autre. Ils n’en avaient aucune envie. Fielding pensait sans indulgence : « Je savais bien que ces femmes causeraient du tracas » et Mrs Moore pensait : « Cet homme a manqué le train et tâche maintenant de nous trouver dans notre tort » ; mais ses pensées étaient sans force ; depuis son malaise de la grotte elle demeurait plongée dans une apathie cynique. L’Inde miraculeuse des premières semaines, avec ses nuits fraîches et ses suggestions supportables d’infini, avait disparu.

Fielding monta à la hâte voir une grotte. Il n’en fut pas impressionné. Puis ils

remontèrent sur l'éléphant et la caravane commença à se dérouler hors du défilé et longeant la muraille à pic reprit le chemin de la gare, battue des coups d'un vent brûlant. Ils arrivèrent à l'endroit où ils avaient laissé l'automobile. Une pensée désagréable vint brusquement à l'esprit de Fielding ; il dit :

— Aziz, exactement, où et comment avez-vous laissé Miss Quested ?

— Là-haut. » Il montra joyeusement du doigt le Kawa-Dol.

— Mais comment ? »… On voyait là, entre les rocs, un ravin ou plutôt un pli de terrain tout dartreux de cactus.

— Le guide a dû l'aider, je pense.

— Parbleu ; il est très secourable.

— Y a-t-il un sentier au sommet ?

— Des millions de sentiers, mon cher ami.

Fielding ne pouvait rien voir que ce pli ; partout ailleurs le granit éclatant s'enfonçait dans la terre.

— Mais l'avez-vous vue arriver en bas saine et sauve ?

— Oui, oui, elle et Miss Derek, et je les ai vues partir en auto.

— Alors le guide est remonté vers vous ?

— Exactement. Une cigarette ?

— Je pense qu'elle ne s'est pas trouvée mal », poursuivit l'Anglais. Le pli se continuait en une nullah traversant la plaine et drainant les eaux des collines vers le Gange.

— Elle m'aurait fait appeler, dans ce cas, et m'aurait demandé du secours.

— Oui, c'est plausible.

— Je vois que vous avez du souci, parlons d'autre chose, dit-il avec bonté. Miss Quested devait toujours faire ce qui lui plaisait, c'étaient nos conventions. Je vois que vous êtes inquiet à mon sujet, mais vraiment tout ceci me préoccupe peu, je ne m'arrête jamais à des riens.

— Il est vrai que je suis inquiet à votre sujet ; mon opinion est qu'elle se sont montrées impolies », dit Fielding en baissant la voix. « Elle n'avait pas le droit de lâcher ainsi votre partie et Miss Derek n'avait pas celui de l'y encourager. »

D'un épiderme ordinairement si sensible, Aziz était à ce moment hors d'atteinte. Les ailes qui le soulevaient ne pouvaient retomber parce qu'il était un empereur mongol qui a fait son devoir. Du haut de son éléphant il regardait s'éloigner les collines de Marabar, et il revit, comme des provinces de son royaume, le désordre maussade de la plaine, les petits mouvements saccadés des seaux, les châsses blanches, les tombes à peine creusées, le ciel suave, le serpent qui ressemblait à un arbre. Il avait donné à ses hôtes un divertissement aussi choisi qu'il pouvait le faire, et s'ils y venaient tard ou en partaient tôt, cela ne le concernait plus.

Mrs Moore dormait, balancée contre les bambous de la howdah ; Mohammed Latif la maintenait avec une efficacité respectueuse, et à son côté était assis Fielding, qui commençait à devenir « Cyril » dans sa pensée.

— Aziz, avez-vous fait un petit compte de ce que vous coûtera ce pique-nique ?

— Oh ! mon cher ami, ne parlons pas de ça. Des centaines et des centaines de roupies. Le total sera trop horrible ; les domestiques de mes amis m'ont volé comme dans un bois, et pour ce qui est de l'éléphant, on dirait qu'il mange de l'or. Je me fie à vous pour ne rien répéter de tout cela. Et M. L. – employez, je vous prie, les initiales, car il écoute – est de beaucoup le plus mauvais de tous.

— Je vous avais dit qu'il n'était rien de bon.

— De la bonté, il en a beaucoup pour lui-même ; sa malhonnêteté me ruinera.

— Aziz, c'est abominable.

— Je suis content de lui, à vrai dire ; il a assuré le confort de mes hôtes ; d'ailleurs c'était mon devoir d'avoir recours à lui, c'est mon cousin. « Quand l'argent s'en va, l'argent vient. Si l'argent reste, la mort vient. » Aviez-vous jamais entendu cet utile proverbe urdu ? Probablement non, car je viens juste de l'inventer.

— Mes proverbes à moi sont : « Un sou économisé est un sou gagné ; un point à temps en sauve cent ; regardez avant de sauter » ; l'Empire britannique repose sur eux. Vous ne nous mettrez jamais à la porte, savez-vous, tant que vous emploierez M. L. et Cie.

— Oh ! vous mettre à la porte ? Pourquoi tremperais-je dans ces eaux sales ? Laissez cela aux politiciens… Non, lorsque j'étais étudiant, j'étais un peu monté contre vos damnés compatriotes, c'est vrai ; mais maintenant, s'ils me laissent faire mon travail et ne sont pas trop vexants pour moi dans leurs rapports officiels, je ne leur demande vraiment pas davantage.

— Mais si, vous leur demandez davantage, vous les emmenez en pique-nique.

— Ce pique-nique n'a rien à faire avec les Anglais ou les Hindous, c'est une excursion entre amis.

Ainsi la cavalcade prit fin, tantôt agréable, tantôt désagréable ; on cueillit en passant le cuisinier brahmaniste, le train arriva, poussant sa gorge brûlante à travers la plaine, et le vingtième siècle reprit l'avantage sur le seizième. Mrs Moore entra dans son wagon, les trois hommes gagnèrent le leur, baissèrent les persiennes, mirent en marche le ventilateur électrique et tâchèrent de dormir. Dans la pénombre ils avaient l'apparence de cadavres, et le train aussi paraissait mort quoiqu'il avançât, – un cercueil descendu du Nord scientifique pour venir quatre fois par jour troubler le paysage. Lorsqu'il eut quitté les Marabar, leur affreux petit monde disparut, laissant la place aux Marabar lointaines finies et

d’allure romantique. Le train s’arrêta une fois sous une pompe pour noyer le stock de charbon de son tender. Puis, à la vue de la grande ligne dans le lointain, il prit courage, partit en soufflant, contourna le quartier européen, franchit le passage à niveau (la voie était maintenant brûlante) et s’arrêta dans un bruit de ferraille. Chandrapore ! Chandrapore ! L’excursion était terminée.

Et à la fin, au moment où ils se dressaient dans l’obscurité et se préparaient à rentrer dans la vie ordinaire, brusquement, trop longtemps étirée, l’étrange trame de cette matinée craqua. Mr Haq, l’inspecteur de police, ouvrit brutalement la porte du wagon et dit d’une voix aiguë : « Docteur Aziz, j’ai le très pénible devoir de vous arrêter.

— Eh là ! vous faites erreur sans doute, dit Fielding prenant aussitôt en main la situation.

— Monsieur, ce sont mes instructions. Je ne sais rien.

— Quel est le motif de cette arrestation ?

— J’ai reçu l’ordre de ne rien dire.

— Ne me répondez pas ainsi. Montrez-moi le mandat.

— Je vous demande pardon, monsieur, il n’y a pas de mandat dans ces circonstances particulières. Adressez-vous à Mr McBryde.

— Fort bien, c’est ce que nous allons faire. Venez, Aziz, mon vieux ; c’est une affaire de rien, quelque impair.

— Docteur Aziz, voulez-vous avoir la bonté de venir ? il y a une voiture fermée toute prête.

Le jeune homme poussa un sanglot – le premier son qu’il pût émettre – et tenta de s’échapper par la portière opposée vers la voie.

— Ceci va m’obliger à employer la force, gémit Mr Haq.

— Oh ! pour Dieu, cria Fielding les nerfs cassés à son tour : il le tira en arrière avant qu’un scandale n’éclatât, en le secouant comme un enfant. Une seconde de plus et il était dehors, et c’étaient les coups de sifflet, la chasse à l’homme…

— Mon cher ami, nous allons nous rendre ensemble chez McBryde, nous lui demanderons d’où vient l’erreur, c’est un bonhomme convenable, tout cela est involontaire… il vous fera des excuses. Surtout, surtout ne prenez pas une attitude de criminel.

— Mes enfants et mon nom ! sanglota-t-il, les ailes brisées.

— Mais ce n’est rien. Mettez votre chapeau d’aplomb et prenez mon bras, je vous assisterai.

— Dieu soit loué ! il vient, s’écria l’inspecteur. Ils sortirent dans la chaleur de midi au bras l’un de l’autre. Toute la gare était en ébullition. Des voyageurs et des portefaix surgissaient de tous les recoins, beaucoup de fonctionnaires, plus

encore de policiers. Ronny se chargea de Mrs Moore. Mohammed Latif commença à se lamenter. Avant qu'ils aient pu traverser ce chaos, la voix autoritaire de Turton rappela Fielding, et Aziz fut emmené vers sa prison, seul.

VI

Le Gouverneur avait regardé l'arrestation de l'intérieur de la salle d'attente, et, ouvrant la porte de zinc perforé, il apparaissait maintenant comme un dieu dans sa châsse. Lorsque Fielding entra, les portes battirent derrière lui et un domestique en prit la garde, cependant qu'une punkah, pour marquer la solennité de l'heure, agitait des linges sales au-dessus de leurs têtes. Le Gouverneur ne put parler tout de suite. Son visage était pâle, fanatisé et assez beau, – un masque que devaient porter tous les visages anglais pendant de longs jours à Chandrapore. Toujours brave et prêt au sacrifice, il était animé maintenant d'un feu ardent et généreux ; il se serait tué, de toute évidence, s'il l'avait pensé juste. Il parla enfin.

— Ce qui est arrivé est le pire événement de ma carrière, dit-il. Miss Quested a été outragée dans une des grottes de Marabar.

— Oh non, oh non, non, haleta l'autre, se sentant défaillir.

— Elle a pu s'échapper, grâce à Dieu.

— Oh non, non, mais pas Aziz… pas Aziz…

Il inclina la tête.

— C'est absolument impossible, grotesque.

— Je vous ai appelé pour vous éviter le blâme qui s'attacherait à vous si vous l'aviez accompagné au poste de police ». Il ne s'arrêtait pas à ses protestations, à vrai dire les entendait à peine.

Fielding répétait : « Oh non », comme un idiot, incapable d'échafauder une autre phrase. Il avait la sensation qu'un énorme flot de folie s'était dressé et tentait de les engloutir tous. Il fallait pourtant, de quelque façon, le repousser dans son trou, mais il ne savait comment y parvenir parce qu'il ne pouvait comprendre la folie. Il avait toujours résolu les difficultés qui se présentaient par des recherches raisonnables et calmes. « Qui porte cette accusation infamante ? demanda-t-il, surmontant son abattement.

— Miss Derek et – la victime elle-même. » Il défaillait presque, incapable de répéter le nom de la jeune fille.

— Miss Quested elle-même l'accuse d'une façon précise de… » Il secoua la tête et se détourna.

— Alors, c'est qu'elle est folle.

— Je ne peux pas laisser passer cette dernière phrase, dit le Gouverneur,

s'éveillant au sentiment de leurs divergences et tremblant de fureur. « Vous allez la retirer immédiatement. C'est le genre de remarques que vous vous êtes permis de faire depuis votre arrivée à Chandrapore.

— Je regrette sincèrement, monsieur, je la retire certainement sans condition. » Car l'homme était à demi fou lui-même.

— Je vous prie, Mr Fielding, comment avez-vous été amené à me parler sur ce ton ?

— Ces nouvelles m'ont donné un grand coup. Je vous demande donc de me pardonner. Je ne peux pas croire à la culpabilité du docteur Aziz.

L'autre frappa sur la table.

— Voilà, voilà une répétition de votre insulte sous une forme plus grave.

— Si vous me permettez de le dire, non, dit Fielding, pâlissant aussi, mais maintenant sa position. Je ne mets pas en doute la bonne foi des deux jeunes filles, mais l'accusation qu'elles portent contre Aziz repose sur quelque erreur et cinq minutes d'examen le feront bien voir. L'attitude de cet homme est parfaitement naturelle ; d'autre part, je le sais incapable d'une infamie.

— En effet, elle repose bien sur une erreur, dit la voix grêle et mordante de l'autre. Sur une erreur, en effet. J'ai, de ce pays, une expérience de vingt-cinq ans » – il s'arrêta et ces « vingt-cinq ans » parurent emplir la salle d'attente de leur sécheresse et de leur manque de cœur – « et durant ces vingt-cinq ans, je n'ai rien vu survenir que des désastres toutes les fois que des Anglais et des Hindous ont essayé de se lier intimement. Des relations, oui. De la courtoisie, tant qu'on voudra. De l'intimité, jamais, jamais. Toute la masse de mon autorité se dresse là contre. Voilà six ans que j'exerce mes fonctions à Chandrapore, et s'il n'y a jamais eu de frottement, s'il s'est établi un sentiment mutuel de respect et d'estime, c'est parce que, des deux côtés, on s'est conformé à cette simple règle. De nouveaux venus font fi de nos traditions, et en un instant il arrive ce que vous pouvez voir, le travail de plusieurs années est aboli, et le bon renom de mon district est détruit pour une génération. Je ne peux pas voir, Mr Fielding, où va nous mener cette journée. Vous, qui êtes imbu d'idées modernes, vous le pouvez sans doute. J'aurais souhaité seulement de ne pas vivre assez longtemps pour la voir commencer, cela je puis l'affirmer. Ce sera ma fin. Qu'une dame, une jeune dame fiancée à mon très remarquable subordonné – qu'elle – une jeune fille anglaise à peine arrivée d'Angleterre – que j'aie vécu assez…

Il dut s'interrompre, embarrassé dans sa propre émotion. Ces paroles étaient pleines de dignité et de pathétique, mais avaient-elles quelque chose à faire avec Aziz ? Absolument rien, si Fielding avait raison. Il est impossible de considérer une tragédie de deux points de vue différents, et tandis que Turton avait décidé de venger la jeune fille, lui avait l'espoir de sauver l'homme. Il désirait s'en aller

parler à McBryde, qui avait toujours eu avec lui une attitude amicale, était, à tout prendre, raisonnable, et sur le calme duquel on pouvait, en tout cas, avoir confiance.

— Je suis descendu particulièrement à votre intention, pendant que ce pauvre Heaslop venait pour emmener sa mère. J'ai considéré que c'était la plus grande preuve d'amitié que je pusse vous donner. Je voulais vous dire qu'il y aura une réunion d'information ce soir au club pour discuter de la situation, mais je doute fort que vous vous souciiez d'y venir. Vos visites y ont toujours été rares.

— Je viendrai certainement, monsieur, et je vous remercie beaucoup de toute la peine que vous avez prise à mon sujet. Me permettrez-vous de vous demander où se trouve Miss Quested ?

Il répondit d'un geste ; elle était malade.

— De mal en pis, effrayant, dit Fielding d'un ton pénétré.

Mais le Gouverneur le regarda sévèrement parce qu'il ne perdait pas la tête. Il n'était pas devenu fou à la phrase « une jeune fille anglaise fraîchement arrivée d'Angleterre » ; il ne s'était pas rallié au drapeau de la race. Il se préoccupait encore de faits, alors que le troupeau s'était déclaré pour le sentiment. Rien n'endiable plus l'Anglo-Inde que la lanterne de la raison si on la lui montre un instant après qu'elle vient de décréter son extinction. Par tout Chandrapore, ce jour-là, les Européens dépouillaient leur personnalité normale pour ne plus penser qu'en membres d'une communauté. La pitié, la rage, l'héroïsme les emplissaient, mais la faculté d'ajouter deux à deux était annihilée en eux.

Mettant fin à l'entrevue, le Gouverneur sortit sur le quai. Le désordre qui régnait là était révoltant. Un chuprassi de la maison de Ronny avait reçu l'ordre d'emporter quelques bagatelles qui appartenaient aux deux dames, et était en train de s'adjuger quelques objets sur lesquels il n'avait aucun droit ; c'était un pillard derrière la troupe des Anglais en courroux. Mohammed Latif ne faisait aucune tentative de résistance. Hassan avait jeté son turban et pleurait. Tout ce qui devait assurer le confort de l'expédition et qui avait été si libéralement dispensé, gisait lamentablement au soleil. Le Gouverneur vit toute la situation d'un coup d'œil, et son sens de la justice fonctionna, quoiqu'il fût fou de rage. Il dit le mot nécessaire et le pillage s'arrêta. Puis il partit en voiture pour son bungalow, et, de nouveau, lâcha les rênes à ses passions. Lorsqu'il vit les coolies endormis dans les fossés ou les petits boutiquiers qui se levaient pour le saluer sur leur trottoir étroit, il se dit à lui-même : « Je sais qui vous êtes à la fin ; vous paierez pour tout cela, vous hurlerez ! »

VII

Mr McBryde, le surintendant de police du district, était le plus réfléchi et le mieux éduqué des fonctionnaires de Chandrapore. Il avait beaucoup lu et beaucoup pensé, et, grâce à un mariage assez malheureux, s'était construit une philosophie complète de l'existence. Il y avait en lui beaucoup du cynique mais rien de la brute ; il ne se mettait jamais en colère, n'était jamais rude, et reçut Aziz avec courtoisie, en le rassurant presque.

— J'ai l'ordre de vous garder tant que vous n'aurez pas payé le cautionnement, dit-il, mais, sans aucun doute, vos amis vont s'en occuper, et, d'ailleurs, ils pourront vous venir voir sous les réserves d'usage. J'ai reçu certaines informations qui doivent me guider, je ne suis pas votre juge. » Aziz fut emmené pleurant. Mr McBryde fut choqué de son abattement, mais jamais l'attitude d'un Hindou ne le surprenait, parce qu'il avait une théorie sur les zones climatériques. Cette théorie disait : « Tous les malheureux indigènes sont intérieurement des criminels pour la simple raison qu'ils vivent au sud du trentième degré de latitude. On ne saurait les en blâmer, c'est leur chien de destin. Nous leur ressemblerions si nous étions nés là. » Né à Karachi, il paraissait être une vivante contradiction de sa théorie, et c'est d'ailleurs ce qu'il admettait quelquefois avec un sourire triste.

— Encore un de démasqué », pensa-t-il, comme il se mettait au travail pour rédiger son rapport au magistrat.

L'arrivée de Fielding l'interrompit.

Il lui confia tout ce qu'il savait, sans réserve. Miss Derek était arrivée conduisant elle-même l'auto de son maharajah il y avait environ une heure ; elle et Miss Quested étaient toutes deux dans un état effrayant. Elles étaient allées droit à son bungalow où il se trouvait par hasard ; il avait sur-le-champ recueilli l'accusation et organisé l'arrestation à la gare.

— Quelle est, précisément, cette accusation ?

— Qu'il l'a suivie dans une grotte et lui a fait des avances outrageantes. Elle l'a frappé avec ses jumelles ; il les a saisies, a tiré, la courroie a cassé, elle a pu ainsi s'échapper ; lorsque nous l'avons fouillé, il y a un instant, les jumelles étaient dans sa poche.

— Oh non, oh non, non, tout cela va s'éclaircir dans cinq minutes, s'écria de nouveau Fielding.

— Jetez un coup d’œil là-dessus.

La courroie avait une cassure fraîche ; l’oculaire était coincé. La logique de l’évidence disait « coupable ».

— N’a-t-elle rien dit de plus ?

— Il y avait un écho qui semble l’avoir beaucoup effrayée. Êtes-vous entré dans ces grottes ?

— J’en ai vu une. Il y avait bien un écho. Lui a-t-il donné une secousse nerveuse ?

— Je ne pouvais guère la tracasser de questions. Elle devra répondre à beaucoup lorsqu’elle sera à la barre des témoins. On n’ose pas penser aux semaines qui vont venir. Je voudrais bien que les collines de Marabar fussent au fond de la mer avec tout ce qu’elles contiennent. Tous les soirs on les voyait du club, et elles n’étaient rien qu’un nom inoffensif… Oui, voilà que ça commence. » Car on lui apportait une carte de visite : Vakil Mahmoud Ali, l’avocat désigné, demandait à voir le prisonnier. McBryde soupira, donna l’autorisation et poursuivit : « J’en ai su un peu plus par Miss Derek – c’est une vieille amie de tous deux et elle a parlé librement ; bon – elle nous a raconté que vous étiez parti retrouver le campement, lorsque, presque aussitôt, elle entendit des pierres rouler du Kawa-Dol et vit Miss Quested courant sur la pente, droit à un pic. Bon. Elle grimpa vers elle dans une sorte de gorge et la trouva pratiquement fichue, son casque à terre.

— N’y avait-il pas un guide avec elle ? interrompit Fielding.

— Non, elle s’était empêtrée dans des cactus. Miss Derek lui sauva la vie juste à ce moment, elle était sur le point de se précipiter. Elle l’aida à descendre jusqu’à l’auto. Miss Quested ne pouvait supporter la vue du chauffeur hindou et criait : « Éloignez-le ! » C’est cela qui fit soupçonner à notre amie ce qui s’était passé. Elles filèrent droit à notre bungalow où elles sont maintenant. Voilà l’histoire, voilà du moins ce que j’en sais. Miss Derek envoya le chauffeur vous rejoindre. Je trouve qu’elle a montré beaucoup d’à-propos.

— Je suppose qu’on ne me laissera pas voir Miss Quested, dit brusquement Fielding.

— En effet, ce ne serait peut-être pas très indiqué, non, vraiment.

— Je craignais cette réponse. J’aurais bien aimé la voir.

— Elle n’est pas en état de recevoir qui que ce soit. D’ailleurs vous ne la connaissez pas beaucoup.

— Presque pas du tout… Mais, voyez-vous, je crois qu’elle est sous le coup d’une affreuse illusion, et que ce malheureux garçon est innocent.

L’homme de police sursauta et une ombre passa sur son visage, car il ne pouvait supporter qu’on bouleversât ses arrangements.

— J'étais loin de supposer que vous eussiez de telles pensées », dit-il, et il chercha un appui dans la déposition signée qu'il avait devant lui.

— Ces jumelles m'ont dérouté une minute, mais j'ai réfléchi depuis : il est impossible qu'ayant tenté de l'outrager, il ait mis ensuite ses jumelles dans sa poche.

— C'est très possible, je le crains ; quand un Hindou devient méchant, il ne devient pas seulement très méchant, il devient aussi très bizarre.

— Je ne vous suis pas.

— Comment pourriez-vous le faire ? Quand vous pensez de crimes, c'est de crimes anglais ; ici la psychologie est différente. Je suis sûr que vous allez m'opposer ensuite son attitude toute naturelle lorsqu'il est descendu à votre rencontre. Il n'y a pas de raison pour qu'il n'en ait pas été ainsi. Lisez les rapports sur la Révolte qui devraient être notre Bible dans ce pays-ci, plutôt que le Bhagavad-Gita. Même je ne suis pas sûr qu'ils ne soient pas étroitement liés. Est-ce que je ne deviens pas trop brutal ? Mais voyez-vous, Fielding, comme je vous l'ai déjà dit une fois, vous êtes un professeur, et par suite vous n'avez affaire avec ces gens-là qu'à leur meilleur moment. Voilà la cause de votre erreur. Ils peuvent être charmants dans l'enfance. Mais je les connais, moi, dans leur vérité, je sais quels hommes ils donnent. Prenez ceci, par exemple », il ramassa le portefeuille d'Aziz, « je suis en train d'examiner son contenu. Il n'est pas édifiant. Voici une lettre d'un ami qui, selon toute apparence, tient une maison close.

— Je n'ai aucune envie d'écouter lire ses lettres privées.

— Il faudra qu'on la cite en Cour comme donnant une indication sur sa moralité. Il prenait un rendez-vous pour aller voir des femmes à Calcutta.

— Oh ! il suffit, il suffit.

McBryde s'arrêta, naïvement interloqué. Il lui paraissait évident que deux Sahibs quelconques pouvaient toujours se confier tout ce qu'ils savaient des Hindous, et il ne pouvait imaginer qu'à un moment on pût être choqué du procédé.

— Je puis dire que vous avez le droit de lancer ainsi la pierre à un jeune homme, mais moi je ne l'ai pas. J'en ai fait autant à son âge.

Le surintendant de police aussi, à vrai dire, mais il jugea que la conversation prenait un tour gênant. Il ne goûta pas plus la question suivante de Fielding :

— Ne peut-on vraiment pas voir Miss Quested ? En êtes-vous tout à fait sûr ?

— Vous ne m'avez pas encore dit toute votre pensée à ce sujet. Pourquoi désirez-vous à ce point la voir, en fin de compte ?

— Uniquement pour tenter la chance qu'elle se rétracte avant que vous ayez envoyé ce rapport, avant qu'on engage l'instruction et que l'affaire n'éclate en

scandale. Mon vieux, ne me disputez pas là-dessus, mais ayez simplement la bonté de téléphoner à votre femme ou à Miss Derek et de poser la question. Il ne vous en coûte rien.

— Il est inutile de les faire appeler elles-mêmes, répondit-il en étendant la main vers l'appareil. Callendar doit décider d'une question comme celle-là, évidemment. Vous n'avez pas compris qu'elle est vraiment malade.

— C'est sûr qu'il va refuser, il n'existe que pour cela, dit l'autre désespéré.

La réponse attendue arriva : le major ne voulait entendre parler de rien qui pût troubler le repos de sa malade.

— Je voulais simplement lui demander si elle était sûre, mais sûre à en mettre sa main au feu, que c'était bien Aziz qui l'avait suivie dans la grotte.

— Ma femme pourrait peut-être risquer de le lui demander.

— Mais j'aurais voulu le lui demander moi-même. J'aurais voulu que la question fût posée par quelqu'un qui crût en lui.

— Quelle différence croyez-vous qu'il en résulte ?

— Elle est au milieu de gens qui se défient des Hindous.

— Quoi, elle raconte sa propre histoire, n'est-ce pas ?

— Je sais, mais c'est à vous qu'elle la raconte.

McBryde leva les sourcils et murmura :

— C'est de l'esprit un peu subtil. En tout cas, Callendar ne veut pas que vous lui posiez la question vous-même. Malheureusement le rapport médical qu'il vient de faire n'est pas bon. Il dit qu'on ne peut vraiment pas la considérer comme hors de danger.

Ils se turent. On apporta une autre carte dans le bureau, celle d'Hamidullah. L'armée adverse était en formation.

— Je dois achever ce rapport maintenant, Fielding.

— Je voudrais que vous n'en fissiez rien.

— Comment le puis-je ?

— Cette affaire ne me plaît pas beaucoup, et les conséquences en sont graves. Nous fonçons vers une terrible catastrophe. Je puis voir votre prisonnier, je suppose ?

McBryde hésita.

— Mais ses amis sont venus prendre contact avec lui.

— Eh bien, quand il aura fini avec eux.

— Je ne voulais pas vous dire d'attendre ; par Dieu, vous avez la préséance sur n'importe quel visiteur hindou, naturellement. Je voulais dire : à quoi bon ? Pourquoi voulez-vous tremper dans cette affaire ?

— Je dis qu'il est innocent.

— Innocent ou coupable, pourquoi vous en mêler, à quoi bon ?

— Oh ! à quoi bon, à quoi bon ! cria-t-il sentant qu'on allait lui boucher toute issue. Un homme a besoin de respirer de temps en temps, du moins, c'est mon cas. Je ne dois pas la voir elle, et maintenant voici que je ne peux pas le voir lui. Je lui avais promis de l'accompagner chez vous, mais Turton m'a rappelé avant que j'aie fait deux pas.

— Toujours Blanc jusqu'au bout des ongles, le gouverneur », murmura McBryde d'un ton sentimental. Essayant de n'avoir pas l'air trop protecteur, il étendit la main sur la table et dit : « Nous allons être obligés de nous sentir les coudes, mon vieux, j'en ai bien peur. Je suis votre cadet par l'âge, je le sais, mais de beaucoup votre aîné dans le service ; vous ne pouvez pas connaître ce pays empoisonné aussi bien que moi-même, et vous devez me croire quand je vous dis que la situation générale va devenir mauvaise à Chandrapore dans les semaines qui vont suivre, oui, vraiment, très mauvaise.

— C'est ce que je viens de vous dire.

— Mais à un pareil moment, il n'y a pas de place pour… mettons, un point de vue personnel. L'homme qui sort des rangs est perdu.

— Je vous entends fort bien.

— Non, vous ne m'entendez pas complètement. Il ne se perd pas seulement lui-même, il affaiblit les siens. Si vous abandonnez votre poste, vous laissez un trou à votre poste. Ces chacals – il montra les cartes des avocats – regardent de tous leurs yeux s'il n'y a pas de trous.

— Puis-je voir Aziz ?

— Non ». Maintenant qu'il connaissait l'attitude de Turton, l'homme de police n'avait plus aucun doute. « Vous pourrez le voir avec une autorisation du magistrat, mais je ne peux prendre la chose sous ma responsabilité personnelle. Cela pourrait amener des complications nouvelles. »

Fielding demeura silencieux, pensant que s'il avait eu dix ans de moins ou dix années de service de plus dans l'Inde il aurait répondu à l'appel de McBryde. Puis, les dents serrées, il dit :

— À qui dois-je m'adresser pour l'autorisation ?

— Au magistrat de la ville.

— Voilà qui tombe bien !

— Oui, il ne serait pas très charitable celui qui s'en irait tracasser ce pauvre Heaslop !

De nouvelles « preuves » firent leur apparition à ce moment – en l'espèce le tiroir de la table d'Aziz, apporté triomphalement de son bungalow dans les bras d'un sergent.

— Des photographies de femmes. Ah !

— C'est sa femme, dit Fielding cabré.

— D’où le savez-vous ?

— Il me l’a dit.

McBryde, avec un faible sourire d’incrédulité, se mit à fouiller dans le tiroir. Il avait pris un regard aigu, avec une expression un peu bestiale sur le visage. « Sa femme, vraiment, je connais ces femmes-là ! » pensait-il. À haute voix il dit : « Eh bien, il vous faut filer maintenant, mon vieux, et que Dieu nous aide, que Dieu nous aide tous… »

Comme si sa prière eût été entendue, la cloche d’un temple, brusquement, tintinnabula.

VIII

La rencontre d'Hamidullah marqua l'échelon suivant. Il attendait à l'entrée des bureaux du surintendant et se précipita respectueusement lorsqu'il aperçut Fielding. À la phrase passionnée de l'Anglais : « C'est une erreur totale », il répondit :

— Ah ! ah ! est-il sorti quelque preuve ?

— Elle sortira, dit Fielding en lui tendant la main.

— Ah oui, Mr Fielding, mais quand une fois un Hindou est arrêté, nous ne savons jamais jusqu'où ira la chose.

Il parlait avec déférence.

— Vous êtes bien bon de me traiter aussi amicalement en public, et j'en suis très touché ; mais, Mr Fielding, rien ne convainc un magistrat que des preuves. Mr McBryde a-t-il fait quelque remarque lorsqu'on lui a présenté ma carte ? Pensez-vous que mon empressement l'ennuie et le prévienne le moins du monde contre mon ami ? S'il en est ainsi, je me retirerai volontiers.

— Il n'était pas ennuyé, et s'il l'était, même, qu'importe ?

— Ah ! il vous est permis de parler ainsi, mais nous, il nous faut vivre dans ce pays.

L'avocat en vue de Chandrapore, avec ses manières dignes et ses diplômes conquis à Cambridge, venait d'être bousculé. Lui aussi aimait Aziz et savait qu'il était calomnié ; mais la foi n'animait pas son cœur et il bavardait « d'enquête » et de « preuve » d'une façon qui attrista l'Anglais. Fielding aussi avait ses angoisses – il n'aimait pas l'histoire des jumelles ni les contradictions à propos du guide – mais il les repoussait jusqu'au bord de son esprit et leur défendait d'en venir infecter le centre vivant. Aziz était innocent, on ne devait agir que sur cette base ; ceux qui l'accusaient commettaient une erreur et il était inutile de chercher à se les concilier. Au moment même où il liait son sort à celui des Hindous, il mesurait clairement la profondeur de l'abîme qui le séparait d'eux. Ils sont toujours décevants de quelque côté. Aziz avait tenté de s'enfuir, Mohammed Latif n'avait rien fait pour arrêter le pillage. Et maintenant Hamidullah, au lieu de tempêter et de dénoncer, temporisait. Les Hindous seraient-ils des lâches ? Non, mais leur départ manque de franchise et ils renâclent même à l'occasion. La peur est partout, elle est le support de l'empire anglais : le respect et la courtoisie qu'on accordait à Fielding même, n'étaient

que des actes inconscients de conciliation. Il dit à Hamidullah de se réjouir, que tout finirait bien : et Hamidullah, se réjouissant en effet, devint agressif et adroit. La prédiction de McBryde « si vous abandonnez votre poste vous laisserez un trou à votre poste » était en train de se réaliser.

D'abord, avant tout, la question du cautionnement… Il fallait la résoudre cet après-midi même. Fielding voulait se porter garant. Hamidullah pensait qu'on pouvait aller voir le Nawab Bahadur.

— Pourquoi l'entraîner là-dedans ?

Entraîner tout le monde là-dedans était précisément le but de l'avocat. Il suggéra, par suite, que l'homme de loi chargé de l'affaire devrait être un hindouiste ; la défense en serait élargie. Il cita deux ou trois noms – des hommes habitant loin de là, que des conditions locales n'intimideraient pas – et donna sa préférence à Amritrao, un avocat de Calcutta, d'une haute réputation professionnelle autant que personnelle, mais notoirement anti-anglais.

Fielding balançait ; il lui semblait qu'on allait ainsi à l'autre extrême. L'innocence d'Aziz devait être reconnue, mais avec le minimum de haine de race. Amritrao était abhorré au club. Ce choix serait considéré comme un défi politique.

— Oh ! non, nous devons frapper de toute notre force. Lorsque j'ai vu les papiers privés de mon ami passer, il y a un instant à peine, dans les bras d'un policeman répugnant, je me suis dit : « Amritrao est l'homme capable de nous nettoyer cette affaire. »

Il y eut un silence morne. La cloche du temple émettait toujours ses criailleries discordantes. Ce jour interminable et désastreux en était à peine à son après-midi. Les rouages administratifs allaient leur train cependant ; voici que partait à cheval un messager du surintendant porteur du rapport officiel d'arrestation.

— Ne compliquez rien, laissez les cartes se jouer d'elles-mêmes, conseilla Fielding en regardant disparaître l'homme dans la poussière. Nous sommes certains de gagner, rien d'autre ne peut survenir. Elle sera évidemment incapable de nourrir son accusation.

Ces mots rassurèrent Hamidullah qui remarqua avec une sincérité entière : « Aux moments de crise, les Anglais n'ont vraiment pas leurs égaux. »

— Au revoir donc, mon cher Hamidullah (nous pouvons supprimer le « Mr » maintenant). Assurez Aziz de mon affection quand vous le verrez et dites-lui de demeurer calme, calme, calme. Je vais retourner au collège maintenant. Si vous avez besoin de moi, appelez-moi au téléphone, mais si vous n'en avez pas besoin, n'en faites rien, car je serai très occupé.

— Au revoir, mon cher Fielding : ainsi vous êtes réellement de notre parti

contre celui des vôtres ?

— Oui, carrément.

Il regretta de prendre parti. Glisser à travers l'Inde sans porter d'étiquette avait été son but. Désormais il s'appellerait « anti-anglais », « séditieux », termes qui l'ennuyaient et diminueraient son utilité. Il prévit que l'affaire serait non seulement une tragédie mais un gâchis. Déjà il était agacé de quelques points noirs qui paraissaient croître chaque fois qu'il les considérait. Né libre, il n'avait pas peur du gâchis, mais il savait en reconnaître l'existence. Cette partie de la journée s'acheva par une conversation bizarre et vague avec le professeur Godbole. L'interminable affaire de la vipère de Russell fut mise à nouveau sur le tapis. Quelques semaines auparavant l'un des répétiteurs du collège, un impopulaire Parsi, avait trouvé une vipère de Russell frétillant autour de sa classe. Peut-être avait-elle rampé jusque-là d'elle-même, mais peut-être non, et tout le personnel continuait à en entretenir le Principal : son temps passait à écouter leurs théories. Ce reptile est si dangereux qu'il n'aimait pas couper court à ces entretiens, et ils le savaient. Ainsi, quand sa tête éclatait de soucis et tandis qu'il se demandait anxieusement s'il allait écrire une lettre d'appel à Miss Quested, il était contraint d'écouter un discours qui, manquant à la fois de base et de conclusion, demeurait suspendu dans l'air. À la fin Godbole dit : « Me sera-t-il permis de prendre congé ? » La phrase marquait toujours qu'on n'en était pas encore arrivé au véritable but de sa visite. Au moment de prendre congé : « je dois vous dire avec quelle joie j'ai appris que vous aviez pu, malgré tout, atteindre les Marabar. J'avais peur que mon manque de ponctualité ne vous en eût totalement empêché, mais enfin, vous y êtes allé (et avec des moyens beaucoup plus agréables), dans l'auto de Miss Derek. J'espère que l'excursion a été des plus réussies.

— Les nouvelles ne vous sont pas encore parvenues, à ce que je vois.

— Oh ! si.

— Non ; il est arrivé à propos d'Aziz une affreuse catastrophe.

— Oh oui, la chose a déjà fait le tour du collège.

— Eh bien, il me semble qu'une excursion où il arrive une pareille chose ne peut guère être appelée des plus réussies, dit Fielding en le fixant d'un air abasourdi.

— Je ne peux pas dire, je n'étais pas là.

Il le regarda de nouveau fixement, tentative bien vaine, d'ailleurs, car nul ne pouvait sonder l'esprit de l'hindouiste ; et cependant il avait un esprit, un cœur même, et ses amis se fiaient à lui sans savoir pourquoi.

— Je suis épouvantablement brisé, dit Fielding.

— C'est ce que j'ai vu tout de suite en entrant dans votre bureau. Aussi ne

dois-je pas vous garder plus longtemps, mais je voudrais que vous m'aidiez à résoudre une petite difficulté que j'ai rencontrée. Je vais bientôt quitter votre service, vous le savez.

— Hélas ! oui.

— Et je dois retourner dans mon pays natal, l'Inde centrale, pour m'y occuper de l'enseignement. Je veux monter là une grande école à l'anglaise, calquée autant que possible sur le collège.

— Eh bien ? soupira-t-il, tentant de montrer un intérêt quelconque.

— Pour l'instant il n'existe qu'un enseignement tout indigène à Mau. Mon devoir sera de changer tout cela. Je demanderai à Son Altesse de sanctionner au moins la création d'une haute école dans la capitale, en attendant d'en créer une dans chaque pergana.

Fielding se prit la tête à deux mains. Vraiment les Hindous devenaient quelquefois insupportables.

— Le point, le point sur lequel je voudrais avoir votre avis est celui-ci : quel nom pourrait-on donner à l'école ?

— Un nom ? Un nom d'école ? dit-il, brusquement malade comme tout à l'heure dans la salle d'attente.

— Oui, un nom, un en-tête convenable par lequel on puisse l'appeler, et sous lequel on la connaisse partout.

— Vraiment, je n'ai pas de noms d'écoles dans la tête. Je ne peux penser à rien qu'à notre pauvre Aziz. Vous rendez-vous bien compte qu'en ce moment même il est en prison ?

— Oh ! oui. Oh ! non, je n'espère pas recevoir une réponse maintenant. Je voudrais simplement qu'à vos moments de loisir vous pensiez à la chose, afin de me suggérer deux ou trois en-tête où faire un choix pour une école. J'avais pensé à « Haute École Fielding », faute de quoi on pourrait mettre « Roi-Empereur George V ».

— Godbole !

Le vieux bonhomme joignit les mains, malicieux et charmant.

— Aziz est-il innocent ou coupable ?

— La Cour en décidera. Le verdict sera strictement en accord avec la vérité, je n'en doute pas.

— Oui, oui, mais votre opinion personnelle ? Voilà un homme que nous aimons tous deux et que tous estimaient. Il vivait ici, tranquille, à faire son travail. Eh bien, qu'en faut-il penser en fin de compte ? Est-il ou non capable d'une telle action ?

— Ah ! c'est là une tout autre question et plus difficile que la précédente : je veux dire difficile dans notre philosophie. Le docteur Aziz est un jeune homme

très méritant, et j’ai pour lui beaucoup de considération ; mais je pense que vous me demandez si un individu peut commettre de bonnes ou de mauvaises actions, et ceci est vraiment difficile pour nous.

Il parlait à petits mots trébuchants.

— Je vous demande : l’a-t-il fait ou non ? Est-ce clair ? Je sais qu’il ne l’a pas fait et je pars de là. Je pense arriver à l’explication véritable dans deux ou trois jours. Ma dernière idée est que ce fut le guide qui les accompagna. Une malice de Miss Quested – c’est impossible, quoique Hamidullah soit de cet avis. Elle a eu certainement quelque effrayante aventure. Et vous me parlez – oh ! non – de l’identité du bien et du mal !

— Non, ce n’est pas exactement la même question, excusez-moi, d’après notre philosophie. Je vous dis que rien ne peut rester isolé. Tout le monde fait une bonne action quand une bonne action est faite, et si une mauvaise action a été commise, elle l’a été par tout le monde. Pour illustrer ce principe, laissez-moi prendre le cas présent comme exemple.

« J’apprends qu’une mauvaise action a été commise dans les collines de Marabar, et qu’une dame anglaise hautement estimée en est gravement malade. Ma réponse à ceci est : la mauvaise action a été commise par le docteur Aziz. »

Il s’arrêta et aspira ses joues maigres. « Elle a été commise par le guide. » Il s’arrêta de nouveau. « Elle a été commise par vous. » Il prit un air de résolution et de modestie. « Elle a été commise par moi. » Il regarda timidement la manche de sa propre veste. « Et par mes élèves. Elle a même été commise par la dame elle-même. Quand le mal se produit, il exprime l’ensemble de l’univers. De même quand le bien se produit. »

— Et de même quand la souffrance se produit, et ainsi de suite et allez donc, et tout est n’importe quoi et rien n’est quelque chose, murmura Fielding irrité, car il avait besoin d’un terrain solide.

— Je vous demande pardon. Vous changez de nouveau la base de notre discussion. Nous discutions du bien et du mal. La souffrance ne concerne que les individus. Si une jeune dame prend une insolation, le fait n’a aucune signification pour le reste de l’univers. Oh non, pas du tout. Oh non, pas le moins du monde. C’est un fait isolé qui ne regarde qu’elle. Si elle vient seulement à penser que la tête ne lui fait pas mal, la maladie cesse et tout est terminé. Mais il s’agit de tout autre chose avec le bien et le mal. Ils ne sont pas ce que nous les pensons, ils sont ce qu’ils sont et chacun de nous a contribué à tous deux.

— Vous prêchez l’identité du bien et du mal.

— Oh non, excusez-moi une fois encore, le bien et le mal sont différents comme leurs noms l’impliquent. Mais dans mon humble pensée ils sont tous

deux des aspects de mon Dieu. Il est présent dans l’un, absent dans l’autre, et la différence entre présence et absence est grande, aussi grande que mon faible esprit peut le concevoir. Cependant l’absence implique la présence, l’absence n’est pas la non-existence et nous sommes par suite justifiés de répéter : « Viens, viens, viens. » Et sans reprendre haleine et comme pour cacher la beauté que ces derniers mots pourraient receler il dit : « Mais avez-vous eu le temps de visiter quelques-unes des antiquités de Marabar ?

Fielding demeurait silencieux, tentant de méditer et de reposer son cerveau.

— N’avez-vous même pas vu la citerne qui est sur le côté du terrain habituel de campement ? appuya-t-il.

— Oui, oui, répondit l’autre distraitement, la pensée occupée à la fois d’une demi-douzaine de sujets.

— Très bien ; vous avez donc vu la Citerne de la Dague. » Et il se mit à raconter une légende qui eût été acceptable s’il l’avait dite au thé chez Fielding quinze jours auparavant. Elle parlait d’un rajah hindouiste qui avait assassiné le fils de sa propre sœur ; la dague du crime était restée collée à sa main pendant de longues années jusqu’au jour où, passant par les collines de Marabar, il eut soif et demanda à boire ; mais voyant une vache qui avait soif aussi il ordonna qu’on lui offrît l’eau d’abord ; on exécuta l’ordre et « la dague » tomba de sa main ; c’est pour commémorer ce miracle qu’il fit bâtir la citerne. Les conversations du professeur Godbole trouvaient souvent en une vache leur point culminant. Fielding accueillit celle-ci avec un silence morne.

Plus tard dans l’après-midi il obtint une autorisation et vit Aziz mais le trouva dans un état d’abattement tel que toute question était inutile. « Vous m’avez abandonné », fut la seule phrase qui eût le sens commun ; il partit écrire sa lettre à Miss Quested. Même si elle l’atteignait, elle n’amènerait rien de bon, et d’ailleurs les McBryde la retiendraient probablement au passage. La pensée de Miss Quested lui barrait tous les chemins. C’était une jeune fille si froide, capable de bon sens et sans méchanceté aucune : la dernière personne de Chandrapore susceptible d’accuser injustement un Hindou.

IX

Quoique Miss Quested ne se fût pas conciliée d'abord la faveur des Anglais, elle fit se manifester toutes les délicatesses de leur âme. Pendant quelques heures une émotion exaltée les souleva ; les femmes la ressentirent de façon plus aiguë quoique pour moins longtemps que les hommes. « Que pouvons-nous faire pour notre sœur ? était l'unique pensée de Mrs Callendar et Lesley pendant que la voiture les emmenait prendre des nouvelles sous une chaleur battante. Mrs Turton fut la seule personne qu'on admit dans la chambre de la malade. Elle en sortit ennoblie d'un chagrin désintéressé : « Elle est ma propre fille chérie », prononça-t-elle, puis se souvenant qu'elle l'avait appelée « non-pukka » et avait regretté ses fiançailles avec le jeune Heaslop, elle se prit à pleurer. Personne n'avait jamais vu pleurer la femme du gouverneur. Elle était capable de larmes, certes, mais elle les réservait toujours pour une occasion adéquate et voici que l'occasion était arrivée. Ah ! pourquoi ne s'étaient-ils pas tous montrés meilleurs pour l'étrangère, plus patients : pourquoi ne lui avaient-ils pas donné non seulement l'hospitalité mais leurs cœurs ? Le cœur tendre de leur cœur, si rarement employé, elles le donnèrent un instant sous l'aiguillon du remords. Si c'en est fini (comme dit le major Callendar), eh bien, c'en est fini, on n'y saurait rien changer, mais dans la grave injure subie par la jeune fille elles se sentaient une vague part de responsabilité. Si elle n'était pas l'une d'elles, elles auraient dû tenter de l'y amener et elles ne le pouvaient plus maintenant, elle était passée hors d'atteinte. « Pourquoi ne pense-t-on pas plus aux autres ? » soupirait la sémillante Miss Derek. Ces regrets ne conservèrent leur pureté de forme que pendant quelques heures. Avant le coucher du soleil, d'autres considérations l'avaient falsifiée, et le sentiment de culpabilité qui se mêle si étrangement à la première vision que nous avons de toute souffrance commençait à disparaître.

Tous arrivaient au club en conduisant leur voiture avec un calme étudié, au petit trot des gentilshommes campagnards, entre la double rangée des haies vertes, car il ne fallait pas laisser soupçonner aux indigènes l'agitation de leur âme. Ils échangèrent les habituelles rasades, mais rien n'avait le même goût ; puis ils considérèrent la haie de cactus qui poignardait la gorge empourprée du ciel ; ils comprenaient qu'ils étaient à des milliers de kilomètres d'un paysage qui leur fût intelligible. Le club était plus rempli que d'habitude, de nombreux parents avaient amené leurs enfants dans les salles réservées aux adultes qui

prenaient l’apparence de la résidence de Lucknow. Une jeune mère, femme sans cervelle mais d’une grande beauté, s’était assise sur une ottomane basse dans le fumoir, son bébé dans les bras ; son mari était en voyage loin dans le district, et elle n’osait pas retourner à son bungalow dans la peur d’une « attaque des nègres ». Épouse d’un petit fonctionnaire au chemin de fer, on la méprisait d’habitude, mais ce soir, avec ses formes plantureuses et ses cheveux couleur de blé mûr, elle symbolisait tout ce pourquoi on lutte et meurt ; figure d’un symbolisme plus durable peut-être que celle de la pauvre Adela. « N’ayez aucun souci, Mrs Blakiston, ces tambours ne sont que ceux du Mohurram », lui disaient des hommes. « Ils sont donc partis », se lamentait-elle, serrant son enfant, avec l’idée pourtant qu’il eût mieux fait, dans un pareil moment, de ne pas se souffler ainsi des bulles de bave sur le menton. « Mais non, et en tout cas ils ne viennent pas vers le club. Ils ne viennent pas non plus vers le bungalow du Burra Sahib, ma chère, et c’est là que vous coucherez cette nuit votre enfant et vous », dit Mrs Turton dressée à côté d’elle comme Pallas Athéna et prenant intérieurement la décision de ne plus être aussi snob à l’avenir.

Le gouverneur frappa des mains pour demander du silence. Il était beaucoup plus calme qu’au moment de son explosion contre Fielding. À vrai dire, il était toujours plus calme en face d’un auditoire que dans un tête-à-tête. « Je veux m’adresser particulièrement aux dames », dit-il. « Il n’y a pas le moindre sujet d’alarme. Gardez votre sang-froid, gardez votre sang-froid. Ne sortez pas plus qu’il n’est nécessaire, n’allez pas dans la ville, ne bavardez pas devant vos domestiques. Voilà tout. »

— Harry, sait-on quelque chose de la ville ? demanda sa femme, debout à quelques pas de lui, et prenant aussi sa voix de Salut public. Tous gardaient le silence pendant l’auguste dialogue.

— Tout est parfaitement normal.

— C’est ce que je pensais. Ces tambours ne sont rien que le Mohurram, naturellement.

— Ils n’en sont même que les préparatifs, la procession n’aura lieu que la semaine prochaine.

— C’est cela, elle n’aura lieu que lundi.

— Mr McBryde est là-bas, déguisé en saint homme, dit Mrs Callendar.

— Voici précisément le genre de choses qu’il ne faut pas dire, fit-il remarquer, pointant l’index vers elle. Mrs Callendar, montrez plus de circonspection ces temps-ci.

— Je… enfin, je… » Elle n’était pas offensée, se sentant protégée par cette sévérité.

— A-t-on encore des questions à poser ? J’entends nécessaires.

— Est-il… où est le… dit la voix tremblotante de Mrs Lesley.

— Bouclé. Le cautionnement a été refusé.

Fielding parla ensuite. Il désirait savoir s'il existait un bulletin officiel sur l'état de Miss Quested ou si les graves rapports qu'on en faisait provenaient de bavardages. Sa question fit mauvais effet, en partie parce qu'il avait prononcé le nom de la malade ; on ne les désignait, elle et Aziz, jamais que par des périphrases.

— J'espère que Callendar pourra nous donner des nouvelles avant peu.

— Je ne vois pas comment on pourrait appeler cette dernière question une question nécessaire, dit Mrs Turton.

— Ces dames auront-elles la bonté de quitter le fumoir maintenant ? dit son mari en frappant des mains à nouveau. Et souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Nous comptons sur vous pour nous aider à traverser ce moment difficile, et vous le pouvez en agissant comme si tout était normal. C'est tout ce que je vous demande. Puis-je compter sur vous ?

— Oui, oui, Burra Sahib, dirent-elles en chœur, visages anxieux et pointus. Elles sortirent, dominées et exaltées à la fois, Mrs Blakiston au milieu d'elles comme une flamme sacrée. Ces simples mots leur avaient rappelé qu'elles étaient un bastion avancé de l'Empire. À côté de leur tendre compassion pour Adela se dressait un autre sentiment qui devait l'étouffer par la suite. Ses premières manifestations étaient faibles et prosaïques. Mrs Turton fit au bridge, de sa voix forte, ses dures plaisanteries, et Mrs Lesley se mit à tricoter un cache-nez.

Dans le fumoir devenu libre, le gouverneur s'assit sur le bord d'une table, de façon à dominer sans apparat. Ses pensées tourbillonnaient sous des impulsions contraires. Il voulait venger Miss Quested et punir Fielding, mais en demeurant strictement beau joueur. Il avait envie de fouetter tous les indigènes qu'il rencontrait, mais ne voulait rien faire qui pût amener une émeute ou pût nécessiter une intervention militaire. La peur de devoir appeler la troupe restait chez lui vivace. Les militaires redressaient une chose, mais en laissaient une douzaine tordues derrière eux et, d'autre part, se plaisaient à humilier une administration civile. Il y avait ce soir un soldat dans la salle, un sous-officier en balade d'un régiment de Gurkhas ; il était un peu saoul et regardait sa présence comme providentielle. Le gouverneur soupira. Il paraissait bien n'y avoir rien à faire que le vieux et fatigant travail des compromis et des médiations. Il regretta les bons vieux jours où un Anglais pouvait satisfaire son honneur sans avoir de comptes à rendre par la suite. Ce pauvre jeune Heaslop avait fait un pas dans cette voie en refusant le cautionnement, mais le gouverneur ne pouvait le trouver en cela très sage, ce pauvre jeune Heaslop. Non seulement la décision allait

irriter le Nawab Bahadur et les autres, mais encore il fallait compter avec le gouvernement de l'Inde qui veille, avec, derrière lui, cette caverne de lâches gaillards, le Parlement anglais. Il lui fallait constamment se faire ressouvenir qu'aux yeux de la loi Aziz n'était pas encore coupable, et cet effort le fatiguait.

Les autres, moins responsables, pouvaient suivre leurs penchants. Ils avaient commencé à parler « des femmes et des enfants », ces mots qui exemptent le mâle de tout bon sens lorsqu'ils ont été répétés quelques fois. Chacun d'eux sentait que ce qu'il aimait le plus au monde était traqué, criait vengeance, et brûlait d'une ardeur assez agréable où s'évanouissait le visage glacé et presque inconnu de Miss Quested, pour y être remplacé par ce qu'ils avaient de plus doux et de plus chaud dans leur vie. « Mais ce sont les femmes et les enfants », répétaient-ils, et le gouverneur savait qu'il aurait été de son devoir d'arrêter cette auto-intoxication, mais n'en avait pas le courage. « On devrait les forcer à donner des otages ». Beaucoup des femmes et des enfants en question devaient partir dans quelques jours pour les stations de montagne, et quelqu'un suggéra de les expédier tout de suite par train spécial.

— Épatante, la suggestion, cria le sous-lieutenant. Il faudra que l'armée vienne tôt ou tard (il ne séparait pas dans son esprit l'idée de train spécial et celle de troupes). Tout cela ne serait pas arrivé si ces collines de Barabas avaient été sous l'autorité militaire. Placer une poignée de Gurkhas à l'entrée de la grotte était tout ce qu'il fallait faire.

— Mrs Blakiston disait qu'avec seulement quelques tommies… remarqua quelqu'un.

— Des Anglais, pas bon, cria-t-il mêlant un peu ses divers loyalismes. Des troupes indigènes, dans ce pays. Donnez-moi la race sportive d'indigènes, donnez-moi des Gurkhas, donnez-moi des Rajputs, donnez-moi des Jats, donnez-moi des Punjabis, donnez-moi des Sikhs, donnez-moi des Marathas, des Bhils, des Afridis et des Pathans, et vraiment si l'on en vient là, peu m'importe que vous me donniez la lie des bazars. Bien menés, j'entends ! Je vous les conduirai n'importe où.

Le gouverneur lui fit un signe de tête amical et dit à son propre monde :

— Ne vous mettez pas à porter des armes sur vous. Je désire que tout marche exactement comme à l'ordinaire tant que nous n'avons pas de suffisants motifs pour changer. Envoyez vos femmes à la montagne, mais tranquillement, et par Dieu, ne parlez plus de trains spéciaux. Peu importe ce que vous pensez ou sentez. J'ai sans doute aussi mes sentiments. Un Hindou isolé a commis une tentative – est accusé d'une tentative de crime. » Il se frappa le front d'une chiquenaude et tous comprirent qu'il sentait aussi vivement qu'eux-mêmes ; tous se prirent pour lui de tendresse, et décidèrent de ne pas accroître ses difficultés.

« Basez-vous sur ce fait en attendant des faits nouveaux, conclut-il. Admettez que tous les Hindous sont des anges. »

Ils murmurèrent :

— Vous avez raison, Burra Sahib… des anges… exactement…

Et le sous-lieutenant :

— Exactement ce que je vous disais. L'indigène est parfait tout seul. Lesley, Lesley ! Vous souvenez-vous de celui avec lequel nous avons donné quelques coups de maillet sur votre Maidan le mois dernier ? Eh bien, il était parfait… Ce qu'il vous faut mater, c'est cette classe instruite, et prenez garde, je sais ce que je dis, cette fois.

La porte du fumoir s'ouvrit, laissant passer un bourdonnement de voix féminines. Mrs Turton lança : « Elle va mieux », et des deux groupes monta un soupir de joie et de soulagement. Le major, qui avait apporté la bonne nouvelle, entra. Son visage énorme et pâteux marquait de la mauvaise humeur. Il considéra l'assistance, vit Fielding écrasé à ses pieds dans une ottomane et dit : « H'm ! » Tous se mirent à le presser de questions.

— Personne n'est hors de danger dans ce pays tant qu'il y a de la température, répondit-il.

Il avait l'air fâché de cette amélioration, et nul de ceux qui connaissaient le vieux major et ses manières ne s'étonna.

— Fourrez-vous dans un fauteuil, Callendar, et racontez-nous tout.

— Laissez-moi le temps.

— Comment va la vieille dame ?

— De la température.

— Ma femme a entendu dire qu'elle baissait.

— Possible. Je ne garantis rien. Toutes ces questions sont vraiment insupportables, Lesley.

— Pardon, mon vieux.

— Heaslop me suit.

Au nom d'Heaslop une expression exaltée illumina de nouveau tous les visages. Miss Quested n'était qu'une victime, mais le jeune Heaslop était un martyr. Il était chargé de tous les maux dont ce pays voulait payer ceux qui avaient tenté de le servir, il portait la croix du Sahib. Ils étaient rongés du chagrin de ne rien pouvoir lui donner en retour ; ils se sentaient si lâches de rester mollement assis à attendre le cours de la justice !

— Plût à Dieu que je n'aie pas accordé ce congé à cette perle de subordonné. J'aurais dû me couper la langue auparavant. Me sentir responsable, voilà ce qui m'accable. Refuser, puis céder à une pression étrangère, voilà ce que j'ai fait, mes enfants, voilà ce que j'ai fait.

Fielding ôta sa pipe de sa bouche et se mit à la considérer pensivement. Pensant l'avoir effrayé, l'autre continua :

— J'avais compris qu'un Anglais devait prendre part à l'excursion. C'est ce qui m'a fait céder.

— Personne ne songe à vous blâmer, mon cher Callendar, dit le gouverneur les yeux fixés à terre. Nous sommes tous à blâmer en ce sens que nous aurions dû voir que l'expédition n'offrait pas de garanties suffisantes, et l'arrêter. J'en étais informé moi-même ; nous avons prêté notre voiture pour emmener ces dames à la gare. Nous sommes tous impliqués dans l'affaire à ce point de vue, mais on ne saurait vous faire personnellement le moindre reproche.

— Je ne suis pas de cet avis. J'aimerais bien pouvoir. La responsabilité est une chose terrible et je n'ai rien de commun avec un homme qui l'envoie par-dessus bord.

Il regardait Fielding. Ceux qui savaient que Fielding s'était engagé à faire l'excursion et avait manqué le train du matin, ressentaient, pour lui, l'injure. On ne peut s'attendre à rien d'autre quand un homme va se mêler aux indigènes ; cela finit toujours par quelque déshonneur. Le gouverneur, qui en savait plus long, demeurait silencieux, car en lui le fonctionnaire espérait toujours que Fielding rentrerait dans le rang. La conversation retourna aux femmes et aux enfants. Le major Callendar en profita pour suggérer au sous-lieutenant de venir harceler le professeur. Se donnant l'air plus saoul qu'il n'était, celui-ci se mit à lancer différentes remarques.

— Connaissez-vous l'histoire du domestique de Miss Quested ? renforça le major.

— Non, qu'est-ce donc ?

— Heaslop recommanda au domestique de Miss Quested, hier soir, de ne jamais la perdre de vue. Le prisonnier sut la chose et se débrouilla pour le semer. Il l'acheta. Heaslop vient de découvrir tout le pot-aux-roses avec les noms et les sommes. Un maquereau bien connu dans ce milieu a donné l'argent : Mohammed Latif. Voilà pour le domestique. Et l'Anglais, notre ami ici présent. Comment se sont-ils débarrassés de lui ? Encore par l'argent.

Fielding se dressa, soutenu par des murmures et des exclamations, car personne ne soupçonnait encore son honnêteté.

— Oh ! je vois qu'on me comprend mal, demande pardon, dit le major agressif. Je ne voulais pas dire qu'ils ont acheté Mr Fielding.

— Alors que voulez-vous dire ?

— Ils ont payé l'autre Hindou pour vous retarder, Godbole. Il disait ses prières. Je connais ce genre de prières !

— C'est ridicule !…

Il se rassit tremblant de rage ; l'un après l'autre, tous allaient être traînés dans la boue.

Ayant décoché ce trait, le major prépara le suivant.

— Heaslop a découvert aussi quelque chose à propos de sa mère. Aziz a payé un troupeau d'indigènes pour l'étouffer dans une grotte. C'était sa fin, ou, du moins, c'eût été sa fin, si elle n'avait réussi à s'échapper. Pas mal combiné, n'est-ce pas ? Du travail propre. Alors il put continuer avec la jeune fille : lui, elle et un guide fourni par le même Mohammed Latif. On ne peut plus mettre la main sur le guide maintenant. Du joli !

Son discours s'acheva en un rugissement :

— Ce n'est pas le moment de rester assis, c'est le moment d'agir. Appelez les troupes et nettoyez les bazars.

On n'attribuait, d'habitude, guère d'importance aux explosions du major, mais, dans ces circonstances, chacun se sentit troublé. Le crime était pire encore qu'ils ne l'avaient supposé, on n'avait plus atteint cet indicible cynisme depuis 1857. Fielding oublia la colère qu'avait éveillée en lui la mise en cause du pauvre vieux Godbole et devint tout pensif ; le mal se propageait dans toutes les directions, il paraissait avoir une existence propre, indépendante de ce que pouvaient faire ou dire les individus ; il comprit mieux pourquoi Aziz et Hamidullah avaient envie, tous deux, de se coucher et de mourir. Son adversaire vit son trouble et se risqua maintenant à dire : « Je pense que rien de ce qui est dit au club ne sortira du club », en clignant de l'œil vers Lesley.

— Et comment cela ? renvoya Lesley.

— Oh ! ce n'est rien. Le bruit court simplement qu'un des membres ici présents a rendu visite au prisonnier cet après-midi. On ne peut courir avec le lièvre et chasser avec les chiens, du moins dans ce pays.

— Serait-ce l'intention de quelqu'un ici présent ?

Fielding était décidé à ne plus « marcher ». Il avait quelque chose à dire mais il le dirait à son heure. L'attaque échoua parce que le gouverneur ne lui accorda pas son appui. L'attention se détourna de Fielding pour un moment. Le bourdonnement des femmes cessa de nouveau. La porte venait d'être ouverte par Ronny.

Le jeune homme avait un visage épuisé et tragique, plus doux aussi qu'à l'ordinaire. Il avait toujours montré de la déférence envers ses supérieurs, mais il le faisait maintenant du fond du cœur. Après l'outrage qui lui était échu il semblait faire appel à leur protection ; eux, par un hommage instinctif, se levèrent. Mais dans l'Orient tous les actes humains prennent un caractère gouvernemental, et en honorant Heaslop, ils condamnaient Aziz et l'Inde.

Fielding le comprit et ne se leva pas. C'était un geste déplaisant et grossier à

faire, peut-être même était-ce un geste inefficace, mais il sentait qu'il avait été assez longtemps passif et qu'il pourrait être entraîné dans le mauvais courant s'il ne marquait pas un point d'arrêt. Ronny, qui ne l'avait pas vu, dit d'une voix étranglée :

— Oh ! je vous en prie, je vous en prie, asseyez-vous tous ; je désire seulement apprendre ce qu'on a décidé.

— Heaslop, je suis en train de leur dire que je suis contre toute démonstration armée, dit le gouverneur, comme en s'excusant. Je ne sais si vous sentirez de même, mais voilà ma position. Quand nous aurons le verdict, ce sera une autre affaire.

— Vous savez mieux que moi, à coup sûr ; je n'ai pas d'expérience.

— Comment va votre mère, mon vieux ?

— Mieux, je vous remercie. Je voudrais bien que tout le monde s'asseye.

— Il y en a qui ne se sont jamais levés, dit le jeune soldat.

— Et le major nous apporte un excellent rapport sur l'état de Miss Quested, continua Turton.

— C'est vrai, c'est vrai, je suis satisfait.

— Vous aviez des craintes à son sujet, il y a quelques heures, n'est-ce pas, major ? C'est ce qui m'a fait refuser la caution.

Callendar se mit à rire avec un air d'affectueuse complicité et dit :

— Heaslop, Heaslop, la prochaine fois qu'on vous demandera de déposer caution, appelez d'abord le vieux docteur avant de l'accorder ; il a de bonnes épaules, et, soit dit tout à fait entre nous, ne prenez pas trop les opinions du vieux docteur au sérieux. C'est un stupide crétin, nous sommes d'accord là-dessus, mais il fera le peu qui lui sera possible pour maintenir à l'ombre le…

Il s'arrêta subitement avec une politesse affectée :

— Oh ! pardon, il y a un de ses amis ici.

Le sous-lieutenant cria :

— Debout, porc !

— Mr Fielding, qu'est-ce donc qui vous a empêché de vous lever ? dit le gouverneur, entrant à la fin dans la mêlée.

C'était l'attaque que Fielding attendait et à laquelle il devait répondre.

— Puis-je faire une déclaration, monsieur ?

— Certainement.

Endurci aux épreuves et maître de lui, libéré des passions de la race et de la jeunesse, le professeur fit ce qui était pour lui un geste relativement facile. Il se leva et dit :

— Je crois à l'innocence du docteur Aziz.

— Vous avez le droit de soutenir cette opinion si cela vous plaît, mais est-ce là

une raison suffisante pour insulter Mr Heaslop ?

— Puis-je conclure ma déclaration ?

— Certainement.

— J'attends le verdict du tribunal. S'il est déclaré coupable, je donne ma démission et quitte l'Inde. Je donne dès maintenant ma démission du club.

— Bon ! bon ! s'exclama-t-on dans l'assistance pas complètement hostile, car on y appréciait le langage crâne de l'homme.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi ne vous êtes-vous pas levé à l'entrée de Mr Heaslop ?

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, je ne suis pas ici pour répondre à des questions, mais pour faire une déclaration, et je l'ai terminée.

— Puis-je vous demander si vous avez pris en main le gouvernement de ce district ?

Fielding marcha vers la porte.

— Un moment, Mr Fielding. Ne partez pas encore je vous prie. Avant de quitter le club, dont vous démissionnez à propos, il vous faut exprimer quelque haine pour le crime et faire des excuses à Mr Heaslop.

— Me parlez-vous officiellement, monsieur ?

Le gouverneur, qui ne parlait jamais autrement, perdit la tête de colère. Il cria :

— Quittez la salle tout de suite. Je regrette profondément d'avoir pris la peine de vous rencontrer à la gare. Vous êtes descendu au niveau de vos associés ; vous êtes faible, faible, voilà par où vous péchez.

— Je veux bien quitter la salle, mais je ne le pourrai pas tant que ce gentleman m'en empêchera, dit Fielding légèrement ; le sous-lieutenant lui barrait le passage.

— Laissez-le passer, dit Ronny presque en larmes. C'était le seul appel qui pût sauver la situation. On devait accéder à tous les désirs d'Heaslop. Il y eut une petite poussée à la porte que Fielding passa avec plus de précipitation qu'il n'est naturel, pour entrer dans la pièce où les dames jouaient aux cartes. « Que serait-il arrivé si j'étais tombé ou si je m'étais mis en colère ? » pensa-t-il. Il était, naturellement, un peu en colère. Ses pairs ne l'avaient jamais maltraité et ne l'avaient jamais appelé faible auparavant, et, de plus, la pensée d'Heaslop lui brûlait le crâne. Il aurait bien voulu ne pas prendre pour prétexte à cette dispute le triste et malheureux Heaslop, alors qu'il avait à portée de main des portes de sortie plus propres.

Quoi qu'il en fût, il était là, son affaire faite, en plein gâchis, et, pour se rafraîchir et retrouver l'équilibre de son esprit, il monta un instant sur la terrasse. La première chose qu'il vit fut la chaîne de Marabar. À cette distance et à cette

heure les collines surgissaient en pleine beauté. Elles étaient le Monsalvat, le Walhalla, les tours d'une cathédrale, peuplées de héros et de saints, et couvertes de fleurs. Quel mécréant s'y était caché que la loi s'employait maintenant à découvrir ? Qui était le guide, et l'avait-on trouvé ? Quel était cet « écho » dont la jeune fille se plaignait maintenant ? Il ne le savait pas, mais il le saurait bientôt. La puissance de l'information est grande et doit triompher des difficultés. C'était le dernier moment du jour, et, comme il regardait les collines de Marabar, elles parurent s'avancer gracieusement vers lui avec une démarche de reine, et leur charme se confondit avec celui du ciel. En s'évanouissant elles emplirent tout l'espace, la fraîche bénédiction de la nuit descendit ; les étoiles scintillèrent, tout l'univers devint colline. Instant délicat et exquis, mais qui passa en détournant la tête, frôlant l'Anglais de ses ailes rapides. Il ne ressentit rien lui-même ; ce fut comme si quelqu'un lui disait qu'il y avait un moment semblable et qu'il dût le croire. Il se sentit soudain mécontent et plein de doutes et se demanda si son individualité était vraiment, sincèrement une réussite. Par quarante ans d'expérience, il avait appris à modeler sa vie et à en tirer le meilleur parti possible d'après les principes d'un Européen avancé, avait développé sa personnalité, découvert ses limites, maîtrisé ses passions, et avait fait tout cela sans devenir pédant ou mondain. Œuvre solide, mais, tandis que le moment passait, il sentait qu'il aurait dû consacrer tout ce temps à quelque autre tâche – il ne savait laquelle, ne le saurait jamais, ne pourrait jamais le savoir, et c'est ce qui l'emplissait de tristesse.

X

Chassant ses regrets comme inappropriés à l’affaire en cours, il partit à cheval passer avec ses nouveaux alliés la dernière partie de sa journée. Il était heureux d’avoir brisé avec le club, car il y aurait ramassé quelques miettes de commérages et les aurait portées jusque dans la ville ; il était heureux que la possibilité lui en fût refusée. Il n’aurait plus son billard, ses occasionnelles parties de tennis et ses bavardages avec McBryde, mais c’était vraiment tout ; à l’entrée des bazars, un tigre fit se cabrer son cheval – un gamin déguisé en tigre, tout le corps rayé de jaune et de brun avec un masque sur le visage. Mohurram s’amorçait. La ville faisait rouler pas mal de tambours mais paraissait de bonne humeur. On l’invita à venir voir une petite tazia, échafaudage léger et frivole ressemblant plutôt à une crinoline qu’à la tombe du petit-fils du Prophète, venu mourir à Kerbela. Des enfants, à grand bruit, collaient des papiers sur ses côtes. Il passa le reste de la soirée avec le Nawab Bahadur, Hamidullah, Mahmoud Ali et d’autres alliés. La campagne aussi s’amorçait. On avait envoyé un télégramme au fameux Amritrao et reçu son acceptation. On allait faire une nouvelle demande de cautionnement, elle ne pouvait guère échouer maintenant que Miss Quested était hors de danger. La conférence était sérieuse et intelligente, mais sans cesse troublée par des chanteurs ambulants qu’on avait autorisés à jouer dans la cour. Chacun d’eux portait une énorme cruche de terre pleine de gravier qu’il secouait en suivant le rythme d’une triste mélopée. Distrait par le bruit, Fielding émit l’idée qu’on les renvoyât, mais le Nawab Bahadur s’y opposa ; il dit que des musiciens qui avaient tant couvert de milles pouvaient porter bonheur.

Tard dans la nuit, il eut l’idée d’aller confier au professeur Godbole la faute tactique et morale qu’il avait commise en insultant Heaslop, et d’avoir son opinion à ce sujet. Mais le vieux bonhomme était au lit, et devait se défiler vers sa nouvelle place dans un ou deux jours : il avait toujours eu le chic pour se défiler.

XI

Adela demeura couchée plusieurs jours dans le bungalow de McBryde. Elle avait eu une légère insolation, et, de plus, il fallait retirer de sa chair des centaines d'épines de cactus. Toutes les heures Miss Derek et Mrs McBryde devaient l'examiner à la loupe ; toujours elles découvraient des colonies nouvelles, de minuscules cheveux qui pouvaient se rompre et passer dans le sang, si on n'y prenait garde. Elle gisait, passive, entre leurs doigts qui développaient encore le choc reçu dans la grotte. Jusque-là il lui importait peu qu'on la touchât : ses sens étaient pathologiquement inertes et le seul contact dont elle eût peur était spirituel. Toute sa sensibilité, maintenant, se localisait à la surface de son corps qui se mit à réagir et à se nourrir de façon malsaine. Les humains lui paraissaient tous à peu près identiques, à la seule différence que les uns s'approchaient d'elle tandis que les autres restaient éloignés. « Dans l'espace les choses se touchent, dans les temps elles se séparent », se répétait-elle à elle-même pendant l'extraction des épines, et elle avait le cerveau si faible qu'elle ne pouvait décider si cette phrase était une philosophie ou un jeu de mots.

On était bon avec elle, et même d'une bonté exagérée ; les hommes lui montraient trop de respect, les femmes trop de sympathie ; cependant, Mrs Moore, la seule qu'elle eût aimé voir, ne venait pas. Personne ne comprenait son mal ni ne savait qu'elle oscillait sans cesse entre le sec bon sens et l'hystérie. Elle commençait à parler comme si rien de remarquable n'était arrivé.

— Je suis entrée dans cette affreuse grotte, disait-elle sèchement, et je me souviens d'avoir égratigné le mur des ongles pour mettre en branle l'écho habituel, et alors comme je vous le disais, il y eut cette ombre, cette espèce d'ombre au bas du couloir d'entrée, m'embouteillant en haut. Il parut s'écouler un siècle, mais je suppose que le tout n'a pas duré, en réalité, plus de trente secondes. Je le frappai avec les jumelles, il me tira par la courroie le long du mur circulaire de la grotte, la courroie cassa, j'échappai, c'est tout. Il ne m'a jamais vraiment touchée une seule fois. Tout cela paraît si absurde ! » Ses yeux se remplissaient de larmes. « Naturellement je suis bouleversée, mais je surmonterai tout cela. » Alors elle s'effondrait complètement, et les femmes, sentant qu'elle était l'une d'entre elles, pleuraient aussi, et les hommes, dans la pièce voisine, murmuraient : « Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu ! » Personne ne comprenait qu'elle jugeait les larmes lâches, un avilissement plus subtil que tout

ce qu’elle avait pu subir dans les Marabar, une négation de la hardiesse et de l’honnêteté de son esprit. Adela essayait toujours de penser que « l’incident était clos » ; toujours elle se rappelait à elle-même qu’aucun mal n’avait été fait. Il y avait eu un « choc nerveux », mais qu’est-ce que cela ? Pour un instant sa propre logique la convainquait ; alors elle entendait de nouveau l’écho, pleurait, déclarait qu’elle n’était pas digne de Ronny et espérait que son assaillant subirait le maximum de peine. Après l’un de ces accès, elle eut envie d’aller jusque dans les bazars demander pardon à tous ceux qu’elle rencontrerait, car elle sentait vaguement qu’elle laissait ce monde plus mauvais qu’elle ne l’avait trouvé. Elle se sentait l’auteur du crime jusqu’au moment où son esprit réveillé lui faisait toucher son erreur et lui faisait recommencer le même cercle stérile.

Si seulement elle avait pu voir Mrs Moore ! La vieille dame n’avait pas été bien non plus et ne se sentait pas en état de sortir, rapportait Ronny. Et l’écho reprenait furieusement, comme un élancement dans les oreilles, prolongeant dans la vie coutumière le bruit de la grotte, si négligeable d’un point de vue intellectuel. Elle avait frappé les murs polis sans raison, et avant que le commentaire de l’écho ne se fût éteint il l’avait suivie ; le bruit avait atteint son maximum à la chute des jumelles. Il avait jailli derrière elle lorsqu’elle s’était échappée, et persistait encore comme une rivière qui peu à peu inonde la plaine. Mrs Moore seule pouvait le faire refouler vers sa source et reboucher le réservoir. Le mal était lâché… elle pouvait même l’entendre qui envahissait la vie des autres… Adela passa des journées dans cette atmosphère douloureuse et déprimante. Ses amis maintenaient leur moral en demandant des holocaustes d’indigènes, mais elle était trop tracassée et trop faible pour en faire autant.

Quand les épines de cactus furent toutes extraites et que sa température fut redevenue normale, Ronny vint la chercher pour l’emmener. Il était usé d’indignation et de souffrance et elle désira lui apporter quelque réconfort, mais leur intimité paraissait se changer d’elle-même en caricature, et plus ils conversaient, plus ils devenaient misérables et contractés. Les conversations pratiques étaient les moins pénibles ; Ronny et McBryde lui dirent maintenant une ou deux choses qu’ils lui avaient cachées jusque-là sur les ordres du docteur. Elle apprit les troubles du Mohurram. Il y avait eu presque une émeute. Le dernier jour des fêtes, la grande procession avait quitté l’itinéraire officiel et avait essayé d’entrer dans le quartier européen ; une ligne téléphonique avait été coupée parce qu’elle arrêtait au passage une des plus grosses tours de papier. McBryde et sa police avaient rétabli la situation, du beau travail. Ils passèrent à un nouveau sujet très pénible : le procès. Il lui faudrait comparaître devant le tribunal, reconnaître le coupable et subir l’interrogatoire d’un avocat hindou.

Elle dit seulement :

— Mrs Moore pourra-t-elle m’accompagner ?

— Bien sûr, et je serai là moi-même, répondit Ronny. L’affaire ne viendra pas devant moi ; ils s’y sont opposés à cause de l’intérêt que j’y avais. Le procès aura lieu à Chandrapore, nous avions d’abord pensé que l’affaire serait appelée ailleurs.

— Miss Quested doit comprendre tout ce que cela signifie, dit McBryde tristement. L’affaire viendra devant Das.

Das était l’adjoint de Ronny, le propre frère de cette Mrs Bhattacharya dont la voiture n’était pas venue le mois dernier. Il était courtois et intelligent, et devant l’évidence ne pouvait arriver qu’à une seule conclusion ; mais qu’il dût être le juge d’une jeune fille anglaise avait secoué de rage toute la colonie européenne, et quelques-unes des dames avaient envoyé à ce sujet un télégramme à lady Mellanby, la femme du Gouverneur Général.

— Il me faut venir devant quelqu’un.

— Voilà, voilà comment il faut envisager la chose. Vous avez du cœur, Miss Quested. » Il dit l’amertume que lui inspiraient ces dispositions, et les appela « les fruits de la démocratie ». Dans le vieux temps, une Anglaise n’aurait pas eu à paraître, et aucun Hindou n’aurait eu l’audace de discuter ses affaires privées. Elle aurait fait sa déposition et le jugement aurait suivi. Il s’excusa en invoquant les conditions du pays, ce qui provoqua de la part d’Adela une de ses petites crises de larmes. Tandis qu’elle pleurait, Ronny errait lamentablement par la pièce, foulant les fleurs du tapis de Cachemire qui recouvrait inévitablement le parquet, ou tambourinant contre les vases de cuivre de Bénarès.

— Cela me prend un peu moins chaque jour, je serai bientôt tout à fait remise, dit-elle en se mouchant, avec la sensation d’être affreuse. Ce dont j’ai besoin, c’est quelque chose à faire. Voilà pourquoi je ne peux pas arrêter ces ridicules crises de larmes.

— Il n’y a là rien de ridicule. Nous vous jugeons tous merveilleuse, dit sincèrement l’inspecteur de police. Nous sommes seulement très fâchés de ne pouvoir vous aider davantage. Votre séjour ici – dans de telles circonstances – est le plus grand honneur que cette maison – (lui aussi était submergé par son émotion). Il faut vous dire, en passant, qu’une lettre est arrivée pour vous pendant votre maladie, poursuivait-il. Je l’ai ouverte, ce qui est une étrange confession à faire. Me le pardonnerez-vous ? Les circonstances sont particulières. La lettre est de Fielding.

— Qu’a-t-il à me dire ?

— Il est arrivé une chose très triste. La défense s’est emparée de lui.

— C’est un maniaque, un maniaque, dit Ronny légèrement.

— C’est bien bon à vous de le prendre ainsi. Un homme peut être un

maniaque sans être un malotru. Il vaudrait mieux que Miss Quested apprit de quelle façon il s'est conduit envers vous. Si vous ne le lui dites pas, quelqu'un d'autre le lui dira. » Il le lui dit. « Inutile d'ajouter qu'il est maintenant le bastion principal de la défense. Il est le seul Anglais juste d'une horde de tyrans. Il reçoit les députés des bazars, et tous ensemble mâchent du bétel en s'oignant réciproquement les mains de parfums. Il n'est pas facile de pénétrer l'esprit d'un tel homme. Ses élèves font grève, leur enthousiasme pour lui les empêche d'apprendre leurs leçons. Sans Fielding nous n'aurions jamais eu cette affaire du Mohurram. Il a causé un très grave préjudice à toute la communauté. La lettre est demeurée un jour ou deux sur la table attendant votre guérison, puis la situation est devenue si tendue que j'ai pris sur moi de la décacheter pour le cas où elle aurait contenu un renseignement utile.

— Était-ce le cas ? dit-elle faiblement.

— Pas du tout. Il a seulement l'impertinence de suggérer que vous avez commis une erreur.

— Je le voudrais bien ! » Elle parcourut rapidement la lettre : les termes en étaient étudiés et polis. Le docteur Aziz est innocent, lut-elle. Sa voix se remit à trembler. « Mais songez un peu à sa conduite à votre égard, Ronny. Lorsque vous aviez déjà tant à supporter à propos de moi ! C'était choquant de sa part. Mon cher ami, comment pourrai-je vous rendre tout cela ? Comment peut-on rendre lorsqu'on ne possède rien ? De quoi servent les relations humaines qu'on peut de moins en moins nourrir ? Il me semble que nous devrions tous retourner dans le désert pendant des siècles pour tâcher de devenir bons. Je veux commencer au commencement. Tout ce que je croyais avoir appris n'est rien qu'une entrave, ce ne sont pas du tout des connaissances. Je ne suis pas faite pour les relations humaines. Eh bien, allons, allons. Naturellement, la lettre de Mr Fielding n'a aucune importance. Il peut penser et écrire ce qu'il voudra, mais il n'aurait pas dû se montrer à ce point impoli avec vous qui aviez déjà tant de peine. Voilà ce qui compte… Je n'ai pas besoin de votre bras, je suis une magnifique marcheuse. Aussi ne me touchez pas, je vous prie. »

Mrs McBryde la salua d'un bonjour affectueux. Une femme avec laquelle elle n'avait rien de commun et dont l'intimité l'étouffait. Il lui faudrait la rencontrer maintenant, année après année, tant qu'un de leurs maris ne recevrait pas son avancement. En vérité l'Anglo-Inde l'avait bien prise ; cela lui apprendrait à vouloir en faire à sa tête. Humble et pourtant rétractée, elle remercia.

— Oh ! il faut bien nous entraider. Il faut être dans le mauvais comme dans le bon, dit Mrs McBryde.

Miss Derek était venue aussi, et faisait encore des plaisanteries au sujet de son maharajah et de sa Rani. Sous le prétexte de venir témoigner au tribunal elle

avait refusé de renvoyer l'auto de Mudkul ; ils en seraient malades à rendre l'âme. Mrs McBryde et Miss Derek embrassèrent toutes deux la jeune fille, l'appelant par son petit nom. Puis Ronny l'emmena. Il était de très bon matin, car le jour, à mesure que s'approchait la saison chaude, se gonflait comme un monstre aux deux extrémités, laissant de moins en moins de place aux mouvements des humains.

Comme ils approchaient du bungalow il dit :

— Maman languit de vous voir, mais, naturellement, elle est vieille, il ne faut pas l'oublier. Les vieilles gens ne prennent jamais les choses comme on s'y attendrait, me semble-t-il. »

Il paraissait la mettre en garde contre une déception prochaine, mais elle ne s'y arrêta pas. Son amitié avec Mrs Moore était si profonde et si vraie, qu'elle se sentait assurée de sa durée indéfinie, quoi qu'il arrivât.

— Que puis-je faire pour vous rendre les choses plus faciles ? C'est de vous qu'il s'agit, soupira-t-elle.

— Ma chère vieille amie, que dites-vous là ?

— Mon cher vieil ami. Puis elle s'écria : Ronny, elle n'est pas malade, elle aussi ?

Il la rassura. Le major Callendar était assez content.

— Mais vous la trouverez irritable. Nous sommes une famille irritable. Enfin vous verrez vous-même. À coup sûr j'ai moi aussi les nerfs détraqués et j'attendais plus de maman, en rentrant du bureau, qu'elle ne s'est sentie capable de me donner. Elle fera sûrement un effort particulier pour vous ; je ne voudrais pas, malgré tout, que votre entrée dans la maison vous soit une déception. N'attendez pas trop.

On pouvait maintenant voir la maison. C'était une réplique du bungalow qu'elle venait de quitter. Bouffie, rouge et curieusement sévère, Mrs Moore leur apparut sur un sofa. Elle ne se leva pas à leur entrée, et Adela fut si surprise qu'elle en oublia son propre mal.

— Vous voilà donc revenus tous deux ? fut sa seule parole d'accueil.

Adela s'assit et lui prit la main. Elle la retira et la jeune fille sentit qu'elle inspirait à Mrs Moore la même répulsion que les autres lui inspiraient.

— Vous sentez-vous bien ? Vous en aviez l'air lorsque je vous ai quittée, dit Ronny. Il essayait de ne pas la rudoyer, mais il lui avait bien recommandé de faire bon accueil à la jeune fille et ne pouvait maintenant qu'être agacé.

— Je me sens fort bien, dit-elle pesamment. En fait, j'ai regardé mon billet de retour. Il est interchangeable, de sorte que j'ai pour retourner un choix de bateaux bien plus grand que je ne pensais.

— Nous pouvons remettre cela à plus tard, n'est-ce pas ?

— Ralph et Stella peuvent avoir besoin de connaître la date de mon arrivée.

— Nous avons du temps de reste pour tous ces projets. Comment trouvez-vous notre Adela ?

— Je compte sur vous pour m'aider à tout traverser ; c'est une telle joie pour moi de vous retrouver ; tous les autres sont des étrangers, dit rapidement la jeune fille.

Mais Mrs Moore ne se montrait pas le moins du monde encline à aider qui que ce fût. Son attitude exprimait une vague rancune. Elle semblait dire : « M'ennuiera-t-on ainsi toujours ? » Sa tendresse chrétienne s'était évanouie ou s'était muée en dureté et en une juste colère contre la race humaine ; l'arrestation ne l'avait pas intéressée, elle n'avait presque pas posé de questions, et elle avait refusé de quitter son lit pendant cette dernière nuit du Mohurram où l'on attendait à chaque instant une attaque sur le bungalow.

— Je sais que tout cela n'est rien. Je dois être raisonnable, j'essaie de l'être, poursuivit Adela de nouveau prête aux larmes. Peu m'importerait si la chose était arrivée ailleurs, n'importe où ; enfin je ne sais vraiment pas où elle est arrivée.

Ronny crut comprendre ces derniers mots : elle ne pouvait identifier ou décrire la grotte en question. À vrai dire elle refusait presque de faire la lumière là-dessus dans son esprit, et il était patent que la défense essayerait d'exploiter à fond cette incertitude pendant le procès. Il la rassura : les grottes de Marabar étaient notoirement identiques ; d'ailleurs, plus tard, on les numéroterait à la peinture blanche.

— Oui, sans doute, mais ce n'est pas exactement ce que je voulais dire ; c'est cet écho que je continue d'entendre.

— Oh ! que dites-vous de l'écho ? demanda Mrs Moore montrant pour la première fois quelque intérêt à la jeune fille.

— Je ne peux pas m'en débarrasser.

— Je ne crois pas que vous y parveniez jamais.

Ronny avait bien marqué à sa mère qu'Adela arriverait dans un état morbide ; elle ne s'en montrait pas moins positivement méchante.

— Mrs Moore, qu'est-ce que cet écho ?

— Ne le savez-vous pas ?

— Non, qu'est-ce donc ? Oh ! dites-le-moi ! Je sentais que vous pourriez me l'expliquer… Cela m'aidera tant à guérir…

— Si vous ne le savez pas, vous ne le savez pas. Je ne peux pas vous te dire.

— Il me semble qu'il est plutôt méchant de ne pas me le dire.

— Dire, dire, dire ! s'écria amèrement la vieille dame. Comme si l'on pouvait dire quoi que ce soit ! J'ai passé ma vie à dire ou à écouter dire ; j'ai trop écouté.

Il est temps qu'on me laisse en paix. Pas pour mourir, ajouta-t-elle avec aigreur. Sans aucun doute vous vous attendez à ce que je meure, mais quand je vous aurai vus mariés, vous et Ronny ; quand j'aurai vu les deux autres et appris s'ils veulent aussi se marier, alors je me retirerai dans une grotte à moi. » Elle sourit pour faire descendre sa remarque au niveau de la vie ordinaire et ajouter ainsi à son amertume. « Quelque part où aucune jeunesse ne viendra me poser de questions et attendre une réponse : sur quelque étagère.

— C'est parfait, mais en attendant nous allons avoir un procès criminel, dit son fils avec chaleur, et nous sommes beaucoup à penser qu'il est plus urgent de nous mettre tous à la barre et nous entraider que de nous dire des choses désagréables. Allez-vous tenir ce genre de discours à la barre des témoins ?

— Et pourquoi irais-je à la barre des témoins ?

— Pour confirmer certaines de nos preuves.

— Je n'ai rien à faire avec vos farces judiciaires, dit-elle en colère. On ne m'y traînera pas.

— Je ne veux pas qu'on l'y traîne d'ailleurs ; je ne veux plus qu'elle ait de tracas à mon sujet », cria Adela ; elle prit de nouveau la main qu'on lui retira de nouveau. « Les preuves qu'elle peut apporter ne sont pas du tout essentielles.

— Je pensais qu'elle les apporterait d'elle-même. Personne ne vous blâme, mère, mais le fait n'en demeure pas moins que vous avez abandonné à la première grotte, et poussé Adela à continuer seule avec lui, tandis que si vous aviez été assez forte pour continuer, rien ne serait arrivé. Cela rentrait dans ses plans, je le sais. Cependant vous avez donné dans son piège, exactement comme Fielding et Antony l'avaient fait avant vous… Excusez-moi de vous parler si brutalement, mais vous n'avez pas le droit de le prendre de si haut et si dédaigneusement avec la justice. Si vous êtes malade, c'est une autre question ; mais vous dites que vous êtes fort bien et vous en avez l'air ; dans ce cas je pensais que vous voudriez payer votre part, oui, je le pensais.

— Je ne veux pas que vous la tracassiez, malade ou non, dit Adela. Elle quitta le sofa pour prendre le bras du jeune homme, puis elle le lâcha en soupirant et se rassit. Mais il était heureux qu'elle se fût mise de son côté et considéra sa mère avec condescendance. Il ne s'était jamais senti à l'aise avec elle. Elle n'était en rien la chère vieille dame que tout le monde imaginait, et l'Inde l'avait complètement démasquée.

— J'assisterai à votre mariage, mais pas à votre procès », annonça-t-elle en se tapotant le genou ; elle avait pris une agitation incessante et sans grâce. « Puis je partirai pour l'Angleterre !

— Vous ne pouvez pas partir pour l'Angleterre en mai, vous en avez convenu.

— J'ai changé d'avis.

— Bon ; il vaudrait mieux en finir avec cette dispute inattendue, dit le jeune homme en faisant quelques pas. Vous paraissez vouloir être laissée en dehors de tout, cela suffit.

— Mon corps, mon corps misérable, soupira-t-elle. Pourquoi n'est-il pas fort ? Oh ! pourquoi ne puis-je pas marcher et m'en aller ? Pourquoi me vient-il ce mal de tête et pourquoi soufflé-je quand je marche ? Et sans cesse ceci à faire et cela à faire, et ceci à faire comme vous l'entendez et cela à faire comme elle l'entend, et toujours de la sympathie, et des mélanges, et des façons de se porter les fardeaux les uns des autres. Pourquoi ne peut-on faire ceci et cela comme je l'entends, et que tout soit fait, et que j'aie la paix ? Pourquoi même doit-on faire quelque chose ? Je ne le vois pas. Pourquoi tout ce mariage, mariage ?… La race humaine serait devenue une seule personne depuis des siècles si le mariage servait à quoi que ce soit. Et tout ce raffut à propos de l'amour ; l'amour dans une église, l'amour dans une grotte, comme s'il y avait la moindre différence, et moi qui suis retenue loin de mes affaires pour de pareilles bagatelles !

— Que voulez-vous, enfin ? dit-il exaspéré. Pouvez-vous l'exprimer en mots de tout le monde ? Si oui, faites-le.

— Je veux mon jeu de cartes.

— Très bien. Allez le prendre.

Comme il s'y attendait, il trouva la jeune fille en larmes et, comme d'habitude, un Hindou, au-dehors, l'oreille à la fenêtre, un Mali ce jour-là, recueillant tous les bruits. Bouleversé, il s'assit un moment en silence, pensant à sa mère et à ses intrusions séniles. Il désira ne l'avoir jamais priée de venir visiter l'Inde et n'avoir jamais reçu d'elle aucun service.

— Eh bien, ma chère amie, dit-il enfin, voilà qui ne ressemble pas trop à une réception familiale ; je ne pensais pas qu'elle eût rien de tout cela caché dans sa manche.

Adela avait cessé de pleurer. Une extraordinaire expression était apparue sur son visage, mi-soulagement, mi-horreur. Elle répéta : « Aziz, Aziz. »

Tous évitaient de citer ce nom. Il était devenu synonyme de l'esprit du mal. Il était « le prisonnier », « la personne en question », « la défense », et ce nom sonna maintenant comme la première note d'une symphonie nouvelle.

— Aziz… Ai-je fait une erreur ?

— Vous êtes surmenée, s'écria-t-il sans grande surprise.

— Ronny, il est innocent, j'ai commis une erreur terrible.

— Enfin, asseyez-vous en tout cas.

Il fit des yeux le tour de la pièce, mais deux hirondelles seulement se poursuivaient. Elle obéit et lui prit la main. Il la tapota et elle sourit ; elle aspira comme si elle fût remontée à la surface de l'eau et se toucha l'oreille.

— Mon écho va mieux.
— C’est très bien, vous serez complètement remise dans quelques jours, mais il faut que vous vous gardiez pour le procès. Das est un brave homme et nous serons tous avec vous.
— Mais Ronny, mon cher Ronny, peut-être n’y aurait-il besoin d’aucun procès.
— Je ne vois pas bien ce que vous voulez dire, et je ne crois pas que vous le voyiez vous-même.
— Si le docteur Aziz n’a rien fait, il faudrait le relâcher.
Un frisson parcourut Ronny comme à l’approche d’une mort imminente. Il dit rapidement :
— On l’avait relâché jusqu’à cette émeute du Mohurram où on a dû l’emprisonner de nouveau. » Pour la divertir il lui raconta l’histoire qu’on tenait pour plaisante. Nurredin avait volé l’auto du Nawab Bahadur et avait versé Aziz dans un fossé la nuit. Tous deux avaient été projetés à terre, et Nurredin s’était ouvert le visage. Leurs lamentations s’étaient noyées dans les cris des fidèles, et il s’était écoulé pas mal de temps avant que la police vînt les secourir. Nurredin avait été porté à l’hôpital Minto, et Aziz reconduit à la prison avec, à son actif, l’accusation supplémentaire d’avoir troublé la paix publique. « Une demi-minute », demanda-t-il à la fin de l’anecdote, et il alla prier au téléphone le major Callendar de venir aussitôt qu’il lui serait possible, parce que sa malade n’avait pas très bien supporté le voyage.
Quand il revint, elle était en pleine crise nerveuse, mais sous une forme nouvelle. Elle s’accrocha à lui et sanglota : « Aidez-moi à faire mon devoir. Aziz est bon. Vous avez entendu votre mère le dire ? »
— Entendu quoi ?
— Il est bon. J’ai été si injuste de l’accuser.
— Ma mère n’a jamais dit cela.
— Croyez-vous ? demanda-t-elle, tout à fait raisonnable et ouverte à toutes les suggestions.
— Elle n’a pas prononcé ce nom une seule fois.
— Mais, Ronny, je l’ai entendu.
— Pure illusion. Il ne faut pas que vous soyez très solide, n’est-ce pas, pour forger une chose pareille.
— En effet, je pense. Je m’effare moi-même !
— J’ai écouté tout son discours, autant qu’on pouvait l’écouter. Elle devient bien incohérente.
— C’est lorsqu’elle a baissé la voix qu’elle l’a dit, vers la fin, lorsqu’elle parlait de l’amour – l’amour – je ne pouvais pas suivre, mais juste à ce moment

elle a dit : « Le docteur Aziz n'a sûrement pas fait cela. »

— Ces mots-là ?

— L'idée plus que les mots.

— Jamais, jamais de la vie, ma chère amie, illusion complète. Son nom n'a été prononcé par personne. Tenez, vous êtes en train de confondre avec la lettre de Fielding.

— C'est cela, c'est cela, cria-t-elle toute soulagée. Je savais que j'avais entendu son nom quelque part. Je vous suis bien reconnaissante d'avoir tout éclairci, ce sont des erreurs de ce genre qui me troublent et qui prouvent ma faiblesse nerveuse.

— Ainsi vous ne persisterez pas à dire qu'il est innocent, n'est-ce pas ? C'est que tous mes domestiques sont des espions.

Il s'approcha de la fenêtre. Le Mali s'en était allé, plutôt s'était mué en une paire de petits enfants – impossible qu'ils sachent l'anglais ; il ne les envoya pas moins paître ailleurs.

— Ils nous haïssent tous, expliqua-t-il. Tout ira bien après le verdict, car il faut dire à leur avantage qu'ils savent accepter le fait accompli, mais, pour l'instant, ils font couler des flots d'argent dans l'espoir de nous voir faire un faux pas et une remarque comme celle que vous venez de faire est précisément ce qu'ils espèrent. Elle leur permettrait de dire que tout cela n'est qu'un coup monté par nous autres fonctionnaires. Vous voyez ce que je veux dire.

Mrs Moore revint avec le même visage irrité et se laissa tomber lourdement sur son siège devant la table de jeu. Pour achever de détruire la confusion, Ronny lui demanda de but en blanc si elle avait nommé le prisonnier. Elle ne comprit rien à la question et on dut lui expliquer les motifs. Elle répliqua : « Je n'ai pas prononcé son nom du tout », et commença sa réussite.

— Je pensais que vous aviez dit : « Aziz est innocent », mais c'était dans la lettre de Fielding.

— Naturellement il est innocent, répondit-elle avec indifférence. » C'était la première fois qu'elle donnait une opinion à ce sujet.

— Voyez-vous Ronny, j'avais raison, dit la jeune fille.

— Mais non, vous n'aviez pas raison, elle ne l'avait pas dit.

— Mais elle le pense.

— Qui va s'occuper de ce qu'elle pense ?

— Neuf rouge sur dix noir, prononça la table de jeu.

— Elle peut le penser et Fielding aussi, mais il y a quelque chose comme des preuves, je suppose.

— Je sais, mais…

— Est-ce encore mon devoir de parler ? demanda Mrs Moore en levant les

yeux. On le dirait à vous voir toujours m’interrompre.

— Seulement si vous avez quelque chose de raisonnable à dire.

— Oh ! comme tout cela est fastidieux… et bas !… » Comme au moment où elle avait raillé l’amour, l’amour, l’amour, son esprit semblait se mouvoir vers eux d’une grande distance et sortir des ténèbres. « Oh ! pourquoi tout est-il encore mon devoir ? Quand donc serai-je enfin délivrée de vos vaines agitations ? Était-il dans la grotte et étiez-vous dans la grotte et ainsi de suite, ainsi de suite… et pour nous un Fils est né, pour nous un Enfant est venu… et suis-je bonne et est-il mauvais et serons-nous sauvés… et à la fin de tout l’écho.

— Je l’entends moins, dit Adela en s’approchant d’elle. Vous le faites partir, vous ne faites rien que de bon, vous êtes si bonne.

— Je ne suis pas bonne, non, mauvaise.

Elle parlait avec plus de calme ; elle avait repris ses cartes et disait en les retournant : Une mauvaise vieille femme, mauvaise, mauvaise, détestable. J’étais bonne d’ordinaire avec les enfants qui poussent – de même je rencontre ce jeune homme dans sa mosquée et j’ai désiré son bonheur. Heureux petits bonshommes. Ils n’existent pas, c’était un rêve… Mais je ne vous aiderai jamais à le torturer pour une action qu’il n’a pas commise. Il y a plusieurs façons d’être méchant, je préfère la mienne à la vôtre.

— Avez-vous eu une preuve en faveur du prisonnier ? dit Ronny, du ton d’un juste fonctionnaire. S’il en est ainsi, c’est votre devoir absolu d’aller devant le tribunal témoigner pour lui au lieu de le faire pour nous. Personne ne vous en empêchera.

— On connaît ses personnages, comme vous dites, répliqua-t-elle dédaigneusement, comme si elle avait connu en réalité plus que les personnages mais sans pouvoir leur en faire part. « J’ai entendu autant d’Anglais que d’Hindous dire du bien de lui, et j’ai senti que ce n’était pas un genre d’action qu’il pût commettre.

— Faible, maman, faible.

— Très faible.

— Et inconsidéré à l’égard d’Adela.

Adela dit :

— Il serait si affreux que je me sois trompée. Je donnerais ma propre vie.

Il se tourna vers elle :

— Que vous disais-je il y a un instant ? Vous savez bien que vous avez raison, et toute la ville le sait.

— Oui, il… voilà qui est bien, bien terrible… je suis toujours aussi sûre qu’il m’a suivie… Mais ne serait-il pas possible de retirer la plainte ? J’ai peur de l’idée d’avoir à donner des preuves, de plus en plus. Tous ici, vous accordez aux

femmes une attention si affectueuse et vous avez tellement plus de pouvoir qu'en Angleterre ! voyez l'auto de Miss Derek. Oh ! naturellement, cela n'a rien à voir, je suis honteuse d'en avoir parlé, pardonnez-moi, je vous prie.

— C'est très bien, dit-il hors de propos. Naturellement je vous pardonne, comme vous dites ; mais il faut maintenant que l'affaire vienne devant un juge ; il le faut absolument, les rouages sont en mouvement.

— Elle a mis en mouvement les rouages, ils marcheront jusqu'au bout.

Adela fut de nouveau prête aux larmes à la suite de cette remarque sans aménité, et Ronny prit sur la table la liste des départs de paquebots avec une excellente idée dans l'esprit. Sa mère devait quitter l'Inde tout de suite : elle ne faisait rien de bon ici, pas plus pour elle que pour les autres.

XII

Lady Mellanby, la femme du Gouverneur Général de la province, avait reçu avec bienveillance l'appel que lui avaient adressé les dames de Chandrapore. Elle ne pouvait rien faire, et d'ailleurs partait pour l'Angleterre, mais elle demanda qu'on lui fît savoir si elle pouvait manifester sa sympathie de quelque autre façon. Mrs Turton répondit que la mère de Mr Heaslop cherchait une cabine sur un bateau pour son retour, mais avait trop attendu et trouvait tout complet. Lady Mellanby pouvait-elle user de son influence ? Lady Mellanby elle-même ne pouvait pas accroître les dimensions d'un P. et O., mais c'était une femme très, très gentille et, de fait, elle télégraphia pour offrir à cette obscure vieille dame inconnue une place de fortune dans sa propre cabine réservée. C'était comme un don céleste. Humble et reconnaissant, Ronny ne put s'empêcher de penser qu'il y avait des compensations à tous les malheurs. Son nom était devenu familier au bureau du gouvernement à cause de cette pauvre Adela, et voici que Mrs Moore allait l'imprimer dans l'imagination de lady Mellanby pendant qu'elles traverseraient l'océan Indien et remonteraient la mer Rouge. Il eut un retour de tendresse pour sa mère, comme nous en avons pour nos parents lorsqu'ils reçoivent quelque honneur éclatant et inattendu. Elle n'était pas négligeable, elle pouvait encore attirer un instant l'attention d'une femme de haut fonctionnaire.

De sorte que Mrs Moore obtint tout ce qu'elle désirait ; elle échappait à la fois au procès, au mariage et à la saison chaude ; elle retournerait en Angleterre avec confort et considération, et reverrait ses autres enfants. Sur la suggestion de son fils, et suivant son propre désir, elle partit. Mais elle reçut son bonheur sans enthousiasme. Elle en était arrivée à cet état où l'on aperçoit en même temps l'horreur de l'univers et sa petitesse, double vision crépusculaire qui entoure tant de personnes âgées. Si ce monde n'est pas à notre goût, eh bien, en tout cas, il y a le ciel, l'enfer, le néant, l'une ou l'autre de ces vastes choses énormes, fond de théâtre d'étoiles, de flammes, d'air bleu ou noir. Toute action héroïque, et tout ce qu'englobe l'art, suppose un tel fond de théâtre, exactement comme toute action pratique, quand le monde est à notre goût, suppose qu'il n'y a rien que le monde. Mais de la double vision crépusculaire naît un gâchis spirituel auquel on ne peut trouver de nom bien sonnant ; nous ne pouvons agir ni nous empêcher d'agir, nous ne pouvons ignorer ni respecter l'infini. Mrs Moore avait toujours été

encline à la résignation. Aussitôt qu'elle entra dans l'Inde elle lui parut bonne, et lorsqu'elle vit l'eau couler à travers la mosquée, lorsqu'elle vit le Gange, et la lune prise dans le châle de la nuit avec toutes les autres étoiles, elle lui parut un but splendide et facile. Se confondre avec l'univers était si digne et si simple. Mais il y avait toujours quelque petit devoir à accomplir auparavant, toujours quelque nouvelle carte à retourner et à placer, et pendant qu'elle s'affairait, les Marabar avaient fait retentir leur gong.

Quelle voix lui avait parlé dans ce trou parfaitement écuré du granit ? Qui donc habitait la première des grottes ? Quelque chose de très vieux et de très petit. Antérieur au temps, il avait aussi précédé l'espace. Quelque chose au nez camus, incapable de générosité, le ver immortel lui-même. Depuis qu'elle avait entendu sa voix, jamais une vaste pensée ne l'avait plus préoccupée ; elle était devenue vraiment envieuse d'Adela. Que de bruit pour un effroi de jeune fille ! Il n'était rien arrivé, et « s'il était arrivé quelque chose », se surprit-elle à penser, avec le cynisme d'une prêtresse délaissée, « s'il était arrivé quelque chose, il y a des maux plus affreux que l'amour ». L'indicible attentat lui apparaissait comme de l'amour ; dans une grotte, dans une église – Boum, cela revient au même. Les visions, pense-t-on, comportent de la profondeur, mais – attendez d'en avoir une, cher lecteur ! L'abîme aussi peut être mesquin, le serpent de l'éternité peut être fait d'asticots ; « a pensée constante était : « On devrait s'occuper un peu moins de ma future belle-fille et un peu plus de moi, il n'y a pas de peine qui égale ma peine. » Et cependant, lorsqu'on s'occupait d'elle, elle s'en irritait.

Son fils ne put l'accompagner à Bombay ; la situation restant tendue à Chandrapore, tous les fonctionnaires devaient demeurer à leur poste. Antony ne put pas l'accompagner non plus, car on avait peur qu'il ne retournât jamais témoigner au procès. De sorte qu'elle voyagea sans personne qui pût lui rappeler le passé. Elle en fut soulagée. La chaleur s'était quelque peu retirée avant son nouveau bond, et le voyage ne fut pas désagréable. Lorsqu'elle quitta Chandrapore, la lune, de nouveau pleine, brillait sur le Gange, argentant le réseau délicat de ses canaux ; puis l'astre tourna et vint regarder par la portière. Le confortable rapide glissait, l'emportant dans la nuit ; tout le jour elle traversa en trombe l'Inde centrale au milieu de paysages rôtis et anémiés mais sans la tristesse désespérée de la plaine. Elle contemplait l'indestructible vitalité de l'homme et les maisons qu'il avait bâties pour lui-même et pour Dieu non comme liées avec ses propres peines, mais comme des choses à voir. Il y avait par exemple un lieu nommé Asirgarh qu'elle passa au crépuscule et qu'elle localisa sur une carte, une forteresse énorme entre des collines boisées. Personne ne lui avait jamais parlé d'Asirgarh, mais il y avait là des fortifications massives et nobles avec, à leur droite, une mosquée. Elle les oublia. Dix minutes après,

Asirgarh réapparut. La mosquée était à gauche des fortifications maintenant. Le train, dans sa descente vers le Vindhyá, avait décrit un demi-cercle autour d'Asirgarh. À quoi pouvait-elle relier ce pays, sinon à son nom propre ? À rien ; elle ne connaissait personne qui y vécût. Mais il l'avait regardée par deux fois et semblait dire : « Je ne disparais pas. » Elle s'éveilla au milieu de la nuit en sursaut car le train dégringolait sur la falaise ouest. Des pointes éclairées par la lune se dressèrent brusquement à sa rencontre comme l'écume d'une mer ; puis un court moment de plaine, la vraie mer et l'aube épaisse de Bombay. « Je n'ai rien vu de ce qu'il fallait », pensa-t-elle lorsqu'elle vit, encastré dans les quais du Victoria Terminus, le dernier mètre de rail qui l'avait menée à travers un continent et ne pourrait jamais l'y ramener. Elle ne visiterait jamais Asirgarh ou les autres pays inconnus, pas plus que Delhi, Agara ni les villes du Rajputana, pas plus que Kashmir ou les merveilles plus mystérieuses qui avaient quelquefois brillé entre les mots des hommes : le roc bilingual de Girnar, la statue de Shri Belgola, les ruines de Mandu et de Hampi, les temples de Khajraha et les jardins de Shalimar. Comme une voiture l'emportait à travers l'énorme cité que l'Occident construisit puis abandonna en un geste de désespoir, elle désira s'arrêter, quoique ce ne fût rien que Bombay, pour y démêler la centaine d'Indes qui se coudoyaient dans les rues. Les pieds des chevaux l'entraînèrent, puis le bateau partit, et des milliers de palmiers apparurent tout autour de la rade et grimpèrent sur les collines pour lui envoyer un adieu. « Ainsi vous avez pensé qu'un écho était l'Inde ; vous avez pris les grottes de Marabar pour une conclusion ? » riaient-ils. « Qu'avons-nous de commun avec elles, et qu'avaient-elles de commun avec Asirgarh ? Adieu ! » Puis le steamer doubla Colaba, la terre s'éloigna en se balançant, les falaises de Ghats se fondirent dans la buée d'une mer tropicale. Lady Mellanby, d'en bas, l'avertit de ne pas rester ainsi au soleil. « Nous sommes sortis sains et saufs de la poêle à frire, dit-elle, inutile de nous jeter dans le feu. »

XIII

Avec de brusques changements de vitesse, la chaleur accéléra son avance après le départ de Mrs Moore, jusqu'au moment où il fallut supporter l'existence et songer à punir le crime avec le thermomètre à 112° F. Les ventilateurs électriques bourdonnaient et pétillaient, les seaux d'eau claquaient contre les boiseries, la glace tintait, et autour de ces défenses, entre un ciel grisâtre et une terre jaunâtre, les nuages de poussière se déplaçaient avec effort. En Europe la vie fuit le froid, d'où ces mythes exquis du coin du feu, – Balder, Perséphone – mais ici il faut fuir la source même de la vie, le soleil félon, et aucune poésie n'orne cette retraite parce qu'une désillusion ne saurait être belle. Les hommes ont besoin de poésie, quoiqu'ils puissent ne pas l'avouer ; ils désirent des joies harmonieuses et de nobles chagrins, ils veulent donner une forme à l'infini et c'est ce que l'Inde ne saurait en rien leur fournir. L'annuel tohu-bohu d'avril, lorsque l'irritabilité et la lubricité s'étendent comme un chancre, est un de ses commentaires sur les espoirs réglés des hommes. Les poissons s'en accommodent mieux ; les poissons, lorsque les réservoirs se dessèchent, se roulent dans la boue et y attendent que les pluies viennent les arrêter de cuire. Mais les hommes essayent de rester harmonieux tout au long de l'année et les résultats de cette tentative sont quelquefois désastreux. Le char triomphant de la civilisation peut accrocher brusquement et se pétrifier sur place ; c'est à de tels moments que la destinée des Anglais peut paraître analogue à celle de leurs prédécesseurs, qui avaient aussi envahi ce paysage avec la volonté de le modeler à leur guise, mais qui furent à la fin modelés eux-mêmes sur son patron et recouverts de sa poussière.

Adela, après quelques années d'intellectualisme, était revenue à son agenouillement de chrétienne chaque matin. Il ne semblait y avoir là aucun mal ; c'était le plus court et le plus facile des contacts avec l'invisible et elle pouvait y suspendre ses peines. Exactement comme un fonctionnaire hindou demandait à Laksmi un supplément de salaire, elle demandait à Jéhovah un verdict favorable. Le Dieu qui sauve le roi donnera certainement son appui à la police. La divinité renvoyait une réponse consolante, mais le contact de ses mains sur son visage y faisait monter un picotement de chaleur et il lui semblait avaler et rendre toujours le même insipide caillot d'air qui avait pesé sur ses poumons toute la nuit. Puis la voix de Mrs Turton la troublait.

— Êtes-vous prête, jeune dame ? glapissait-elle de la pièce à côté.

— Une minute, murmurait-elle.

Les Turton l'avaient prise chez eux après le départ de Mrs Moore ; leur bonté était incroyable, mais c'était sa position et non sa personnalité qui les émouvait ; elle était la jeune fille anglaise qui avait dû supporter cette terrible chose et pour laquelle on ne pouvait trop faire. Personne, hormis Ronny, n'avait la moindre idée de ce qui s'agitait dans son esprit ; encore celui-ci ne s'en doutait-il que vaguement, car, où il y a fonctionnarisme, toutes les autres relations humaines sont amoindries. Dans sa tristesse elle lui disait : « Je ne vous apporte que des peines ; j'avais raison sur le Maidan, nous aurions mieux fait de rester seulement amis ! » Mais il protestait, car plus elle souffrait, plus il l'estimait. L'aimait-elle ? Cette question était plus ou moins emmêlée aux Marabar, car elle l'avait dans l'esprit au moment d'entrer dans la grotte fatale. Était-elle capable d'aimer qui que ce fût ?

— Miss Quested, Adela, quel nom vous donner encore, il est sept heures et demie ; nous devrions penser à partir pour ce tribunal dès que vous vous sentirez en état.

— Elle dit ses prières, dit la voix du gouverneur.

— Pardon, ma chère amie, prenez votre temps… Votre *chhota hazri* était-il bon ?

— Je ne peux pas manger, n'auriez-vous pas un peu de brandy ? demanda-t-elle en abandonnant Jéhovah.

Quand on l'eut apporté, elle frissonna et se déclara prête à partir.

— Buvez-le, c'est une bonne idée, une goutte.

— Je ne crois pas que cela me soit d'un grand secours.

— Vous avez envoyé du brandy au tribunal, n'est-ce pas, Mary ?

— Je pense bien, et du champagne aussi.

— Je vous remercierai ce soir, je suis tout en morceaux, maintenant, dit la jeune fille articulant soigneusement chaque syllabe, comme si son mal allait être diminué d'être exactement défini. Elle avait peur de toute réticence, de crainte que ne prît forme, en dessous, quelque chose qu'elle-même ne pouvait percevoir, et elle avait répété avec Mr McBryde, d'une façon étrange et compassée, le récit de sa terrible aventure dans la grotte, comment l'homme ne l'avait jamais vraiment touchée, mais l'avait traînée, etc. Son but, ce matin, était d'annoncer méticuleusement que l'épreuve lui paraissait terrible, qu'elle allait probablement s'effondrer sous l'interrogatoire de Mr Amritrao et déshonorer ses amis. « Mon écho est redevenu bien mauvais », leur dit-elle.

— Que diriez-vous d'un peu d'aspirine ?

— Ce n'est pas une migraine, c'est un écho.

Impuissant à chasser ce bourdonnement de ses oreilles, le major Callendar l'avait, dans son diagnostic, taxé de fantaisie qu'il ne fallait pas encourager. Aussi les Turton changèrent-ils de sujet. Une petite brise fraîche léchait la terre, séparant le jour et la nuit. Elle tomberait dans dix minutes, mais ils pouvaient en profiter pendant leur descente à la ville.

— Je m'effondrerai sûrement, répétait-elle.

— Mais non, mais non, dit le gouverneur, la voix pleine de tendresse.

— Naturellement non, c'est une vraie femme forte.

— Mais, Mrs Turton…

— Quoi donc, ma chère enfant ?

— Si vraiment je m'effondre, cela n'aura pas d'importance. La chose pourrait importer dans d'autres procès mais pas dans celui-ci. Je me pose la question de la façon suivante : je peux me conduire vraiment comme il me plaira, pleurer, être absurde, je n'en suis pas moins certaine d'obtenir mon verdict si Mr Das n'est pas épouvantablement injuste.

— Vous gagnerez forcément, dit-il avec calme, sans lui faire remarquer qu'il y aurait sûrement appel. Le Nawab Bahadur s'était fait banquier de la défense et se ruinerait plutôt que de laisser périr un « musulman innocent », et d'autres intérêts moins honorables étaient en jeu dans les coulisses. L'affaire pouvait monter de tribunal en tribunal avec des conséquences qu'aucun fonctionnaire ne pouvait prévoir. Sous ses yeux mêmes le moral de Chandrapore s'altérait. Au moment où sa voiture tournait en sortant de la cour il put entendre résonner sur son vernis une petite claque de colère stupide, un gravier lancé par un enfant. Des pierres plus grosses les frôlèrent près de la mosquée. Sur le Maidan, un peloton de policiers indigènes sur motocyclettes les attendait pour leur faire escorte à travers les bazars. Le gouverneur irrité murmura : « McBryde n'est qu'une vieille femme », mais Mrs Turton dit : « Vraiment, après le Mohurram, une petite démonstration de force ne fera pas de mal ; il est ridicule de prétendre qu'ils n'ont pas de haine contre nous, cessez cette comédie. » Il répondit d'un ton bizarre et triste : « Je n'en ai pas, moi, j'ignore pourquoi. » Et vraiment il n'en avait pas, car, dans le cas contraire, il eût été obligé de condamner toute sa carrière comme une affaire ratée. Il gardait une certaine tendresse méprisante pour les pions qu'il avait remués pendant tant d'années ; ils devaient valoir la peine qu'il avait prise. « Après tout, ce sont nos femmes qui rendent tout plus difficile ici », pensa-t-il intérieurement en apercevant sur un long mur blanc quelques dessins obscènes ; sous ses sentiments chevaleresques envers Miss Quested, une rancune était tapie, attendant son heure – peut-être y a-t-il une once de rancune dans tout sentiment chevaleresque. Quelques étudiants s'étaient massés à l'entrée du tribunal de la ville, des jeunes gens hystériques auxquels,

seul, il eût fait face ; il donna l’ordre au conducteur d’aller passer derrière l’édifice. Les étudiants se moquèrent, et Rafi, se cachant derrière un camarade pour n’être pas reconnu, cria que les Anglais étaient des poltrons.

Ils gagnèrent le bureau particulier de Ronny où un groupe d’Anglais s’était déjà formé. Aucun d’eux n’avait peur, mais tous étaient nerveux car d’étranges nouvelles ne cessaient d’arriver. Les balayeurs venaient de se mettre en grève et la moitié des lieux d’aisances de Chandrapore demeuraient, par suite, abandonnés à leur sort, la moitié seulement, et des balayeurs du district, qui sentaient de façon moins aiguë l’innocence du docteur Aziz, arriveraient dans l’après-midi et briseraient la grève ; mais pourquoi avait-il fallu qu’arrivât ce grotesque incident ? Et un certain nombre de dames musulmanes avait juré de ne prendre aucune nourriture jusqu’à l’acquittement du prisonnier ; leur mort ne changerait pas grand-chose à vrai dire ; étant invisibles elles paraissaient déjà mortes ; le fait n’en était pas moins de nature à troubler le repos de quelqu’un. Un esprit nouveau semblait pointer, un réarrangement que personne, dans le sévère petit groupe de blancs, ne pouvait expliquer. Ils étaient enclins à voir Fielding derrière tout cela : on avait abandonné l’idée qu’il était faible et maniaque. Tous maltraitaient Fielding vigoureusement. On l’avait vu en voiture avec les deux avocats : Amritrao et Mahmoud Ali ; il avait encouragé la création des boy-scouts pour des raisons séditieuses ; il recevait des lettres portant des timbres étrangers et n’était, probablement, qu’un espion du Japon. Ce matin, le verdict allait briser le renégat, mais il avait fait à son pays et à l’Empire un tort incalculable. Pendant qu’ils l’accusaient, Miss Quested s’était renversée, les mains posées sur les bras du fauteuil, les yeux clos, réservant ses forces. Ils prirent garde à elle au bout d’un certain temps, et se sentirent honteux de faire tant de bruit.

— Pouvons-nous faire quelque chose pour vous ? dit Miss Derek.

— Je ne crois pas, Nancy, je suis incapable de rien faire moi-même !

— Mais il vous est absolument défendu de parler ainsi, vous êtes merveilleuse.

— Mais oui, dit le chœur respectueux.

— Mon vieux Das est un type très bien, dit Ronny entamant un nouveau sujet à voix basse.

— Il n’y en a pas un qui soit un type très bien, opposa le major Callendar.

— Si, Das en est un.

— Vous voulez dire qu’il a plus peur d’acquitter que de déclarer coupable ; parce que s’il acquitte il perdra sa place, dit Lesley avec un petit rire malicieux.

C’est bien ce que Ronny voulait dire, mais il aimait « s’illusionner » sur le compte de ses subordonnés (suivant la plus belle tradition de son service ici) et il

se plaisait à soutenir que le vieux Das possédait vraiment ce courage moral du collège, marque déposée. Il fit remarquer que, d'un certain point de vue, il était excellent qu'un Hindou jugeât l'affaire. La culpabilité devait être reconnue. Ainsi donc mieux valait qu'un Hindou la prononçât, ce serait moins de raffut pour plus tard. Entraîné par sa démonstration, il laissa s'affaiblir dans son esprit l'image d'Adela.

— En fait, vous désapprouvez l'appel que j'ai lancé à Lady Mellanby, dit Mrs Turton avec beaucoup de chaleur. Je vous en prie, ne vous excusez pas, Mr Heaslop, j'ai l'habitude d'avoir tort.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire…

— Fort bien. Je vous l'ai dit, ne vous excusez pas.

— Ces porcs sont toujours à l'affût d'un mauvais coup, dit Lesley pour l'amadouer.

— Porcs, je pense bien, renvoya le major. Et, bien plus, je vais vous dire. Ces événements tombent bougrement bien, il faut le dire, hormis leurs conséquences pour les gens ici présents. Ils en hurleront ; il était temps qu'ils hurlent. En tout cas, je leur ai mis au cœur la crainte de Dieu à l'hôpital. Il faudrait que vous voyiez le petit-fils de notre soi-disant loyaliste en chef.

Il ricana brutalement en décrivant l'aspect du pauvre Nureddin.

— Sa beauté s'en est allée, cinq dents d'en haut, deux d'en bas, et une narine… Le vieux Panna Lal lui a porté un miroir hier, et il en a blêmi… J'ai bien ri. J'ai bien ri, vous dis-je, et vous en auriez fait autant. Voilà un de ces nègres beaux mâles, pensais-je, qui est maintenant bien sceptique. Au diable, par son âme damnée – heu – je pense qu'il était d'une immoralité inexprimable – heu. – » Il laissa tomber sa phrase, averti par un coup de coude, mais ajouta : « J'aurais bien voulu avoir à découper aussi mon ex-interne, il n'y a rien de trop méchant pour ces gens-là.

— Voici enfin une parole de bon sens, cria Mrs Turton à la grande gêne de son mari.

— C'est ce que je me dis moi-même. Il ne faut rien que de la cruauté après une pareille chose.

— Parfaitement, et tâchez de vous en souvenir par la suite, vous autres hommes. Vous êtes faibles, faibles, faibles. Quoi ! il faudrait qu'ils dussent ramper comme d'ici aux grottes, sur les genoux, à la seule vue d'une Anglaise ; il faudrait qu'on ne leur adressât jamais la parole, il faudrait les botter, il faudrait les écraser dans la poussière ; nous avons été beaucoup trop bons avec nos bridge-parties et tout le reste.

Elle s'arrêta. À la faveur de sa colère, la chaleur l'avait envahie. Elle dut s'absorber dans la confection d'une limonade mais continua entre chaque gorgée

à murmurer : « Faibles, faibles. » Et la même comédie recommença. Les questions que Miss Quested avait soulevées la dépassaient tellement en importance qu'on finissait toujours par l'oublier.

À ce moment on appela l'affaire. Les sièges des Anglais les précédèrent dans le tribunal car il était important qu'ils apparussent pleins de dignité. Quand les chuprassis eurent tout disposé, ils pénétrèrent à la queue leu leu dans la pièce bourrée de monde, avec un air condescendant, comme si c'eût été une boutique de foire. Le gouverneur émit en s'asseyant une petite plaisanterie hiérarchique qui fit sourire son entourage et donna à penser aux Hindous qu'une cruauté nouvelle allait être commise, sans quoi les sahibs n'auraient pas grimacé de joie.

Le tribunal était comble et il y faisait, naturellement, très chaud ; la première personne qu'y remarqua Adela était la plus humble de l'assistance, une personne qui n'avait pas de rôle officiel dans le procès : l'homme qui tirait la punkah. Presque nu et de formes splendides, il était assis sur une estrade élevée près du fond, au milieu de la travée centrale, et il attira son attention lorsqu'elle entra par son air de diriger la marche du procès. Il avait la force et la beauté qui fleurissent quelquefois chez les Hindous de basse classe. Quand cette étrange race est presque au rang de la poussière et condamnée comme de contact impur, alors la nature se souvient de la perfection physique qu'elle réalisa ailleurs et jette sur terre un dieu, non pas un grand nombre de dieux, mais un seul çà et là, seulement pour exprimer à la société le peu de cas qu'elle fait de ses compartiments. Cet homme eût été remarquable partout : parmi les médiocrités de Chandrapore – cuisses grêles et poitrines creuses – il apparaissait divin. Pourtant il était né dans cette ville, s'était nourri de ses rebuts et finirait sur un tas d'immondices. Attirant à lui la corde et la relâchant rythmiquement, lançant en tourbillons, l'une derrière l'autre, des bouffées d'air dont il ne recevait aucune, il paraissait à l'écart des destinées humaines, un mâle génie, un vanneur d'âmes. En face de lui, également sur une estrade, était assis le magistrat-adjoint, cultivé, conscient et scrupuleux ; le punkah wallah n'était rien de tout ceci : il savait à peine qu'il existait et n'aurait pas su dire pourquoi le tribunal était plus empli qu'à l'ordinaire. À vrai dire il ne savait pas qu'il était plus empli qu'à l'ordinaire, ne savait même pas qu'il faisait mouvoir un éventail, quoiqu'il pensât qu'il tirait une corde. Dans son éloignement, il frappa la jeune fille anglaise de classe moyenne et heurta l'étroitesse de ses peines. En vertu de quoi avait-elle réuni cette assemblée dans cette pièce ? Ses opinions d'une marque particulière et le Jéhovah de banlieue qui les sanctifiait, de quel droit s'attribuaient-ils tant d'importance dans le monde et accaparaient-ils le titre de civilisation ? Mrs Moore, – elle regarda autour d'elle, mais Mrs Moore était très loin sur la mer ; c'était le genre de question qu'elles auraient pu discuter au

cours de leur voyage, avant que la vieille dame ne prît cette humeur agressive et bizarre.

Cependant qu'elle pensait à Mrs Moore elle entendait des bruits qui devenaient de plus en plus distincts. Le procès qui devait faire époque était ouvert, et le surintendant de police venait d'entamer l'affaire pour la partie civile.

Mr McBryde se souciait peu d'être un orateur éloquent : il laissait cela à la défense qui en aurait besoin. Son attitude disait : « Tout le monde sait que l'homme est coupable, et je suis obligé de le dire en public avant qu'il ne s'en aille aux Andamas. » Il n'en appelait pas à la morale ou au sentiment, ce n'est que par degrés que se fit sentir la négligence étudiée de son attitude dont le caractère cinglant devait mettre peu à peu en fureur une partie de l'auditoire. Longuement il décrivit les origines du pique-nique. Le prisonnier avait rencontré Miss Quested au cours d'une visite chez le Principal du collège, et y avait connu son projet. L'inculpé était un homme de mœurs relâchées, comme en témoignaient les documents trouvés sur lui lors de son arrestation. D'ailleurs son collègue, le docteur Panna Lal, était bien placé pour jeter quelque lumière sur sa personnalité, et le major Callendar lui-même témoignerait. Là, Mr McBryde s'arrêta : il voulait que les débats demeurassent aussi moraux que possible. Mais la pathologie de l'Orient, son thème favori, était dans l'air : il ne put y résister. Retirant ses lorgnons, comme c'était son habitude chaque fois qu'il était sur le point d'énoncer une théorie générale, il les considéra avec tristesse : il fit remarquer que les races foncées sont physiquement attirées par les races blanches ; mais la réciproque n'était pas vraie. Ceci n'était pas un motif d'amertume ou un prétexte d'injustice, mais un simple fait que pourrait confirmer tout observateur scientifique.

— Même lorsque la dame est tellement plus laide que le monsieur ?

Le commentaire tomba de nulle part, du plafond peut-être. C'était la première interruption, et le magistrat se sentit obligé de sévir.

— Expulsez cet homme, dit-il.

L'un des policemen indigènes se saisit d'un homme qui n'avait rien dit et l'expulsa sans ménagements. Mr McBryde remit ses lorgnons et continua. Mais le commentaire avait bouleversé Miss Quested. Son corps, mécontent qu'on lui eût reproché sa laideur, se mit à trembler.

— Vous sentez-vous mal, Adela ? demanda Miss Derek, qui l'entourait de tendresse indignée.

— Je ne me sens jamais autrement, Nancy. J'irai jusqu'au bout, mais c'est terrible, terrible.

Ceci amena la première scène d'une longue série. Les amis de la jeune fille

commencèrent à s'agiter autour d'elle, et le major dit d'une voix forte :

— Il faut prendre de meilleures dispositions pour la santé de ma malade. Pourquoi ne lui donne-t-on pas un siège sur l'estrade ? Elle manque d'air ici.

Mr Das, l'air ennuyé, dit :

— Je serai très heureux d'offrir à Miss Quested une chaise ici dessus, hors de la foule, étant donné les circonstances particulières de son état de santé.

Les chuprassis firent passer non pas un siège, mais plusieurs, et toute la bande suivit Adela sur l'estrade. Mr Fielding demeura le seul Européen dans le hall.

— Voilà qui est mieux, dit Mrs Turton en s'installant.

— Une mise au point rudement désirable, pour plusieurs raisons, répliqua le major.

Le magistrat vit bien qu'il était de son devoir de blâmer cette remarque, mais n'osa pas. Callendar s'aperçut de sa peur et cria d'un ton autoritaire :

— Fort bien, McBryde, allez-y maintenant ; je vous demande pardon de vous avoir interrompu.

— Vous trouvez-vous bien vous-même ? demanda le surintendant.

— Ça ira, ça ira.

— Poursuivez, Mr Das ; nous ne sommes pas ici pour vous déranger, dit le gouverneur avec condescendance.

À vrai dire ils n'avaient pas tant troublé que pris en main le procès.

Pendant que le réquisitoire se déroulait, Miss Quested examinait la salle, craintivement d'abord, comme si ses yeux eussent dû en être écorchés. Elle observa à droite et à gauche de l'homme à la punkah plusieurs visages qui ne lui étaient pas inconnus. Au-dessous d'elle étaient rassemblées toutes les épaves de sa sotte tentative pour voir l'Inde – les gens qu'elle avait rencontrés à la bridge-party, l'homme et la femme qui n'avaient pas envoyé leur voiture, le vieillard qui avait voulu leur prêter son auto, quelques domestiques, des paysans, des fonctionnaires et l'inculpé lui-même. Il était assis, avec sa stature de petit Hindou bien découplé, ses cheveux très noirs et ses mains souples. Elle le considéra sans émotion particulière. Depuis leur dernière rencontre elle en avait fait un principe du mal, mais à ce moment il paraissait n'être que celui qu'il avait toujours été, une simple connaissance. Il était négligeable, privé de signification comme un os sans chair, et quoiqu'il fût coupable, aucune atmosphère de péché ne l'entourait. « Je suppose qu'il est vraiment coupable. Puis-je raisonnablement m'être trompée ? » pensa-t-elle. Car cette question lui montait quelquefois à l'esprit, bien que, depuis le départ de Mrs Moore, elle eût cessé de troubler sa conscience.

Mais voici que vakil Mahmoud Ali se levait pour demander avec une ironie pesante et manquant d'à-propos s'il était impossible de faire aussi à son client

une petite place sur l'estrade : il arrivait quelquefois aux Hindous de se trouver mal aussi, quoique le major Callendar fût évidemment de l'opinion contraire, comme directeur d'un hôpital du gouvernement.

« Nouvel exemple de leur sens exquis de l'humour », chantonna Miss Derek. Ronny regarda Mr Das pour voir la façon dont celui-ci résoudrait la difficulté, et Mr Das, pris d'une agitation subite, remit vertement à sa place l'avocat Mahmoud Ali.

— Je vous demande pardon.

L'éminent homme de loi de Calcutta se levait à son tour. C'était un homme de belle apparence, osseux et carré, avec des cheveux gris et touffus.

— Nous nous opposons à la présence sur l'estrade d'une si nombreuse société de dames et messieurs anglais, dit-il avec le pur accent d'Oxford. Nos témoins en seront certainement intimidés. Leur place est avec le reste du public dans le corps de la salle. Nous ne nous opposons pas à ce que Miss Quested demeure sur l'estrade puisqu'elle ne se sent pas très bien ; nous nous efforcerons de lui montrer la plus grande courtoisie au cours de ces débats, en dépit de la vérité scientifique que nous a révélée M. le surintendant de police ; mais nous nous opposons à la présence des autres.

— Oh ! assez de caquets, le verdict vivement, grogna le major.

L'étranger distingué continua à regarder respectueusement le magistrat.

— Je vous accorde cela, dit Mr Das le nez désespérément plongé dans ses papiers. Je n'ai donné qu'à Miss Quested l'autorisation de venir s'asseoir ici. Ses amis devraient avoir l'extrême obligeance de baisser d'un cran.

— Bon travail, Das, tout à fait juste, dit Ronny avec une honnêteté déplorable.

— Baisser d'un cran, vraiment, quelle impertinence incroyable ! s'écria Mrs Turton.

— Allons, venez tranquillement, Mary, murmura son époux.

— Hi ! Je ne peux pas laisser ma malade sans soins.

— Vous opposez-vous à la présence du médecin civil, Mr Amritrao ?

— Je m'y opposerai. Une estrade confère de l'autorité.

— Même lorsqu'elle a un pied de haut ? Dans ce cas venez tous, dit le gouverneur en essayant de rire.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, dit Mr Das, grandement soulagé. Merci bien Mr Heaslop, merci bien à toutes ces dames.

Et la bande entière, Miss Quested y comprise, abandonna ces hauteurs inconsidérées. La nouvelle de leur humiliation s'étendit rapidement et des railleries parvinrent du dehors. Leurs sièges particuliers les avaient suivis. Mahmoud Ali (que la haine abêtissait au point de lui faire desservir sa cause) s'opposa même à cette faveur. Sur l'ordre de qui des sièges particuliers avaient-

ils été introduits ? Pourquoi n’en avait-on pas donné au Nawab Bahadur, etc. ? Tout le monde commença à discuter dans la salle à propos de sièges particuliers ou ordinaires, de bouts de tapis et d’estrade d’un pied de haut.

Mais cette petite promenade eut un excellent effet sur les nerfs de Miss Quested. Elle se sentait mieux depuis qu’elle avait vu tous les gens qui garnissaient la salle. C’était comme si elle avait connu le plus mauvais. Elle était sûre maintenant d’aller jusqu’au bout « convenablement », c’est-à-dire sans défaillance spirituelle, et elle transmit la bonne nouvelle à Ronny et à Mrs Turton. Mais ils étaient trop préoccupés de la défaite infligée au prestige britannique pour en être intéressés. De sa place elle pouvait apercevoir le renégat Mr Fielding. Elle avait pu mieux le considérer du haut de l’estrade, et savait qu’un enfant hindou était perché sur ses genoux. Il observait les débats, il l’observait elle-même. Lorsque leurs yeux se rencontrèrent, il détourna les siens comme si des rapports directs lui eussent paru sans intérêt.

Le magistrat aussi était plus heureux. Il avait gagné la bataille de l’estrade et repris confiance. Intelligent et impartial, il continua d’écouter pour se faire une opinion, essayant d’oublier qu’il aurait, un peu plus tard, à prononcer un verdict d’après elle. Le surintendant s’était énergiquement remis en route : il avait prévu cette explosion d’impertinences – ce sont là des façons d’agir naturelles à une race inférieure – et ne laissait voir aucune haine pour Aziz, seulement un abîme de mépris.

Il traita longuement des « dupes de l’inculpé », comme il les appelait : Fielding, le domestique Antony, le Nawab Bahadur. Cette face de l’affaire avait toujours paru douteuse à Miss Quested et elle avait demandé au chef de la police de ne pas y insister. Mais ils espéraient un verdict chargé et voulaient prouver que l’attentat avait été prémédité. Et pour bien illustrer le plan stratégique, ils produisirent une carte des collines de Marabar montrant le chemin suivi et « le réservoir de la Dague » auprès duquel ils avaient campé.

Le magistrat parut goûter l’archéologie.

On montra la coupe d’une grotte type. Elle y était appelée « grotte bouddhiste ».

— Non pas bouddhiste, je pense, jaïne…

— Dans quelle grotte l’accusation place-t-elle l’attentat ? la bouddhiste ou la jaïne ? demanda Mahmoud Ali avec l’air de démasquer une conspiration.

— Toutes les grottes de Marabar sont jaïnes.

— Oui monsieur. Eh bien ! dans quelle grotte jaïne ?

— Vous aurez l’occasion de poser cette question plus tard.

Mr McBryde sourit faiblement à leur fatuité. Les Hindous tombent invariablement sur des points comme celui-ci. Il savait que la défense avait le

farouche espoir d’établir quelque alibi, qu’ils avaient essayé, sans y réussir, d’identifier le guide, et que Fielding et Hamidullah étaient allés au Kawa Dol pour y arpenter et mesurer pendant toute une nuit de lune.

— Mr Lesley dit qu’elles sont bouddhistes et il doit le savoir si quelqu’un le sait ; mais puis-je attirer votre attention sur leur forme ?

Et il décrivit la scène. Puis il parla de l’arrivée de Miss Derek, de leur dégringolade dans le ravin, du retour des deux dames à Chandrapore, du document que Miss Quested signa dès son arrivée et dans lequel il était parlé des jumelles. Alors survint la preuve la plus forte : la découverte de ces jumelles dans la poche de l’accusé.

— Je n’ai plus rien à ajouter, dit-il en ôtant ses lorgnons. Je vais appeler nos témoins, les faits parleront d’eux-mêmes. L’inculpé est un de ces hommes qui ont mené une vie double. J’ose dire que sa dégénérescence ne l’a envahi que par degrés. Il a montré beaucoup de ruse à cacher son crime, comme il est ordinaire chez ce type d’hommes, en prétendant être un membre respectable de la société, en obtenant même un emploi gouvernemental. Il est maintenant dominé par le vice et incapable de rachat, j’en ai peur. Il s’est montré de la dernière cruauté, de la dernière brutalité avec la seconde de ses hôtes, une autre dame anglaise. Pour s’en débarrasser et s’assurer la liberté de son crime, il la fit écraser dans une grotte par ses domestiques, soit dit en passant.

Mais ces derniers mots amenèrent un autre orage ; brusquement un nom nouveau : Mrs Moore, éclata dans le tribunal comme une tornade. Mahmoud Ali était fou de rage, les nerfs trop tendus ; il hurla comme un possédé, demandant si son client était accusé de meurtre en sus du viol, et qui était encore cette dame anglaise.

— Je ne suis pas d’avis de la citer.

— Vous n’êtes pas d’avis parce que vous ne pouvez pas ; vous l’avez fait filer en douceur loin d’ici, c’est Mrs Moore ; elle aurait prouvé l’innocence d’Aziz, elle était de notre côté, elle était amie des pauvres Hindous.

— Vous auriez pu la citer vous-même, cria le magistrat. Aucune des parties ne l’a citée, aucune ne peut se servir de son témoignage.

— On l’a séquestrée loin de nous jusqu’à ce qu’il fût trop tard – nous l’avons appris trop tard, – voilà votre justice anglaise, voilà votre Empire britannique. Rendez-nous Mrs Moore seulement pour cinq minutes et elle sauvera mon ami, elle sauvera le nom de ses enfants ; ne répudiez pas son témoignage, Mr Das ; revenez sur votre décision, puisque vous êtes vous-même père, dites-nous où ils l’ont mise ; oh ! Mrs Moore…

— Si la chose peut intéresser qui que ce soit, ma mère doit avoir atteint Aden, dit Ronny sèchement.

Il n’aurait pas dû intervenir, mais l’attaque l’avait surpris.

— C’est vous qui l’emprisonnez là-bas parce qu’elle sait la vérité.

Il avait perdu l’esprit et on pouvait entendre sa voix dominer le tumulte :

— Je ruine ma carrière, qu’importe ; nous y passerons tous l’un après l’autre.

— Ce n’est pas une façon de défendre l’affaire, conseilla le magistrat.

— Je ne défends pas plus une affaire que vous ne la jugez. Nous sommes tous deux des esclaves.

— Mr Mahmoud Ali, je vous ai déjà averti, et si vous ne vous asseyez pas, je serai contraint d’user de mon autorité.

— Faites-le. Ce procès est une farce. Je m’en vais.

Et, passant ses papiers à Amritrao, il quitta la salle, criant de la porte, d’un ton de comédien et cependant avec une intense passion :

— Aziz, Aziz, adieu pour toujours !

Le tumulte s’était accru, l’invocation à Mrs Moore continuait et ceux qui ne connaissaient pas le sens de ces syllabes les répétèrent tout de même comme une formule magique. Elles « s’hindouisèrent » en Esmiss Esmoor et volèrent jusque dans la rue. En vain le magistrat sévit-il, expulsa-t-il. Tout fut impuissant tant que le charme ne s’épuisa pas de lui-même.

— Inattendu, fit remarquer Mr Turton.

Ronny donna l’explication. Avant son départ, sa mère parlait quelquefois des Marabar dans son sommeil et particulièrement dans l’après-midi, à l’heure où les domestiques étaient dans la véranda, et ses remarques sans suite sur Aziz avaient été sans aucun doute vendues à Mahmoud Ali pour quelques annas : ces sortes de choses sont courantes en Orient.

— Je pensais qu’il ferait quelque tentative de ce genre. Ingénieux.

Il considéra les bouches largement ouvertes.

— Ils prennent cela tout à fait comme leur religion, ajouta-t-il avec calme. Ils parlent et ne peuvent plus s’arrêter. J’en suis fâché pour votre vieux Das. Il n’a pas un très beau spectacle.

— Mr Heaslop, quelle honte de traîner là-dedans votre chère mère, dit Miss Derek en se penchant.

— Ce n’est rien qu’un tour que le hasard leur a permis de montrer. On voit maintenant pourquoi ils avaient choisi Mahmoud Ali, uniquement pour jouer une petite scène à l’occasion. C’est sa spécialité.

Mais il était plus choqué qu’il ne le laissait voir. Il trouvait révoltant d’entendre le nom de sa mère travesti en Esmiss Esmoor, déesse hindoue.

Esmiss Esmoor
Esmiss Esmoor

Esmiss Esmoor
Esmiss Esmoor

— Ronny !
— Quoi donc ? ma vieille amie.
— Tout cela n'est-il pas étrange ?
— Je crains que vous n'en soyez bouleversée.
— Pas le moins du monde. Peu m'importe.
— Voilà qui est fort bien.

Elle avait parlé plus sainement et avec plus de naturel que d'habitude. Se penchant vers ses amis elle dit :

— Ne vous faites pas de souci à mon propos, je suis beaucoup mieux. Je ne me sens pas mal le moins du monde. Cela ira très bien, et merci à tous, merci de votre bonté.

Elle dut crier sa gratitude, car le cantique Esmiss Esmoor continuait.

Brusquement il s'arrêta. On eût dit que la prière avait été entendue et les reliques montrées.

— Je vous demande pardon pour mon collègue, dit Amritrao surprenant quelque peu tout le monde. C'est un ami intime de notre client et il a été emporté par ses sentiments.

— Mr Mahmoud Ali devra fournir lui-même des excuses, dit le magistrat.

— Parfaitement, monsieur, il les doit. Mais nous venons à peine d'apprendre que Mrs Moore avait à faire d'importantes déclarations et eût désiré les faire ici. Elle a été renvoyée en hâte de ce pays par son fils avant qu'elle n'ait pu le faire, et c'est ce qui a fait sortir Mr Mahmoud Ali de ses gonds, surtout après la tentative d'intimidation exercée contre notre seul témoin européen, Mr Fielding. Mr Mahmoud Ali n'aurait rien dit si la police n'avait pas donné Mrs Moore comme un de ses témoins.

Il se rassit.

— C'est là un élément étranger à l'affaire, dit le magistrat. Je dois répéter qu'en tant que témoin Mrs Moore n'existe pas. Ni vous, Mr Amritrao, ni Mr McBryde, vous-même, n'avez le droit de conjecturer ce qu'aurait été le témoignage de cette dame. Elle n'est pas ici, et, par suite, ne peut rien dire.

— Fort bien, je retire ma référence, dit le surintendant d'un ton lassé. Il y a déjà un quart d'heure que je l'eusse fait si l'on m'en avait laissé le temps. Ce témoin n'a pas la moindre importance pour moi.

— Je l'ai déjà retirée pour la défense.

Il ajouta avec une humeur de barreau :

— Peut-être pourrez-vous persuader aux gentlemen du dehors de la retirer

aussi », car le refrain continuait dans la rue.

— J’ai peur que mes pouvoirs ne s’étendent pas si loin, dit Das en souriant.

Ainsi la paix fut rétablie, et lorsque Adela vint témoigner, l’atmosphère était plus tranquille qu’elle ne l’avait jamais été depuis l’ouverture du procès. Les gens d’expérience n’en furent pas surpris. Il n’y a aucune stabilité chez votre indigène. Il flambe sur un point secondaire et ne garde aucune énergie pour la crise. Ce qu’il recherche est une injustice et il l’avait trouvée dans la mise à l’écart supposée de la vieille dame. Il serait moins blessé maintenant de la déportation d’Aziz.

Mais la crise n’était pas encore arrivée.

Adela avait toujours eu l’intention de dire la vérité, rien que la vérité, et elle avait auparavant fait répétition parce qu’elle jugeait que c’était une tâche difficile – difficile parce que son aventure dans la grotte était reliée, quoique par un seul fil, avec une autre partie de sa vie, ses fiançailles avec Ronny. Elle avait pensé à l’amour juste avant de pénétrer dans la grotte, elle avait innocemment demandé à Aziz ce qu’était le mariage, et elle supposait que sa question l’avait poussé au mal. Rapporter tout ceci lui aurait été incroyablement pénible et c’était le seul point qu’elle voulût laisser obscur : elle voulait bien donner des détails qui eussent désespéré d’autres jeunes filles, mais cette histoire lamentable de sa vie privée, elle n’osait pas y faire allusion, et elle avait peur, dans cet interrogatoire public, d’en dévoiler quelque chose. Mais à partir du moment où elle se leva et entendit le son de sa propre voix elle n’eut même plus cette crainte. Une sensation nouvelle et inconnue la protégea comme une armure splendide. Elle ne pensa plus à ce qui s’était passé, elle ne s’en souvint même pas suivant les voies de la mémoire ordinaire, elle retourna au milieu des collines de Marabar, et c’est de là qu’elle s’adressa à Mr McBryde, à travers une sorte d’obscurité. Le jour fatal était revenu avec ses moindres détails, mais à cet instant elle le vivait et ne le vivait pas, simultanément, et cette double existence lui donnait un éclat indescriptible. Pourquoi avait-elle jugé « terne » cette excursion ? Voici que le soleil se levait de nouveau, l’éléphant attendait, les masses pâles des rochers flottant autour d’elle lui montraient la première grotte ; elle entra et la flamme d’une allumette se refléta dans le mur poli, spectacle merveilleux et plein de sens quoiqu’elle fût demeurée aveugle devant lui au moment même. On lui posait des questions et à chacune elle trouvait la réponse exacte ; oui, elle avait remarqué « le Réservoir de la Dague » mais n’en connaissait pas le nom ; oui, Mrs Moore s’était sentie lasse après la première grotte et s’était assise à l’ombre du grand roc à côté du tas de boue desséchée ; feutrée, la voix s’avançait dans le lointain, la menant le long des voies de la vérité, et les bouffées de la punkah derrière elle la soulevaient doucement.

— … L’inculpé et le guide vous emmenèrent au Kawa-Dol sans qu’il y eût personne d’autre présent ?

— Sur celle de ces collines qui a la forme la plus étonnante. Parfaitement.

Pendant qu’elle parlait elle recréait le Kawa-Dol ; elle vit les niches au bout de la courbe des roches et sentit la chaleur la frapper au visage. Et quelque chose lui fit ajouter :

— Personne n’était là à ma connaissance. Nous avions l’air d’être seuls.

— Fort bien ; il y a un parapet à moitié chemin de la pente, plutôt une brisure de terrain avec les grottes éparpillées à la naissance d’une nullah.

— Je connais l’endroit dont vous parlez.

— Vous êtes entrée dans une de ces grottes ?

— C’est tout à fait exact.

— Et l’inculpé vous a suivie ?

« Maintenant nous le tenons », lui arriva-t-il du major. Elle garda le silence. Le tribunal où la question était posée attendait sa réplique. Mais elle ne pouvait rien dire tant qu’Aziz n’était pas apparu là où devait être donnée la réponse.

— L’inculpé vous a suivie, n’est-ce pas ? répéta-t-il avec l’intonation monotone qu’ils employaient tous deux. Ils usaient tout au long de termes convenus d’avance pour que cette partie des débats ne comportât pas de surprises.

— Pouvez-vous m’accorder une demi-minute avant de répondre, Mr McBryde ?

— Certainement.

Elle avait la vision de plusieurs grottes. Elle se voyait dans l’une d’elles, et cependant elle était au-dehors, regardant son entrée et attendant d’y voir passer Aziz. Mais elle ne put le situer. C’était le doute qui l’avait souvent visitée, mais solide cette fois et attirant comme les collines.

— Je ne suis pas… (Il était moins aisé de parler que de voir.) Je ne suis pas très sûre…

— Permettez ? dit le surintendant de police.

— Je ne peux pas être sûre…

— Je n’ai pas entendu votre réponse.

Il parut épouvanté et ferma la bouche avec un claquement.

— Vous êtes sur cette plate-forme, quel que soit le nom que vous lui donniez, et vous venez d’entrer dans une grotte. Je suggère que l’inculpé vous a suivie.

Elle secoua la tête.

— Que voulez-vous dire, je vous prie ?

— Non, dit-elle d’une voix molle et incolore.

Des bruits légers s’élevèrent de divers côtés dans la salle, mais personne ne

compris encore ce qui se passait, excepté Fielding. Il vit qu'elle allait avoir une défaillance nerveuse et que son ami était sauvé.

— Qu'est ceci, que dites-vous ? Parlez fort, je vous prie.

Le magistrat se penchait vers elle.

— Je crains d'avoir commis une erreur.

— Quelle sorte d'erreur ?

— Le docteur Aziz ne m'a pas du tout suivie dans la grotte.

Le surintendant rabattit d'une claque ses papiers puis les ramassa et dit avec calme :

— Eh bien ! Miss Quested, continuons ; je vais vous lire les termes de la déclaration que vous avez signée deux heures plus tard dans mon bungalow.

— Je vous demande pardon, Mr McBryde, vous ne continuerez pas. C'est à moi que le témoin doit répondre. Et le public va se taire. S'il continue à parler, je fais évacuer le tribunal. Miss Quested, adressez-vous à moi qui suis le magistrat chargé de l'affaire, et considérez bien toute la gravité de vos paroles. Souvenez-vous que vous parlez sous serment, Miss Quested.

— Le docteur Aziz ne m'a pas…

— J'arrête ces débats pour des raisons médicales, cria le major sur un mot de Turton.

Et tous les Anglais se levèrent de leurs sièges au même instant, larges silhouettes blanches qui cachèrent le petit magistrat. Les Hindous se levèrent aussi, des centaines de choses se passèrent en un moment, de sorte que, par la suite, chacun des assistants donna de la catastrophe un compte rendu différent.

— Vous retirez l'accusation ? Répondez, hurla le représentant de la justice.

Quelque chose qu'elle ne comprit jamais s'empara de la jeune fille et la força de parler. Quoique sa vision se fût évanouie et qu'elle fût revenue à l'insipidité du monde, elle se souvenait de ce qu'elle avait appris. Expiation et confession pouvaient attendre. Ce fut d'un ton dur, prosaïque, qu'elle dit :

— Je retire tout.

— Il suffit. Vous pouvez vous asseoir. Mr McBryde, désirez-vous poursuivre devant ceci ?

Le surintendant considéra son témoin comme si c'eût été une machine brisée et dit :

— Êtes-vous folle ?

— Ne lui posez pas de question, monsieur, vous n'en avez pas le droit.

— Laissez-moi le temps de voir.

— Sahib, vous allez arrêter l'affaire, ceci devient scandaleux, tonna le Nawab Bahadur brusquement, du fond du tribunal.

— Il ne le fera pas, cria Mrs Turton dans le tumulte grandissant. Appelez les

autres témoins ; aucun de nous n'est sauf.

Ronny tenta de l'arrêter mais elle le souffleta de colère et hurla des insultes à Adela.

Le surintendant marcha vers le groupe de ses amis pour y chercher un abri, tout en disant nonchalamment au magistrat, sans daigner s'arrêter :

— Fort bien, je retire la plainte.

Mr Das se leva, presque mort de fatigue. Il avait surveillé les débats, seulement surveillé. Il avait montré qu'un Hindou peut présider. À ceux qui pouvaient l'entendre il dit :

— Le prisonnier est mis en liberté et déclaré sans tache. La question des dépens sera décidée par ailleurs.

Alors l'ordonnance du tribunal, fragile échafaudage, s'effondra ; des cris de dérision et de rage couvrirent tout ; les gens hurlaient et juraient, s'embrassaient, pleuraient avec passion. Ici les Anglais se faisaient protéger par leurs domestiques ; là, Aziz s'évanouissait dans les bras d'Hamidullah. Victoire d'un côté, défaite de l'autre, l'antithèse fut pour un instant complète. Puis la vie reprit sa complexité, les assistants, l'un après l'autre, se frayèrent un passage vers la sortie avec des buts divers, et bientôt il ne resta plus personne sur la scène du drame fantastique que le splendide dieu nu. Il ne s'était pas aperçu qu'il fût rien arrivé d'extraordinaire et continuait à tirer la corde de sa punkah et à considérer l'estrade vide et les sièges particuliers renversés, en agitant rythmiquement les nuages tombants de poussière.

XIV

Miss Quested avait renié les gens de sa classe. Se détournant d'eux, elle fut entraînée dans une foule d'Hindous, des boutiquiers, et se trouva transportée par elle jusqu'à la sortie publique du tribunal. L'odeur faible et indescriptible des bazars l'envahit ; plus douce que celle des bas quartiers de Londres, elle était cependant plus troublante : une boule de coton parfumée fourrée dans l'oreille d'un vieillard, des débris de pan entre ses dents noires, des poudres odorantes, des huiles, le parfum traditionnel de l'Orient, mais souillé de sueur humaine : on eût dit d'un grand roi pris dans un filet d'ignominie et impuissant à s'en délivrer, ou d'une gargote où la chaleur du soleil eût fait bouillir et frire toutes les gloires de la terre. Ils ne lui prêtaient aucune attention. Ils se serraient la main par-dessus ses épaules, s'appelaient au travers de son corps, car lorsque l'Hindou se met à négliger ses gouvernants, il ignore avec ingénuité jusqu'à leur existence. Sans une place dans le monde qu'elle avait créé, elle fut poussée contre Mr Fielding.

— Que venez-vous faire ici ?

Le sachant son ennemi elle passa dans le soleil sans mot dire.

Il la rappela :

— Où allez-vous, Miss Quested ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne pouvez songer à vous promener ainsi : où est la voiture qui vous a amenée ?

— J'irai à pied.

— Quelle folie !… On pense qu'il va y avoir une émeute… la police s'est mise en grève, personne ne sait ce qui arrivera ensuite. Pourquoi ne restez-vous pas avec les vôtres ?

— Dois-je aller les retrouver ? dit-elle sans émotion.

Elle se sentait vidée, une chose sans valeur ; il n'y avait plus rien de bon en elle.

— Vous ne le pouvez plus, c'est trop tard. Comment pourrez-vous faire le tour jusqu'à l'entrée particulière maintenant ? Venez par ici avec moi, vite, je vous mettrai dans ma voiture.

— Cyril, Cyril, ne me laissez pas, appelait la voix entrecoupée d'Aziz.

— Je reviens… Par ici, ne discutez pas.

Il lui serra le bras :

— Pardonnez-moi ces façons, mais je ne connais la position de personne. Renvoyez ma voiture n'importe quand, demain s'il vous plaît.

— Mais où dois-je me faire mener ?

— Où vous voudrez. Comment puis-je connaître vos dispositions ?

La victoria était bien là, dans un paisible chemin de traverse, mais il n'y avait pas les chevaux car le saïs, ne s'attendant pas à ce que le procès finît si brusquement, les avait emmenés visiter un ami. Elle monta dans la voiture avec obéissance. L'homme ne pouvait l'y laisser car le tumulte augmentait avec, çà et là, des taches de fanatisme… La grande route à travers les bazars était bloquée, et les Anglais regagnaient le quartier européen par des chemins latéraux ; ils étaient pris comme des chenilles et on aurait pu les massacrer aisément.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? cria-t-il brusquement. Vous amuser, faire des études de vie, ou quoi ?

— Monsieur, celle-ci à votre intention, monsieur, interrompit un étudiant, dévalant le sentier, une guirlande de jasmin sur les bras.

— Je n'ai que faire de cette saleté. Filez.

— Monsieur, je suis un cheval, nous serons vos chevaux, cria un second en soulevant les bras de la Victoria.

— Va chercher mon saïs, Rafi, tu es un bon garçon.

— Non monsieur, c'est un honneur pour nous.

Fielding était fatigué de ses étudiants. Plus ils l'honoraient, moins ils obéissaient. Ils lui jetèrent un lasso de jasmin et de roses, écrasèrent le garde-boue contre un mur et récitèrent un poème dont le bruit fit s'emplir de monde le sentier.

— Montez vite, monsieur, nous allons vous porter en triomphe.

Et mi-affectueux, mi-imprudents, ils le hissèrent comme un paquet dans la voiture.

— Je ne sais pas si cela vous ira, mais en tout cas vous êtes sauve, fit-il remarquer.

La voiture bondit jusqu'au centre des bazars ; son arrivée fit quelque sensation. On avait tant de haine pour Miss Quested dans Chandrapore que sa rétractation n'avait pas trouvé de crédit, et la rumeur courait qu'elle avait été frappée par la divinité au milieu de ses mensonges. Mais ils l'acclamèrent lorsqu'ils la virent assise à côté de l'héroïque principal (quelques-uns l'appelaient d'ailleurs Mrs Moore), et ils la couvrirent de fleurs pour lui faire pendant. Mi-dieux, mi-épouvantails, avec des saucissons de fleurs autour du cou, le couple fut entraîné dans le sillage du landau triomphal d'Aziz. À l'acclamation qui les salua se mêla quelque raillerie. Les Anglais s'accrochent

toujours les uns aux autres ! Telle fut la critique. Elle n'était d'ailleurs pas injuste, Fielding la faisait pour sa part : il savait que si, par quelque méprise, ses alliés venaient attaquer la jeune fille, il serait obligé de mourir pour la défendre. Et il n'avait pas envie de mourir pour elle, il avait envie seulement de se réjouir avec Aziz.

Où allait le cortège ? Vers les amis, vers les ennemis, vers le bungalow d'Aziz, vers celui du gouverneur, vers l'hôpital Minto où l'on ferait mordre la poussière au médecin civil et où l'on délivrerait les malades (confondus avec les prisonniers), vers Delhi, Simla ? Les étudiants pensaient qu'il allait vers le collège. À un contour ils firent pivoter la victoria vers la droite, la firent dévaler la pente d'une colline par des chemins de traverse et la traînèrent par une grille de jardin à travers la plantation de manguiers : ainsi, pour Fielding et Miss Quested, tout redevint paisible et tranquille. Les arbres offraient un feuillage luisant où pendaient des fruits minces et verts ; le réservoir sommeillait, et, par-derrière, on voyait se dresser les arches exquises et bleues du pavillon. « Monsieur, nous allons chercher les autres ; monsieur, c'est un poids un peu lourd sur nos bras », leur dit-on.

Fielding mena la réfugiée dans son bureau et tenta de téléphoner à McBryde. Mais il n'y parvint pas, les fils avaient été coupés. Tous ses domestiques s'étaient enfuis. Une fois de plus, il lui était impossible d'abandonner la jeune fille. Il lui octroya deux pièces, la munit de glace, de boissons et de biscuits, lui conseilla de se coucher et s'alla coucher lui-même, il n'y avait rien d'autre à faire. Il se sentait nerveux et contrarié en écoutant s'éloigner les bruits du cortège, et sa joie était presque toute gâtée par l'embarras où il se trouvait jeté. C'était une victoire, mais si bizarre !

À ce moment, Aziz criait : « Cyril, Cyril !… » Écrasé dans une voiture avec le Nawab Bahadur, Hamidullah, Mahmoud Ali, ses propres enfants et un monceau de fleurs, il n'était pas heureux ; il voulait voir autour de lui tous ceux qui l'aimaient. La victoire ne lui donnait pas de plaisir, il avait trop souffert. Du moment de son arrestation il avait été un homme fini, il était tombé comme un animal blessé ; il avait désespéré, non par lâcheté, mais parce qu'il savait que la parole d'une Anglaise pèserait toujours plus que la sienne. « C'est le destin », avait-il dit, et de nouveau : « C'est le destin » lors de son ré-emprisonnement après le Mohurram. Tout ce qui lui restait à cette époque terrible était l'affection, et l'affection était le seul sentiment qu'il pût avoir dans ces pénibles premiers instants de liberté. « Pourquoi Cyril n'est-il pas derrière nous ? Retournons. » Mais le cortège ne pouvait pas retourner. Comme un serpent dans un conduit il descendait par le bazar étroit vers le bassin du Maidan où il s'enroulerait sur lui-même et choisirait sa proie.

— En avant, en avant, criait d'un ton suraigu Mahmoud Ali, qui n'ouvrait plus la bouche que pour des hurlements. À bas le gouverneur, à bas le surintendant de police !

— Mr Mahmoud Ali, ce n'est pas très sage, implorait le Nawab Bahadur.

Il savait qu'on ne gagnait rien à attaquer les Anglais. Ils étaient tombés dans leur propre fosse à loups, il valait mieux les y laisser. D'ailleurs il était très riche et honnissait l'anarchie.

— Cyril, vous m'abandonnez encore ? criait Aziz.

— Cependant, quelque démonstration en bon ordre est nécessaire, disait Hamidullah, sans quoi ils continueront à penser que nous avons peur.

— À bas le médecin civil !… Sauvons Nureddin !

— Nureddin ?

— Ils sont en train de le torturer.

— Oh ! mon Dieu !… » car c'était encore là un ami.

— Ils ne le torturent pas. Je ne laisserai pas mon petit-fils devenir le prétexte d'une attaque sur l'hôpital, protesta le vieillard.

— Si, si. Callendar s'en est vanté avant le procès. Je l'ai entendu à travers les « tatties ». Il disait : « J'ai mis ce nègre à la torture. »

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu !… L'a-t-il appelé un nègre, vraiment ?

— Ils ont mis du poivre, au lieu d'antiseptiques, dans ses plaies.

— Mr Mahmoud Ali, c'est impossible ; une certaine rudesse ne fera pas de mal à cet enfant, il a besoin qu'on le tienne.

— Du poivre. Le médecin civil l'a dit. Ils veulent nous massacrer tous, un à un ; ils n'y arriveront pas.

Cette nouvelle injure fouetta la foule et l'affola. Elle avait manqué le but jusqu'à ce moment et avait besoin d'une injustice à venger. Quand ils atteignirent le Maidan et aperçurent les arcades livides du Minto, ils s'ébranlèrent vers elles en hurlant. Il était près de midi. Le ciel et la terre étaient d'une laideur furieuse, l'esprit du mal rôdait de nouveau. Le Nawab Bahadur seul luttait contre lui ; il proclama que la rumeur devait être fausse. Il avait vu son petit-fils dans la salle de l'hôpital il y avait à peine une semaine. Mais lui aussi fut entraîné en avant au bord du nouveau précipice. Délivrer, assommer le major Callendar par vengeance, puis viendrait le tour du quartier européen tout entier.

Mais le désastre fut écarté, et écarté par le docteur Panna Lal.

Le docteur Panna Lal avait offert de servir de témoin à l'accusation, dans l'espoir d'être agréable aux Anglais et parce qu'il haïssait Aziz. Quand l'affaire s'effondra, il se trouva dans une situation des plus pénibles. Il vit que tout allait s'écraser plus tôt que bien des gens, se glissa hors du tribunal avant que Mr Das

n’ait terminé et fit galoper Dapple à travers les bazars, fuyant les colères futures. Dans l’hôpital il serait à l’abri car le major Callendar le protégerait. Mais le major n’était pas revenu et voici que les événements se présentaient plus mal que jamais, car la canaille était à la porte tout assoiffée de sang, et ses sous-ordres mutinés ne voulaient pas l’aider à passer le mur de derrière, mais plutôt le soulevaient pour le laisser retomber à la grande joie des malades. Mourant de peur, il cria : « L’homme ne peut mourir qu’une seule fois » et traversa la cour en titubant à la rencontre des envahisseurs, faisant des salams d’une main, et élevant une ombrelle jaune pâle dans l’autre.

— Oh ! pardonnez-moi, pleurnicha-t-il lorsqu’il approcha du landau triomphal. Oh ! docteur Aziz, pardonnez-moi mes abominables mensonges.

Aziz gardait le silence, les autres gonflaient le cou et dressaient le menton en signe de mépris.

— J’avais peur, on m’a trompé, poursuivait le suppliant. Je me suis trompé ici, là, partout en ce qui vous concerne. Oh ! pardonnez-le au pauvre vieil hakim qui vous a donné du lait quand vous étiez malade ! Oh ! Nawab Bahadur, toujours si lamentable, est-ce mon pauvre petit dispensaire que vous voulez ? Prenez chaque bouteille du diable.

Troublé, mais l’œil aigu, il les vit sourire à son anglais médiocre, et brusquement se lança à faire le bouffon, jeta son ombrelle à terre, la piétina et se frappa sur le nez. Il savait bien ce qu’il faisait, et tous le savaient. Il n’y a rien d’émouvant ou d’éternel dans la dégradation d’un tel homme. D’origine ignoble, le docteur Panna Lal n’avait rien qui pût être abaissé, et il avait décidé sagement de donner aux autres Hindous le sentiment d’être des rois, parce que leur humeur en serait améliorée. Lorsqu’il sut qu’ils étaient venus pour Nureddin, il bondit comme une chèvre, allongea des compas de poule pour exécuter l’ordre ; l’hôpital fut sauvé, et jusqu’à la fin de sa vie il ne put jamais comprendre pourquoi on ne lui avait pas accordé de l’avancement pour son travail de la matinée. « De l’à-propos, monsieur, de l’à-propos semblable comme vous » fut l’argument avec lequel il le demanda au major Callendar.

Quand Nureddin parut, le visage tout emmailloté, la foule gronda de soulagement comme si la Bastille se fût écroulée. C’était le point critique de la démonstration, et le Nawab Bahadur s’arrangea pour prendre la situation en main. Embrassant devant tous le jeune homme, il entama un discours sur la justice, le courage, la liberté et la prudence, rangés par chapitres, qui rafraîchit les passions de la foule. Il annonça d’autre part qu’il renonçait au titre conféré par les autorités britanniques : désormais Mr Zulfiqar tout court, il allait vivre comme tout le monde et se retirait par suite immédiatement dans sa maison de campagne. Le landau fit demi-tour, la foule l’imita, la crise était terminée. Les

grottes de Marabar avaient donc été une terrible affaire pour l’administration locale ; elles avaient perturbé un bon nombre d’existences et brisé plusieurs carrières, mais elles n’avaient pas fait sauter un pays ni même disloqué un district.

— Ce soir, réjouissances, dit le vieillard. Mr Hamidullah, je vous charge de nous amener nos amis Fielding et Amritrao, et de découvrir si ce dernier demande une nourriture spéciale. Les autres vont me suivre. Nous n’irons à Dilkusha que lorsque la fraîcheur sera tombée, naturellement. Je ne sais pas comment se sentent ces autres gentlemen, pour ma part je me sens un léger mal de tête, et je regrette de n’avoir pas demandé à notre bon Panna Lal un peu d’aspirine.

Car la chaleur réclamait son dû. Incapable d’affoler, elle stupéfiait, et bientôt la plupart des combattants de Chandrapore s’endormirent. Dans les lignes européennes on veilla un peu plus longtemps par crainte d’une attaque, mais, peu à peu, ceux-là aussi entrèrent dans le monde des rêves, ce monde où nous passons le tiers de notre vie et qui n’est, pensent quelques pessimistes, qu’un avant-goût de l’éternité.

XV

Le soir approchait lorsque Fielding et Miss Quested se revirent et tinrent la première de leurs nombreuses et curieuses conversations. Il avait espéré, en se réveillant, apprendre que quelqu'un était venu la chercher, mais le collège restait isolé du reste de l'univers. Elle lui demanda s'ils ne pourraient pas avoir une « sorte d'entretien » et ne recevant pas de réponse, dit :

— Vous expliquez-vous mon extraordinaire conduite ?

— Pas du tout, dit-il sèchement. Pourquoi porter une telle accusation si vous deviez la retirer ?

— Oui, pourquoi ?

— Je devrais vous avoir quelque reconnaissance je pense, mais…

— Je n'attends pas de reconnaissance. Je pensais seulement qu'il pourrait vous intéresser d'entendre ce que j'ai à dire.

— Oh ! bien, grommela-t-il, se sentant petit garçon, je ne juge pas désirable une discussion entre nous. Pour parler franc, j'appartiens à l'autre parti dans cette ténébreuse affaire.

— Ne vous intéresserait-il pas d'entendre mon parti ?

— Pas beaucoup.

— Naturellement, ce ne seraient pas des confidences. De sorte que vous pourriez communiquer toutes mes paroles à ceux de votre parti, car, au moins, une immense grâce est sortie de toutes les misères de ce jour : je n'ai plus de secret. Mon écho s'est tu. C'est ce bourdonnement dans les oreilles que j'appelle mon écho. Voyez-vous, j'étais malade depuis cette excursion aux grottes, et peut-être même avant.

Cette remarque ne le trouva pas indifférent ; c'était ce qu'il avait quelquefois soupçonné.

— Quel genre de maladie ? demanda-t-il.

Elle toucha sa tête sur le côté puis la secoua.

— Ce fut ma première idée le jour de l'arrestation : une hallucination.

— Pensez-vous que ce soit vraiment cela ? demanda-t-elle très humble. Quoi donc a pu me donner une hallucination ?

— Trois choses ont pu se produire dans les Marabar, dit-il, entraîné contre son gré dans la discussion : ou Aziz est coupable, c'est ce que pensent vos amis ; ou vous avez monté cette accusation par méchanceté, c'est ce que pensent mes

amis, ou vous avez eu une hallucination. Je suis très porté à le croire.

Il se leva et se mit à arpenter la pièce.

— Maintenant que vous me dites avoir ressenti des malaises avant l'excursion, je pense – c'est un point important dans l'affaire – que vous avez brisé vous-même la courroie de vos jumelles ; vous êtes restée seule dans la grotte tout le temps.

— Peut-être…

— Pouvez-vous vous souvenir du premier moment où vous ne vous êtes pas sentie très bien ?

— Lorsque je venais prendre le thé chez vous, ici, dans cette véranda.

— Une réunion qui n'a pas eu de chance. Aziz et le vieux Godbole ont été malades par la suite, eux aussi.

— Mais je n'ai pas été malade, c'est beaucoup trop vague pour être défini : c'est tout entremêlé à mes affaires personnelles. Je pris beaucoup de plaisir à entendre chanter… mais, juste à ce moment, une sorte de tristesse m'envahit dont je ne m'avisai pas au moment même… non, la tristesse est encore trop massive : le sentiment de vivre sous pression réduite est ce qui exprime le mieux mon état. Sous pression réduite. Je me rappelle être partie pour aller voir le polo avec Mr Heaslop dans le Maidan. Divers autres événements s'ensuivirent – peu importe lesquels, mais je ne fus à la hauteur d'aucun d'eux. – C'est certainement dans cet état que je visitai les grottes, et vous suggérez (plus rien ne me choque ou ne me blesse), vous suggérez que j'ai eu là une hallucination, cette sorte de chose enfin – quoique sous une forme bien affreuse – qui fait penser à quelques femmes qu'on leur offre le mariage alors qu'il n'en est rien ?

— Vous posez la question franchement, en tout cas.

— On m'a habituée à la franchise ; l'ennui est qu'elle ne m'a menée à rien.

Elle lui plaisait davantage maintenant ; il sourit et dit :

— Elle nous mènera jusqu'au ciel.

— Vraiment ?

— Si le ciel existait.

— Ne croyez-vous pas au ciel, Mr Fielding, si je ne suis pas indiscrète ? dit-elle en le regardant timidement.

— Non. Et pourtant je crois que la franchise y mène.

— Comment cela peut-il être ?

— Retournons plutôt aux hallucinations. Je vous surveillais attentivement ce matin pendant votre témoignage et, si je ne m'abuse, votre hallucination (ce que vous appelez une pression réduite, un terme parfaitement valable) s'est évanouie brusquement.

Elle essaya de se rappeler ce qu'elle avait ressenti au tribunal, mais n'y

parvint pas ; la vision disparaissait chaque fois qu'elle tentait de l'interpréter.

— Les événements me sont apparus dans leur suite logique », dit-elle, mais il n'en avait rien été.

— Ce que je crois – et je vous écoutais naturellement avec soin pour le cas où vous auriez trébuché – ce que je crois, c'est que ce pauvre McBryde vous a exorcisée. Dès l'instant où il vous a posé une question bien droite, vous avez fait une réponse bien droite, et vous vous êtes effondrée.

— Exorcisée dans ce sens. Je pensais qu'à votre idée j'avais vu un fantôme.

— Je ne vais pas jusque-là !

— Des gens que je respecte beaucoup croient aux fantômes, dit-elle avec un peu d'aigreur. Mon amie Mrs Moore en particulier.

— C'est une vieille dame.

— Je crois que vous n'avez pas besoin d'être impoli avec elle comme avec son fils.

— Je n'ai pas eu l'intention d'être impoli. Je voulais dire simplement qu'il est bien difficile, lorsqu'on avance dans la vie, de résister au surnaturel. Je l'ai senti venir moi-même. Je vais encore mon train en me passant de lui, mais quelle tentation à quarante-cinq ans, de prétendre que les morts revivent, – ses propres morts, ceux des autres importent peu.

— Parce que les morts ne revivent pas ?

— J'ai bien peur que non.

— Moi aussi.

Il y eut un moment de silence, comme il arrive souvent après les triomphes du rationalisme. Puis il s'excusa avec assez de grâce de sa conduite envers Heaslop au club.

— Que dit de moi le docteur Aziz ? demanda-t-elle après une nouvelle pause.

— Il est incapable de penser dans sa misère ; naturellement il est très amer, dit Fielding un peu embarrassé, car les remarques faites par Aziz n'étaient pas seulement amères, elles étaient vilaines.

L'idée sous-jacente en était : « Je suis diminué d'avoir été lié aux yeux du monde avec une telle carne. » Il était furieux d'avoir été accusé par une femme sans aucune beauté ; dans les relations sexuelles il était snob. Ce sentiment avait étonné et peiné Fielding. Une sensualité sans détour ne le dégoûtait pas, mais la sensualité dérivée – celle qui classe une maîtresse au rang des automobiles si elle est belle, et des mouches si elle est laide – était étrangère à ses propres sentiments, et il sentait une barrière entre lui et Aziz aussitôt qu'il en était question. C'était, sous une nouvelle forme, le vieux, très vieux malaise qui ronge le cœur de toute civilisation : le snobisme, le désir des richesses et d'accessoires honorés ; c'est pour échapper à cela plutôt qu'aux aiguillons de la chair que les

saints se retirent dans les Himalayas. Pour détourner la conversation il dit :

— Mais laissez-moi conclure mon analyse. Nous sommes d'accord qu'il n'est pas un monstre et que vous n'en êtes pas un, et nous ne sommes pas complètement sûrs que ce fut une hallucination. Il y a une quatrième possibilité que nous devons considérer : n'était-ce pas quelqu'un d'autre ?

— Le guide ?

— Précisément, le guide. J'y pense souvent. Par malheur Aziz l'a frappé au visage, il a eu peur et a disparu. C'est très ennuyeux, et la police ne nous a prêté aucun secours, le guide n'avait pas d'intérêt pour elle.

— Peut-être était-ce le guide », dit-elle tranquillement. La question avait brusquement cessé de l'intéresser.

— Ou bien ne serait-il pas possible que ce soit un de ces Pathans dont la horde a roulé tout le district ?

— Quelqu'un qui se trouvait dans une autre grotte et m'aurait suivie sans que le guide y prit garde ? C'est possible.

À ce moment Hamidullah entra et ne parut pas très heureux de cette intimité. Comme tous les autres habitants de Chandrapore, il ne voyait rien de bon dans l'attitude de Miss Quested. Il avait pu entendre leur dernière remarque.

— Hello, mon cher Fielding, dit-il, enfin je mets la main sur vous. Pouvez-vous venir tout de suite à Dilkusha ?

— Tout de suite ?

— J'espère vous quitter dans un instant, dit Adela ; que je ne vous gêne en rien.

— Le téléphone a été brisé, Miss Quested ne peut communiquer avec ses amis, expliqua-t-il.

— Il y a beaucoup de choses brisées, plus qu'on n'en pourra jamais réparer, dit l'autre. Cependant il doit exister quelque moyen de faire réintégrer le quartier européen à cette dame. Les ressources de la civilisation sont grandes.

Il parlait sans regarder Miss Quested et ignora son léger mouvement de main.

Fielding, qui pensait que cette rencontre pouvait bien être amicale, dit :

— Miss Quested m'a un peu expliqué son geste de ce matin.

— Peut-être sommes-nous revenus au temps des miracles. On doit s'attendre à tout, disent nos philosophes.

— Cela dut évidemment paraître un miracle aux spectateurs, dit Adela nerveusement en se tournant vers lui. En fait, j'ai compris, avant qu'il soit trop tard, que j'avais commis une erreur et j'ai eu juste assez de présence d'esprit pour le dire. Voilà à quoi se réduit tout l'extraordinaire de ma conduite.

— Voilà à quoi il se réduit, vraiment ? répliqua-t-il, tremblant de rage mais se contenant, car il avait l'idée qu'elle pouvait tendre un autre piège. En tant que

particulier, je puis dire que, dans une conversation purement privée, j'ai admiré votre conduite et que je me suis réjoui de vous voir couverte de fleurs par nos étudiants au cœur chaud… Mais, comme Mr Fielding, je m'étonne ; en vérité, je m'étonne est même un mot trop faible. Je vous vois traîner dans la boue mon meilleur ami, entamer sa santé et détruire son avenir d'une façon que vous ne pouvez concevoir dans votre ignorance de notre société et de notre religion, et puis, brusquement, vous arrivez à la barre des témoins : « Oh ! non, Mr McBryde, après tout, je ne suis pas très sûre ; aussi bien vous pouvez le laisser aller. » Suis-je fou ? Je continue à me le demander. Est-ce un rêve, et si oui, quand a-t-il commencé ? Et, sans doute, c'est un rêve qui n'est pas encore terminé. Car je crois comprendre que vous n'en avez pas encore fini avec nous, et que c'est maintenant le tour du pauvre vieux guide qui vous a menée aux grottes.

— Mais pas du tout, nous discutions seulement du possible, s'interposa Fielding.

— Un passe-temps agréable, mais quelque peu interminable. Il y a cent soixante-dix millions d'Hindous dans cette notable péninsule, et naturellement c'est l'un ou l'autre d'entre eux qui est entré dans la grotte. Naturellement c'est un Hindou qui est le coupable, nous ne saurions en douter. Étant donné, mon cher Fielding, que ce jeu du possible pourrait vous absorber quelque temps – à ce mot, il posa le bras sur l'épaule de l'Anglais et se mit à le balancer doucement – ne pensez-vous pas que vous feriez beaucoup mieux de vous rendre chez le Nawab Bahadur, ou plutôt, devrais-je dire, chez Mr Zulfiqar, puisque c'est ainsi désormais qu'il désire être nommé ?

— Avec joie. Dans une minute.

— Je viens de décider ce que je dois faire, dit Miss Quested. Je vais aller au Dak Bungalow.

— Pas chez les Turton ? dit Hamidullah l'œil goguenard, je vous croyais leur hôte.

Le Dak Bungalow de Chandrapore était au-dessous de la moyenne, et à coup sûr sans domestiques. Fielding, quoiqu'il continuât à se balancer du même mouvement qu'Hamidullah, gardait une pensée indépendante et dit après un instant :

— J'ai une idée meilleure que la vôtre, Miss Quested ; vous allez rester ici au collège. Je demeurerai absent au moins deux jours, vous aurez toute la place pour vous et vous pourrez vous y organiser à votre aise.

— Je ne suis pas du tout de cet avis, dit Hamidullah avec tous les symptômes de l'effroi. L'idée est franchement mauvaise. Il n'est pas du tout impossible qu'il y ait une autre démonstration ce soir, et admettez qu'on fasse une attaque sur le

collège. On vous tiendrait pour responsable de la vie de cette dame, mon cher ami.

— Ils pourraient tout aussi bien attaquer le Dak Bungalow.

— C'est exact, mais là vous cessez d'être responsable.

— C'est très juste. J'ai causé assez de tracas.

— Entendez-vous ? Cette personne l'admet elle-même. Ce n'est pas une attaque venant des nôtres que je crains, vous avez vu leur attitude pacifique à l'hôpital ; ce à quoi nous devons parer, c'est à une attaque secrètement montée par la police dans le but de vous discréditer. McBryde garde un bon nombre de forbans dans cette intention, et vous lui offririez là une belle occasion.

— Tant pis. Elle n'ira pas au Dak Bungalow, dit Fielding.

Il avait une sympathie naturelle pour les vaincus – c'était en partie pourquoi il avait pris la défense d'Aziz – et avait résolu de ne pas planter là cette pauvre jeune fille. D'ailleurs, il avait pour elle un respect tout récent, né de leur conversation. Quoiqu'elle gardât ses manières rêches d'institutrice, elle ne faisait plus passer d'examen à la vie, c'était la vie qui lui faisait passer le sien. Elle était devenue une femme vraie.

— Où ira-t-elle donc ? Nous n'en aurons jamais fini avec elle !

Car Miss Quested n'avait pas ému Hamidullah. Si elle avait fait étalage de sentiment au tribunal, si elle s'était effondrée, s'était frappée la poitrine en invoquant le nom de Dieu, elle aurait mis en branle son imagination et sa générosité, il était riche de l'une et de l'autre. Mais en apportant un soulagement à l'âme orientale elle l'avait glacée : le résultat était qu'il pouvait difficilement la croire sincère, et à vrai dire, de son point de vue, elle ne l'était pas. Car son attitude reposait sur une juste et froide honnêteté ; elle n'avait senti en se reprenant aucune tendresse ardente pour ceux auxquels elle avait fait du tort. La vérité n'est pas la vérité dans ce pays épuisant si elle n'est pas accompagnée de bonté, de plus de bonté et de bonté encore, tant que le Verbe qui accompagnait Dieu n'est pas devenu Dieu. Et le sacrifice de la jeune fille, si honorable d'un point de vue occidental, était là justement repoussé parce que, quoiqu'il vînt du cœur, il ne comprenait pas tout le cœur. Quelques fleurs jetées par des étudiants furent tout ce que l'Inde lui donna jamais en retour.

— Mais où mangera-t-elle, où dormira-t-elle ?

— Je vous le dis, ici, ici, et si des forbans l'assomment, eh bien, ils l'assomment. Voilà ma solution. Eh bien ! Miss Quested ?

— Vous êtes bien bon. Je crois que j'aurais accepté si je n'étais d'accord avec Mr Hamidullah. Je ne dois plus vous donner de tracas. Je pense que le meilleur plan est de retourner chez les Turton et de voir s'ils consentent à me donner une chambre. S'ils me chassent, il faudra que j'aille au Dak. Le gouverneur

m’accepterait bien, je le sais, mais Mrs Turton a dit ce matin qu’elle ne me reverrait jamais.

Elle parlait sans amertume, ou, pensait Hamidullah, sans amour-propre. Son but était de causer le moins d’ennui possible.

— Il vaut beaucoup mieux rester ici que d’aller vous exposer aux insultes de cette femme un peu folle.

— La trouvez-vous vraiment un peu folle ? C’était mon avis autrefois. J’en ai changé.

— Tenez, voici venir notre solution, dit l’avocat qui avait cessé son geste d’amabilité un peu menaçante et s’était avancé vers la fenêtre. Le magistrat de la ville arrive. Il arrive dans un band-ghari de troisième ordre pour ne pas être reconnu, il arrive sans domestique, mais enfin, il arrive, le magistrat de la ville.

— Enfin, dit Adela durement, ce qui lui valut un coup d’œil de Fielding.

— Il arrive, il arrive. Je me contracte, je tremble.

— Irez-vous lui demander pourquoi il est là, Mr Fielding ?

— Pour vous, naturellement.

— Il peut même ne pas savoir que je suis là.

— Je le recevrai d’abord si cela peut vous être agréable.

Quand il fut sorti, Hamidullah dit à la jeune fille d’un ton mordant :

— Vraiment, vraiment. Aviez-vous besoin de donner à Mr Fielding ce nouvel ennui ? Il est beaucoup trop indulgent.

Elle ne répliqua pas et le silence demeura complet jusqu’au retour de leur hôte.

— Il vous apporte quelques nouvelles, dit-il. Vous le trouverez dans la véranda. Il préfère ne pas entrer.

— Me demande-t-il de partir avec lui ?

— Qu’il vous le demande ou non, c’est ce que vous allez faire, je pense, dit Hamidullah.

Elle eut un instant de silence puis dit : « C’est très bien », et adressa ensuite quelques mots de remerciements au principal pour la bonté qu’il lui avait montrée pendant le jour.

— Dieu merci, voilà qui est terminé, remarqua-t-il sans la reconduire à la véranda, car il tenait pour inutile de rencontrer une deuxième fois Ronny.

— C’était une insulte de sa part de ne pas entrer.

— La chose ne lui était guère possible après mon attitude à son égard au club. Heaslop ne s’est pas montré méchant. D’ailleurs le sort l’a quelque peu maltraité aujourd’hui. On vient de lui câbler la mort de sa mère, pauvre vieille âme !

— Oh ! vraiment Mrs Moore ? J’en suis peiné, dit Hamidullah avec une certaine indifférence.

— Elle est morte en mer.
— La chaleur ? je pense.
— C’est probable.
— Mai n’est pas un mois où l’on permette aux vieilles dames de voyager.
— À coup sûr. Heaslop n’aurait jamais dû la laisser partir, et il le sait. Filons-nous ?
— Attendons que cet heureux couple débarrasse la cour… Ils sont vraiment insupportables de lambiner ainsi. Oh ! bien, Fielding, il me revient que vous ne croyez pas à la Providence. Moi j’y crois. Voilà la punition d’Heaslop pour avoir éloigné notre témoin et nous avoir ainsi empêchés d’établir notre alibi.
— Vous allez vraiment trop loin. Le témoignage de la pauvre vieille dame n’aurait eu aucune importance, en dépit des cris et des hurlements de Mahmoud Ali. Elle ne pouvait pas voir à travers le Kawa Dol, même si elle l’avait désiré. Miss Quested était la seule qui pût le sauver.
— Elle aimait Aziz, il le dit, et l’Inde, aussi ; et il l’aimait.
— L’amour n’a pas de valeur dans un tribunal, un avocat devrait savoir cela. Mais je vois qu’il va se créer une légende d’Esmiss Esmoor à Chandrapore, mon cher Hamidullah, et je ne veux pas l’empêcher de croître.
Son interlocuteur sourit et regarda sa montre. Tous deux regrettaient la morte mais tous deux étaient des hommes mûrs qui avaient placé ailleurs leurs émotions ; on ne pouvait attendre d’eux une explosion de douleur à propos de la mort d’une simple connaissance. Chacun se préoccupe seulement de ses propres morts. Si un instant l’idée leur vint de communier dans la tristesse, elle s’évanouit rapidement. Comment, à vrai dire, serait-il possible à un être humain d’être touché par toutes les tristesses qu’il rencontre sur la face de la terre, par toutes les souffrances qu’endurent non seulement les hommes mais les animaux, les plantes, peut-être les pierres ? L’âme est vite lassée, et, craignant de perdre le peu qu’elle comprend, elle se retire dans le coin que les habitudes ou le hasard lui ont assigné et souffre là. Fielding n’avait rencontré la morte que deux ou trois fois, Hamidullah l’avait vue une seule fois de loin, et tous deux étaient beaucoup plus intéressés par la réunion qui allait avoir lieu à Dilkusha, le dîner de la « victoire », pour lequel ils seraient victorieusement en retard.
Ils convinrent de ne pas annoncer la nouvelle à Aziz jusqu’au lendemain, de peur que le chagrin ne détruisît sa joie.
— Oh ! voilà qui est intolérable, murmura Hamidullah. Car Miss Quested était de nouveau là.
— Mr Fielding, Ronny vous a-t-il fait part de ce nouveau malheur ?
Il s’inclina.
— Hélas !

Elle s'assit et sembla se pétrifier.

— Mr Heaslop vous attend, je pense.

— J'ai si grand besoin d'être seule. C'était ma meilleure amie, beaucoup plus que la sienne. Je ne peux supporter de rester avec Ronny… Je ne peux pas vous expliquer… Pourriez-vous avoir la très grande bonté de me laisser m'arrêter ici, après tout ?

Hamidullah jura violemment en urdu.

— Avec grand plaisir, mais est-ce aussi le désir de Mr Heaslop ?

— Je ne lui ai pas demandé. Nous sommes si bouleversés, c'est si embrouillé, le malheur ressemble si peu à l'image qu'on s'en fait. Il faut que nous restions tous deux seuls à penser. Venez voir Ronny de nouveau.

— Je pense qu'il devrait entrer cette fois, dit Fielding sentant qu'on devait bien cela à sa propre dignité. Demandez-lui de venir.

Elle revint avec lui. Il était misérable et arrogant – un mélange bizarre – et se lança tout de suite dans des discours hachés :

— Je suis venu pour emmener Miss Quested, mais son séjour chez les Turton a pris fin, et il n'y a pas d'autre combinaison pour l'instant, ma maison est celle d'un célibataire maintenant.

Fielding l'arrêta courtoisement.

— N'allez pas plus loin. Miss Quested reste ici. Je ne demandais rien qu'à être sûr de votre approbation. Miss Quested, vous devriez envoyer chercher votre domestique, si on peut le trouver ; d'ailleurs je laisserai des ordres au mien pour qu'il se mette à votre service et je ferai connaître votre présence aux scouts. Ils ont gardé le collège depuis qu'il est fermé et peuvent bien continuer. Je crois vraiment que vous serez en sûreté ici, autant que n'importe où. Je reviendrai mercredi.

Cependant Hamidullah, qui avait décidé de n'épargner à l'ennemi aucune peine, avait dit à Ronny :

— Il m'est parvenu, monsieur, que votre mère était morte. Pourrait-on savoir l'origine du câblogramme ?

— Aden.

— Ah ! vous vous êtes vanté qu'elle avait atteint Aden, au tribunal.

— Mais elle est morte en quittant Bombay, jeta Adela. Elle était morte lorsqu'on l'a citée ce matin. Il a fallu la jeter à la mer.

Ces paroles, malgré tout, arrêtèrent Hamidullah qui abandonna ses manières brutales dont Fielding avait été choqué plus que personne. Il garda le silence pendant qu'on réglait les détails de l'installation de Miss Quested au collège et fit seulement remarquer à Ronny :

— Il est bien entendu, monsieur, que Mr Fielding, pas plus qu'aucun d'entre

nous, n’est responsable de la sûreté de cette dame dans le collège du gouvernement.

Ronny approuva. Après quoi, Hamidullah considéra l’attitude mi-chevaleresque des trois Anglais avec un calme amusé. Il jugeait que Fielding s’était montré incroyablement nigaud et faible, et était abasourdi du manque d’amour-propre des deux jeunes gens. Dans la voiture qui les emportait vers Dilkusha, en retard de plusieurs heures, il dit à Amritrao qui les accompagnait :

— Mr Amritrao, avez-vous évalué la somme que Miss Quested devra payer en dommages-intérêts ?

— Vingt mille roupies.

Personne n’ajouta mot, mais la remarque épouvanta Fielding. Il ne pouvait supporter la pensée que cette étrange et honnête jeune fille dût perdre son argent et peut-être aussi son fiancé. Elle grandit brusquement dans son esprit. Et, les nerfs brisés par cette impitoyable et énorme journée, il perdit sa coutumière et saine vision des relations humaines pour sentir que nous n’existons pas en nous-mêmes, mais seulement en ce que les esprits des autres reflètent en nous, une idée sur laquelle la logique n’a pas de prise et qui ne l’avait assailli qu’une seule fois auparavant, le soir de la catastrophe, quand, de la véranda du club, il avait vu les poings et les doigts des Marabar se dilater jusqu’à emplir tout le ciel nocturne.

XVI

— Aziz, êtes-vous éveillé ?

— Non, aussi parlons, rêvons des projets d'avenir.

— Je ne vaux rien pour les rêves.

— Bonne nuit, alors, mon cher ami.

Le banquet de la victoire était terminé et les convives gisaient sur la terrasse du château de Mr Zulfiqar tout court, endormis ou regardant les étoiles à travers leur moustiquaire. Exactement au-dessus de leur tête pendait la constellation du Lion avec le disque de Regulus, si large et si brillant qu'il ressemblait à un tunnel et faisait qu'une fois la convention acceptée toutes les autres étoiles ressemblaient à leur tour à des tunnels.

— Êtes-vous content de votre journée de travail, Cyril ? poursuivit la voix à gauche.

— Et vous ?

— Hormis que j'ai trop mangé. Comment va l'estomac ? Comment la tête ? Dites donc, Panna Lal et Callendar vont être limogés. ?

— Il y aura un mouvement général à Chandrapore.

— Vous aurez de l'avancement.

— Il ne leur est guère possible de me faire redescendre, quels que soient leurs sentiments.

— En tout cas nous passons nos vacances ensemble ; nous irons visiter le Cachemire et peut-être la Perse, car je vais avoir beaucoup d'argent. Alloué en raison des dommages causés à ma personnalité morale, expliqua-t-il avec un calme cynique. Quand vous serez avec moi vous ne dépenserez pas un seul *pie*. C'est mon désir de toujours qui se réalise à la suite de mes malheurs.

— Vous avez remporté une grande victoire… commença Fielding.

— Je sais, mon cher copain, je sais ; vous n'avez pas besoin de prendre un ton si solennel et si anxieux. Je sais ce que vous allez dire ensuite : abandonne, oh ! abandonne cet argent dû par Miss Quested pour que les Anglais puissent dire : « Voilà un indigène qui a vraiment agi en gentleman. S'il n'avait pas cette figure noire nous le recevrions presque à notre club. » Mais l'approbation de vos compatriotes ne m'intéresse plus ; je suis devenu anti-Anglais et j'aurais dû le devenir plus tôt, cela m'aurait épargné pas mal de malheurs.

— Ma connaissance en particulier.

— Dites, voulez-vous que nous allions arroser la tête de Mohammed Latif ? Il est si drôle quand on le réveille de cette façon.

Cette remarque n'était pas une question mais un ordre d'arrêt complet. Fielding l'accepta comme telle, et il y eut un moment de silence délicieusement rempli par une petite brise venue exprès balayer le toit de la maison. Le banquet, quoique mouvementé, avait été agréable, et maintenant la bénédiction du loisir – inconnue à l'Occident qui travaille ou flâne – descendait sur cette compagnie bigarrée. La civilisation erre, là-bas, comme un fantôme, revenant visiter les ruines d'un empire : on ne la retrouve pas dans de grandes œuvres d'art ou des actions puissantes, mais dans les gestes que font les Hindous bien nés lorsqu'ils sont assis ou allongés. Fielding, qui avait revêtu le costume indigène, apprenait de l'excessive gaucherie qu'il y montrait, que tous ses mouvements n'étaient que des emprunts, tandis que lorsque le Nawab Bahadur étendait la main vers un plat ou lorsque Nureddin applaudissait à une chanson on ne savait quoi de beau et de complet en soi était réalisé. Cette quiétude dans le geste, c'est la paix qui est au-delà de toute intelligence, c'est l'équivalent social du yoga. Quand le tourbillon de l'action s'arrête, elle devient visible et révèle une civilisation que l'Occident peut troubler mais qu'il ne saurait acquérir. Là, c'est pour toujours que la main s'étend, et le genou soulevé a l'éternité de la tombe sans en avoir la tristesse. Aziz était très civilisé ce soir-là, achevé, plein de dignité, plutôt dur, et c'est avec défiance que l'Anglais dit :

— Oui, c'est certain, vous devez abandonner les dommages et laisser aller Miss Quested. Elle doit payer tous les dépens, ce n'est que justice, mais ne la traitez pas en vaincue.

— Est-elle riche ? Je vous charge de le découvrir.

— Les sommes que vous citiez pendant le dîner, alors que vous étiez tous si excités, la ruineraient ; elles sont complètement folles. Voyez…

— Je vois, quoiqu'il fasse un peu sombre. Je vois que Cyril Fielding est un charmant garçon, vraiment, et mon meilleur ami, mais qu'il n'a parfois pas toute sa tête. Vous pensez qu'en laissant aller ainsi Miss Quested je ferai une meilleure réputation à moi-même et aux Hindous d'une façon générale. Non, non. On mettra cela sur le compte de ma faiblesse et de mon désir d'avancement. J'ai décidé de n'avoir plus rien à faire avec l'Inde anglaise, en fait. Je vais chercher une place dans quelque État musulman comme Hayderabad, Bohpâl, où les Anglais ne pourront plus m'insulter impunément. Ne me donnez pas d'autre conseil.

— Au cours d'une longue conversation avec Miss Quested…

— Je ne tiens pas à entendre vos longues conversations.

— Tenez-vous tranquille. Au cours d'une longue conversation avec Miss

Quested, j'ai commencé à comprendre sa psychologie. Ce n'est pas facile, étant donné qu'elle est une pimbêche. Mais elle est d'une sincérité complète et d'un grand courage. Quand elle a vu qu'elle s'était trompée, elle s'est lancée en avant dans un sursaut, et elle l'a dit. Je voudrais que vous réalisiez ce que cela signifie. Tous ses amis autour d'elle et tout l'Empire britannique la poussant en avant. Elle s'arrête, et elle envoie le tout au panier. À sa place j'aurais cané. Mais elle s'est arrêtée et serait devenue une héroïne nationale si mes étudiants ne nous avaient pas entraînés dans une rue latérale avant que la foule ne s'enflammât. Traitez-la, je vous prie, avec considération. Il serait injuste qu'elle fût la plus détestée des deux mondes à la fois. Je sais bien que tous ceux-ci – il montra les formes enveloppées sur la terrasse – réclameront, mais vous ne devez pas les écouter. Soyez généreux. Agissez comme l'un de vos six empereurs mongols ou comme tous les six roulés en un seul.

— Même un empereur mongol n'a jamais fait grâce avant d'avoir reçu des excuses.

— Elle fera des excuses, si c'est là ce qui vous tracasse, s'écria-t-il en se dressant sur son séant. Tenez, je vais vous faire une offre. Dictez-moi telle formule qu'il vous plaira et demain, à la même heure, je vous la rapporte signée. En dehors, naturellement, de toute excuse publique que la loi peut l'obliger à faire. C'est un supplément.

— « Cher docteur Aziz, je regrette que vous ne soyez pas entré dans la grotte. Je suis une horrible vieille carne et c'était ma dernière carte. » Signera-t-elle cela ?

— Allons ! bonne nuit, bonne nuit ; il est temps de dormir après cela.

— Bonne nuit. Je suis de cet avis.

— Oh ! je voudrais bien que vous n'ayez pas fait ce genre de remarque, reprit-il après un silence. C'est la seule chose en vous dont je ne puisse m'accommoder.

— Je m'accommode bien de tout en vous ; ainsi, que faut-il faire ?

— Eh bien ! vous me blessez en le disant. Bonne nuit.

Il y eut un silence, puis, sur le ton d'un rêveur, mais avec une émotion profonde, la voix dit :

— Cyril, je viens d'avoir une idée qui satisfera votre âme tendre : je demanderai conseil à Mrs Moore.

Ouvrant les yeux et considérant la multitude des étoiles, il ne put répondre, elles l'en empêchèrent.

— Sa parole résoudra tout ; je peux avoir en elle une absolue confiance. Si elle me conseille de pardonner à cette jeune fille, je le ferai. Elle ne me donnera pas un avis qui puisse amoindrir mon honneur réel et véritable, comme vous

pourriez le faire.

— Nous discuterons de cela demain matin.

— N’est-ce pas étrange ? J’oublie sans cesse qu’elle a quitté l’Inde. Pendant qu’on acclamait son nom au tribunal, j’ai songé qu’elle était présente. J’avais fermé les yeux et je tâchais de m’engourdir pour tuer la douleur. Maintenant, à l’instant même, je viens encore d’oublier. Il faudra que je lui écrive. Elle est maintenant bien loin sur sa route vers Ralph et Stella.

— Vers qui ?

— Vers ses autres enfants.

— Je n’en ai jamais entendu parler.

— J’ai deux garçons et une fille, moi, eh bien ! Mrs Moore aussi. Elle me l’a dit à la mosquée.

— Je l’ai si peu connue.

— Je ne l’ai vue pour ma part que trois fois, mais je sais que c’est une Orientale.

— Vous avez une imagination si bizarre… Miss Quested, vous ne voulez avoir pour elle aucune générosité, tandis que pour Mrs Moore vous êtes chevaleresque de parti pris. Et pourtant Miss Quested s’est conduite plus qu’honnêtement ce matin à votre égard, tandis que la vieille dame n’a jamais rien fait pour vous. Il est purement hypothétique de penser qu’elle aurait témoigné en votre faveur, ce n’est rien qu’un bavardage de domestiques. Vos émotions ne paraissent jamais être en proportion avec leur objet, Aziz.

— L’émotion est-elle un sac de pommes de terre à tant la livre pour la mesurer ainsi ? Suis-je une machine ? On va me dire bientôt, qu’en usant de mes émotions je vais les user.

— Je ne pense pas autrement. C’est du sens commun. Vous ne pouvez pas manger votre gâteau et l’avoir, même dans le monde de l’esprit.

— Si vous avez raison, il n’y a plus de vraie amitié possible ; tout revient à donner et prendre ou donner et rendre, ce qui est dégoûtant ; il vaudrait mieux sauter ce parapet et nous tuer tous. Avez-vous quelque chose qui ne va pas, ce soir, pour être si bassement matérialiste ?

— Votre manque de générosité est pire que mon matérialisme.

— Je vois ça. Vous n’avez pas d’autre plainte à formuler ?

Il était de belle humeur et affectueux, mais assez formidable. Son séjour en prison avait canalisé les forces de son caractère qui n’oscillerait plus désormais aussi largement qu’auparavant.

— Car, il vaut beaucoup mieux m’exposer tout ce qui vous choque, si nous devons être amis pour toujours. Mrs Moore ne vous plaît pas et vous êtes ennuyé qu’elle me plaise. Elle finira bien, malgré tout, par vous plaire, avec le temps.

Lorsqu’on parle d’une personne morte comme si elle était vivante, un malaise envahit la conversation. Fielding ne put supporter plus longtemps cette gêne et jeta malgré lui :

— J’ai le regret de vous apprendre que Mrs Moore est morte.

Mais Hamidullah qui avait écouté toute leur conversation et ne voulait pas que ce soir la fête fût gâchée, cria du lit voisin :

— Aziz, il essaie de vous faire marcher. Ne le croyez pas, ce sale individu.

— Je ne le crois pas du tout, dit Aziz ; il était endurci aux bonnes blagues, même de ce genre.

Fielding n’ajouta rien. Les faits sont les faits, et tout le monde apprendrait au matin la mort de Mrs Moore. Mais il fut frappé de l’idée qu’une personne n’est pas morte tant que les autres ne la sentent pas morte. Aussi longtemps qu’il y a quelque méprise à son sujet elle garde une sorte d’immortalité. Une expérience personnelle venait appuyer sa pensée. De nombreuses années auparavant il avait perdu une grande amie, une femme qui croyait au paradis chrétien et qui lui assurait qu’après les vicissitudes et les hasards de la vie mortelle ils s’y retrouveraient de nouveau. Fielding était un pur et ferme athée mais respectait toutes les opinions de ses amis : respect fondamental en amitié. Il lui sembla quelque temps que la morte l’attendait et lorsque cette illusion s’évanouit, elle laissa derrière elle un vide qui était presque un crime : « Voici vraiment la fin, pensa-t-il, je lui ai donné le dernier coup ». Il avait essayé de tuer Mrs Moore ce soir, sur le toit du Nawab Bahadur, mais elle lui avait encore échappé et l’atmosphère demeura paisible. Puis la lune se leva – le croissant émacié qui précède le soleil – et bientôt après, hommes et bestiaux reprenaient leur labeur interminable, et le charmant interlude qu’il avait essayé d’écourter parvint à sa conclusion naturelle.

XVII

Morte, elle était morte, confiée à l'abîme pendant que l'on filait encore vers le sud, car les paquebots quittant Bombay ne peuvent pointer vers l'Europe qu'après avoir contourné l'Arabie ; elle était plus avant sous les tropiques qu'elle n'avait jamais été sur terre lorsque le soleil l'éclaira pour la dernière fois, et son corps était descendu dans une Inde nouvelle – l'Océan Indien. Elle laissa derrière elle un morne malaise, car une mort donne mauvais renom à un bateau. Qu'était cette Mrs Moore ? Lorsqu'on atteignit Aden, lady Mellanby télégraphia, écrivit, fit tout ce que lui inspira sa bonté, mais quoi, la femme d'un gouverneur général ne barguigne pas dans de telles circonstances ; et elle répétait : « Il y avait à peine quelques heures que je connaissais cette pauvre femme lorsqu'elle est tombée malade ; ce fut vraiment un chagrin sans nécessité, cela gâte un retour au pays. » Un fantôme suivit le bateau tout au long de la mer Rouge mais ne parvint pas à passer dans la Méditerranée. Quelque part aux environs de Suez il y a toujours un changement social : l'Orient perd de ses droits et l'on commence à sentir l'influence de l'Europe ; pendant la transition, Mrs Moore fut rejetée. À Port-Saïd, la grisaille et le fracas du Nord apparurent. La température devint si fraîche et si tonifiante que les passagers eurent le sentiment d'une détente générale atteignant même le pays qu'ils venaient de quitter : la chaleur y croissait au contraire vigoureusement suivant sa courbe habituelle.

Cette mort prit, à Chandrapore, des formes plus étranges et plus subtiles. La légende jaillit qu'un Anglais avait tué sa mère pour essayer de sauver la vie d'un Hindou, comportant juste assez de vérité pour porter ombrage aux autorités. Quelquefois c'était une vache qui avait été tuée, ou un crocodile avec des défenses de verrat qui était sorti du Gange. Des absurdités de ce genre sont plus difficiles à combattre qu'un vrai mensonge. Elles se cachent dans des tas de balayures et remuent quand personne ne regarde. À un moment deux tombes contenant les restes d'Esmiss Esmoor étaient signalées : l'une à côté de la tannerie, l'autre aux environs de la gare de marchandises. Mr McBryde alla les voir toutes deux et y trouva les signes d'un culte commençant, des plats de terre et autres objets. Fonctionnaire expérimenté, il ne fit rien qui pût l'attiser et, au bout d'une semaine environ, l'éruption s'apaisa. « Il y a de la propagande là derrière », disait-il. Il oubliait qu'un siècle auparavant, lorsque les Européens se faisaient une place dans le pays et excitaient son imagination, ils devenaient

parfois, après leur mort, des divinités locales ; pas un dieu tout entier peut-être, mais une partie d'un dieu, ajoutant une épithète ou un geste à ceux qui le caractérisaient déjà, exactement comme les dieux contribuent à former les grands dieux qui composent à leur tour le Brahma philosophique.

Ronny se répétait sans cesse que sa mère avait elle-même décidé de quitter l'Inde, mais sa conscience restait troublée. Il s'était mal conduit envers elle et il lui fallait ou s'en repentir (ce qui impliquait un bouleversement mental) ou persister dans sa dureté envers elle. Il choisit la seconde alternative. Comme elle avait été fatigante avec sa tendresse pour Aziz ! Quelle mauvaise influence elle avait eue sur Adela ! Et elle continuait encore à ennuyer tout le monde avec de ridicules « tombes » et cette façon de se mêler aux indigènes. Elle n'y pouvait rien naturellement, mais lorsqu'elle était encore vivante elle avait fait de ces tentatives exaspérantes, et il mettait les posthumes à son actif. Le jeune homme avait beaucoup d'ennuis – la chaleur, l'état orageux du pays, la visite prochaine du Gouverneur Général, les problèmes d'Adela, et les reliant tous en une grotesque guirlande, l'hindouisation de Mrs Moore. Qu'arrive-t-il à une mère lorsqu'elle meurt ? Probablement elle file au ciel ; en tout cas elle débarrasse la scène. La religion de Ronny était de cette marque du collège – stérilisation garantie – qui ne se gâte jamais, même sous les tropiques. Où qu'il entrât, mosquée, grotte ou temple, il gardait la vision de la cinquième classe, et condamnait comme démoralisant tout essai de compréhension. Par un effort de tout l'être, il chassa sa mère de sa pensée. Au moment convenable, lui et ses demi-frère et sœur lui consacreraient une plaque dans l'église de Northamptonshire où elle allait prier, rappelant la date de sa naissance et celle de sa mort, et le fait qu'elle était morte en mer. Ce serait suffisant.

Quant à Adela, il faudrait qu'elle parte aussi ; il avait espéré jusque-là qu'elle le proposerait elle-même. Il ne pouvait vraiment pas l'épouser, ce serait la fin de sa carrière. Pauvre lamentable Adela… Elle demeurait au collège du gouvernement grâce à la courtoisie de Fielding, situation peu convenable et humiliante, mais personne ne la recevrait au quartier européen. Il reculerait toute conversation privée jusqu'à ce que soit pris un jugement contre elle. Aziz la poursuivait pour dommages-intérêts au tribunal du juge-adjoint. À ce moment il lui redemanderait sa parole. Elle avait tué son amour qui n'avait d'ailleurs jamais été très fort. Ils ne se seraient jamais fiancés sans cet incident sur l'auto du Nawab Bahadur. Elle appartenait à cette période déplumée et académique de sa vie qu'il avait dépouillée maintenant – Grasmere, les conversations sérieuses et les promenades, toutes ces blagues.

XVIII

La visite du Gouverneur Général de la province marqua une nouvelle étape dans la décomposition de cette affaire de Marabar. Sir Gilbert, sans être un homme éclairé, avait des opinions éclairées. Exempté par sa longue carrière dans les secrétariats de tout contact direct avec les indigènes, il lui était loisible d'en parler avec urbanité et de déplorer les méfaits des sentiments de race. Il applaudit à l'issue du procès et complimenta Fielding d'avoir pris « dès le début une vision des choses, large, intelligente, la seule charitablement possible. On pouvait dire en confidence… » ajouta-t-il. Fielding tenta d'écarter les confidences, mais sir Gilbert insista pour les lui accorder ; l'affaire avait été « maladroitement faussée par certains de nos amis de là-haut » qui ne comprennent pas que les aiguilles de l'horloge avancent toujours et ne sauraient reculer », etc. Il garantissait une chose : le principal recevrait au plus tôt une très cordiale invitation à retourner au club, et il le priait, il lui ordonnait même, d'accepter. Il revint fort satisfait sur ses hauteurs himalayennes ; la somme que Miss Quested aurait à payer et la nature exacte des événements qui avaient eu lieu dans la grotte étaient des détails locaux qui ne le concernaient pas.

Fielding se trouva de plus en plus entraîné dans les affaires de Miss Quested. Le collège restait fermé, lui-même mangeait et dormait chez Hamidullah, de sorte qu'il n'y avait aucune raison pour qu'elle ne restât pas s'il lui plaisait de le faire. À sa place il serait parti plutôt que de subir les politesses à demi sincères et distraites de Ronny, mais elle attendait que s'écoulât le sablier de son séjour. Une maison pour y vivre, un jardin pour s'y promener pendant les courts instants de fraîcheur, voilà tout ce qu'elle demandait et il pouvait les lui procurer. La catastrophe lui avait montré ses limites, et il pouvait voir maintenant quelle belle et loyale personnalité elle possédait. Son humilité était touchante. Elle ne se plaignait jamais d'être maltraitée des deux côtés. C'était, pensait-elle, la juste punition de sa stupidité. Lorsqu'il lui suggéra que des excuses à Aziz seraient convenables, elle dit tristement :

— Naturellement, j'aurais dû y penser moi-même, mes instincts ne me servent jamais. Pourquoi ne me suis-je pas précipitée vers lui après le procès ? Oui, naturellement, je vais lui écrire une lettre d'excuses, mais serez-vous assez bon pour me la dicter ?

À eux deux ils cuisinèrent une lettre sincère et pleine de phrases émouvantes

mais dont l'ensemble n'était pas émouvant du tout.

— Dois-je lui en écrire une autre ? demanda-t-elle. Rien n'importe si je puis réparer le mal que j'ai causé. Je peux faire bien une chose et bien une autre, mais quand on met les deux choses à côté elles ne vont plus. Voilà mon défaut. Je ne le comprends que maintenant. Je pensais qu'en étant juste et en posant des questions je viendrais à bout de toutes les difficultés.

Il répondit :

— Notre lettre a raté pour une raison bien simple que nous aurions mieux fait d'envisager en face : vous n'avez pas d'affection réelle pour Aziz ou pour les Hindous en général.

Elle approuva.

— La première fois que je vous vis vous demandiez à voir l'Inde et non pas les Hindous, ce qui me fit penser : voilà qui ne nous mènera pas bien loin. Les Hindous savent si on les aime ou non, on ne peut pas se moquer d'eux sur ce point-là. La justice ne les satisfait jamais et c'est pourquoi l'Empire britannique repose sur le sable.

Puis elle dit :

— Est-ce que j'aime quelqu'un à vrai dire ? Probablement Heaslop.

Mais il changea de sujet car cette partie de sa vie ne le regardait pas.

Ses amis hindous, en face, se rengorgeaient un peu trop. La victoire qui aurait empli les Anglais d'une béate dévotion, les avait rendus, eux, agressifs. Ils voulaient développer une offensive et tentaient d'y parvenir par la découverte de nouveaux torts et de nouvelles injustices, la plupart sans aucune réalité. Ils souffraient de la désillusion qui accompagne d'habitude les combats. Les buts de la bataille et les fruits de la victoire ne concordent jamais. Ces derniers ont leur valeur que le saint est seul à nier ; mais l'immortalité qu'ils semblaient posséder s'évanouit aussitôt qu'on les a dans la main. Quoique Sir Gilbert se fût montré courtois et presque obséquieux, la puissance qu'il représentait n'avait en rien courbé la tête. Le fonctionnarisme britannique restait là, aussi envahissant et aussi désagréable que le soleil, et nul ne voyait clairement, pas même Mahmoud Ali, ce qu'on pouvait de nouveau tenter contre lui. On ne tenta que des discours et de menues illégalités ; derrière ce masque persistait en tous un sincère désir d'éducation : « Mr Fielding, il faut nous éduquer tous promptement. »

Aziz gardait une attitude amicale et dominatrice. Il voulait que Fielding « donnât dans l'Orient » suivant son expression, et vécût à son égard dans une condition d'affectueuse dépendance. « Vous pouvez avoir confiance en moi, Cyril. » Il n'était pas question de confiance, et d'ailleurs Fielding n'avait pas de racine dans le monde de ses compatriotes. Et cependant il ne pouvait pas devenir une sorte de Mohammed Latif. Lorsqu'ils en discutaient, on ne sait quelle

question de race intervenait sans amertume, mais inévitable comme la couleur de leur peau : nuance de café contre gris-rose. Et à chaque fois Aziz concluait :

— Ne voyez-vous pas que je vous suis reconnaissant de votre aide et que je voudrais vous en remercier ?

À quoi l'autre, chaque fois, répliquait :

— Si vous voulez me remercier, faites Miss Quested quitte des dommages.

Ce manque de sensibilité à propos d'Adela lui déplaisait. À tous les points de vue, il eût été juste de la traiter avec générosité et un jour l'idée lui vint d'en appeler à la mémoire de Mrs Moore. Aziz avait pour Mrs Moore une estime aussi haute qu'étrange. Sa mort avait causé à son âme tendre une douleur réelle ; il avait pleuré comme un enfant et ordonné à ses trois enfants de pleurer aussi. Il n'y avait aucun doute possible sur son respect et son amour pour elle. La première tentative de Fielding rata. On lui répondit :

— Je vous vois venir, mais je veux me venger. Pourquoi m'insulterait-on et me ferait-on souffrir, pourquoi lirait-on les lettres que j'ai dans la poche et porterait-on la photographie de ma femme au bureau de police impunément ? D'ailleurs j'ai besoin de cet argent pour l'éducation de mes enfants, comme je l'ai expliqué à Mrs Moore.

Mais il commençait à faiblir et Fielding n'eut pas honte de pratiquer une petite nécromancie. Toutes les fois qu'il fut question de ces dommages-intérêts il introduisit dans la conversation le nom de la morte. Exactement comme les autres zélateurs lui avaient inventé une tombe, il créa dans le cœur d'Aziz une image qu'on pût interroger ; il ne dit rien qu'il pensât être faux mais fit naître quelque chose qui était probablement bien loin de la réalité. Aziz céda brusquement. Il sentit que la volonté de Mrs Moore était qu'il épargnât la jeune fille qui devait épouser son fils, que c'était la seule façon qui lui restât de lui rendre hommage, et il renonça en une explosion passionnée et belle à la totalité de cet argent, ne demandant plus que les dépens. C'était généreux de sa part, et comme il le vit bien par la suite, il n'en gagna pas plus de crédit auprès des Anglais. Ils croyaient encore à sa culpabilité, ils y crurent jusqu'à la fin de leur carrière, et, Anglo-Hindous en retraite à Tunbridge-Wells ou à Cheltenham, ils se murmuraient encore les uns aux autres : « Cette affaire de Marabar qui s'est effondrée parce que la jeune fille n'a pas pu aller jusqu'au bout de son témoignage, en voilà encore une sale affaire ! » Quand tout fut ainsi officiellement terminé, Ronny, sur le point d'être envoyé dans une autre partie de la province, vint trouver Fielding avec sa réserve ordinaire et dit :

— Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue pour Miss Quested. Elle n'abusera naturellement pas davantage de votre hospitalité ; son retour en Angleterre est en effet décidé. Je viens de m'occuper pour elle de son passage. Je

pense qu'elle aimerait vous voir.

— Je vais y aller tout de suite.

En arrivant au collège il la trouva quelque peu bouleversée. Elle lui apprit que Ronny venait de briser leurs fiançailles.

— C'est beaucoup plus sage de sa part, dit-elle avec émotion. J'aurais dû lui en parler d'abord moi-même, mais je me laissais aller en me demandant ce qui arriverait. J'aurais sans remords continué à gâter sa vie par mon inertie, on n'a rien à faire, on n'appartient à rien et l'on fait ainsi du mal sans s'en apercevoir.

Pour le rassurer elle ajouta :

— Je ne parle que de l'Inde. Je ne suis pas perdue en Angleterre. Je m'adapte très bien là-bas, non, ne pensez pas que je ferai aucun mal en Angleterre. Quand on m'aura forcée à rentrer là-bas, je me débrouillerai pour choisir une carrière. Il me reste assez d'argent pour partir avec mes propres forces, et j'ai des quantités d'amis de mon type. Tout ira très bien.

Puis avec un soupir :

— Mais, oh ! quel tracas j'ai causé à tout le monde ici… Je n'arrive pas à surmonter cette pensée. Avoir si minutieusement discuté si je devais me marier ou non… et voilà qu'à la fin nous nous séparons, Ronny et moi, sans même en éprouver de tristesse. Nous n'aurions jamais dû penser au mariage. N'avez-vous pas été étonné lorsqu'on a pour la première fois annoncé nos fiançailles ?

— Pas trop. À mon âge on est rarement étonné, dit-il en souriant. Le mariage est trop absurde dans tous les cas. Il s'engage et continue pour des raisons très futiles. Des préoccupations sociales le soutiennent d'un côté et des préoccupations théologiques de l'autre mais ni les unes ni les autres ne font un mariage, n'est-ce pas ? J'ai des amis qui ne peuvent pas se rappeler le pourquoi de leur mariage et leurs femmes ne le peuvent pas davantage. Je soupçonne que le hasard forme la plupart d'entre eux, quoique après coup on invente des raisons nobles et variées. Sur le mariage, je suis cynique.

— Ce n'est pas mon cas. Ce faux départ est entièrement de ma faute. Je n'apportais à Ronny rien de ce dont il a besoin, voilà, en fait, pourquoi il m'a rejetée. Je suis entrée dans cette grotte en pensant : « Ai-je pour lui une réelle affection ? » Je ne vous avais pas encore dit cela, Mr Fielding. Je ne me sentais pas assez sûre. La tendresse, le respect des relations amicales, voilà ce que j'essayais de mettre à la place de…

— Je ne désire plus l'amour, dit-il, osant le mot à sa place.

— Moi non plus. Ces mésaventures m'ont guérie. Mais je désire que les autres le désirent.

— Mais pour en revenir à notre première conversation – car je suppose que voici la dernière – lorsque vous êtes entrée dans cette grotte, qui vous y a

suivie ? ou bien personne ne vous y a-t-il suivie ? Pouvez-vous le dire maintenant ? Je n’aime pas que la question reste suspendue.

— Mettons que ce soit le guide, dit-elle avec indifférence. On n’en saura jamais plus long. C’est comme si je faisais courir mon doigt sur le mur poli et puis que je ne puisse aller plus loin. Je me heurte à quelque chose et vous aussi. Mrs Moore, oui, le savait.

— Comment aurait-elle pu savoir ce que nous ignorons ?

— Par télépathie peut-être.

Le mot trop facile et maigre tomba à terre. Par télépathie ? Quelle explication ! Il valait mieux la retirer et c’est ce que fit Adela. La longe qui retenait son esprit ne lui permettait pas d’aller plus loin, à lui non plus. Y avait-il dans l’au-delà des mondes qu’ils ne toucheraient jamais, ou leur esprit contenait-il tout le possible ? Ils n’en pouvaient rien dire. Ils comprenaient seulement que leur vision des choses était plus ou moins identique et ils y trouvaient une certaine satisfaction. Peut-être la vie est-elle un mystère et non pas un gâchis ; ils n’en pouvaient rien dire. Peut-être les centaines d’Indes qui se démènent et se chamaillent à grand fracas sont-elles une ; peut-être l’univers qu’elles reflètent est-il un. Ils n’avaient pas un matériel suffisant pour en juger.

— Écrivez-moi quand vous arriverez en Angleterre.

— Je vous écrirai souvent. Vous avez été d’une excessive bonté. Au moment de partir je le comprends vraiment. Je voudrais vous donner quelque chose en échange mais je vois que vous avez tout ce que vous désirez.

— Il me semble, répondit-il après un silence. Je ne me suis jamais senti aussi heureux et en si parfaite sécurité ici. Je continue vraiment à me lier avec les Hindous et ils ont confiance en moi. Il m’est agréable de n’avoir pas eu à démissionner. Il m’est agréable d’avoir reçu les louanges du Gouverneur Général. Jusqu’au prochain tremblement de terre, je ne bouge plus.

— Naturellement cette mort m’a beaucoup affectée.

— Aziz l’aimait aussi.

— Mais elle m’a rappelé la fatalité de la mort : toutes ces relations personnelles dont nous essayons de composer notre vie ne sont que temporaires. J’avais pensé jusqu’ici que la mort choisissait, c’est une idée qu’on prend dans les romans parce qu’on laisse à la fin la plupart des personnages en train de causer. Maintenant « la mort n’épargne personne » est une phrase qui commence à prendre pour moi quelque réalité.

— Ne la laissez pas prendre trop de réalité, ou vous mourrez vous-même. Voilà ce qu’on peut opposer aux méditations sur la mort. Nous sommes dominés par ce que nous manions. J’ai eu jadis la même tentation et il m’a fallu donner un bon coup de barre. Je veux continuer à vivre un petit peu.

— Moi aussi.

Une amitié était dans l'air : on eût dit de deux nains se donnant un shake-hand. Tous deux, l'homme et la femme, avaient atteint le summum de leur pouvoir ; intelligents, honnêtes, ils étaient même subtils. Ils parlaient le même langage et exprimaient les mêmes opinions, et la différence d'âge et de sexe ne les séparait pas. Et pourtant ils n'étaient pas complètement satisfaits. Lorsqu'ils s'accordaient pour dire « je veux continuer à vivre un petit peu » ou « je ne crois pas en Dieu », leurs mots étaient suivis par un curieux reflux, comme si l'univers s'était déplacé pour remplir un vide minuscule ou comme s'ils avaient aperçu leurs propres gestes d'une hauteur immense : des nains en train de parler, se serrant la main et s'assurant l'un à l'autre qu'ils se tenaient sur la même étroite plate-forme de conscience. Ils ne pensaient pas qu'ils avaient tort, car dès que des esprits honnêtes pensent avoir tort, il naît un déséquilibre. Il n'y avait pas pour eux de but infini derrière les étoiles et ils n'en cherchaient point. Mais une vague détresse descendait sur eux maintenant comme bien d'autres fois ; l'ombre de l'ombre d'un rêve tombait sur la netteté de leurs intérêts et les objets qu'on ne devait plus revoir paraissaient être des messages de l'autre monde.

— Et vous me plaisez beaucoup, si vous me permettez de le dire, affirma-t-il.

— J'en suis heureux car vous me plaisez aussi. Tâchons de nous revoir.

— Nous nous reverrons en Angleterre si j'y retourne pendant un congé.

— Mais je pense que vous n'êtes pas encore sur le point de le faire.

— Mais si, c'est probable. C'est un projet que j'ai bien maintenant l'intention d'exécuter.

— Oh ! ce serait tout à fait bien.

Tout s'éteignit ainsi. Dix jours plus tard, Adela partait par la même route que son amie morte. Le dernier coup de feu avant la moisson était arrivé, dévastant et embuant la campagne. Les maisons, les champs, les arbres en étaient tous modelés de la même pâte brune, et la mer, à Bombay, glissait le long des quais comme un brouet. Adela eut sa dernière aventure hindoue avec Antony qui la suivit jusqu'à bord du paquebot pour essayer de la faire chanter. Elle avait été la maîtresse de Fielding, disait-il. Peut-être n'était-il pas satisfait de son pourboire. Elle tira la sonnette d'alarme et le fit jeter dehors, mais son geste créa presque un scandale et personne ne lui parla beaucoup pendant la première partie du voyage. À travers l'océan Indien et la mer Rouge elle fut laissée à elle-même et à la lie du souvenir de Chandrapore.

Avec l'Égypte, l'atmosphère changea. Les sables propres, dressés en monticules de chaque côté du canal, paraissaient balayer toute difficulté et toute équivoque. Port-Saïd même lui apparut d'une pureté charmante, dans la lumière d'un matin rose et gris. Elle y descendit à terre avec un missionnaire américain ;

ils allèrent en se promenant jusqu'à la statue de De Lesseps et burent la brise tonifiante du Levant.

— À quels devoirs. Miss Quested, retournez-vous dans votre pays, armée de vos expériences tropicales ? demanda le missionnaire. Remarquez que je ne dis pas : vers quoi vous tournez-vous ? mais : à quoi retournez-vous ? – toute vie devant contenir ainsi un tour et un retour. Ce célèbre pionnier (il montra du doigt la statue) éclairera ma question. Il se tourne vers l'Orient et il retourne à l'Occident. Vous pouvez le voir à la position astucieuse de ses mains dont l'une tient une liasse de saucisses.

Le missionnaire la considéra avec humour pour masquer le vide de son esprit. Il n'avait aucune idée de ce que pouvaient signifier son tour et son retour, mais il employait les mots par couple pour rendre plus brillante son éloquence morale.

— Je vois, répondit-elle.

Brusquement, dans cette clarté méditerranéenne, elle avait vu. Son premier devoir à son retour en Angleterre était d'aller s'occuper de ces deux autres enfants de Mrs Moore, Ralph et Stella, puis elle retournerait vers sa profession. Mrs Moore avait toujours tendu à séparer les enfants de ses deux mariages et Adela, jusqu'ici, n'avait jamais rencontré les plus jeunes.

XIX

Une autre conséquence locale du procès fut une entente entre hindouistes et musulmans. Les notables de chaque parti échangèrent de grandes protestations d'amitié accompagnées d'ailleurs d'un désir sincère de compréhension mutuelle. Aziz reçut un jour à l'hôpital la visite d'un personnage assez sympathique : Mr Das, le magistrat, venait lui demander deux faveurs : un remède contre le zona et un poème pour le magazine mensuel que montait son beau-frère. Il les lui accorda toutes les deux.

— Mon cher Das, pourquoi, lorsque vous avez essayé de m'envoyer en prison, essayerais-je, moi, d'envoyer un poème à Mr Bhattacharya ? Hein ? Rassurez-vous, ce n'est qu'une plaisanterie. Je l'écrirai du mieux que je pourrai, mais je pensais que votre magazine était réservé aux hindouistes.

— Il n'est pas réservé aux hindouistes mais aux Hindous d'une façon générale, dit-il timidement.

— Mais il n'a pas encore été créé, cet Hindou en général.

— Il ne l'a pas été, mais il peut l'être quand vous aurez écrit votre poème. Vous êtes notre héros. Toute la ville est derrière vous sans distinction de croyance.

— Je sais, mais cela durera-t-il ?

— J'ai bien peur que non, dit Das qui avait l'esprit très clair. Et c'est pourquoi, si vous me permettez ce conseil, n'introduisez pas trop d'expressions persanes dans le poème et ne faites pas trop chanter le bulbul.

— Minute ! dit Aziz en mordant son crayon. Il était en train de rédiger son ordonnance. Voici… Cela ne vaut-il pas tous les poèmes ?

— Heureux celui qui peut composer les deux choses.

— Vous êtes en veine de compliments aujourd'hui.

— Je sais que vous me gardez une dent d'avoir jugé cette affaire, dit l'autre en tendant la main spontanément. Vous êtes bon et amical, mais il y a toujours quelque ironie dans vos manières.

— Mais non, non, quelle absurdité ! protesta Aziz.

Ils se serrèrent la main en un demi-embrassement qui caractérisait l'entente. Entre des personnes de pays éloignés le romanesque est toujours possible, mais les diverses catégories d'Hindous se connaissaient trop les unes les autres pour passer aisément sur l'inconnaissable. L'approche est toujours prosaïque. « C'est

très bien », dit Aziz tapant la large épaule et pensant : « Je voudrais bien qu'ils ne me rappellent pas trop la bouse de vache. » Das pensait : « Il y a des musulmans qui sont bien violents. » Ils sourirent avec contrainte, chacun d'eux tâchant de lire dans le cœur de l'autre. Das, qui avait une conscience plus nette, ajouta :

— Excusez mes erreurs et tenez compte de mes obligations. La vie, comme nous la connaissons sur cette terre, n'est pas facile.

— Et à propos de ce poème, comment avez-vous su que j'écrivaillais quelquefois ? demanda-t-il très heureux et assez ému, car la littérature avait toujours été pour lui une consolation, quelque chose que ne pouvait détruire la laideur des faits.

— Le professeur Godbole en parlait souvent avant son départ pour Mau.

— Comment l'avait-il su ?

— Il était poète aussi ; ne vous devinez-vous pas les uns les autres ?

Flatté par la demande, il se mit au travail le soir même. La seule sensation de la plume entre ses doigts engendrait des bulbuls aussitôt. Son poème traita de nouveau de la décadence de l'Islam et de la brièveté de l'amour ; aussi triste et doux qu'il pouvait se forcer à l'être, mais pauvre de toute expérience personnelle, et sans intérêt pour ces excellents hindouistes. Mécontent, il courut à l'autre extrême et écrivit une satire trop violente pour être imprimée. Il ne pouvait exprimer que le pathos ou la haine quoique la plus grande partie de sa vie ne comportât rien de l'un ni de l'autre. Il aimait la poésie – la science n'était pour lui qu'une acquisition qu'il dépouillait dès qu'il se trouvait seul, comme son costume européen – et ce soir il voulait composer un chant nouveau que les multitudes acclameraient et qui serait chanté jusque dans les campagnes. Dans quelle langue l'écrirait-il ? Qu'annoncerait-il ? Il se promit d'aller voir plus d'Hindous qui ne soient pas musulmans et de ne plus regarder en arrière. C'était la seule attitude saine. De quel secours, à cette latitude et à cette heure, pouvaient être les gloires de Cordoue et de Samarkand ? Elles sont mortes, et, pendant que nous les pleurons, les Anglais occupent Delhi et nous chassent de l'Afrique orientale. L'Islam lui-même, quoique vrai, projette des lumières en travers de la route de la liberté. Le chant du futur doit dépasser les croyances.

Le poème pour Mr Bhattacharya ne fut jamais écrit mais eut une conséquence. Il l'amena à concevoir la vague et énorme figure d'une patrie. Il n'avait jamais eu de tendresse naturelle pour la terre où il était né, mais les collines de Marabar l'y entraînèrent. Fermant à demi les yeux, il tentait d'aimer l'Inde. Il lui faut imiter le Japon. Tant qu'elle ne sera pas une nation on n'aura pas de respect pour ses fils. Il devint plus dur et plus hautain. Les Anglais, dont il s'était moqué ou qu'il avait ignorés, le poursuivaient partout. Ils avaient même

jeté le filet sur ses rêves. « Ma grande erreur est d'avoir pris nos gouvernants en plaisantant », dit-il le lendemain à Hamidullah, qui répondit avec un soupir :

— C'est de beaucoup la façon la plus sage de les prendre, mais elle devient impossible au bout d'un certain temps. Tôt ou tard survient un désastre comme le vôtre qui révèle leurs pensées secrètes à notre égard. Si Dieu lui-même descendait dans leur club pour proclamer votre innocence, ils ne le croiraient pas. Vous voyez maintenant pourquoi Mahmoud Ali et moi-même perdons tant de temps en intrigues et nous lions avec des personnages comme Ram Chand.

— Je ne peux pas supporter les comités. Je m'en irai.

— Où ? Les Turtons et les Burtons sont tous les mêmes.

— Pas dans un État hindou.

— Je crois en effet que les « politiques » sont tenus à de meilleures manières. Cela revient au même.

— Je veux décidément quitter l'Inde anglaise, même pour un emploi plus pauvre. Je pense pouvoir écrire de la poésie là-bas. Je voudrais avoir vécu au temps de Babur, m'être battu et avoir écrit pour lui. Mais c'est passé, c'est passé, et il ne sert de rien de dire : c'est passé, c'est passé, car nous nous affaiblissons en le disant ; nous avons besoin d'un roi, Hamidullah ; nos vies en seraient rendues plus faciles. En l'état actuel des choses nous devons tâcher d'apprécier mieux ces bizarres hindouistes. Mon idée, maintenant, est d'obtenir, si je peux, un poste de docteur dans un de leurs États.

— Oh ! c'est aller beaucoup trop loin.

— Ce n'est pas si loin que Mr Ram Chand.

— Mais l'argent, l'argent. Ils ne vous donneront jamais un traitement adéquat, ces brutes de rajahs.

— Je ne serai riche nulle part. Je ne suis pas fait pour cela.

— Si vous aviez été raisonnable et fait payer Miss Quested…

— J'ai mieux aimé ne pas le faire. Il est inutile de revenir sur le passé, dit-il avec une soudaine dureté d'accent. Je lui ai permis de garder sa fortune et d'acheter un mari en Angleterre, ce pour quoi elle en aura grand besoin. Ne me parlez plus de cela.

— Comme vous voudrez, mais il faudra continuer à vivre pauvrement ; plus de vacances au Cachemire, en attendant ; il faut vous attacher à votre profession et vous élever jusqu'à un poste bien rétribué, et non pas vous retirer dans la jungle pour y écrire des poèmes ; élevez vos enfants, lisez les dernières revues scientifiques, forcez les docteurs européens à vous respecter. Acceptez les conséquences de vos propres actes comme un homme.

Aziz cligna doucement de l'œil de son côté et dit :

— Nous ne sommes pas au tribunal ici. Il y a bien des façons d'être un

homme ; la mienne est d’exprimer le plus profond de mon cœur.

— À coup sûr il n’y a rien à répondre à cela, dit Hamidullah remué.

Puis retrouvant son calme, il ajouta :

— Avez-vous connaissance de ce vilain bruit dont Mohammed Latif a eu vent ?

— Lequel ?

— Quand Miss Quested habitait le collège, Fielding avait l’habitude d’aller lui rendre visite assez tard dans la soirée, à ce que disent les domestiques.

— Voilà qui a dû la changer agréablement, dit Aziz avec une curieuse grimace.

— Mais vous comprenez bien ce que je veux dire ?

Le jeune homme cligna de nouveau de l’œil et dit :

— Tout juste. Mais ce que vous voulez dire ne m’aide pas à sortir de mes embarras. Je suis décidé à quitter Chandrapore. Le problème est : pour aller où ? Je suis décidé à écrire des vers. Le problème est : sur quoi ? Vous ne m’aidez pas le moins du monde. » Puis à la surprise d’Hamidullah et à la sienne propre, il eut une explosion nerveuse :

— Qui m’aide ? Personne n’est mon ami. Je n’ai que des traîtres autour de moi, même mes enfants. J’en ai assez, des amis.

— J’allais vous suggérer de me suivre derrière la purdah, mais vous y trouveriez vos trois traîtres d’enfants. Aussi ne voudrez-vous pas le faire.

— Je vous demande pardon. Je suis ainsi depuis ma sortie de prison. Mon caractère est devenu bizarre. Emmenez-moi, pardonnez-moi.

— La mère de Nureddin est en visite chez ma femme. Voilà qui va très bien, je pense.

— Elles ont été en ma présence séparément mais pas encore ensemble. Vous devriez plutôt aller les préparer au double choc de mon visage.

— Non, allez les surprendre sans avertissement. Nos femmes se montrent encore par trop absurdes. Pendant votre procès elles prétendaient qu’elles abandonneraient la purdah. En fait, celles qui savaient écrire ont composé un rapport à ce sujet, et maintenant cela finit en queue de poisson. Vous savez quel profond respect elles ont toutes pour Fielding, eh bien ! pas une ne l’a vu. Ma femme dit qu’elle le verra, mais quand il est en visite ici elle a toujours une excuse nouvelle, elle ne se sent pas très bien, elle a honte de la pièce, elle n’a pas de bons gâteaux à lui offrir, rien que des oreilles d’éléphant, et si je lui dis que l’oreille d’éléphant est précisément le gâteau favori de Mr Fielding, elle répond qu’il n’en verra que mieux à quel point les siennes sont mal cuites, de sorte qu’elles l’empêchent de le voir. Voilà quinze ans, mon cher enfant, que je discute avec ma Begum, et depuis quinze ans je n’ai pas avancé d’un pouce, et pourtant

les missionnaires nous informent que nous foulons nos femmes aux pieds. Si vous voulez un sujet de poème, prenez celui-ci : La femme hindoue telle qu’elle est, non telle qu’on la croit.

XX

Aziz n'avait aucun sentiment des faits : la suite de ses émotions décidait de ses croyances ; elle le conduisit à la tragique froideur qui s'établit entre lui et son ami anglais. Ils avaient vaincu mais ne seraient pas couronnés. Fielding était parti pour une conférence, et lorsque le bruit qui courait à propos de Miss Quested fut resté quelques jours sans démenti, Aziz le jugea vrai. Peu lui importait, d'un point de vue moral, que ses amis s'amusassent, et Cyril ne pouvant, à cause de son âge, espérer plus longtemps avoir la fleur du marché féminin, devait prendre son amusement où il le trouvait. Mais il lui en voulait de s'être adressé précisément à cette femme qu'il continuait à regarder comme une ennemie. Et puis pourquoi ne le lui avait-il pas dit ? Qu'est-ce qu'une amitié sans confidences ? Lui-même avait dit quelquefois des choses considérées comme aussi choquantes et l'Anglais les avait écoutées, tolérant, mais sans rien donner en échange.

Il alla prendre Fielding à la gare à son retour, lui promit de dîner avec lui, puis tâcha de le faire parler par la méthode indirecte, joyeux en apparence. Il y avait eu un scandale patent chez les Européens : McBryde et Miss Derek. On s'expliquait maintenant le fidèle attachement de Miss Derek à Chandrapore : Mr McBryde avait été surpris dans sa chambre et sa femme avait demandé le divorce.

— Un homme si pur. Oh ! il va accuser le climat de l'Inde. Nous sommes coupables de tout, bien entendu. Eh bien ! n'est-ce pas une grande nouvelle que je vous apporte, Cyril ?

— Pas très grande, dit Fielding que n'intéressaient pas les péchés lointains. Écoutez les miennes.

Le visage d'Aziz s'éclaira.

— À la conférence on a décidé…

— Nous traiterons ce soir des questions d'enseignement. Il faut que j'aille droit au Minto maintenant. Le choléra a l'air méchant. Nous commençons à avoir des cas locaux aussi bien qu'étrangers. À vrai dire la vie est assez triste. Le Major est pareil à l'autre quoiqu'il n'ose pas encore le montrer. Voilà le résultat des changements administratifs. Toutes mes souffrances ne nous ont rien fait gagner. Mais écoutez-moi, Cyril, pendant que je me rappelle. On bavarde à propos de vous comme à propos de McBryde. On dit que vous êtes devenus,

avec Miss Quested, des amis un peu trop intimes. Et pour être franc, on dit que vous avez commis ensemble le péché de la chair.

— Il fallait bien qu'on le dît.

— Le bruit fait le tour de la ville et pourrait nuire à votre réputation. Savez-vous, il ne faut pas croire que tout le monde vous soutienne. J'ai fait, moi, tout ce que j'ai pu pour détruire ce bruit.

— Ne vous inquiétez pas, Miss Quested a enfin déguerpi.

— C'est à ceux qui restent dans le pays, non à ceux qui le quittent, que cette histoire fait du tort. Imaginez mon épouvante et mon anxiété. Je n'ai pu fermer l'œil. On a accouplé son nom au mien d'abord, maintenant c'est au vôtre.

— Ne vous servez pas d'expressions aussi exagérées.

— Que quoi ?

— Qu'épouvante et anxiété.

— N'ai-je pas passé toute ma vie dans l'Inde ! Ne sais-je pas ce que peut produire une mauvaise impression ici ?

Sa voix avait des sursauts presque de colère.

— Oui, mais l'échelle, l'échelle. Vous vous trompez toujours d'échelle, mon cher ami. Il est pitoyable qu'une telle rumeur soit née, mais il n'est que très peu pitoyable, si peu que nous pouvons aussi bien parler d'autre chose.

— Et pourtant vous vous faites du souci à propos de Miss Quested. Je le lis sur votre visage.

— Autant que je puis me faire du souci. Je voyage sans bagages.

— Cyril, cette vantardise sur votre façon de voyager sans bagages vous perdra. Elle vous crée des ennemis de tous les côtés et m'ennuie beaucoup pour vous.

— Quels ennemis ?

Aziz n'ayant que lui-même dans l'esprit, il ne put répondre. Il se sentit stupide et sa colère s'en accrut.

— Je vous ai donné, liste après liste, les noms des gens en qui on ne pouvait avoir confiance dans cette ville. À votre place j'aurais le bon sens de savoir que je suis entouré d'ennemis. Vous pouvez voir que je parle bas. C'est parce que je vois que votre saïs est nouveau. Comment puis-je savoir que ce n'est pas un espion ?

Il baissa la voix.

— Le troisième domestique est toujours un espion.

— Eh bien ? Et après ? demanda l'autre en souriant.

— Allez-vous contredire cette dernière phrase ?

— Je n'en suis simplement pas affecté. Les espions sont aussi épais que les moustiques, mais il se passera encore bien des années avant que je doive

rencontrer celui qui me tuera. Vous avez une idée de derrière la tête.
— Pas du tout, ne vous montrez pas absurde.
— Mais si, vous m'en voulez de je ne sais quoi.
Une attaque directe le démontait toujours. Il dit :
— Ainsi vous aviez l'habitude avec mam'zelle Adela de vous amuser tous les soirs ensemble, vilain garnement ?
Ces conversations ternes et nobles ne les avaient guère incités à la volupté. Fielding fut à ce point saisi que l'anecdote fût prise au sérieux et détesta tant d'être appelé un vilain garnement qu'il perdit la tête et cria :
— Petite crapule ! Que le diable m'emporte. Nous amuser, vraiment ! Est-ce bien vraisemblable à un pareil moment ?
— Oh ! je vous demande pardon, sincèrement. J'ai été entraîné par ma licencieuse imagination d'Oriental, répondit-il, joyeux en apparence mais touché au cœur.
Pendant des heures après son erreur, il devait saigner intérieurement.
— Voyez-vous, Aziz, dans ces circonstances… et puis cette jeune fille était encore fiancée à Heaslop, et puis je n'ai jamais ressenti…
— Oui, oui, mais vous ne m'avez pas opposé de démenti, aussi ai-je pensé que la chose était vraie. Oh ! mon cher ami, l'Orient et l'Occident. Quelle source d'erreur ! Aurez-vous la bonté de déposer votre petite crapule à son hôpital ?
— Je ne vous ai pas offensé ?
— Non, pas le moins du monde, je vous assure.
— Sinon il faudra que nous tirions cela au clair un peu plus tard.
— C'est très clair, répondit-il avec dignité. Je vous crois absolument et il est inutile de reparler de cela.
— Mais de la façon dont je l'ai dite il faudra que nous nous expliquions tout de même. Je me suis montré grossier malgré moi. Mes excuses complètes.
— La faute est toute à moi.
De pareilles complications interrompaient encore leurs relations. Un silence mal à propos, une méprise sur une intonation suffisait à faire dévier leur conversation. Fielding avait été saisi et non choqué, mais comment marquer la différence ? Un trouble s'élève toujours entre deux hommes quand ils ne pensent pas à l'amour au même moment, une surprise et un grief mutuels, même s'ils sont de même race. Fielding se mit à passer en revue les sentiments que lui inspiraient Miss Quested. Aziz coupa court.
— Mais je vous crois, je vous crois. Mohammed Latif sera puni sévèrement pour avoir inventé cette histoire.
— Oh ! laissez l'histoire tranquille, comme tous les commérages, c'est simplement une de ces choses mi-vivantes qui tentent d'étouffer la vie réelle.

N’y prenez pas garde, elle s’évanouira comme les tombes de cette pauvre Mrs Moore.

— Mohammed Latif s’est lancé dans les intrigues. Nous sommes déjà très mécontents de lui. Seriez-vous satisfait de le voir renvoyer dans sa famille sans un présent ?

— Nous discuterons de M. L. pendant le dîner.

Son regard se grumela et durcit.

— Pendant le dîner… Voilà qui est très ennuyeux. J’ai oublié. J’ai promis d’aller dîner avec Das.

— Amenez-moi Das.

— Il aura invité d’autres amis.

— Vous allez venir dîner avec moi comme il est convenu, dit Fielding en détournant les yeux. Je n’accepte pas cela. Vous allez venir dîner avec moi. Venez.

Ils avaient maintenant atteint l’hôpital. Fielding poursuivit seul sa route autour de Maidan. Il était mécontent de lui-même mais comptait sur le dîner pour arranger les choses. À la poste il vit le gouverneur. Leurs voitures étaient rangées côte à côte pendant que leurs domestiques se disputaient à l’intérieur du bâtiment.

— Bonjour, vous êtes donc de retour, dit Turton sur un ton glacial. Je serais heureux que vous consentiez à faire acte de présence ce soir au club.

— J’ai consenti à redevenir membre du club, monsieur. Jugez-vous que ma présence soit nécessaire ? Je me ferais plus volontiers excuser. Je suis effectivement retenu à dîner ce soir.

— Il n’est pas question de vos sentiments mais du désir exprimé par le Gouverneur Général. Peut-être allez-vous me demander si je parle officiellement. Je vous répondrai oui. Je vous attendrai ce soir à six heures. Nous vous laisserons ensuite à vos projets.

Il accomplit ce devoir maussade et court comme il le devait. Il entendit cliqueter à ses oreilles les squelettes de l’hospitalité : « Buvez une gorgée, buvez quelque chose. » Il causa cinq minutes avec Mrs Blakiston, la seule survivante du parti féminin. Il causa avec McBryde qui se méfiait à cause de son divorce, conscient d’avoir péché en tant que sahib. Il causa avec le major Roberts, le nouveau médecin civil, et avec le jeune Milner, le nouveau magistrat de la cité. Mais plus le club changeait, plus il promettait d’être le même. « Rien de bon », pensa-t-il à son retour, en passant près de la mosquée ; « nous bâtissons tous sur du sable, et plus ce pays se modernise, plus la catastrophe sera terrible. Au XVIIIe siècle, lorsque la cruauté et l’injustice faisaient rage, un pouvoir invisible en réparait les maux. Tout a un écho maintenant, et un écho qu’on ne saurait arrêter.

Le premier son peut être inoffensif, mais l'écho est toujours méchant ». Cette remarque à propos d'un écho demeurait à l'horizon spirituel de Fielding. Il était incapable de lui donner un développement. Elle appartenait à l'univers qu'il avait ignoré ou repoussé. Et la mosquée l'ignorait aussi. Comme son intelligence, ces arcades sans profondeur n'offraient qu'un refuge momentané. « Dieu seul est Dieu » ne nous porte pas bien loin dans les complexités de la matière et de l'esprit ; ce n'est jamais qu'un jeu de mots, après tout, un calembour religieux, non une vérité religieuse.

Il trouva Aziz accablé de fatigue et l'esprit affaissé : il décida de ne pas faire allusion à leur récente méprise jusqu'à la fin de la soirée ; la chose serait à ce moment plus acceptable. Il parla carrément au sujet du club, dit qu'il n'y était allé que par contrainte et n'y retournerait que si on lui en redonnait l'ordre, « autrement dit probablement jamais, car je vais partir dans un bref délai pour l'Angleterre ».

— Je pensais bien que vous iriez finir en Angleterre, dit l'autre très calmement, puis il changea de conversation.

Ils dînèrent avec une certaine gêne puis allèrent s'asseoir dans la véranda mongole.

— Je ne m'en vais que pour très peu de temps. Avec une mission officielle. Mes supérieurs ont envie de me faire un peu quitter Chandrapore. Ils sont obligés d'avoir de moi une très haute opinion mais ne tiennent pas à m'avoir là. La situation est assez plaisante.

— Quelle est cette mission ? Vous laissera-t-elle beaucoup de loisir ?

— Assez pour aller voir mes amis.

— J'attendais une telle réponse. Vous êtes un ami fidèle. Allons-nous parler d'autre chose maintenant ?

— Volontiers. De quoi ?

— De la poésie, dit-il avec des larmes dans les yeux. Cherchons ensemble pourquoi la poésie a perdu le pouvoir de rendre les hommes courageux. Mon grand-père maternel était aussi poète et s'est battu contre vous pendant la Révolte. Je pourrais l'égaler s'il y en avait une seconde. En fait, je sais un docteur qui a gagné un procès, qui a trois enfants à élever et qui fait des dispositions gouvernementales son principal sujet de conversation.

— Parlons de poésie. (Il tourna son attention, vers cet inoffensif sujet de causerie.) Vous autres Hindous êtes dans une assez triste situation. Sur quoi pouvez-vous écrire ? Vous ne pouvez pas toujours répéter : « la rose est fanée ». Nous savons qu'elle est fanée. Et, d'autre part, vous ne pouvez avoir une poésie patriotique du genre « Oh ! mon Inde chérie », puisque ce n'est l'Inde de personne.

— Cette conversation me plaît. Elle peut nous mener à quelque chose d'intéressant.

— Vous avez tout à fait raison lorsque vous pensez que la poésie doit être étroitement liée à la vie. Quand je vous ai connu vous en faisiez une incantation.

— J'étais un enfant quand vous m'avez connu. J'étais l'ami de tout le monde à ce moment. L'ami : un nom persan de Dieu. Mais je n'ai pas envie non plus de devenir un poète religieux.

— Je l'espérais pourtant.

— Comment ? N'êtes-vous pas vous-même un athée ?

— Il y a quelque chose dans la religion qui peut n'être pas vrai mais qui n'a pas encore été chanté.

— Expliquez-vous.

— Quelque chose que les hindouistes ont peut-être trouvé.

— Eh bien ! qu'ils le chantent.

— Les hindouistes sont incapables de chanter.

— Cyril, il vous arrive de faire une remarque raisonnable. En voilà assez pour la poésie ce soir. Retournons à votre visite en Angleterre.

— Nous n'avons pas parlé de la poésie pendant deux secondes, dit l'autre en souriant.

Mais Aziz s'était adonné aux camées. Il tenait dans sa main la minuscule causerie et sentait qu'elle résumait son problème. Pendant un instant il se souvint de sa femme et, comme il arrive aux moments d'intense souvenir, le passé devint le futur et il se vit avec elle dans le calme d'un État indigène de l'Inde, très loin des étrangers.

— Je suppose que vous irez rendre visite à Miss Quested.

— Oui, si j'en ai le temps. Ce sera étrange de la revoir dans Hampstead.

— Qu'est-ce qu'Hampstead ?

— Un petit coin artiste et intelligent de Londres.

— Et elle vit là dans l'aisance, et vous aurez du plaisir à la voir… Mon cher ami, j'ai mal à la tête ce soir. Peut-être vais-je avoir le choléra. Si vous le permettez, je m'en irai tôt.

— Quand prendrez-vous la voiture ?

— Ne vous tracassez pas, j'irai en vélo.

— Mais vous n'avez pas amené votre bicyclette. Ma voiture est allée vous prendre, laissez-la vous ramener.

— Voilà qui paraît logique, dit-il, essayant d'être de bonne humeur. Je n'ai pas amené ma bicyclette. Mais on me voit trop souvent dans votre voiture. Mr Ram Chand pense que j'abuse de votre générosité.

Il était sans entrain et mal à l'aise. La conversation sautait de sujet en sujet à

bâtons rompus. Tous deux étaient affectueux et amicaux, mais rien ne s'accrochait franchement.

— Aziz, m'avez-vous pardonné ma phrase stupide de ce matin ?

— Quand vous m'avez appelé petite crapule ?

— Oui, pour ma honte éternelle. Vous savez quelle affection j'ai pour vous.

— Ce n'est rien, naturellement, nous faisons tous des fautes. Dans une amitié comme la nôtre, quelques faux pas n'importent guère.

Mais dans la voiture qui l'emportait un mal vague l'accablait, une souffrance sourde de corps ou d'âme attendant de monter à la surface. Lorsqu'il arriva devant son bungalow il eut envie de revenir pour dire une chose très affectueuse ; au contraire il donna au saïs un lourd pourboire et s'assit tristement sur son lit où Hassan vint le masser avec incompétence. Les mouches étaient allées coloniser le sommet d'un almeira ; les taches rouges sur le tapis étaient devenues plus serrées, car Mohammed Latif avait dormi là pendant son emprisonnement et avait craché avec abondance ; le tiroir de la table était ébréché au point où la police l'avait forcé ; tout dans Chandrapore était usagé, même l'air. Voici que sa souffrance montait à la surface : il avait des soupçons ; il soupçonnait son ami de vouloir épouser Miss Quested pour son argent et d'aller en Angleterre dans cette intention.

— Huzoor ? (car il avait parlé bas).

— Vois ces mouches au plafond. Pourquoi ne les as-tu pas noyées ?

— Huzoor, elles reviennent.

— Comme toutes les choses mauvaises.

Pour faire dévier la conversation. Hassan raconta comment le boy de la cuisine avait tué un serpent, bon, mais l'avait tué en le coupant en deux, mauvais, parce qu'il en naît deux serpents.

— Quand il casse une assiette, en naît-il deux assiettes ?

— Il faudra aussi acheter des verres et un nouveau pot à thé ; puis, pour moi, une veste.

Chacun prêchait pour soi. Un homme veut une veste, l'autre une femme riche, et tous s'approchent de leur but par un astucieux détour. Fielding avait sauvé à la jeune fille un joli denier de vingt mille roupies, puis la suivait en Angleterre. S'il avait l'intention de l'épouser, tout s'expliquait ; elle lui apporterait une dot plus grosse. Aziz ne croyait pas à ses propres soupçons, il aurait mieux valu qu'il y crût, car alors il les eût montrés et eût tiré l'affaire au clair. Ses soupçons et ses croyances pouvaient exister côte à côte dans son esprit. Ils jaillissaient de sources différentes et il n'éprouvait pas le besoin de les confronter. Les soupçons chez l'Oriental sont comme une tumeur maligne, une maladie mentale qui le rend réservé et pointilleux brusquement ; il a confiance et se défie en même

temps d'une façon que l'Occidental ne saurait comprendre. C'est son démon, comme l'hypocrisie est celui de l'Occidental. Il s'était emparé d'Aziz qui se mit à construire un château diabolique dont les fondations avaient été jetées à Dilkusha pendant leur causerie sous les étoiles. La jeune fille avait été sûrement la maîtresse de Fielding pendant son séjour au collège. Mohammed Latif avait raison. Mais était-ce tout ? Peut-être était-ce Cyril qui l'avait suivie dans la grotte… Non. Impossible. Cyril n'avait jamais été au Kawa-Dol. Impossible. Ridicule. Pourtant cette imagination le rendait misérable et tremblant. Cette trahison – si elle était véritable – n'aurait pas sa pareille dans toute l'histoire de l'Inde ; rien n'y était aussi vil, pas même le meurtre de Afzul Khan par Sivaji. Il était ébranlé comme par une vérité et dit à Hassan de le laisser.

Le lendemain il décida de ramener ses enfants à Mussoorie. Ils en étaient descendus pour le procès et de façon qu'il pût leur dire adieu, puis étaient restés chez Hamidullah pendant les fêtes. Le major Roberts lui accorderait un congé et pendant son absence Fielding partirait pour l'Angleterre. L'idée satisfaisait à la fois ses croyances et ses soupçons. Les événements montreraient de quel côté était la vérité et sa dignité serait sauvegardée dans les deux cas.

Fielding avait conscience d'une certaine hostilité et, à cause de son affection réelle pour Aziz, perdit là son optimisme. Il est moins facile de voyager sans bagages dès qu'une affection vous lie. Incapable de passer outre avec l'espoir que tout s'arrangerait, il écrivit une lettre laborieuse dans un style assez moderne. « J'ai dans l'esprit que vous m'accusez de pruderie à propos des femmes. Je préférerais que vous pensiez n'importe quoi d'autre à mon sujet. Si je vis sans pécher maintenant, c'est que je suis bien avant dans la quarantaine, une période de révision. Dans mes quatre-vingts je ferai une révision nouvelle. Et avant que les quatre-vingt-dix n'arrivent, je serai révisé ! Mais, vivant ou mort, je suis complètement dénué de moralité. Ayez la bonté de bien vous pénétrer de cette particularité. » Aziz ne goûta pas du tout cette lettre. Elle blessait sa délicatesse. Il aimait les confidences, même grossières, mais les généralisations et les comparaisons lui répugnaient toujours. La vie n'est pas un manuel scientifique. Il répondit froidement, exprimant ses regrets, disant l'impossibilité pour lui de retourner de Mussoorie avant le départ de son ami. « Mais je dois prendre mes pauvres petites vacances quand je le peux. Je ne dois plus désormais penser qu'à l'économie et tout espoir de Cachemire s'est évanoui pour toujours, toujours. Quand vous retournerez j'aurai repris mon esclavage très loin dans un nouveau poste. »

Et Fielding partit ; et sous la chaleur qui faisait définitivement fondre Chandrapore – le soleil et la terre tous deux semblables à du caramel – les méchantes imaginations de l'Hindou se confirmèrent. Ses amis les

encouragèrent, car, s’ils avaient eu de l’affection pour le principal, ils n’en étaient pas moins gênés de le voir devenir si au fait de leurs affaires privées. Mahmoud Ali ne tarda pas à déclarer qu’il y avait là une trahison. Hamidullah murmurait : « À vrai dire, il n’avait plus ces temps derniers sa franchise première », et avertissait Aziz de ne pas trop attendre « lui et elle, étant, après tout, d’une autre race ».

« Où sont mes vingt mille roupies ? » pensait-il. Il avait pour l’argent une complète indifférence – étant non seulement généreux mais encore prompt à payer ses dettes lorsqu’il s’en souvenait, – cependant ces roupies hantaient son esprit parce qu’il avait été joué à leur sujet et qu’il les avait laissées partir par-delà les mers comme tant de la richesse de l’Inde. Cyril épouserait Miss Quested, il en acquit la certitude, poussé d’ailleurs en cela par tout l’inexpliqué des Marabar. C’était la conclusion naturelle de ce pique-nique horrible et insensé ; et au bout de peu de temps il était persuadé que le mariage avait effectivement eu lieu.

XXI

L’Égypte était charmante, une verte bande de tapis avec, s’y promenant, quatre espèces d’animaux et une seule d’hommes. Les affaires de Fielding l’y retinrent pendant quelques jours. Il s’embarqua de nouveau à Alexandrie : ciel d’un bleu brillant, brise constante, côte basse et nette comme en opposition aux complications de Bombay. Puis la Crète l’accueillit avec sa longue chaîne neigeuse de montagnes, et puis vint Venise. En posant le pied sur la piazzetta, il sentit à ses lèvres une coupe de beauté où il but avec le sentiment d’être déloyal. Les monuments de Venise, comme les montagnes de Crète et les champs de l’Égypte, étaient à leur vraie place, tandis que dans la pauvre Inde tout était mal placé. Il avait oublié la beauté formelle parmi les idoles des temples et les collines grumeleuses ; à vrai dire, sans forme, comment peut-il y avoir une beauté ? Il y avait des balbutiements de forme çà et là, dans une mosquée, encore se raidissait-elle d’inquiétude, mais, oh ! ces églises italiennes ! San Giorgio se dressant sur l’île qu’on imagine à peine sortant des flots sans elle ; la Salute dominant l’entrée du canal qui ne pourrait être sans elle le Grand Canal ! Dans ses vieux jours d’étudiant il s’était enveloppé dans la couverture multicolore de Saint-Marc, mais quelque chose de plus précieux que les mosaïques et les marbres était devant lui maintenant : l’harmonie entre les œuvres de l’homme et la terre qui les supporte, la civilisation qui a su échapper au gâchis, l’esprit sous une forme raisonnable, nourri pourtant de sang et de chair. En écrivant des cartes postales pour ses amis hindous il sentit que tous ignoreraient les joies qu’il ressentait maintenant, les joies de la forme, et que cette différence entre eux mettait un sérieux obstacle. Ils verraient la somptuosité de Venise, non son architecture, et quoique Venise ne fût pas encore l’Europe elle entrait dans l’harmonie méditerranéenne. C’est dans la Méditerranée que l’humanité trouve sa norme. Quand les hommes quittent ce lac exquis, que ce soit par le Bosphore ou par les Colonnes d’Hercule, ils s’approchent du monstrueux et de l’extraordinaire et la porte sud mène au monde le plus étrange. Lui tournant le dos de nouveau, il prit le train vers le nord, et de tendres imaginations romantiques, qu’il pensait définitivement mortes, fleurirent en lui devant les boutons-d’or et les pâquerettes de juin.

TROISIÈME PARTIE
LE TEMPLE

I

À quelques centaines de milles à l'ouest des collines de Marabar et deux années plus tard, le professeur Narayan Godbole se tient debout en face de Dieu. Dieu n'est pas encore né – cet événement aura lieu à minuit – mais il est né aussi il y a des siècles et d'ailleurs il est impossible qu'il soit jamais né puisqu'il est le Seigneur de l'univers, au-delà de toute opération humaine. Il est, n'était pas, n'est pas, était. Lui et le professeur Godbole se tiennent aux deux bouts de la même bande de tapis.

Tukaram, Tukaram,
Vous êtes mon père, et ma mère, et tout.
Tukaram, Tukaram,
Vous êtes mon père, et ma mère, et tout.
Tukaram, Tukaram,
Vous êtes mon père, et ma mère, et tout.
Tukaram, Tukaram,
Vous êtes mon père, et ma mère, et tout.
Tukaram, Tukaram,
Vous êtes mon père, et ma mère, et tout.

Ce couloir du palais de Mau s'ouvrait par d'autres couloirs sur une cour. Les murs en étaient d'un beau stuc dur et blanc, mais ses piliers et ses voûtes disparaissaient presque sous un amoncellement de haillons multicolores, de boules irisées, de chandeliers en verre opaque et de photographies noircies dans des cadres tordus. Au bout du couloir était la petite mais fameuse châsse du culte dynastique où la statue d'argent du Dieu à naître avait à grand-peine les dimensions d'une cuillère à café. Des hindouistes étaient assis où ils pouvaient, des deux côtés du tapis, submergeant encore les couloirs adjacents et la cour, des hindouistes, rien que des hindouistes, des hommes au visage doux, pour la plupart paysans et pour qui tout événement en dehors de leur village entrait dans le domaine du rêve. Ils étaient le « ryot » qui peine, celui que quelques-uns appellent l'Inde vraie. Il s'y était mêlé quelques artisans de la petite ville, des fonctionnaires, des courtisans, des parasites de la maison régnante. Des écoliers gardaient un ordre douteux. L'assemblée était dans un état attendri et heureux

qu’une foule anglaise ne peut connaître et qui bouillottait comme une potion bienfaisante. Quand les villageois brisaient le cordon pour avoir un instant la vision de la statue d’argent, une expression rayonnante et très belle se peignait sur leurs visages ; il n’y avait dans cette beauté rien de personnel, car elle leur donnait à tous une exacte ressemblance au moment où elle s’incarnait en eux, et ils ne retournaient à leur argile individuelle que lorsqu’elle s’en retirait. Le même fait se répétait pour la musique. Il y avait une musique mais elle venait de sources si nombreuses que l’harmonie totale en était libérée. Les braiments, les bing-bang et les nasillements se fondaient en une seule rumeur qui se traînait tout autour du palais avant d’aller rejoindre le tonnerre. La pluie tombait par intervalles dans la nuit.

C’était maintenant le chœur du professeur Godbole qui devait chanter. Comme ministre de l’Éducation, il avait obtenu cet honneur spécial. Quand le groupe précédent de chanteurs alla se disperser dans la foule, il s’avança rapidement du fond, chantant déjà à pleine voix pour que la chaîne de sons sacrés restât ininterrompue. Il était pieds nus et tout habillé de blanc, portait un turban bleu pâle ; son lorgnon d’or avait accroché une guirlande de jasmin et lui pendait sur le côté du nez. Lui et ses six collègues frappaient de leurs cymbales, battaient de petits tambours, faisaient bourdonner un harmonium portatif et chantaient :

Tukaram, Tukaram,
Vous êtes mon père, et ma mère, et tout.
Tukaram, Tukaram,
Vous êtes mon père, et ma mère, et tout.
Tukaram, Tukaram,
Vous êtes mon père, et ma mère, et tout.
Tukaram, Tukaram…

Ils ne chantaient même pas pour le Dieu qui était devant eux ; ils chantaient pour un saint ; ils ne faisaient pas un seul geste que le non-hindouiste eût senti dramatiquement correct ; cette proche apothéose de l’Inde n’était qu’un gâchis (suivant notre expression), un vol à la raison et à la forme. Où était le Dieu même en l’honneur de qui tout ce peuple était rassemblé ? Impossible à distinguer dans le tohu-bohu de son propre autel, il disparaissait sous un amoncellement de statues de divinités inférieures, étouffé sous des pétales de roses, surplombé de chromos, perdu dans l’ombre de tablettes d’or représentant les ancêtres du rajah et entièrement éclipsé au moindre vent par le feuillage effiloché d’un bananier. Des centaines de lampes électriques étaient allumées en

son honneur (alimentées d'ailleurs par un moteur dont les coups sourds détruisaient le rythme des chants). Et pourtant sa face n'était pas moins invisible. Des centaines de ses plats d'argent montés en piles autour de lui y faisaient le moins d'effet possible. Les inscriptions que les poètes de l'État avaient composées étaient suspendues de telle façon qu'on ne pouvait les lire, ou bien avaient arraché du stuc les punaises qui les retenaient, et l'une d'elles (composée en anglais pour marquer son universalité) offrait aux yeux par un lapsus infortuné de l'écrivain les mots : « God si Love » – Dieu set Amour.

Dieu set Amour. Est-ce là le premier message de l'Inde ?

Tukaram, Tukaram…

poursuivait le chœur, soutenu par les criailleries sortant du rideau de la purdah où deux femmes tentaient à la fois de pousser leur bébé sur le devant. Une jambe de petite fille jaillit comme une anguille au-dehors. Dans la cour trempée de pluie le petit orchestre européanisé avait fini par trébucher dans une valse. Nuit d'allégresse, jouaient-ils. Les chanteurs n'en étaient pas troublés le moins du monde, ils étaient au-delà de toute concurrence. Beaucoup de temps passa avant que le minuscule fragment du professeur Godbole qui s'occupait encore des choses extérieures l'avertît du déplorable état de son pince-nez et de l'impossibilité où il serait de choisir un hymne nouveau tant que le mal ne serait pas réparé. Il posa une cymbale, battit l'air avec l'autre et, de sa main restée libre, tâtonna parmi les fleurs qui entouraient son cou. Un collègue vint l'aider. Chantant dans les moustaches grises l'un de l'autre ils démêlèrent la chaîne du clinquant où elle s'était accrochée. Godbole consulta son livre de musique, dit un mot au tambour qui brisa son roulement, laissa tomber une petite crotte de bruit et entama un rythme nouveau. Celui-ci était plus excitant, les images intérieures qu'il évoquait étaient plus nettes et les chanteurs prirent une expression niaise et languide. Ils aimaient tous les hommes, l'univers entier, et des miettes de leur passé, de menues esquilles de détails leur apparaissaient un instant avant de fondre à la chaleur universelle. Ainsi Godbole, quoiqu'il ne lui eût pas jadis attribué d'importance, se souvint d'une vieille femme qu'il avait rencontrée aux jours de Chandrapore. Le hasard la lui fit venir à l'esprit quand il était dans cet état brûlant, il ne la choisit pas, elle sortit on ne sait comment du tourbillon d'images qui le sollicitaient, menue esquille, et il la projeta par la force de son esprit jusqu'en ce lieu où pouvait se réaliser la perfection. Perfection et non recréation. Ses sens devinrent plus déliés ; il se souvint d'une guêpe vue il ne savait où, peut-être sur une pierre. Il aimait également la guêpe, il la projetait de même, il imitait Dieu. Et la pierre où la guêpe était accrochée, pouvait-il… Non,

il ne pouvait pas, il avait eu tort d'essayer avec la pierre, la logique et l'effort conscient l'avaient entraîné ; il revint à la bande de tapis rouge et s'aperçut qu'il était en train de danser. En haut, en bas, avancer d'un tiers vers l'autel puis reculer, frapper des cymbales, faire frétiller ses petites jambes, danser avec un compagnon, voir les autres danser ensemble. Du bruit, du bruit, plus haut l'orchestre européen, de l'encens sur l'autel, de la sueur, l'éblouissement des lumières, du vent dans les bananiers, du bruit, le tonnerre, 11 h 50 à la montre du poignet vue au moment où il levait les bras et en détachait la minuscule réverbération qu'était son âme. Des cris plus hauts dans la foule. Il dansait toujours. Les hommes et les enfants accroupis sur les côtés furent soulevés à force et retombèrent sans changer de position sur les genoux de leurs voisins. Dans le sentier ainsi formé s'avançait une litière. C'était le vieux souverain de l'État apporté là malgré les injonctions de ses docteurs pour assister à la cérémonie de la Naissance.

Personne ne salua le rajah ; il ne le souhaitait d'ailleurs pas ; ce n'était pas un moment où l'on pût glorifier un homme. On ne pouvait non plus poser la litière de peur que le temple ne soit souillé par la présence d'un trône. On souleva le rajah sans que ses pieds touchassent terre et on le déposa sur le tapis tout près de l'autel ; on arrangea sa barbe immense, on replia ses jambes sous lui, un papier plein de poudre rouge fut placé dans sa main. Il resta là assis, le dos appuyé à un pilier, épuisé par son mal, les yeux agrandis par toutes les larmes qu'il n'avait pas répandues.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Dans un pays où rien n'est ponctuel, l'heure de la Naissance est observée chronométriquement. Trois minutes avant l'heure juste, un brahmane apporta une maquette du village de Gokul (le Bethléem de cette nébuleuse histoire) et la posa devant l'autel. La maquette reposait sur un plateau de bois d'un mètre de côté environ ; elle était faite d'argile, toute gaie, peinte de blanc et de bleu, avec des banderoles. Là, sur un siège trop petit pour lui, la tête trop grosse, était assis le roi Kansa, c'est-à-dire Hérode, surveillant quelque massacre d'innocents, et dans un coin étaient le père et la mère du Seigneur qu'un rêve avertissait de partir. Cette maquette, sans être sainte, était plus qu'une décoration, car elle détourna les hommes de l'image réelle de Dieu et accrut leur élan religieux. Quelques-uns des villageois crurent la Naissance arrivée, disant justement que le Dieu devait être né sans quoi ils ne pourraient le voir. Mais minuit sonna et, au même instant, le bruit déchirant des gongs éclata suivi du barrissement des éléphants ; tous ceux qui avaient des paquets de poudre les lancèrent sur l'autel et dans le nuage rose et l'encens, l'éclat des cuivres et les cris, l'Amour Infini prit la forme de Shri Krishna et sauva le monde. Toute peine s'évanouit, non seulement pour les Hindous, mais pour les

étrangers, les oiseaux, les trains et les étoiles ; tout devint joie, tout rit. Il n’avait jamais existé de maladies, de doutes, de cruauté, de peur. Quelques-uns sautèrent, d’autres se jetèrent la face en avant et embrassèrent les pieds nus de l’amant universel ; les femmes derrière la purdah se claquèrent et hurlèrent ; la petite fille se glissa par le rideau et dansa toute seule, ses courtes tresses noires au vent. Ce n’était pas une orgie corporelle, la tradition de cette châsse l’interdisait. Mais l’esprit humain avait tenté, en une contorsion, de ravir l’inconnu, jetant bas dans cette lutte la science et l’histoire, oui, et la beauté même. Y avait-il réussi ? Des livres écrits après coup l’affirment. Mais comment pourrait-on se souvenir après coup d’un pareil événement ? Comment pourrait-il s’exprimer en dehors de lui-même ? Ce n’est pas seulement aux non-croyants que les mystères sont cachés ; l’adepte lui-même ne peut en garder la révélation. Il peut penser s’il lui plaît qu’il a été en présence de Dieu, mais aussitôt qu’il le pense l’événement entre dans l’histoire et tombe sous les lois du temps.

Un cobra de papier mâché apparut à ce moment sur le tapis, accompagné d’un berceau de bois se balançant sur une armature. Le professeur Godbole s’en approcha, une serviette de soie rouge dans les bras. La serviette était Dieu et ne l’était pas, et la statue demeurait dans le pêle-mêle de l’autel. Ce n’était qu’une serviette vaguement pliée en forme de bébé. Le professeur le dorlota et le présenta au rajah qui, faisant un grand effort, dit : « Je donne à cet enfant le nom de Shri Krishna », et le fit tomber dans le berceau. Les larmes jaillirent de ses yeux parce qu’il avait vu le salut de Dieu. Il était trop faible pour montrer la poupée de soie à son peuple, son privilège des années précédentes. Les gens de sa suite le soulevèrent, un nouveau sentier fut frayé à travers la foule et il fut emporté dans un coin moins sacré du palais. Là, dans une pièce où la science occidentale pouvait accéder par un escalier extérieur, son médecin, le docteur Aziz, l’attendait. Son médecin hindouiste, qui l’avait accompagné devant la châsse, mit brièvement son collègue au courant de son état. À mesure que son extase disparaissait, le malade devenait hargneux. Les coups sourds de la machine qui actionnait la dynamo l’ennuyaient, et il demanda pour quelle raison on l’avait installée chez lui. Ils répondirent qu’ils s’en informeraient et administrèrent un calmant.

En bas, dans le couloir sacré, la joie bouillonnait jusqu’à la farce. C’était le devoir de tous de jouer à des jeux divers pour amuser le Dieu nouveau-né et pour simuler ses ébats avec les folâtres bergères de Brindaban. Le beurre y jouait un rôle fondamental. Quand on eut enlevé le berceau, les principaux nobles de l’État se groupèrent pour une innocente folie. Ils ôtèrent leurs turbans, l’un d’eux se posa sur le front une motte de beurre attendant qu’elle glissât le long de son nez jusque dans sa bouche. Mais avant qu’elle ait atteint le but, un second vint

derrière lui à pas de loup » lui arracha la boule fondante et l'engloutit à sa place. Tous rirent, exultant à découvrir que le sens divin de l'humour coïncidait avec le leur. « Dieu set Amour ! » On plaisante au ciel. Dieu peut se jouer de bonnes blagues à Lui-Même, retirer les chaises de dessous Ses propres postérieurs, mettre le feu à Son propre turban, et se voler Ses propres habits quand Il est au bain. En sacrifiant le bon goût, cette adoration achevait ce que le christianisme avait écarté : l'admission de la joie. Tout esprit, comme toute matière doit participer à la rédemption, et si les bonnes blagues en sont bannies, le cercle est incomplet. Ayant avalé le beurre, ils entamèrent un autre jeu par hasard gracieux : dorloter Shri Krishna sous les espèces d'un enfant. Une jolie balle rouge est lancée dans la foule et celui qui la reçoit y choisit un enfant, l'élève dans ses bras et le porte autour de la salle pour qu'on le caresse. Chacun tapote le bébé figurant le Créateur et murmure des mots de bonheur. L'enfant est rendu à ses parents, la balle est relancée et un autre enfant devient, pour un moment, le Désir du monde. Et le Seigneur bondit çà et là, sur les côtés, le hasard et le jeu du hasard donnant à de petits mortels le rayonnement de Son immortalité… Quand ils eurent joué assez longtemps – et, ne se lassant jamais, ils jouèrent et rejouèrent, et jouèrent et rejouèrent – tous prirent des baguettes et les firent se heurter, clic et clac, comme s'ils se battaient aux guerres de Pandava, puis ils battirent le blé et barattèrent, et enfin, suspendirent au plafond du temple, dans un filet, une grande jarre de terre noircie, tachetée çà et là de rouge et enguirlandée de figues sèches. Un jeu excitant commença. Sautant pour atteindre la jarre, ils la frappèrent de leurs bâtons. Elle se fendit, se brisa, et une masse de riz graisseux et de lait dégringola sur les visages. Ils le mangèrent, se barbouillant réciproquement la bouche et plongeant entre les jambes des voisins pour ramasser ce qui traînait sur le tapis. Le divin ragoût gagna de côté et d'autre jusqu'au moment où la file d'écoliers, qui s'était quelque peu écartée de la foule, fit irruption pour avoir sa part. Les corridors, la cour, se remplirent d'une douce mêlée. Les mouches mêmes s'éveillèrent et vinrent réclamer leur part de la bonté de Dieu. Il n'y avait pas de querelle, la nature de ce don l'interdisait, et béni est l'homme qui peut l'accorder à un autre, car il imite Dieu. Et ces « imitations », ces « substitutions » continuèrent à palpiter à travers l'assemblée pendant des heures, éveillant en chacun, suivant ses capacités, une émotion que rien d'autre n'aurait pu lui donner. Aucune image définie ne dominait ; à cette Naissance on pouvait se demander ce qui était né, d'une statue d'argent, d'un village de boue, d'une serviette de soie, d'un intangible esprit ou d'une résolution pieuse. Peut-être tous ensemble ! Peut-être aucun ! Peut-être toute naissance est-elle une allégorie ! Pourtant c'était l'événement principal de l'année religieuse. Il faisait naître d'étranges pensées. Couvert de graisse et de poussière, le professeur

Godbole avait, une fois de plus, développé sa vie spirituelle. Il avait, avec une netteté croissante, revu Mrs Moore environnée d'une grappe de formes vagues et douloureuses. Il était brahmaniste cependant qu'elle était chrétienne, mais qu'importait ? Qu'importait que cette vision eût été déclenchée par sa mémoire hasardeuse ou par un appel télépathique ? Son devoir était, comme son désir, de se placer dans la situation de la vieille dame, et de dire à Dieu : « Viens, viens, viens, viens. » Il ne pouvait faire davantage. Quelle impuissance ! Mais chacun fait selon ses moyens et il savait que les siens étaient faibles. « Une vieille dame anglaise et une petite, petite guêpe », pensa-t-il en sortant du temple pour entrer dans la grisaille d'un matin diluvien, « cela ne semble pas grand-chose, et c'est pourtant plus que moi-même ».

II

Le docteur Aziz quittait le palais au même instant. En retournant à sa maison qui se dressait au milieu d'un jardin agréable en haut de la rue principale de la ville, il put voir son vieux professeur pagayant et trébuchant dans le gâchis devant lui.

« Hello ! » cria-t-il, et il eut tort de le faire car le dévot marqua par des gestes circulaires de ses bras qu'il n'avait pas envie d'être dérangé. Aziz ajouta : « Demande pardon », et il eut raison, cette fois, car Godbole se tordant le cou jusqu'à ce que sa tête n'appartînt plus à son corps, dit d'une voix fatiguée et sans relation avec son esprit :

— Il est arrivé à la Maison des Hôtes, peut-être, au moins c'est possible.

— Vraiment ? Et depuis quand ?

Mais le temps était une chose trop définie. Il agita le bras plus vaguement et disparut. Aziz savait qui était ce « il ». Fielding, mais il se refusait à une pensée qui venait troubler sa vie et se fiait encore à l'eau pour l'empêcher d'arriver. Un joli petit fleuve qui passait sous la grille de son jardin lui donna bon espoir. Il était impossible que quelqu'un pût arriver de Deora avec un temps pareil. La visite de Fielding était officielle. Il avait été transféré de Chandrapore et envoyé en mission à travers l'Inde Centrale pour voir ce que les États indigènes avaient organisé comme enseignement européen. Il s'était marié, il avait épousé Miss Quested, comme on s'y attendait. Aziz n'avait aucune envie de le revoir.

— Ce cher vieux Godbole », pensa-t-il, et il sourit. Il n'avait aucune curiosité religieuse, n'avait jamais pénétré le sens de ce rite annuel, mais il était parfaitement sûr que Godbole était un cher vieil homme. Il était venu à Mau par son intermédiaire et y était resté grâce à lui. Sans lui il n'aurait jamais pu saisir des problèmes si complètement différents de ceux de Chandrapore. Car ici la séparation se faisait entre brahmanistes et non-brahmanistes. Les musulmans et les Anglais étaient tout à fait hors de cause, et des jours passaient sans qu'on parlât d'eux. Godbole était brahmaniste, Aziz en devint un en politique : ils en plaisantaient souvent ensemble. Les fissures dans le sol hindou sont en nombre infini : l'hindouisme, si massif de loin, est découpé en sectes et en clans qui s'étendent et se joignent et changent de nom suivant l'aspect qu'on en considère. Étudiez-le pendant des années avec les meilleurs maîtres, et lorsque vous lèverez la tête rien de ce qu'ils vous auront appris ne cadrera exactement. Aziz, le jour

de son entrée en fonction, avait déclaré : « Je n'étudie rien, je respecte », faisant ainsi une très bonne impression. Il avait maintenant le moins d'ennemis possible. Officiellement sous les ordres d'un docteur hindouiste, il était en réalité guérisseur en chef à la cour. Il avait dû abandonner les vaccinations et ces sortes de lubies occidentales, mais, même à Chandrapore, son métier n'avait jamais été qu'un jeu autour de la table d'opération, et ici, au fond des forêts, il laissait ses instruments se rouiller, menait son petit hôpital à un petit train et ne causait pas d'alarme injustifiée.

L'instinct qui lui avait fait fuir les Anglais était sage. Ils lui avaient définitivement fait peur et il n'y a contre la peur que deux réactions : ruer et hurler dans les comités, ou se retirer dans une jungle éloignée où les sahibs viennent rarement. Ses vieux amis, hommes de loi, voulaient qu'il restât dans l'Inde anglaise et contribuât à l'agitation, et ils auraient pu le convaincre sans la trahison de Fielding. Les nouvelles ne l'avaient pas surpris le moins du monde. Une déchirure s'était faite entre eux dès après le procès lorsque Cyril ne s'était pas joint à leur cortège ; ses plaidoiries en faveur de la jeune fille l'avaient agrandie ; puis étaient venues les cartes postales de Venise, si froides, si dépourvues de tendresse, que tous convinrent que quelque chose n'allait pas ; enfin, après un silence, la lettre attendue timbrée d'Hampstead. Mahmoud Ali était avec lui à ce moment. « Voici des nouvelles qui vous surprendront sans doute un peu. Je vais épouser une personne de votre connaissance… » Il ne lut pas plus loin. « L'y voici. Vous répondrez pour moi », et il jeta la lettre à Mahmoud Ali. Les lettres suivantes, il les brûla sans les ouvrir. C'était la fin d'une expérience stupide. Et quoique, parfois, dans les coulisses de son esprit, il s'avouât les sacrifices que Fielding avait consentis pour lui, toute l'aventure était maintenant roulée dans sa haine sincère des Anglais. « Je suis un Hindou, enfin », pensait-il, immobile sous la pluie.

La vie passait agréablement ; le climat de Mau était sain et permettait à ses enfants de rester avec lui toute l'année ; il avait fait un nouveau mariage – ce n'était pas exactement un mariage, mais il aimait à le regarder comme tel – il lisait les Persans, écrivait ses poèmes, montait à cheval, et parfois se permettait quelque shikar quand ces bons hindouistes regardaient de l'autre côté. Ses poèmes étaient tous sur le même sujet : la femme orientale. « La purdah doit disparaître », était leur refrain, « sans quoi nous ne serons jamais libres ». Et il proclamait (le fantaisiste) que l'Inde n'aurait jamais été conquise si les femmes s'étaient battues à côté des hommes à Plassey. « Mais ne montrons pas nos femmes aux étrangers », sans expliquer comment on pourrait atteindre ce résultat puisque c'était un poème qu'il écrivait. Les bulbuls et les roses y avaient toujours leur place, le pathos de l'Islam vaincu restait dans son sang et ne

pouvait en être chassé par des soucis modernes. Des poèmes sans logique, comme leur créateur. Pourtant ils sonnaient juste : une patrie ne peut naître sans une vie familiale nouvelle. Dans un poème – le seul qu'aimât ce drôle de vieux Godbole – il avait sauté par-dessus la patrie (qu'il n'aimait pas réellement), et il était allé droit à l'internationalisme.

— Ah ! voilà qui est bhakti ; ah ! mon jeune ami, voilà qui est très différent et très bon. Ah ! L'Inde, qui a l'air de ne pas bouger, ira droit au but pendant que les autres nations perdront leur temps. Puis-je traduire ce poème-ci en hindi ? En fait, on pourrait presque le mettre en sanscrit tant il est illuminé. Oui, naturellement, tous vos autres poèmes sont très bons, aussi. Son Altesse disait au colonel Maggs, lors de sa dernière visite, que nous étions fiers de vous » – avec une tentative de sourire.

Le colonel Maggs était le représentant du gouvernement anglais dans la région et l'adversaire abattu d'Aziz. Le Service des recherches gardait l'œil sur Aziz depuis son procès – on n'avait rien à lui reprocher, mais les Hindous qui ont été malheureux doivent être surveillés ; jusqu'à la fin de sa vie il devait rester en observation, grâce à l'erreur de Miss Quested. Le colonel Maggs apprit avec inquiétude que le suspect devait venir à Mau ; adoptant la méthode enjouée, il plaisanta le rajah de permettre à un docteur musulman l'approche de sa personne sacrée. Quelques années auparavant, le rajah eût accepté la suggestion. C'est qu'en effet le représentant gouvernemental avait été jadis un personnage redoutable qui fondait sur vous avec toutes les foudres de l'empire au moment le moins adéquat, mettait les affaires politiques sens dessus dessous, exigeait des automobiles et des chasses au tigre, faisait abattre les arbres qui gênaient la vue devant la Maison des Hôtes, faisait traire les vaches en sa présence et s'arrogeait généralement le contrôle des affaires intérieures. Mais il y avait eu un changement d'attitude dans les hautes sphères. Les foudres locales ne furent plus sanctionnées et le groupe des petits États indépendants, ayant fait cette découverte, entama une petite comparaison de notes qui devait avoir de fructueux résultats. Voir jusqu'où irait – ou refuserait d'aller – la tolérance du colonel Maggs devint le jeu favori à Mau, dans tous les bureaux de l'État. Il dut aller jusqu'à la nomination du docteur Aziz. Le rajah n'accepta pas sa suggestion, mais répondit que les hindouistes étaient devenus maintenant moins exclusifs grâce aux conseils éclairés du vice-roi, et qu'il sentait de son devoir de suivre son époque.

Oui, tout avait bien marché jusque-là pour Aziz ; mais maintenant, quand tout le reste de l'état était plongé dans la liesse, il devait affronter une crise bien différente. Une note l'attendait chez lui. Il n'était plus douteux que Fielding fût arrivé cette nuit ; il ne l'était pas plus que Godbole le sût déjà puisque la note lui

était adressée et qu'il l'avait lue avant de l'envoyer à Aziz, écrivant même en marge : « N'est-ce pas là une charmante nouvelle, mais malheureusement mes devoirs religieux m'empêchent de prendre aucune part. » Fielding annonçait qu'il avait inspecté Mudkul (l'ancienne chasse gardée de Miss Derek), qu'il s'était presque noyé à Deora, mais qu'il avait atteint Mau conformément à son horaire et pensait y rester deux jours pour y étudier les innovations pédagogiques de son vieil ami. Il n'était pas venu seul. Sa femme et son beau-frère l'accompagnaient. Ici la note prenait l'allure de toutes les notes arrivant de la Maison des Hôtes. Avait besoin d'un service. Pas un œuf. Les moustiquaires déchirées. Quand devaient-ils présenter leurs hommages à Son Altesse ? Était-il vrai qu'on allait faire une retraite aux flambeaux ? Si oui, pourraient-ils la voir ? Ils ne voulaient déranger personne mais s'ils pouvaient avoir un balcon ou se procurer une barque… Aziz déchira la note. Il en avait assez de montrer la vie indigène à Miss Quested. Traîtresse ! Horrible rosse ! De mauvaises gens, tous. Il espéra les éviter, quoique cela pût être difficile, car certainement ils seraient retenus plusieurs jours à Mau. Dans la plaine l'inondation allait de mal en pis, et des visages gris et pâles de lacs étaient apparus dans la direction de la gare d'Asirgarh.

III

Bien longtemps avant qu'Aziz n'eût découvert Mau, un autre jeune mahométan s'y était retiré, un saint. Sa mère lui avait dit : « Va libérer les prisonniers ! » Il prit donc une épée et monta jusqu'au fort. Il tira les verrous d'une porte et les prisonniers sortirent en foule pour aller reprendre leurs premières occupations, mais la police, trop ennuyée de l'affaire, coupa le cou au jeune homme. Sans prendre garde à ce détail, il continua son chemin sur les rochers qui séparent le fort de la ville, massacrant les hommes de police sur sa route, et vint tomber devant la maison de sa mère après avoir accompli son ordre. Il existe par suite aujourd'hui deux châsses qui lui sont dédiées – celle de la tête au sommet et celle du corps en bas – elles sont adorées par quelques mahométans de l'endroit et aussi par des hindouistes. « Dieu seul est Dieu » ; cet article de foi symétrique se fond dans l'air tiède de Mau ; il appartient aux pèlerins et aux universités, non pas à une société noble et à l'agriculture. Lorsque Aziz, à son arrivée, vit que les musulmans mêmes étaient idolâtres, il devint plein de mépris et rêva de purifier ces lieux comme Alamgir. Mais bientôt, comme Akbar, il ne s'en soucia plus. Après tout, ce saint avait délivré les prisonniers et lui-même avait souffert en prison. La châsse du corps était dans son propre jardin et produisait chaque semaine une moisson de lampes et de fleurs qui lui rappelaient ses souffrances. La Châsse de la Tête était un joli but de promenade pour les enfants. Il avait congé le matin, après la grande pujah, et leur dit de venir avec lui. Jamila prit sa main, Ahmed et Karim couraient devant lui et discutaient quelle devait être l'apparence du corps sans tête, trébuchant dans sa descente, et se demandaient s'ils eussent été effrayés de la rencontre. Aziz ne voulait pas qu'ils devinssent superstitieux : il les gronda et ils répondirent : « Oui, père », car ils étaient bien élevés, mais, comme lui-même, impénétrables à toute persuasion, ils continuèrent après un silence poli à dire ce que leur naturel leur commandait de dire.

Une construction octogonale et mince se dressait en haut de la pente au milieu de buissons. C'était la Châsse de la Tête. Elle n'avait pas de toit et n'était à vrai dire qu'un paravent. À l'intérieur, sous un humble dôme accroupi, on pouvait voir à travers une grille une pierre tombale tronquée emmaillotée de calicot. Les angles intérieurs du paravent étaient bourrés de nids d'abeilles et une douce averse d'ailes coupées et d'autres débris aériens en tombaient sans cesse et

avaient recouvert de leur mousse l'humide pavage. Ahmed, auquel Mohammed Latif avait enseigné les mœurs des abeilles, dit : « Elles ne nous ferons pas de mal puisque nous vivons dans la chasteté », et entra bravement. Sa sœur montra plus de prudence. De la châsse ils allèrent jusqu'à une mosquée qui, tant par sa taille que par son architecture, ressemblait à un écran à feu ; les arcades de Chandrapore s'étaient contractées jusqu'à n'être plus qu'un ornement plat en stuc, avec une protubérance à chaque bout pour suggérer l'existence de minarets. Cette drôle de petite boîte ne se tenait même pas debout, car le rocher sur lequel elle était construite glissait vers le bas de la montagne. Mosquée et châsse étaient un écho étrange des protestations de l'Arabie.

Ils se promenèrent dans le vieux fort maintenant désert, et admirèrent les différents paysages. L'ensemble était charmant à leur point de vue, un ciel gris et noir aux ventres gorgés de pluie, la terre vérolée de mares et visqueuse. Une magnifique moisson – la meilleure depuis trois ans – les réservoirs déjà pleins, d'énormes récoltes possibles. Dans une éclaircie du côté de la rivière (la route par où les Fielding s'étaient échappés de Deora), la trombe d'eau avait été formidable ; on avait dû faire traverser les malles-poste à la corde. Ils pouvaient à peine distinguer dans les arbres l'entaille qui marquait l'emplacement de la gorge, et au-dessus, les rocs luisants de pluie où se trouvait la mine de diamant. Juste au-dessous était la maison de campagne de la Rani cadette, isolée par les eaux : on pouvait même voir Son Altesse, coulante sur la question de la purdah, pataugeant avec les servantes et agitant son sari vers les singes de la toiture. Mais mieux valait peut-être ne pas regarder juste en dessous – non plus que du côté de la Maison des Hôtes. Derrière elle s'élevait une ombre grise et verte de colline couverte de temples comme de petites flammes blanches. Il y avait plus de deux cents dieux dans cette seule direction qui se rendaient constamment visite, possédaient un bon nombre de vaches et toute l'industrie du bétel sans compter les actions de l'autobus d'Asirgarh. Beaucoup d'entre eux étaient en ce moment dans le palais, y passant le meilleur moment de leur vie, d'autres, trop gros ou trop fiers pour voyager, avaient envoyé des symboles pour les représenter. L'air était tout épaissi de religion et d'eau.

Chemises blanches au vent. Ahmed et Karim couraient sur les fortifications, hurlant de joie. Pour l'instant ils étaient venus couper une longue file de prisonniers qui considéraient un vieux canon de bronze. « Auquel d'entre vous pardonnera-t-on ? » demandèrent les enfants. Ce soir, en effet, avait lieu la procession du Dieu principal. Il quitterait le palais escorté par toutes les forces de l'État et passerait à côté de la prison qui était maintenant dans la ville. Au moment où il passerait, troublant les eaux de notre civilisation, un prisonnier serait relâché ; et puis il s'en irait vers le grand réservoir de Mau qui s'étendait

jusqu’au jardin de la Maison des Hôtes ; là, on ne sait quoi d’autre arriverait, quelque apothéose finale ou un succédané, après quoi il daignerait se soumettre à l’expérience du sommeil. La famille musulmane d’Aziz n’allait pas jusque-là, mais la visite à la prison était universellement connue. Souriants, les yeux baissés, les prisonniers discutaient avec les nobles passants leurs chances de rédemption. Hormis les fers qu’ils avaient aux jambes, ils ressemblaient à d’autres hommes et ne s’en sentaient pas différents. Cinq d’entre eux, qui n’avaient pas encore été jugés, ne pouvaient pas attendre de pardon, mais tous ceux qui avaient été condamnés étaient pleins d’espoir. Leur esprit ne distinguait pas entre le Dieu et le rajah ; tous deux étaient trop haut placés ; mais le gardien, plus instruit, se risqua à demander des nouvelles de Son Altesse.

— Il va toujours mieux, répondit le guérisseur. En fait le rajah était mort ; la cérémonie de la nuit avait trop exigé de ses forces. On tenait sa mort secrète de peur que la gloire de la fête n’en fût assombrie. Le médecin hindouiste, le secrétaire privé et un domestique particulier étaient restés auprès du corps ; Aziz avait reçu la mission de se faire voir en public et d’égarer l’esprit du peuple. Il avait beaucoup aimé ce maître et ne réussirait peut-être pas aussi bien auprès de son successeur ; mais il ne pouvait encore se préoccuper de ces problèmes car il était roulé lui-même dans l’illusion qu’il aidait à faire naître. Les enfants reprirent leur course vagabonde à la chasse d’une grenouille qu’ils se promettaient de mettre dans le lit de Mohammed Latif, les petits imbéciles ! Il y avait des centaines de grenouilles dans le jardin mais il leur fallait absolument en prendre une sur le fort. Ils signalèrent deux casques en dessous. Fielding et son beau-frère, au lieu de se reposer de leur voyage, montaient voir le tombeau du saint !

— On envoie des pierres ? demanda Karim.

— On met du verre pilé dans leur pain ?

— Ahmed, viens ici, méchant.

Il leva la main pour gifler son aîné mais permit au contraire qu’il la lui embrassât. Il lui était doux d’avoir ses fils avec lui en ce moment et de savoir qu’ils étaient affectueux et braves. Il leur montra que ces Anglais étaient des hôtes du pays et qu’on ne devait pas, par suite, les empoisonner ; ses paroles reçurent comme d’habitude un assentiment doux et enthousiaste.

Les deux visiteurs entrés dans l’octogone en sortirent précipitamment poursuivis par quelques abeilles. Ils couraient de côté et d’autre en se frappant la tête ; les enfants poussèrent des cris moqueurs et comme si l’on eût tiré une chasse d’eau une bonne cataracte descendit du ciel. Aziz n’avait pas eu l’intention de saluer son ancien ami mais l’incident le mit de belle humeur. Il se sentit massif et fort. Il cria :

— Hello, gentlemen, quelque chose ne va pas ?

Le beau-frère poussa un cri. Une abeille l'avait eu.

— Couchez-vous dans une mare d'eau, mon cher monsieur, il n'en manque pas ici. Ne vous approchez pas de moi… Je ne veux pas surveiller leurs actes, ce sont des abeilles d'État indigène. Plaignez-vous à Son Altesse.

Il n'y avait pas de danger réel, car la pluie augmentait encore. L'essaim se retirait dans la châsse. Il marcha vers l'étranger et arracha deux aiguillons de son poignet en disant : « Allons, ne vous laissez pas abattre, soyez un homme. »

— Comment allez-vous, Aziz, depuis si longtemps ? On m'a dit que vous étiez installé ici, lui cria Fielding, mais sans aménité. Je pense que deux piqûres ne seront pas grand-chose.

— Rien du tout. Je vous enverrai un liniment à la Maison des Hôtes. On m'a dit que vous étiez installé là.

— Pourquoi n'avez-vous pas répondu à mes lettres ? demanda-t-il allant droit au but mais sans l'atteindre à cause des seaux d'eau qui tombaient. Son compagnon, neuf à ce pays, cria, en entendant les gouttes tambouriner sur son casque, que les abeilles renouvelaient leur attaque. Fielding arrêta assez durement cette farce et dit :

— Y a-t-il un raccourci pour aller retrouver notre voiture ? Nous devons abandonner notre promenade. Le temps est affreux.

— Oui. Par ici.

— Ne venez-vous pas vous-même ?

Aziz esquissa un salam comique. Comme tous les Hindous, il était expert dans les légères impertinences. « Je tremble et j'obéis », disait son geste et Fielding le comprit bien. Ils descendirent par un sentier abrupt jusqu'à la route. Les deux hommes en avant, le beau-frère (un enfant plutôt qu'un homme) les suivait tout préoccupé de son bras qui le faisait souffrir ; les trois enfants hindous fermaient la marche, bruyants et impudents – tous six étaient trempés.

— Comment cela va-t-il, Aziz ?

— Ça va comme d'habitude.

— Arrivez-vous à faire rendre quelque chose à votre vie ici ?

— Et combien rend la vôtre ?

— Qui est chargé de la Maison des Hôtes ? demanda-t-il, mettant fin à la petite tentative qu'il avait faite pour retrouver leur intimité, prenant un ton plus officiel. Il était plus vieux et plus sévère.

— Le secrétaire privé de Son Altesse sans doute.

— Où est-il donc ?

— Je l'ignore.

— Parce que nous n'avons pas vu une âme depuis notre arrivée.

— Vraiment.

— J’avais écrit d’abord au durbar, lui demandant si une visite était possible. On m’a répondu par l’affirmative et j’ai organisé mon itinéraire d’après ce renseignement ; mais il ne semble pas que les domestiques de la Maison des Hôtes aient reçu des instructions précises ; nous n’avons pu avoir des œufs ; et puis ma femme désire aller en barque.

— Il y a deux barques.

— C’est exact, mais pas une rame.

— Le colonel Maggs les a brisées dans sa dernière visite.

— Toutes les quatre ?

— C’est un homme très fort.

— Si le temps se relève nous voudrions voir la marche aux flambeaux d’une barque ce soir, continua-t-il. J’ai écrit à Godbole à ce sujet mais il n’a pas prêté la moindre attention à ma demande ; tout le monde est mort ici.

— Votre lettre n’a peut-être jamais atteint le ministre en question.

— Y a-t-il un inconvénient à ce que les Anglais regardent la procession ?

— Je ne sais rien de la religion ici : je n’aurais pas l’idée d’aller la voir moi-même.

— Nous avons été reçus bien autrement à Mudkul comme à Deora. Le maharajah et la maharani ont voulu tout nous montrer.

— Il ne fallait pas les quitter.

— Montez, Ralph.

Ils avaient atteint la voiture.

— Montez, Mr Quested, Mr Fielding.

— Où diable voyez-vous Mr Quested ?

— Prononcé-je mal ce nom bien connu ? N’est-ce pas là le frère de votre femme ?

— Qui diable pensez-vous que j’aie épousé ?

— Je ne suis que Ralph Moore, dit l’enfant en rougissant : à ce moment un autre seau d’eau tomba du ciel, créant un brouillard à leurs pieds. Aziz essaya de réparer, mais c’était trop tard.

— Quested ? Quested ? Ne savez-vous pas que ma femme est la fille de Mrs Moore ?

Il tremblait et prit un teint violacé ; il détestait cette nouvelle, il détestait d’entendre le nom de Moore.

— Voilà qui explique peut-être votre attitude étrange ?

— Et qu’avez-vous, je vous prie, à reprocher à mon attitude ?

— La lettre absurde que vous avez permis à Mahmoud Ali de m’envoyer à votre place.

— Voilà une conversation bien inutile, à mon avis.

— Comment avez-vous pu faire une telle erreur ? dit Fielding d'un ton plus amical qu'auparavant, mais avec un mépris blessant. C'est presque incroyable. Je pense que je vous ai bien écrit une demi-douzaine de lettres où j'appelais ma femme par son nom. Miss Quested ! Quelle idée extraordinaire !

À son sourire, Aziz put deviner que Stella était belle.

— Miss Quested est notre meilleure amie, elle nous a présentés l'un à l'autre… mais quelle étonnante idée ! Aziz, il faudra que nous essayions d'éclaircir ce malentendu un peu plus tard. Il provient clairement d'une diablerie de Mahmoud Ali. Il sait fort bien que j'ai épousé Miss Moore. Il l'a appelée la sœur d'Heaslop dans la lettre insolente qu'il m'a adressée.

Ce nom éveilla brusquement sa colère. « C'est bien ce qu'elle est, et voici le frère d'Heaslop et vous êtes son beau-frère et adieu. » Sa honte s'était changée en une rage qui lui redonnait de l'amour-propre. « Que m'importe, à moi, qui est votre femme ? Ne venez pas m'ennuyer ici, à Mau, c'est tout ce que je demande. Je ne vous veux pas, je ne veux aucun de vous dans ma vie privée, je le dirai jusqu'à mon dernier souffle. Oui, oui, j'ai fait une gaffe stupide ; vous pouvez me mépriser et me battre froid. J'ai pensé que vous aviez épousé mon ennemie. Je n'ai jamais lu vos lettres. Mahmoud Ali m'a trompé. J'ai pensé que vous m'aviez volé mon argent, mais – il frappa dans ses mains et ses enfants se groupèrent autour de lui – c'est comme si vous l'aviez volé. Je pardonne tout à Mahmoud Ali, parce qu'il m'aimait. » Il s'arrêta pendant que la pluie explosait comme des pistolets, puis il dit : « Je réserve mon cœur pour mes gens, désormais », et il partit. Cyril le suivit dans la boue, s'excusant, riant un peu, désireux de discuter et de rétablir les choses, montrant avec une logique irréfutable qu'il n'avait pas épousé la fiancée d'Heaslop mais la sœur d'Heaslop. Quelle différence cela faisait-il maintenant ? Il avait bâti sa vie sur une erreur mais il l'avait bâtie. Parlant en urdu pour que ses enfants puissent comprendre, il dit :

— Ne nous suivez pas, je vous prie, qui que vous ayez épousé. Je ne veux pas d'Anglais ni d'Anglaises pour amis.

Il revint à sa maison excité et heureux. Il y avait eu un moment de gêne et de mystère lorsque le nom de Mrs Moore avait été prononcé, soulevant tant de souvenirs. « Esmiss Esmoor… » comme si elle était venue à son secours. Elle avait toujours été si bonne, et ce jeune homme qu'il avait à peine dévisagé était son fils Ralph Moore, – Stella et Ralph Moore qu'il avait promis de traiter avec bonté, – et Stella avait épousé Cyril.

IV

Le palais n’avait pas encore cessé ses raclements discordants et ses tum-tum. La révélation était terminée mais l’effet en durait encore, faisant penser aux hommes que la révélation n’avait pas encore eu lieu. L’espoir n’était pas détruit par l’accomplissement comme il adviendra dans le ciel. Quoique Dieu fût né, sa procession – que beaucoup prenaient vaguement pour sa naissance – ne s’était pas encore déroulée. Dans les années normales le milieu du jour était marqué par des jeux d’une grande beauté dans les appartements privés du rajah. Une troupe sacrée d’hommes et d’enfants lui était attachée qui avait pour charge de danser devant lui les actes divers et les méditations de sa foi. Assis à l’aise, il pouvait assister aux trois pas par quoi le Sauveur gravit l’univers, à la déconfiture d’Indra, à la mort du Dragon, à la transformation de la montagne en ombrelle et à la farce du saddhu qui avait invoqué le Dieu avant son repas. L’apothéose était la danse des laitières devant Krishna et la danse plus magnifique encore de Krishna devant les laitières, au moment où la musique et les musiciens venaient tourbillonner parmi les robes bleu sombre des acteurs aux couronnes de clinquant et où tout devenait Un. Le rajah et ses hôtes oubliaient à cet instant qu’il s’agissait d’un jeu de théâtre et adoraient les acteurs. Rien de tout cela ne pouvait avoir lieu aujourd’hui parce que la mort interrompt tout. Elle interrompait moins ici qu’en Europe, son pathétique était moins poignant, son ironie moins cruelle. Il y avait malheureusement dans le palais deux prétendants au trône qui soupçonnaient l’événement. Ils ne firent cependant aucun esclandre, car la religion est pour les hindouistes une force vivante, qui peut, à de certains moments, renverser toutes les petitesses et tout le temporaire de leur nature. La fête suivit son cours sauvage et sincère : les hommes s’aimaient les uns les autres et évitaient instinctivement tout ce qui pouvait causer des ennuis ou de la souffrance.

Aziz ne pouvait comprendre ces sentiments, pas plus d’ailleurs qu’un chrétien d’intelligence moyenne. Il était intrigué de voir Mau brusquement débarrassée de soupçon et d’égoïsme. Quoiqu’il ne fût qu’un spectateur exclu de leurs rites, ils avaient toujours à son égard une attitude particulièrement charmante à cette époque : lui et sa famille recevaient toujours de menus présents et des gentillesses précisément parce qu’il n’était que spectateur. Il n’avait rien à faire de tout le jour, hormis envoyer ce liniment à la Maison des Hôtes, et vers la fin

du jour, s’en souvenant, il chercha dans sa maison un succédané du pays, son dispensaire étant fermé. Il trouva une boîte de pommade qui appartenait à Mohammed Latif. Ce dernier n’aimait pas qu’on la lui enlevât car on avait prononcé des paroles magiques pendant qu’elle bouillait ; Aziz promit de la rapporter après en avoir appliqué sur les piqûres ; il avait besoin d’une excuse pour une promenade à cheval.

La procession commençait à se former lorsqu’il passa devant le palais. Une foule nombreuse considérait le chargement du palanquin de l’État dont la proue s’avançait sous la forme d’une tête de dragon en argent par la haute porte entrouverte. Les dieux petits et gros s’embarquaient. Il détourna les yeux car il ne savait jamais exactement ce qu’il lui était permis de voir, et heurta presque le ministre de l’instruction.

— Ah ! vous pouviez me mettre en retard. » Il voulait dire que le contact d’un non-hindouiste aurait nécessité un autre bain ; il parlait sans chaleur morale.

— Demande pardon, dit Aziz.

L’autre sourit et parla de nouveau de la réunion à la Maison des Hôtes, et lorsqu’il entendit que la femme de Fielding n’était pas Miss Quested il remarqua : « Ah ! non, il a épousé la sœur de Mr Heaslop. Ah ! parfaitement, je savais cela depuis une année », avec la même absence de chaleur.

— Pourquoi ne me l’avoir pas dit ! Votre silence m’a mis dans de beaux draps. » Godbole, que personne n’avait jamais entendu dire quoi que ce fût à qui que ce fût, sourit de nouveau et dit d’un ton suppliant :

— Ne vous mettez pas en colère contre moi. Je suis votre ami sincère dans mes modestes limites, et de plus, c’est ma fête sainte.

Aziz se sentait toujours un petit garçon devant cet homme étrange, un petit garçon qui reçoit un jouet inattendu. Il sourit aussi et détourna son cheval vers un sentier, car la presse augmentait. L’orchestre des balayeurs arrivait. Jouant sur des cribles et autre emblèmes de leur profession, ils allaient droit vers la grille du palais avec l’allure d’une armée victorieuse. Toutes les autres musiques s’étaient tues, car l’heure rituelle des méprisés et des impurs était arrivée ; le dieu ne pouvait sortir de son temple tant que l’orchestre des balayeurs n’avait pas joué son air ; ils étaient la tache de souillure sans quoi l’esprit s’émiette, incomplet. Pour un instant le spectacle fut magnifique. Les portes s’ouvrirent à deux battants et l’on put voir à l’intérieur la foule entière des courtisans pieds nus et vêtus de robes blanches ; au centre était l’Arche du Seigneur couverte de draps d’or et flanquée d’éventails de plumes de paon et de bannières arrondies d’un drap épais de pourpre. Elle était pleine jusqu’au bord de statuettes et de fleurs. Lorsqu’elle quitta la terre soulevée par les épaules des porteurs, le soleil, ami de la moisson, perça les nuages et inonda le monde de couleur, de sorte que les

tigres jaunes peints sur les murs du palais parurent se dresser et des écheveaux de nuages roses et verts s'étendre à travers le haut du ciel. Le palanquin s'ébranla. Le sentier était plein d'éléphants officiels qui devaient marcher à sa suite, leurs howdahs vides par humilité. Aziz ne prêta pas attention à ces rites sacrés qui n'avaient aucun rapport avec les siens ; il se sentait ennuyé et quelque peu cynique comme son cher empereur Babur qui descendit du Nord pour ne trouver dans l'Hindoustan ni fruit agréable, ni eau fraîche, ni conversation spirituelle, pas même un ami.

Le sentier sortait rapidement de la ville pour mener à des rochers élevés et à la jungle. Là, il arrêta son cheval et considéra le grand réservoir de Mau en dessous de lui jusqu'à sa courbe la plus lointaine. Reflétant les nuages du soir il emplissait le monde inférieur d'une splendeur égale, de sorte que la terre et le ciel paraissaient se pencher l'un vers l'autre, prêts à s'éteindre dans l'extase. Il cracha, de nouveau cynique, plus cynique qu'auparavant. Car au centre du cercle poli une petite tache avançait, la barque de la Maison des Hôtes. Ces Anglais avaient improvisé quelque chose qui remplaçât les rames et s'étaient mis à leur besogne de patrouiller à travers l'Inde. Ce spectacle lui rendit par comparaison les hindouistes plus chers ; tournant les yeux vers la bosse laiteuse du palais, il se prit à espérer qu'ils eussent beaucoup de joie à promener leurs idoles, car du moins ils ne fourraient pas le nez dans la vie des autres. Cette pose qui consiste à « voir l'Inde », et qui l'avait séduit en Miss Quested à Chandrapore, n'était qu'une façon de dominer l'Inde. Il n'y avait aucune sympathie derrière elle ; il savait exactement ce qui se passait dans la barque, cependant que les Anglais considéraient les marches par où la statue devait descendre et discutaient à quelle distance ils pouvaient s'approcher sans encourir d'ennui officiel.

Il n'abandonna pas sa promenade, pensant qu'il trouverait à la maison des domestiques qu'il pourrait interroger ; un peu d'information est toujours nécessaire. Il prit le sentier qui longe le sombre monticule où sont les tombes royales. Comme le palais, elles étaient faites d'un stuc neigeux et brillaient d'une lumière intérieure, mais cette irradiation devenait fantomatique au crépuscule. Le promontoire était couvert de grands arbres ; de leurs branches, les chauves-souris géantes se détachaient et faisaient un bruit de baisers en effleurant la surface de l'eau ; pendues tout le jour la tête en bas, elles avaient soif. Les marques de bonheur des soirs hindous se multipliaient : les crapauds de tous côtés, les feux de bouse éternellement allumés, un vol de toucans attardés dans le ciel avec leur apparence de squelettes ailés et claquant de l'aile dans la pénombre. Il y avait de la mort dans l'air, non de la tristesse ; un compromis s'était établi entre le destin et le désir dont le cœur même de l'homme se satisfaisait.

La Maison des Hôtes se dressait à deux cents pieds au-dessus de l'eau sur le

sommet d'un éperon rocheux et boisé que la jungle avait poussé là. Lorsque Aziz y arriva, l'eau s'était recouverte d'une pellicule mauve et grise et la barque avait complètement disparu. Un garde dormait sous le porche de la maison, les lampes brûlaient dans la croix que formaient les pièces désertes. Il alla de l'une à l'autre, les fouillant d'un regard sans aménité. Deux lettres gisant sur le piano le récompensèrent. Il fondit sur elles et les lut rapidement. Il n'était pas honteux de son acte. Le caractère sacré des correspondances privées n'a jamais été ratifié par l'Orient. D'ailleurs Mr McBryde avait lu toutes ses propres lettres jadis et en avait étalé le contenu. Une de celles-ci – la plus intéressante des deux – était adressée à Fielding par Heaslop. Elle éclairait la mentalité de son ancien ami et fortifia son hostilité. Elle traitait en grande partie de Ralph Moore qui faisait presque figure d'imbécile. « Renvoyez-moi mon frère quand il vous plaira. C'est à vous que j'écris parce qu'à coup sûr il ferait une mauvaise combinaison. » Puis : « Je suis bien d'accord avec vous, la vie est trop courte pour qu'on la passe à nourrir des rancunes ; de plus je suis content que vous ayez l'intention de vous joindre jusqu'à un certain point aux oppresseurs de l'Inde. Nous avons besoin de toutes les bonnes volontés. J'espère qu'à notre prochaine rencontre avec Stella elle vous amènera avec elle ; je vous offrirai autant de confortable que peut le faire un célibataire, le moment est certainement venu de nous revoir. Votre mariage avec ma sœur, venant après la mort de ma mère et mes propres ennuis, m'avait bouleversé et je me suis montré déraisonnable. Il est temps maintenant que nous en finissions proprement ; comme vous le dites, mettons qu'il y ait eu des torts des deux côtés. Je suis heureux de ce fils et de cet héritier. Lorsque l'un de vous deux écrira à Adela, dites-lui quelque chose de ma part, car je voudrais bien faire la paix aussi avec elle. Vous avez de la chance d'être sorti de l'Inde anglaise en ce moment. Ce ne sont qu'incidents tous dus à la propagande et sans que nous puissions mettre la main sur le fil qui les relie. Plus on vit plus on y devient certain que tout s'y tient. Mon opinion personnelle est que ce sont les Juifs qui sont en cause. »

Ainsi parlait ce vieux nez-rouge. Aziz fut un moment distrait par des bruits indistincts venus de l'autre côté de l'eau ; la procession était en route. La deuxième lettre était adressée par Miss Quested à Mrs Fielding. Elle contenait un ou deux points intéressants. La jeune fille espérait que « Ralph trouverait plus de joie dans l'Inde qu'elle-même », et paraissait lui avoir donné de l'argent dans cette intention, « ma dette que je ne pourrai jamais payer moi-même. » Quelle dette Miss Quested s'imaginait-elle avoir contractée envers ce pays ? Il n'aimait pas la phrase. On parlait de la santé de Ralph. Ce n'étaient que « Stella et Ralph », même « Cyril » et « Ronny », rien qu'amitié et bon sens, exprimés dans un esprit qu'il ne posséderait jamais. Il envia ces relations faciles, possibles

seulement chez un peuple où les femmes sont libres. Ces cinq personnes arrangeaient leurs propres affaires et resserraient contre l'étranger leurs rangs jadis brisés. Même Heaslop y venait. Voilà ce qui faisait la force de l'Angleterre, et dans une bouffée de colère il frappa sur le piano ; comme les touches s'étaient gonflées et s'étaient collées par groupes de trois, il produisit un bruit remarquable.

— Oh ! oh ! qu'est ceci ? dit une voix nerveuse et déférente ; il ne put se souvenir où il en avait déjà entendu l'accent. Quelque chose remua dans la pénombre de la pièce voisine. Il répondit :

— « Docteur de l'État venu en visite, très peu d'anglais », glissa les lettres dans sa poche et, pour montrer qu'il avait ses entrées dans la Maison des Hôtes, frappa de nouveau sur le piano.

Ralph Moore entra dans la lumière.

Quelle allure étrange avait ce jeune homme, grand, prématurément vieilli, de gros yeux bleus fanés par l'inquiétude, la chevelure appauvrie et en désordre. Pas un type que l'Occident exporte souvent. En Aziz, le docteur pensa : « Né de mère trop vieille », le poète le jugea presque beau.

— Je n'ai pu venir plus tôt. Mon travail m'en a empêché. Comment vont ces fameuses piqûres ? demanda-t-il d'un air protecteur.

— Je… je me reposais. Ils ont pensé que cela valait mieux. J'ai des élancements qui me font pas mal souffrir.

Son évidente timidité de « bleu » eut des effets compliqués sur l'âme aigrie du médecin. D'un ton menaçant il dit : « Venez ici, faites-moi voir. » Pratiquement ils étaient seuls, et il pouvait traiter le malade comme Callendar avait traité Nureddin.

— Vous avez dit ce matin…

— Les meilleurs docteurs se trompent. Venez ici, je vous prie, que je puisse donner mon diagnostic sous la lampe. Je suis pressé.

— Ahou…

— Qu'avez-vous, je vous prie ?

— Vos mains sont méchantes.

Il sursauta et leur jeta un coup d'œil. Cet extraordinaire jeune homme avait raison, il les mit derrière son dos pour répondre avec une colère affectée :

— Que diable ont à faire mes mains là-dedans ? Voilà une remarque bien étrange. Je suis un docteur en titre, qui ne vous blessera pas.

— La douleur m'importe peu. Il n'y a pas de douleur !

— Pas de douleur ?

— Pas à vrai dire.

— Excellente nouvelle, ricana Aziz.

— Mais il y a de la cruauté.

— Je vous ai apporté un remède, mais comment vous l'appliquer dans votre état nerveux actuel ? Cela devient un problème, continua-t-il après un silence.

— Laissez-le-moi, je vous prie.

— Pas du tout. Il va retourner tout de suite à mon dispensaire.

Il se pencha en avant et l'autre se retira derrière une table.

— Enfin, voulez-vous que je soigne vos piqûres ou préférez-vous un docteur anglais ? Il y en a un à Asirgarh. Asirgarh est à quarante milles d'ici et la jetée de Ringnod est coupée. Voyez-vous votre situation ? Je pense qu'il vaudrait mieux que je voie Mr Fielding à votre sujet. C'est vraiment une absurdité, votre attitude en ce moment.

— Ils sont sortis en barque, répondit-il, cherchant une aide autour de lui.

Aziz feignit une grande surprise.

— Ils ne sont pas allés du côté de Mau, j'espère. Une nuit comme celle-ci, la foule est bien fanatisée.

Comme pour confirmer ses paroles, on entendit un grand sanglot ; on eût dit que les lèvres d'un géant s'étaient entrouvertes ; la procession approchait de la prison.

— Vous ne devriez pas nous traiter ainsi, discuta-t-il, et cette fois Aziz fut arrêté parce que la voix, quoique effrayée, n'était pas faible.

— Comment, ainsi ?

— Docteur Aziz, nous ne vous avons fait aucun mal.

— Ah ! ah ! vous me connaissez à ce que je vois. Oui, je suis Aziz. Non, naturellement, votre grande amie Miss Quested ne m'a pas fait de mal aux Marabar.

Noyant ses derniers mots, tous les canons de l'État venaient d'éclater. Une fusée partie du jardin de la prison avait donné le signal. Le prisonnier venait d'être relâché et baisait les pieds des chanteurs. Des pétales de roses tombent des maisons, on apporte des épices salés et des noix de coco… C'est le moment de la mi-chemin ; le Dieu ayant élargi son temple s'est arrêté dans l'exultation. Mêlées et rendues confuses par leur traversée, les rumeurs de salut pénétraient dans la Maison des Hôtes. Les deux hommes surpris s'avancèrent à la porte, attirés par l'illumination soudaine. En haut, sur le fort, le canon de bronze lançait toujours des éclairs, la ville faisait une tache de lumière où les maisons paraissaient danser et où le palais semblait agiter de petites ailes. L'eau en dessous, les collines et le ciel au-dessus, n'étaient cependant pas de la fête. Ce n'était encore qu'une petite lumière et une chanson parmi les masses informes du monde. La chanson devint distincte à force de répétition. Le chœur répétait et retournait le nom des divinités.

Radhakrishna, Radhakrishna,
Radhakrishna, Radhakrishna,
Krishnaradha, Radhakrishna,
Radhakrishna, Radhakrishna.

chantaient-ils ; le garde de la Maison s'éveilla et resta penché sur son épieu ferré.

— Il me faut repartir maintenant ; bonsoir, dit Aziz ; il tendit la main ayant complètement oublié qu'ils n'étaient pas amis et concentrant ses émotions sur quelque chose de plus distant que les grottes, quelque chose de beau. L'autre prit la main ; Aziz se souvint alors à quel point il avait été détestable et dit doucement :

— Ne pensez-vous plus que je sois méchant maintenant ?

— Non.

— Comment le savez-vous, étrange enfant ?

— Ce n'est pas difficile, je ne me trompe jamais là-dessus.

— Vous pouvez toujours dire d'un étranger s'il est votre ami ?

— Oui.

— Alors vous êtes un Oriental.

Il desserra la main à ces paroles avec un léger frisson. Ces mots, il les avait dits à Mrs Moore dans la mosquée, au début de ce cycle, dont, après tant de souffrances, il s'était enfin libéré. Ne jamais lier amitié avec un Anglais ! La mosquée, les grottes, la mosquée, les grottes. Et le voici qui s'y lançait de nouveau. Il tendit la pommade magique au jeune homme.

— Prenez ceci. Pensez à moi quand vous en userez. Je ne vous la réclamerai plus. Il faut que je vous fasse un petit présent, et c'est tout ce que j'ai. Vous êtes fils de Mrs Moore.

— Je le suis, murmura-t-il pour lui-même, et dans l'esprit d'Aziz quelque chose de caché jusque-là parut s'ébranler et s'efforcer de monter à la surface.

— Mais vous êtes frère d'Heaslop aussi, et, hélas ! les deux nations ne peuvent être amies.

— Je sais. Pas encore.

— Votre mère vous a-t-elle parlé de moi ?

— Oui. » Et avec un écart de la voix et du geste qu'Aziz ne put suivre, il ajouta : « Dans ses lettres, dans ses lettres. Elle vous aimait.

— Oui, votre mère fut ma meilleure amie au monde. »

Il garda le silence, étonné de sa propre gratitude. À quoi revenait en somme cette éternelle bonté de Mrs Moore ? À rien, si on la soumettait à l'épreuve de la raison. Elle n'avait pas témoigné en sa faveur, elle ne lui avait pas rendu visite

dans sa prison, et pourtant elle s'était glissée jusqu'au plus profond de son cœur où il l'adorait toujours.

— Voici notre mousson, notre temps le plus beau, dit-il, cependant que les flammes de la procession s'agitaient comme brodées sur les plis mouvants d'un rideau.

— Comme j'aurais voulu qu'elle pût les voir, ces pluies. C'est le moment où toutes les choses sont heureuses, jeunes ou vieilles. Ils sont heureux, là-bas, avec leurs bruits sauvages, quoique nous ne puissions les suivre. Leurs citernes sont toutes pleines, ils dansent donc, et c'est l'Inde. Je voudrais que vous ne soyez pas avec des fonctionnaires : alors je vous montrerais mon pays, mais je ne peux pas. Peut-être vous mènerais-je seulement sur l'eau maintenant pour une brève demi-heure.

Le cycle recommençait-il ? Son cœur était trop plein pour renoncer. Il lui fallait se glisser dans l'ombre et faire ce seul geste d'hommage au fils de Mrs Moore. Il savait où étaient les rames – cachées pour empêcher les étrangers de sortir – et il prit la deuxième paire pour le cas où il rencontrerait l'autre barque ; les Fielding étaient partis en poussant le bateau avec de longues perches et pourraient avoir de la peine, car le vent se levait.

Une fois sur l'eau, il devint d'humeur facile. Une bonne action ouvrait toujours chez lui la route à une autre ; bientôt le torrent de son hospitalité creva, et il se mit à faire les honneurs de Mau en se persuadant à lui-même qu'il comprenait cette marche sauvage toujours croissante en lumière et en bruit à mesure que se développaient ses complications rituelles. On n'avait presque pas besoin de ramer, car la brise fraîchissante poussait la barque dans la direction opportune. Des épines en égratignèrent la quille : ils s'étaient heurtés à un îlot d'où partirent des grues. L'étrange et temporaire vie des inondations d'août les souleva, paraissant durer toujours.

La barque était un « dinghy » sans gouvernail. Accroupi à l'arrière avec la paire de rames sur les bras, l'hôte ne demandait aucun détail. Il y eut un éclair suivi d'un second, petites égratignures rouges au ciel pesant.

— Qu'est ceci, le rajah ? demanda-t-il.

— Quoi, que voulez-vous dire ?

— Faites reculer.

— Mais il n'y a pas de rajah, rien.

— Faites reculer, vous verrez ce que j'ai voulu dire.

Aziz peina contre le vent, les yeux fixés sur la pointe d'épingle lumineuse qui marquait la Maison des Hôtes et rama quelques coups en arrière.

— Là…

Un roi flottait dans l'ombre sous un dais, vêtu de robes étincelantes…

— Je ne peux pas vous dire ce que c’est, sûrement, murmura-t-il. Son Altesse est morte. Je pense que nous devrions retourner tout de suite.

Ils étaient tout près du promontoire aux tombeaux et par un trou dans les arbres avaient regardé droit dans le chhatri du père du rajah. Là était l’explication. Aziz avait entendu parler de la statue faite à frais énormes pour imiter la vie mais le hasard ne la lui avait jamais fait voir quoiqu’il allât ramer fréquemment sur le lac. Il y avait seulement un point d’où on pouvait la voir et Ralph l’y avait amené. Il poussa la barque en hâte sentant que son compagnon était moins un visiteur qu’un guide. Il dit :

— Allons-nous retourner maintenant ?

— Il y a encore la procession.

— J’aimerais mieux ne pas aller plus près, ils ont des coutumes si étranges et pourraient vous faire du mal.

— Un peu plus près.

Aziz obéit. Il savait avec son cœur que c’était là le fils de Mrs Moore et à vrai dire, tant que son cœur n’était pas en cause, il ne savait rien. « Radhakrishna, Radhakrishna, Radhakrishna, Krishnaradha », poursuivait le cantique ; celui-ci changea brusquement et dans l’intervalle il entendit presque sûrement les syllabes de salut qui avaient retenti pendant son procès à Chandrapore.

— Mr Moore, ne dites à personne que le rajah est mort. C’est encore un secret que je ne devais pas dire. Nous faisons croire qu’il est vivant tant que la fête dure pour empêcher toute tristesse. Voulez-vous aller plus près ?

— Oui.

Il essayait de maintenir le bateau hors du flamboiement des torches qui commençaient à étoiler l’autre rive. Des fusées éclataient et les canons grondaient toujours. Brusquement, plus proche qu’il ne l’avait calculé, le palanquin de Krishna surgit de derrière un mur en ruine et descendit les marches luisantes et usées du bassin. De chaque côté les chanteurs trébuchaient ; une femme surtout était remarquable, une jeune sainte belle et sauvage avec des fleurs dans les cheveux. Elle louait le Dieu sans attributs, c’est ainsi qu’elle Le comprenait. D’autres Le louaient avec attributs. Le reconnaissant dans telle ou telle partie du corps ou telle manifestation des cieux. Ils dévalèrent jusqu’au quai avancé et restèrent debout dans les vaguelettes ; un repas sacré se prépara auquel prirent part ceux qui s’en sentaient dignes. Le vieux Godbole découvrit le bateau que le vent faisait dériver et agita ses bras – de rage ou de bonheur, Aziz n’en sut jamais rien. Sur leur tête était la puissance séculaire de Mau – éléphants, artillerie, foules – et très haut sur leur tête une tempête sauvage s’ébranlait, d’abord limitée aux régions supérieures de l’air. Les bouffées de vent mêlaient l’ombre et la lumière, des nappes de pluie cinglaient du nord, cessaient,

cinglaient au sud, commencèrent à arriver d’en bas ; au milieu se débattaient les chanteurs poussant tous les cris possibles hormis des cris de peur, et se préparant à jeter Dieu, Dieu lui-même (bien que Dieu ne puisse être jeté) dans la tourmente. Il était ainsi jeté chaque année, et les autres étaient jetés aussi – de petites statues de Ganpati, des paniers de blé de dix jours, de minuscules tazzias d’après le Mohurram – boucs émissaires, défenses, emblèmes de départ ; départ sur une route qui n’est ni facile, ni actuelle, ni présente et où l’on ne peut s’engager qu’au moment où elle est hors d’atteinte ; voilà de quoi le Dieu qu’on allait jeter était l’emblème.

Le village de Gokul réapparut sur son plateau. On le substituait à la statue d’argent qui ne quittait jamais son brouillard de fleurs. À cause d’un autre symbole, il devait périr. Un servant le prit dans ses bras et déchira les banderoles bleues et blanches. Il était nu – épaules larges et taille fine – le corps hindou de nouveau glorieux : c’était sa charge héréditaire de fermer les grilles du salut. Il entra dans les eaux noires, poussant le village devant lui : les poupées d’argile se mirent à glisser de leurs chaises et à dégoutter dans la pluie, le roi Kansa vint se confondre avec le père et la mère du Seigneur. Massives et sombres, les petites vagues les léchaient, une grande vague les lava en passant, et des voix anglaises crièrent : « Gare ! »

Les deux barques venaient de se heurter.

Les spectateurs allongèrent le bras, s’accrochèrent, et, rames et gaffes raidies à chaque bord, virèrent comme un monstre mythique dans un tourbillon. Les fidèles hurlèrent de rage – ou de joie – en les voyant dériver sans recours vers le servant. Il les attendait, son beau visage sombre toujours inexpressif ; comme les derniers débris fondaient sur son plateau ils le heurtèrent.

Le choc fut faible, mais Stella, qui était la plus proche, se rejeta dans les bras de son mari, se pencha vers l’avant, puis tomba sur Aziz : ses mouvements les firent chavirer. Ils plongèrent dans les eaux chaudes et basses et se relevèrent en se débattant dans une tornade de bruit. Les rames, le plateau sacré, les lettres de Ronny et d’Adela libérées flottèrent confusément. L’artillerie tirait, les tambours battaient, les éléphants barrissaient, un immense coup de tonnerre sans éclair couvrit tout, craquant comme un coup de maillet sur un dôme.

C’est là le point culminant, autant qu’il peut y avoir un point culminant dans les Indes. La pluie se mit de bon cœur à son ouvrage : tremper jusqu’aux os les gens et les choses ; elle eut tôt fait de gâter l’étoffe d’or du palanquin et les coûteuses bannières discoïdes. Quelques torches s’éteignirent, le feu d’artifice rata, les chants diminuèrent et le plateau revint au professeur Godbole qui y cueillit une crotte de boue et se l’écrasa sur le front sans plus de cérémonie. Ce qui était arrivé était arrivé, et pendant que les quatre intrus se ramassaient, la

foule des hindouistes commença une retraite saccadée vers la ville. La statue revint aussi, et, le jour suivant, mourut sans faste, à sa façon, derrière les rideaux magenta et verts qui s'abaissèrent devant la châsse dynastique. Les chants durèrent encore… oripeaux effrangés de religion… écheveaux irritants et sans beauté… « Dieu est Amour ». En considérant derrière lui la masse indistincte des dernières vingt-quatre heures, aucun homme ne pouvait dire où en était le centre émotionnel : autant vouloir localiser le cœur d'un nuage.

V

Amis de nouveau, et cependant conscients qu'il leur était désormais impossible de se rencontrer, Aziz et Fielding partirent pour leur dernière promenade à cheval dans la jungle de Mau. Les inondations avaient cessé et le rajah était officiellement mort, de sorte que les voyageurs de la Maison des Hôtes devaient repartir le lendemain matin comme le décorum l'exigeait. À cause de la cérémonie funèbre et de la fête religieuse leur visite était ratée. Fielding avait à peine vu Godbole qui lui promettait chaque jour de lui faire visiter la Haute École du Roi-Empereur George V, son but principal, mais trouvait tous les jours une excuse nouvelle. Cet après-midi Aziz lâcha la vérité : le Roi-Empereur s'était changé en grange, et le ministre de l'Enseignement n'aimait pas trop admettre le fait en présence de son ancien Principal. L'école avait été ouverte l'année précédente seulement par l'agent du Gouverneur Général, et elle était toujours florissante sur le papier ; il avait l'espoir de la rouvrir avant que sa disparition ne soit remarquée, et d'aller rattraper ses écoliers avant qu'ils n'eussent des enfants à leur tour. Fielding rit de cet imbroglio et de ce gaspillage d'énergie, mais il ne pouvait plus autant que par le passé voyager sans bagages. L'éducation lui était devenue un souci constant, parce que ses revenus et le confort de sa famille en dépendaient. Il savait que peu d'Hindous admettent l'enseignement comme une chose bonne en soi, et il le déplorait maintenant dans la plus large mesure. Il se mit à prononcer de dures paroles à propos des États indigènes, mais l'attitude amicale d'Aziz l'arrêta. Cette réconciliation était un succès malgré tout. Après le comique naufrage, il n'y avait plus entre eux d'absurdité ni d'amertume, et ils étaient retournés en riant à leur vieille amitié, comme si de rien n'était. Ils allaient maintenant entre des fourrés plaisants et des rochers. Tout à coup le paysage s'ouvrit au plein soleil : devant eux s'étendait une pente herbue brillante de boutons d'or ; un cobra qui rampait au travers sans but particulier disparut entre des pommiers crémeux. Il y avait de blancs nuages ronds dans le ciel et de blanches mares sur la terre ; les montagnes, dans le lointain, étaient violettes. Mais le paysage, tout « parc anglais » qu'il fût, n'avait pas cessé d'être étrange. Ils s'arrêtèrent pour laisser ses aises au cobra, et Aziz sortit une lettre qu'il avait l'intention d'envoyer à Miss Quested. Une lettre charmante. Il voulait remercier sa vieille ennemie de sa belle attitude deux années auparavant. Il était évident pour lui, maintenant,

qu’elle s’était bien conduite.

— Au moment où je tombais dans la plus grande citerne de Mau, dans des circonstances que nos autres amis vous raconteront, l’idée m’est venue du courage qu’avait montré Miss Quested, et j’ai pris la décision de le lui dire en dépit de mon anglais incorrect. Grâce à vous je connais le bonheur ici, au milieu de mes enfants, au lieu d’être en prison, je n’en doute pas. Mes enfants apprendront à parler de vous avec la plus grande affection et avec respect.

— Miss Quested sera très heureuse. Je suis content que vous ayez enfin pris conscience de son courage.

— J’ai le désir de faire du bien autour de moi et d’effacer définitivement les traces de cette affreuse affaire de Marabar. J’ai montré une hâte si déplaisante à croire que vous aviez voulu vous emparer de mon argent : c’est une erreur aussi détestable que celle des grottes.

— Aziz, je voudrais que vous parliez à ma femme. Elle aussi croit que les Marabar sont effacés.

— Comment cela ?

— Je ne sais pas. Peut-être vous le dirait-elle, elle ne veut pas me le dire à moi. Elle a des idées que je ne partage pas – à vrai dire, lorsque je suis loin d’elle je les juge ridicules. Quand je suis à ses côtés, je crois que c’est à cause de ma tendresse pour elle, je me sens à moitié mort et à moitié aveugle. Ma femme a une préoccupation. Vous, moi, et Miss Quested n’en avons, en gros, aucune. Nous allons notre petit train aussi décemment que possible, vous un peu devant – une louable petite compagnie. Mais ma femme n’est pas avec nous.

— Que voulez-vous dire, Cyril ? Stella ne vous est-elle pas fidèle ? Voilà qui me donne beaucoup de souci.

Fielding hésita. Il n’était pas très heureux lorsqu’il songeait à son ménage. De nouveau passionné physiquement – la dernière flambée avant la braise de l’âge mûr – il savait que sa femme ne l’aimait pas autant qu’il l’aimait lui-même, et il avait honte de l’assommer de ses poursuites. Mais, pendant leur visite à Mau, la situation s’était améliorée. Un chaînon paraissait enfin devoir les relier – ce chaînon extérieur nécessaire à la solidité de toute relation. En langage théologique, leur union avait été bénie. Il put affirmer à Aziz que non seulement Stella était fidèle mais qu’elle allait le devenir plus encore, et, tâchant d’exprimer ce qui n’était même pas clair pour lui-même, il ajouta lourdement que des personnes différentes avaient des points de vue différents.

— Si vous ne voulez pas parler des Marabar à Stella, pourquoi n’en parleriez-vous pas à Ralph ? C’est un enfant sensé, vraiment. Et (même métaphore) il trotte un peu derrière elle, mais avec elle.

— Dites-lui aussi, je n’ai rien à lui dire, qu’il est vraiment un enfant sensé, et

qu’il aura toujours un ami hindou. Je l’aime en partie parce qu’il m’a ramené à vous pour vous dire adieu. Car c’est un adieu, Cyril, quoique la pensée doive en gâter notre promenade et nous attrister.

— Non, nous n’allons pas y penser.

Lui aussi sentait que c’était leur dernière libre entrevue. Tous ces stupides malentendus avaient été éclaircis, mais socialement ils ne pouvaient se rencontrer. Il avait lié son sort à celui de l’Anglo-Inde en épousant une compatriote ; il acceptait quelques-unes de ses limites et déjà se sentait surpris à la pensée de son héroïsme de jadis. Défierait-il maintenant tous les siens pour la sauvegarde d’un Hindou quelconque ? Aziz était un souvenir, un trophée, ils étaient fiers l’un de l’autre, mais leur séparation était inévitable. Et, avec le désir inquiet de faire rendre le plus possible à cet après-midi, il se força à parler avec intimité de sa femme, ce qu’il avait de plus cher. Il dit :

— En ce qui la concerne, Mau lui a fort bien réussi. Elle en a été calmée, tous deux souffrent d’inquiétude. Elle a trouvé ici quelque chose d’apaisant, une sorte de solution à ses troubles bizarres.

Après un silence – des milliers de baisers montaient autour d’eux de la terre buvant l’eau – il reprit :

— Êtes-vous au courant de cette affaire de Krishna ?

— Mon cher ami, officiellement on l’appelle Gokul Ashtami. Tous les bureaux de l’État sont fermés, mais de quelle autre façon pourrions-nous nous en préoccuper, vous et moi ?

— Gokul est le village où naquit Krishna, enfin, naquit plus ou moins, car il y a la même hésitation entre Gokul et un autre village qu’entre Bethléem et Nazareth. Ce que je voudrais connaître est le côté spirituel de l’histoire, s’il en a un.

— Il est inutile de vouloir parler des hindouistes avec moi. Je n’ai rien appris de plus à vivre à leurs côtés. Quand je pense que je les ennuie, je ne les ennuie pas et quand je pense que je ne les ennuie pas, je les ennuie. Peut-être vont-ils me limoger pour être tombé sur la maison de leur poupée, et d’un autre côté peut-être doubleront-ils mon traitement. Le temps nous l’apprendra. Pourquoi cette curiosité à leur sujet ?

— Il m’est difficile de le dire. Je ne les ai jamais vraiment compris ni aimés, hormis, par hasard, quelques bribes du vieux Godbole. Est-ce que le vieux bonhomme répète toujours : « Viens, viens ? »

— Oh ! probablement.

Fielding soupira, ouvrit les lèvres, les ferma, puis avec un petit rire.

— Je ne peux pas dire, parce que je n’ai pas de mots du tout, mais pourquoi ma femme et son frère goûtent-ils l’hindouisme sans prendre aucun intérêt à ses

formes extérieures ? Ils ne veulent pas me faire de confidences là-dessus. Ils savent qu'à mon avis une partie de leur vie est erronée, et ils se gardent. Voilà pourquoi je voudrais que vous leur parliez, parce qu'en tout cas vous êtes un Oriental.

Aziz ne voulut pas répondre. Il n'avait pas envie de rencontrer de nouveau Stella et Ralph, et il savait qu'eux non plus n'en avaient pas envie, il n'était pas curieux de connaître leurs secrets et avait le sentiment que ce bon vieux Cyril était un peu lourdaud. Quelque chose – qu'il ne vit pas, mais qu'il entendit – voleta près de lui et lui fit relire sa lettre à Miss Quested. N'avait-il pas voulu lui dire quelque chose d'autre ? Sortant sa plume il ajouta :

« Pour moi vous serez liée désormais au nom qui reste sacré pour mon âme, je veux dire Mrs Moore. »

Quand il eut terminé, le miroir du paysage s'était brisé, la prairie s'était émiettée en boutons d'or. Un poème sur La Mecque – la Kaaba de l'Union – les buissons d'épines où les pèlerins meurent avant d'avoir vu l'Ami, voletèrent ensuite ; il pensa à sa femme, puis ce bouleversement mi-mystique, mi-sensuel si caractéristique de sa vie spirituelle s'arrêta comme un glissement de terrain ; tout se remit en place et il se retrouva à cheval dans la jungle à côté de son cher Cyril.

— Oh ! assez, dit-il. Ne gâtez pas nos dernières heures par des questions stupides. Laissez Krishna tout seul et parlons de choses raisonnables.

C'est ce qu'ils firent. Pendant tout leur retour à Mau ils s'accrochèrent sur la politique. Tous deux s'étaient durcis depuis Chandrapore, et un bon choc leur donna du plaisir. Ils avaient confiance l'un dans l'autre, quoiqu'ils fussent sur le point de se séparer, et peut-être parce qu'ils étaient sur le point de se séparer.

Fielding n'avait « plus besoin de politesse », entendant qu'on ne pouvait tout de même pas supprimer l'Empire britannique parce qu'il était impoli.

Aziz répliqua : « Fort bien ! Mais nous n'avons pas besoin de vous » et le considéra avec une haine abstraite.

Fielding dit :

— Sans nous, l'Inde retombe en friche tout de suite. Voyez la Haute École du Roi-Empereur ! Voyez-vous vous même oubliant votre médecine et revenant aux sortilèges. Voyez vos poèmes.

— De fort bons poèmes, je vais être publié du côté de Bombay.

— Oui, et que disent-ils ? Libérons nos femmes et l'Inde sera libre. Allez-y, mon garçon. Libérez d'abord votre femme et vous verrez ensuite qui débarbouillera Karim et Jamila. Une jolie situation !

Aziz s'excitait de plus en plus. Il se dressa sur ses étriers et tira sur la tête de son cheval dans l'espoir qu'il se cabrerait. Alors il se sentirait dans la bataille. Il

cria :

— Déguerpissez, Turtons, et Burtons, tous tant que vous êtes. Nous avions envie de vous connaître il y a dix ans, maintenant c'est trop tard. Si nous vous fréquentons, si nous nous asseyons à vos comités, c'est pour des raisons politiques, ne vous y trompez pas.

Son cheval se cabra en effet.

— Déguerpissez, déguerpissez, vous dis-je. Pourquoi endurons-nous tant de souffrances ? Jusqu'ici nous vous accusions, maintenant nous nous accusons nous-mêmes, nous devenons plus sages. Jusqu'au moment où l'Angleterre aura des difficultés nous garderons le silence, mais à la prochaine guerre européenne – aha ! aha ! Ce sera notre heure alors.

Il se tut, et le paysage, tout souriant qu'il fût, tomba comme la pierre d'un caveau sur toute espérance humaine. Ils galopèrent doucement le long d'un temple à Hanuman – Dieu aima tant le monde qu'il se vêtit d'un corps de singe – et le long d'un temple saïvite qui invitait à la luxure, mais sous des espèces éternelles, ces obscénités n'ayant aucun rapport avec celles de notre chair et de notre sang. Ils pataugèrent au milieu des boutons d'or et des crapauds. De grands arbres avec des feuilles comme des assiettes se dressèrent dans la broussaille. Les divisions de la vie quotidienne réapparaissaient, la châsse était presque close.

— Qui voulez-vous avoir à la place des Anglais ? Les Japonais ? ricana Fielding, en tirant sur les rênes.

— Non, les Afghans, mes ancêtres.

— Oh ! vos amis hindouistes vont goûter cette idée, n'est-ce pas ?

— On arrangera la chose, une conférence d'hommes d'État orientaux.

— On arrangera ça, en effet.

— C'est la vieille histoire de « Nous dépouillerons tous les hommes et violerons toutes les femmes de Peshawar à Calcutta », je suppose. Vous nous faites répéter cela par quelques nullités, et puis vous la citez dans le *Pioneer* chaque semaine pour que nous vous gardions par peur ! Connu !

Pourtant il n'arrivait pas à voir les Afghans à Mau. Se sentant acculé, il fit de nouveau cabrer son cheval, jusqu'au moment où il se souvint qu'il avait, ou devait avoir, une mère patrie. Alors il cria :

— L'Inde sera une nation ! Pas d'étrangers d'aucune sorte ! Les hindouistes, les musulmans, les sikhs et tous ne feront qu'un ! Hurrah pour l'Inde ! Hurrah ! Hurrah !

L'Inde, une nation ! Quelle apothéose ! Dernière venue à la sale fraternité du XXe siècle, se tortillant maintenant pour se faire une place ! Elle qui n'avait de pair que le saint empire romain se mettrait au rang du Guatemala et de la

Belgique peut-être ! Fielding raillait de nouveau. Et Aziz, fou de rage, dansant de droite à gauche sans savoir que faire, cria :

— À bas les Anglais en tout cas. Voilà qui est sûr. Déguerpissez, mes amis, et en vitesse vous dis-je. Nous pouvons nous haïr mutuellement mais c'est vous que nous haïssons le plus. Si je ne vous fais pas partir, Ahmed le fera, Karim le fera, et s'il faut cinquante fois cinq cents ans, nous nous débarrasserons de vous quand même, oui, nous flanquerons tous les Anglais du diable à la mer et alors – il précipita son cheval contre celui de Fielding – et alors, conclut-il en l'embrassant à demi, vous et moi pourrons être amis.

— Et pourquoi ne pas être amis tout de suite ? dit l'autre en le saisissant affectueusement. C'est ce que je veux, c'est ce que vous voulez.

Mais les chevaux ne le voulaient pas, ils se séparèrent d'un bond ; la terre ne le voulait pas, dressant des rocs au travers desquels les cavaliers ne pouvaient passer qu'un à un ; les temples, la citerne, la prison, le palais, les oiseaux, les charognes, la Maison des Hôtes qu'ils aperçurent, en débouchant du défilé, avec Mau à leurs pieds : rien ne le voulait, et tous disaient de leurs cent voix : « Non, pas encore ! », et le ciel disait : « Non, pas ici ! »

Weybridge, 1924.

Achevé d’imprimer en Europe (Allemagne)
par Elsnerdruck à Berlin
Dépôt légal : février 1982.
N° d’édition : 1329.
Nouveau tirage : mai 1997.
Imprimé en Allemagne

4ème de couverture :

Une jeune femme anglaise est agressée dans les grottes de Marabar, une enquête s'ensuit.

Ce fait divers ordinaire sert de point de départ à E.M. Forster (1879-1970) pour bâtir une des œuvres les plus magistrales de la littérature moderne, tout en écrivant le roman de la présence anglaise aux Indes.

Maurois comparait cet écrivain à Proust pour la finesse de ses analyses.

Le rapprochement semble fondé : il faut redécouvrir Forster.

Traduit de l'anglais par Charles Mauron
"Domaine étranger" dirigé
par Jean-Claude Zylberstein

ISBN : 978-2-2640-0422-3

Couverture :
Photo extraite du film de David Lean
A passage to India
Production John Brabourne et Richard Goodwin

[1] Compagnie maritime.

[2] En mauvais anglais dans le texte. On a cherché, au cours de ce livre, à traduire les incorrections de langage de certains Hindous – source importante de comique dans l'original – par des fautes de français ou des tournures embarrassées à peu près équivalentes. Ce ne fut pas toujours possible. (N. du T.)